Salerno

350,-

missing page 417-432

Digitized by the Internet Archive
in 2019 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/commentairesurle00unse


Commantaire
Sur l'école de
Salerne
en Vers où il est
montré les moyens
de uiure long tẽps
en Santé et de se
passer de Medecin

COMMENTAIRE SUR L'E'COLE DE SALERNE.

CONTENANT

Les moyens de ſe paſſer de Medecin, & de vivre long-temps en ſanté, avec une infinité de Remedes contre toutes ſortes de Maladies, & un Traité des Humeurs, & de la Saignée, où ſont ajoûtez.

La Sanguification,	Le Thé,
Circulation,	Le Caphé,
Et Transfuſion du Sang,	Le Chocolate,
La Poudre & l'Onguent de Simpathie,	L'Ouromantie,
	Scatomantie,
	Et Hydromantie, *&c.*

Par Monſieur D. F. C. *Docteur en la Faculté de Medecine.*

Hoc opus optatur, quod flos Medicinæ vocatur.

A PARIS,
Chez GILLES ALLIOT, Libraire-Juré, ruë S. Jacques, à l'Image S. Norbert.
M. DC. LXXII.

Honore le Medecin, parce qu'il eſt neceſſaire, car c'eſt Dieu qu'il l'a établit, *Eccleſiaſt. chap. 38. & S. Auguſtin au Traité* 12. *ſur S. Jean*, dit : Que le Medecin tâche de guerir le malade autant qu'il luy eſt poſſible, & que celuy-là ſe tuë luy-meſme, qui ne fait pas de point en point les ordonnances du Medecin.

Le petit Livre de l'Ecole de Salerne eſt extrémement utile à ceux qui le liſent, mais il l'eſt encore davantage à ceux qui obſervent les preceptes qu'il enſeigne.

Anto. Muſa Braſſavol.

A MONSIEUR, DAQUIN,

CONSEILLER DU ROY en ſes Conſeils d'Eſtat & Prvé, & Premier Medecin de Sa Majeſté.

MONSIEUR,

La haute reputation où vous eſtes, depuis que vous exercez ſi dignement la Medecine, cet admirable génie qui vous éclaire & vous fait penetrer les mou-

vemens les plus cachez de la Nature, & cette illuſtre Charge de Premier Medecin du Roy, que vous n'élevez pas moins qu'elle vous éleve, & que vous rempliſſez avec tant d'éclat, dans un âge où c'eſt aſſez de le promettre, m'ont pouſſé à vous dédier le Régime de Santé de l'Ecole de Salerne, qui eſt la plus importante partie de ce bel Art, qui fait voſtre unique employ. Ce n'eſt pas, MONSIEVR, que je n'aye balancé à vous offrir un Ouvrage ſi mal poly; mais conſiderant ſon ſujet, j'ay crû qu'il vous appartenoit par pluſieurs titres: Car un Livre de Medecine mis en Vers Latins par la plus fameuſe Vni-

verſité de ſon temps, je le preſente en Vers François au Premier & au plus éclairé Medecin de ſon Siecle : Vn Régime de Santé fait pour un Grand Roy, & qu'on luy dédia autrefois, je le conſacre à une Perſonne reveſtuë d'une Dignité Royale, & qui a ſoin de la Santé d'un Monarque, qui d'eſprit & de corps eſt le plus accomply de l'Vnivers ; & ſi j'avois égalé Iean de Milan, que je fais parler en Vers François, je dirois que rien ne vous convient mieux que l'Ecole de Salerne, & qu'il ne faut que voir le Régime de vivre qu'elle preſente au Roy d'Angleterre, & celuy que vous faites obſerver à noſtre in-

comparable Monarque, & l'on trouverra que c'eſt la meſme choſe. Mais auſſi, MONSIEVR, n'eſt-ce pas vous qui par vos ſoins, dans tout ce qu'il fait, maintenez Sa Majeſté dans cette vigueur de corps & d'eſprit qui brille aux yeux de ſon Peuple? N'eſt-ce pas vous, qui par voſtre experience & vos lumieres, avez garanty Monſeigneur le Dauphin de pluſieurs Maladies périlleuſes, d'où vous avez acquis l'amour & l'eſtime de noſtre incomparable Prince? N'eſt-ce pas vous, à qui pour récompenſe, Sa Majeſté fait tenir ce glorieux rang de Premier Medecin, & vous a confié ſa belle vie entre les mains? Ces

raiſons eſtoient fortes, mais elles l'eſtoient peu pour me perſuader que ſi le ſujet de ce Livre vous appartenoit, vous agreériez un Ouvrage ſi imparfait; & lors que je faiſois reflexion ſur moy, & ſur voſtre éminent Sçavoir, je croyois porter des fruits aux Arbres, & de l'eau à la Mer, en vous preſentant un Livre dont vous ſçavez la Doctrine à fond. Et en effet, MONSIEVR, il faudroit n'admirer pas cette capacitè ſi vaſte de voſtre bel eſprit, qui fait ſes connoiſſances familieres de ce qu'il y a de plus relevè dans la Medecine, pour ne me pas reprocher la temerité de mon Preſent, & l'indiſcretion de mes hommages: Il faudroit

ne ſçavoir pas que noſtre Auguſte Monarque trouve plus de fidelité, de doctrine & d'experience dans vous, que dans les autres que Sa Majeſté n'honore pas comme elle vous fait, pour n'avoir pas la deference & l'eſtime pour vous que l'on doit avoir pour un Homme illuſtre: Apres ces veritez, je crains que vous n'ayez fait tort à voſtre merite, quand vous m'avez permis de vous dédier ſi peu de choſe; & quelque deſir que j'aye de vous honorer, j'ay peur qu'en me donnant de l'éclat, je ne diminuë le voſtre. Quelque imparfaite pourtant que ſoit cette Ecole, l'on eſtimera davantage cette Impreſſion, que la premiere,

ſi vous devenez ſon Mæcenas, tant il eſt vray que voſtre ſolide jugement ſert de regle à celuy des autres, & que vous pouvez donner une explication & un ſens infaillible aux Textes qu'elle contient. Recevez donc, MONSIEVR, un Livre qui eſt à vous, qui traite de ce que vous connoiſſez, enſeigne ce que vous pratiquez, & qui parle de ce que vous aimez. Ie voudrois pouvoir offrir une choſe plus proportionnée à voſtre merite, afin de le publier; mais voſtre modeſtie me le defend, & voſtre renommée me dit, que pour vous bien loüer, il faudroit avoir voſtre éloquence: C'eſt pourquoy ie me contente de vous admirer

avec le Public, en vous conjurant de m'accorder la gloire de me dire avec reſpect,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble & tr[illegible]
obeïſſant Serviteur
I. DU FOUR DE
CRESPELI[illegible]
Me[illegible]

PREFACE.

CE n'eſt pas merveille ſi nos Docteurs de Salerne ont mis en Vers Leonins les fleurs du bel Art dont ils faiſoient profeſſion, puiſque ſans parler d'Orphée, de Muſée, d'Homere, de Diagoras, & d'Arat, qui ont meſlé pluſieurs pieces galantes de Medecine parmy leurs Poëſies, l'on a veu quantité de Poëtes comme Nicander, Ruphe Epheſien, Sidites entre les Grecs, & entre les Latins Æmilius Macer, Quint Serene Samonic, Ramnius Fannius & autres qui ont orné leurs Poëmes de divers traittez de Medecine: C'eſt auſſi en partie ce qui m'a

fait naître le deſir de commen-
ter l'Ecole de Salerne en vers
François, comme le plus utile,
le plus curieux & le plus beau
Traitté de ce grand Art qui fait
mon unique employ. Il eſt vray
que j'aurois pû la mettre mot à
mot en vers, ainſi que j'ay fai
en quelques Chapitres: mais elle
ſemble ſi pleine d'ambiguitez &
de contradictions pour eſtre ob
ſcure en beaucoup d'endroits
que dans la penſée que j'ay
qu'elle eſt tres-neceſſaire re:
conſervation de la ſanté, j'a que
ne faire pas un petit plaiſir je
public, & ſur tout aux Dames es
la faiſant parler plus ampleme
le langage du Parnaſſe pour la
rendre plus intelligible, & porte
plus volontiers ce beau ſexe à ſa
lecture. I'aurois pû auſſi la com
menter en Proſe, mais elle n'eſt
eſté leuë que de quelques par
culiers, & je croy qu'eſtant co

C K

mentée en vers elle eſt propre à tout le monde, & que meſme il y a peu de curieux qui ne deſirent la lire pour leur utilité & divertiſſement. I'avouë neanmoins que les Vers en quelques endroits ſont rampans, qu'ils ſont mal-polis, que les repetitions y ſont frequentes, que la richeſſe des rimes, la belle expreſſion, le beau tour & la galanterie ne s'y rencontrent pas toûjours, à cauſe de la diverſité des matieres qui ont peu de diſpoſition à eſtre miſes en Vers: mais je m'aſſûre en recompenſe que les raiſons Phyſiques que j'ay rapportées ſur chaque ſujet ſont claires & nettes, & que l'expreſſion en eſt aiſée & intelligible: C'eſt à quoy je me ſuis eſtudié pour le contentement du public, & ſur tout de la plus belle & plus charmante moitié du monde, qui trouvera les moyens de ſe maintenir longuement en ſanté, & de

la recouvrer quand elle l'aura perduë, par des remedes qui ſont propres pour les maladies qui la regardent, & pour la conſervation & reparation de ſon beau teint: C'eſt ce qui me fait croire que les Dames ſouffriront plus aiſément les imperfections de cét ouvrage, dont j'aurois pû le purger, ſi mon impatience & mes affaires qui m'appellent ailleurs ne m'avoient obligé de l'abandonner tel qu'il eſt au Libraire: Toutesfois dans le deſſein que j'avois de le polir davantage, je n'ay pas laiſſé de mettre les Chapitres dans un ordre plus naturel que celuy qui ſe trouve dans les autres Commentaires: j'ay ſuivi les ſix choſes nonnaturelles, l'air, le boire & le manger, le ſommeil & les veilles, le mouvement & le repos, les paſſions de l'eſprit, & les excretions & retentions. Si pourtant le Lecteur

n'en eſt pas entierement ſatisfait, il luy eſt aiſé de juger que c'eſt la matiere qui m'a manqué, n'y ayant pas aſſez de Vers latins dans l'Ecole de Salerne qui répondent à ces ſix choſes nonnaturelles : Cependant il doit eſtre perſuadé que dans ce Commentaire il y a plus de cinquante & cinq Chapitres que dans le livre de feu Monſieur Moreau Medecin de la Faculté de Paris, & plus de vingt & deux davantage que dans le livre d'Arnauld de Ville-Neuve, ſans comprendre les additions & curioſitez que j'y ay inſerées ; De ſorte que tous les Vers latins de l'Ecole de Salerne, qui juſques icy ont eſté mis en lumiere, ſont compris & commentez dans un ſeul livre, ce que perſonne que moy n'a fait juſqu'icy : Au reſte l'on connoiſtra aiſément que dans mon Commentaire il n'y a que le

premier Chapitre qui s'adreſſe au Roy d'Angleterre, quoy que tout l'ouvrage luy ſoit dédié, & que j'ay accommodé la ſuitte du livre à toute ſorte de perſonnes, comme un ouvrage public.

Or afin d'avoir une connoiſſance plus particuliere de noſtre Ecole; je diray que la ville de Salerne s'eſt accruë inſenſiblement plus par la commodité, que par la fecondité du lieu, car le voiſinage du Fleuve & de la Mer, & la bonté de l'air y attirerent des habitans. Toutefois ſon terroir abonde tellement en fruits & en gros vin, qu'il y a peu de Villes dans l'Italie plus délicieuſe que Salerne, dit un fameux Hiſtoriographe de Naple. Elle commença à fleurir en l'an de Grace 974. que le Pape Boniface VII. la declara la Ville Capitale de toute la Province.

Mais bien qu'en ce temps-là les Eſtudes de Medecine y fuſſent floriſſantes, elle n'eſtoit point encore erigée en Academie. Roger, premier Roy de Sicile, & Prince de Salerne, ordonna que perſonne n'exerceroit la Medecine ſans avoir l'approbation des Iuges & des Magiſtrats de cette Ville, à peine d'eſtre dépoüillé de tous ſes biens. Cette Ordonnance fut confirmée environ l'an 1150. par Frederic premier Ænobarbe Empereur Romain, qui aprés la conqueſte du Royaume de Naple commanda que perſonne n'euſt à pratiquer ce grand Art s'il n'avoit ſes Licences des Docteurs de Salerne, à peine d'un an de priſon, & de la confiſcation de ſes biens. Ce fut par ces honneurs privilegiez que l'Ecole de Salerne s'erigea en Academie de Medecine & de Droit, comme remarque Mildendorpius,

qui dit qu'elle fut celebre en ſçavans Medecins & Iuriſconſultes : mais ce qui peut-eſtre la mit quelque temps en mauvaiſe odeur, furent trois Medecins, qui au rapport de Iules Cæſar Capacius, montant de Salerne en Mer allerent aux bains de Trecolonne, où avec des ferremens ils effacerent les vertus des eaux qui eſtoient gravées en ce lieu, & revenant ils furent miraculeuſement ſubmergez. Mais encore que cette action ſemble en quelque maniere diminüer ſa renommée, neanmoins tant de grands Ecrivains Eccleſiaſtiques, Iuriſconſultes, Medecins, & Hiſtoriens qu'elle a portez, ont effacé cette tache par le brillant éclat de leur ſcience & de leurs vertus. Cependant ce qui à mon avis l'a renduë tres recommandable & tres-glorieuſe aux ſiecles futurs, ç'a eſté cét Ouvrage du regime

regime de ſanté, tant à cauſe de la grandeur & du merite du Prince Robert Duc de Normandie, & Roy d'Angleterre à qui il fut dédié, que pour l'utilité du Livre, & la façon d'écrire inuſitée, utile & facetieuſe qui s'y rencontre. Son Auteur fut Iean de Milan Medecin & Poëte, qui avec l'approbation de toute l'Ecole de Salerne reduiſit la fleur de la Medecine en douze cent trente-neuf vers, dont Arnauld de Ville-Neuve en a commenté la troiſiéme partie, ſans qu'il ait parlé du nom de l'Autheur de l'ouvrage.

Mais pour ſçavoir l'origine de l'amitié & du commerce des Anglois & des Salernitains : l'Hiſtoire nous apprend que quarante Chevaliers de Normandie revenans du Pelerinage de la Terre-Saincte, & paſſant par Salerne, lors que Guimare Prince de cette Ville eſtoit aſſiegé par les Sarra-

zins, ils repouſſerent ſi vigoureuſement ces Barbares qu'ils les mirent en fuitte, & les chaſſerent juſqu'en Sicile; ce qui fit que les Bourgeois de Salerne traitterent ces genereux Chevaliers avec toute ſorte de courtoiſie & de bienveillance, & que Guimare avec honneurs & preſens les invita à demeurer dans la Ville: Ce que n'ayant pû obtenir, il envoya des Ambaſſadeurs en Normandie pour les remercier avec offres & preſens, qui attirerent trois cent Normands à Salerne, entre leſquels furent quantité de Princes & de perſonnes des plus illuſtres familles de la Province, à qui les affaires reüſſirent ſi bien dans la Poüille & dans la Calabre contre les Mauritains, qu'en l'année mil trente & deux ils bâtirent une ville qu'ils appellerent du nom de Salerne, & en l'an 1074. ils conqueſterent le Royaume de Naple,

& eſtablirent le Royaume de Sicile, à peu prés au temps que Guillaume le Baſtard Duc de Normandie conqueſta l'Angleterre, dont il fut couronné Roy. Ce Prince aprés ſon decés laiſſa trois enfans, Guillaume le Roux, Robert & Henry. Guillaume ſucceda à ſon pere au Royaume d'Angleterre : Robert eut pour ſon partage la Duché de Normandie, & ſuivant Godefroy de Boüillon à la conqueſte de la Terre-Sainte, il paſſa tout l'Hyver de l'année 1096. avec ſes Couſins Princes de la Poüille & de la Calabre, juſqu'au Printemps qu'il s'embarqua pour aller dans la Paleſtine, où aprés la priſe de Ieruſalem il en refuſa la Couronne; car ayant appris la mort de Guillaume le Roux ſon frere, dont il eſtoit le ſucceſſeur legitime au Royaume d'Angleterre, il retourna de la Paleſtine dans la

Poüille chez les Princes ſes Parens, & conſulta l'Ecole de Salerne ſur la gueriſon d'une playe envenimée qu'il avoit receuë au bras droit au ſiege de Ieruſalem, & qui eſtoit dégenerée en fiſtule ſi maligne, que les Medecins la jugerent incurable à moins que quelqu'un ne la ſuçaſt avec la bouche pour en attirer le venin; ce que ce Prince pieux ne voulant permettre de crainte d'expoſer une perſonne en peril de mort, ſa femme qui l'aimoit tendrement luy ſuçoit cette fiſtule pendant qu'il dormoit, & le guerit ainſi, ſans encourir aucun peril de ſa vie: C'eſt ce qui donna occaſion aux Docteurs de Salerne d'inſerer un Chapitre de la fiſtule dans leur Ouvrage, & de le dédier à ce Prince qu'ils appelloient Roy d'Angleterre, parce qu'il eſtoit heritier legitime de ce Royaume, quoy qu'il ne l'ait

jamais poſſedé, parce que Henry ſon frere puiſné eſtant en Angleterre au temps que Guillaume le Roux mourut, ſe ſervit de l'occaſion, s'empara du Royaume & vainquit ſon frere Robert, qui venoit en Angleterre avec une puiſſante armée pour en prendre poſſeſſion. Voila à mon avis ce qui obligea Iean de Milan en l'an de Grace mil cent, à compoſer ce livre en vers Leonins, à qui Arnauld de Ville-Neuve donne le titre de la Medecine de Salerne, ou le moyen de ſe conſerver en ſanté; les vieilles Editions l'appellent le Regime de ſanté de Salerne: & les manuſcrits, La fleur de la Medecine, où l'on trouve à la fin de l'ouvrage ce vers latin,

Hoc opus optatur, quod flos Medecinæ vocatur.

Pour ce qui eſt du nombre des

Chapitres & des vers il eſt incertain, car l'on trouve un cahier où il y a mille deux cens trente-neuf vers, le commun en contient ſeulement trois cens ſoixante & douze, un autre cent quatre-vingts-trois, un autre mille quatre-vingt-ſeize, & un autre enfin ſix cent ſoixante & quatre, qui ſont proprement vers Leonins de diverſes eſpeces: Car il y en a quelques-uns dont le milieu répond à la fin, & d'autres dont la fin rime à la fin de l'autre vers, comme on voit par cét exemple,

Lenit & humectat, ſolvit ſine febre butyrum,
Incidit, lavat ac penetrat, mundat quoque ſerum.

Quant à l'antiquité & la dénomination des vers Leonins, les Autheurs n'en ont point parlé. Cependant le docte Moreau dans

ſes Prolegoménes de l'Ecole de Salerne dit qu'il y a un Manuſcrit dans la Bibliotheque de ſaint Benoiſt de Cambrige, qui enſeigne la methode de faire des Vers Leonins, dont ſe ſont ſervis les Poëtes des deniers temps. Pour leur dénomination, quelques-uns veulent qu'elle ſoit priſe du Lion, ſoit à cauſe qu'il eſt le plus fort & le plus genereux entre les Animaux, & qu'ainſi ces Vers ſont les plus heroïques & les plus ampoullez du bel Art de la Poëſie; ou bien à cauſe qu'ils ont une queuë, comme cét animal, mais encore bien, dit Iules Scaliger, que le Lion ait une queuë, elle n'eſt pas ſemblable à ſon ventre, ce qui neanmoins arrive dans ces Vers. D'autres croyent qu'ils ont tiré leur nom de Leonius, ou Leoninus, Chanoine de Paris de l'Ordre de ſaint Benoiſt & Religieux du Monaſtere de

ſaint Victor, qui excelloit en ce genre d'écrire, & non pour en avoir eſté l'Autheur, puiſque leur origine eſt incertaine : Car on ne trouve point que les vieux Poëtes Grecs, ny Latins ſe ſoient ſervis exprés de Vers rimez, quoy qu'il y ait un vieux Manuſcrit en rime Grecque dans la Bibliotheque du College d'Emanuël de Cambrige qui traitte de l'Ame & du Corps ; c'eſt pourquoy ſi Homere & Virgile, & les autres Poëtes ont meſlé de ſemblables Vers dans leurs ouvrages, c'eſt pluſtoſt une figure de Rhetorique, que l'on appelle ὁμοιόπτωσις, qui ſe fait de mots d'une meſme terminaiſon, que non pas des rimes & des conſonances affectées: ainſi les Orateurs ont premierement mis cette figure en uſage, qu'enſuite les vieux Poëtes ont imitée ; Et enfin les Modernes voyant que cette figure leur reüſ-

ſiſſoit parfaitement biên, ils en ont inventé les Vers Leonins, dont ils ont compoſé des Ouvrages entiers : entre autres Theodol Preſtre Italien, qui vivoit ſous Zenon Empereur en l'an 480. compoſa en Vers Leonins un livre d'Eglogues, & un du mépris du Monde : Wilram Abbé de ſaint Benoiſt l'an 1070. fit en meſmes Vers l'Explanation Myſtique ſur le Cantique des Cantiques. Leonius Chanoine de ſaint Benoiſt excella dans ce genre d'écrire ; Gualterus Diſſe, Carme de Bourdeaux en compoſa un livre du Schiſme l'an 1390. Alexandre de Ville-Dieu natif de Dole, qui vivoit en 1240. fit un livre en Vers Leonins pour enſeigner aux enfans les principes de la langue Latine, dont les Grammairiens ſe ſont ſervis juſques à tant que Donat & Deſpautere ayent paru. Otho

de Cremone compoſa cent cinquante Vers de cette façon, touchant le choix des meilleures Plantes, dont l'on ſe ſert en Medecine ; entre leſquels doit eſtre mis Iean de Milan, Autheur de l'Ecole de Salerne, & autres dont feu Monſieur Moreau parle dans ſes Prolegoménes, où l'on peut avoir recours, ſi l'on veut ſçavoir la fabrique des Vers Leonins, & leurs diverſes eſpeces, dont je ne parle point icy, afin de ne point ennuyer le Lecteur, & de ne point ſortir de mon ſujet.

TABLE

DES CHAPITRES & Sections.

CHAP. I.

DEs Preceptes generaux de la ſanté. Page 1
Inſtitution de l'Ouvrage. là-meſme.
Du ſoin. 2
De la colere.
De la moderation dans le vin. là-meſme.
Du ſoupper. 3
De la promenade. là-meſme.
Du ſommeil. 4
De la retention de l'urine. là-meſme.
De la retention des gros excremens. là-meſme.
Conclusion. 5

CHAP. II.

Des moyens de ſe paſſer de Medecin. là-meſme.
De la gayeté. 6
Du repos. 7

De la diete moderée. 9
Des Perſonnes qui ont vécu long-temps. 12.

CHAP. III.

Du choix de l'air. 14
De la clarté de l'air. là-meſme.
De la pureté de l'air. 16
De l'infection de l'air. 17
De la correction de l'air. 18

CHAP. IV.

Du mal qui arrive de trop boire d'eau. 20
Advertiſſement aux Dames. 22
De l'eau beuë devant déjeuner. 23
Il ne faut point boire d'eau aprés le bain, ny aprés l'action conjugale. là-meſme.
De l'eau qu'on boit la nuit. 24
Du choix de l'eau. 25
Le vin vaut mieux que l'eau. 26

CHAP. V.

De l'utilité que l'on reçoit de laver ſouvent les mains. 27
Du lavement des mains aprés le repas. 28.

CHAP. VI.

Des marques du bon vin. 29
De l'odeur du vin. là-meſme.
De la ſaveur. 30
De l'éclat du vin. 31
De la couleur. là-meſme.
Du vin fort. 32
De la beauté du vin. là-meſme.
De la vapeur du vin. 33
De la froideur & chaleur du vin. là-meſme.
De la fraiſcheur du vin. là-meſme.

CHAP. VII.

Des vins doux & blancs. 34
Du vin bourru. là-meſme.
Des effets du vin doux. 35
Du vin blanc. 36

CHAP. VIII.

Du vin clairet & de ſes vertus. 37

CHAP. IX.

Des effets & ſignes du bon vin. 38
Du vin noir. 39

Du vin clair. 40
Du vin vieux. là-meſme.
Du vin ſubtil. 41
Du vin meur. 42
Du vin petillant, & trempé d'eau. là-meſme.
De la moderation dans le vin, & le lieu le plus propre où il doit croiſtre. 43
Qui ſont ceux qui doivent boire du vin, & ceux qui n'en doivent pas boire. là-meſme.

CHAP. X.

Du Mouſt. 45
Il fait piſſer. là-meſme.
Il donne le cours de ventre & la colique. 46

CHAP. XI.

Des maux que fait le vin nouveau. 47
Il fait des obſtructions. 48
Il engendre la pierre. 49

CHAP. XII.

De la ſouppe au vin. 50

CHAP. XIII.

Remede pour ceux qui ont trop beu de vin. 52

CHAP. XIV.

Des choſes qui corrigent le breuvage. 54
De la Sauge. 55
De la Ruë.
De la Roſe. là-meſme.
De l'origine de la Roſe. 57

CHAP. XV.

Quelle doit eſtre la Biere. 58
De ſa beauté. 59
De ſa compoſition. 60
De ſa coction.
Des effets de la nouvelle Biere. là meſme.
Des effets de la vieille Biere, & des maux que cauſe l'excés qu'on en fait. 61

CHAP. XVI.

De la Biere & du Vinaigre. 62
Des méchants effets de la Biere. là-meſme.
Des bons effets de la Biere. 63
De la Biere houblonnée. 64
De la qualité de la Biere. 65
Du Vinaigre & de ſes qualitez. 66

CHAP. XVII.

Des alimens qui ſont de bonne & legere nourriture. 69
Des Oeufs. là-meſme.
Le moyen de conſerver les Oeufs en tout temps. 71
Du vin. là-meſme.
Des Boüillons. 72

CHAP. XVIII.

Des viandes qui nourriſſent & engraiſſent beaucoup. 74
Du bon Pain. là-meſme.
Du Laict. 75
Du Fromage nouveau. 76
Des teſticules des Animaux. 77
De la chair de Cochon. 78
Du cerveau des Animaux. 79
De la Moëlle. 80
Du vin doux. 81
De la bonne viande.
Des Oeufs frais. là-meſme.
De la Figue. 82
Du Raiſin nouveau. là-meſme.

CHAP. XIX.

Des viandes mélancoliques. 85
Des Peſches. là-meſme.

Des Pommes. 87
Des Poires.
Du Laict. là-meſme.
Du Fromage. 88
De la chair ſalée. 89
De la chair de Cerf. là-meſme.
De la chair de Liévre. 90
De la chair de Chévre. là-meſme.
De la chair de Bœuf. 91

Chap. XX.

De la prudence qu'il faut avoir devant le repas, & de l'ordre qu'il faut obſerver en mangeant les viandes. 92
Des ſignes de la digeſtion. 95
De l'ordre de la nourriture. 96

Chap. XXI.

Quelle faim & quelle ſoif nous doivent exciter à boire & à manger. 97

Chap. XXII.

De la quantité des alimens. 100

Chap. XXIII.

De l'ordre particulier des alimens. 102
De la boiſſon en mangeant des Oeufs. là-meſme.
De la noix aprés le Poiſſon. 103

Du Fromage aprés la viande. 104
De l'uſage de la Noix. là-meſme.
Autre explication. 105

CHAP. XXIV.

Comme il faut regler ſes repas ſuivant les quatre ſaiſons de l'Année. 105
Du Printemps & des maladies qui arrivent en cette ſaiſon. là-meſme.
De l'Eſté. 108
Les maladies d'Eſté. 109
De l'Automne. 110
De l'Hyver. là-meſme.

CHAP. XXV.

Du mélange & de l'ordre du boire & du manger, & de l'uſage des Oeufs. 113
De la Boiſſon entre les repas. 114
Des Oeufs. 115

CHAP. XXVI.

Des qualitez du bon Pain. 116
Du Pain chaud. là-meſme.
Du choix du Pain. 117
Du Pain œillé. là-meſme.
De la cuiſſon du Pain. 118
Du Pain ſalé. là-meſme.
Quel Blé eſt le meilleur, où il croiſt aux environs de Paris, & du choix des

Meules de Moulin. 119
Des Moulins. 120
De la Crouſte du pain. 121
De la diverſe ſorte de Pain. 122

Addition à l'Ecole de Salerne.

De l'origine du Pain, de ſes Inventeurs devant & aprés le Deluge, & autres curioſitez ſur ce ſujet. 123
De l'excés du Pain. 129

CHAP. XXVII.

De la preparation des viandes, & de la diverſe maniere de les appreſter. 131
De la viande boüillie. là-meſme.
De la viande fricaſſée. 132
De la viande ſuffoquée. 133
De la viande roſtie. là-meſme.
De la viande acre. 134
De la viande cruë. là-meſme.
De la viande ſalée. 135

CHAP. XXVIII.

De la chair de Porc & de Mouton. là-meſme.
Du petit Cochon. 136
Des Sangliers.
Des jeunes Pourceaux. là-meſme.
De la diverſité des Cochons. 137

Des Pourceaux de divers Païs. là-meſme.
De la chair de Mouton. 138
De la diverſité des Moutons. là-meſme.
Des qualitez des Moutons & de leur chair. 139
Des Moutons chaſtrez, & des Brebis, des Agneaux & des Beliers. là-meſme.
De la chair de Cochon mangée avec oignon en beuvant du vin. 140

CHAP. XXIX.

Des inteſtins des Cochons, & des autres Animaux. 141

CHAP. XXX.

De la chair de Veau. 144
De la chair de Taureau, de Geniſſe, & de Bœuf. 145

CHAP. XXXI.

Des parties des Animaux à quatre pieds. 146
De la Teſte en general. là-meſme.
De la Langue. 147
Des Yeux. là-meſme.
Des Oreilles. 148
De la Jouë.
De la Cervelle. là meſme.
Du Palais & du Muſeau. 149

Du Cœur. là-meſme.
Du Poulmon. 150
Du Foye. là-meſme.
De la Ratte. 151
Des Reins.
Des Teſticules. là-meſme.
De la Matrice. 152
Des Inteſtins. là-meſme.
Du Meſentere. 153
De la Mammelle. là-meſme.

CHAP. XXXII.

Des Oyſeaux qui ſont bons à manger. 154
De la Poule & des Poulets. là-meſme.
De la chair de Poulle & de ſon boüillon. 155
Du Sel de Poulle. 156
Des Teſticules de Cocq. 157
Du boüillon de chair de Cocq. là-meſme.
Du Chappon. 158
De la Tourterelle. là-meſme.
Du Sel de Tourterelle. 159
De l'Eſtourneau. là-meſme.
Du Sel d'Eſtourneau. 160
Du Pigeon. là-meſme.
Des Pigeonneaux. 161
Du choix des Pigeons. 162
De la Caille & des Cailleteaux.
Du Sel de la Caille. là-meſme.

Du Phaiſan. 163
Du Merle. là-meſme.
Du Raſle. 164
Des Perdrix. là-meſme.
Du fiel de Perdrix. 165
De la moëlle, & de la chair de Perdrix.
Du Sel de Perdrix. 166
Du Friſon. là-meſme.
De l'Outarde, Poule d'eau, Beccaſſines, Francolins, & Gelinotes des Bois. 167
Du Vanneau. là-meſme.
De la Sarcelle. 168
Du choix des Oyſeaux. là-meſme.

CHAP. XXXIII.

Du Canard. 169

CHAP. XXXIV.

De *l'Oyſon.* 172
Remede contre la Goutte. 174

Addition à l'Ecole de Salerne.

D*u choix des Animaux, de leurs parties, de leurs âges & des ſaiſons que l'on doit en uſer.* 175
De *l'Aloüette.*
D*u Canard.* là-meſme.
D*u Canard privé.* 176
De *l'Oye & de l'Oyſon.*
De *la Sarcelle & du Chappon.* là-meſme.

De la Caille. 177
Du Pigeon.
De la Poulle d'eau. là-meſme.
De la Poulle & des Poulets, en quel temps ils ſont bons. là-meſme.
De la Gelinotte des bois, quand on en doit uſer. 178
Du Poulet d'Inde.
Du Plongeon & du Merle. là-meſme.
Du Bizet & du Pigeon ramier. 179
Des petits Moineaux.
Des Perdris, & des Perdreaux.
Du Phaiſan, du Pan, & du Cormoran. là-meſme.
De la Becaſſe. 180
Du Pleuvier.
De la Grive.
De la Tourterelle.
Du Mouton. là-meſme.
De l'Agneau & quel morceau eſt le meilleur. 181
Du Veau quand on le doit manger, & de ſes parties les plus delicates.
Du Bœuf, de ſon âge & les parties plus excellentes.
Du Liévre. là-meſme.
Des Lapins, 182
Du Chévreau.
Des Pourceaux. là-meſme.

CHAP. XXXV.

Des entrailles des Animaux. 183
Du cœur & du Foye.
Des Reins. là-meſme.
Du Ventricule. 184
Des Boudins. là-meſme.
De la Langue. 185
Du Poulmon & de la Ratte. là-meſme.
De la Cervelle. 186

CHAP. XXXVI.

Des parties des Oyſeaux. 188
De la Creſte. là-meſme.
De la Teſte. 189
Des Yeux & du Cerveau. là-meſme.
Du Col. 190
De l'Aiſle.
Du Croupion.
De la Langue. là-meſme.
Du Cœur. 191
Du Poulmon. 192
Du Giſier. là-meſme.
Du Foye d'Oyſon, de Canard, & de Poulle. 193
De la Ratte & des Reins. 194
Des Teſticules. 195
De la Peau.
De la Graiſſe. là-meſme.

CHAP. XXXVII.

Des Poiſſons en general. 196
Du Poiſſon mol. là-meſme.
Du Poiſſon dur. 197

CHAP. XXXVIII.

Des Poiſſons en particulier. 198
Du Brochet. là-meſme.
Du Sel de Brochet. 199
De la Perche. 200
De la Sole. 201
Du Merlu & de la Moluë, en Latin, Albica. là-meſme.
De la Tanche. 202
Du Rouget, en Latin, Gornus. 203
De la Plie & du Carlet.
Du Sel de la Plie. là-meſme.
De la Carpe. 204
Du Sel de la Carpe. 205
Du Goujon, du Veron, & de la Loche. là-meſme.
De la Truitte. 206
Du Sel de la Truitte. 207

CHAP. XXXIX.

De l'Anguille, & du Fromage. là-meſme.

Addition à l'Ecole de Salerne.

Des Parties des Poiſſons les plus delicates, & les plus nourriſſantes. 210
De la Teſte. là-meſme.
De la Langue. 211
Des Yeux.
Du Gozier.
Du Foye.
Des Coſtez. là-meſme.
Des Entrailles. 212
Du Ventre & des Inteſtins.
Du Flanc.
De la Queuë.
Des Oeufs des Poiſſons. là-meſme.

CHAP. XL.

Des Saveurs, & de leurs qualitez. 213
De l'objet du Gouſt. là-meſme.
Du nombre des Saveurs. 214
De la Saveur acre. 215
De la Saveur amere. 216
De la Saveur ſalée. là-meſme.
De la Saveur aſpre. 217
De la Saveur acide. là-meſme.
De la Saveur auſtere. 218
De la Saveur unctueuſe. là-meſme.
De la Douceur. 219
De la Saveur inſipide. là-meſme.

CHAP. XLI.

De la compoſition des Saulces. 220
De la Saulce avec la Sauge. là-meſme.
De la Saulce au Sel. 221
Du Vin, du Verjus, & du Vinaigre. là-meſme.
De la Saulce au Poivre. 222
De la Saulce avec l'Ail, ou l'Oignon, ou le Perſil. là-meſme.

CHAP. XLII.

Du Sel, & de ſes vertus. 224

CHAP. XLIII.

Du Soupper. 228
Qui ſont ceux qui peuvent manger davantage au ſoir, & ceux qui doivent peu Soupper. 230

CHAP. XLIV.

Le moyen d'eſtre gay aprés Soupper. 233
Du Vin pris devant le repas, & de la mode d'Angleterre. 235

CHAP. XLV.

De la Diette. 237

Qu'eſt-ce que la Diette, & comment on la doit obſerver 238
Du changement de la Diette. 241
La diviſion de la Diette. 245
Subdiviſion. là-meſme.

CHAP. XLVI.

De la maniere d'ordonner la Diette. 246
De la Subſtance de la nourriture. 247
De la qualité de l'Aliment. 250
A quelle heure on doit manger. 251
Quand & comment il faut nourrir un Fiévreux. 252
De la quantité des aliments, & qui ſont les perſonnes qui mangent davantage. 253
En quel temps l'on doit manger davantage. 254
En quel temps l'on doit manger plus ou moins ſouvent. là-meſme.
Des lieux où l'on doit prendre ſes repas, 255

CHAP. XLVII.

Du choix des Oeufs. 256
Des Oeufs du renouveau. 257
Des Oeufs longs & petits.
Des Oeufs blancs. là-meſme.
Des Oeufs tremblans. 258
Des Oeufs durs.

Des Oeufs fricaſſez. là-meſme.
Du blanc, & du jaune d'Oeufs. 259

CHAP. LXVIII.

Du Laict propre aux maladies du Poulmon. 260
Du Laict de Chévre. 262
Du Laict de Chameau. 263
Du Laict d'Aneſſe. là meſme.
Du Laict de Femme. 264
Comme les hectiques doivent uſer du Laict d'Aneſſe. là-meſme.
Comme on choiſit le Laict d'Aſneſſe. 265
Du Laict de Beurre. là-meſme.
Du Laict de Vache. 266
Vertus du Laict de Vache. 266
Du Laict de Brebis. 267
Du bien & du mal que fait le Laict. là-meſme.

CHAP. XLIX.

Du Beurre, & du petit Laict. 268
Du petit Laict. 271

CHAP. L.

De la nature du Fromage, & du mal qui arrive d'en uſer ſouvent. 272
Du vieux Fromage. 273
Du Fromage avec le Pain. 27[illegible]

CHAP. LI.

Des utilitez du Fromage. 275
Proſopopée du Fromage. là-meſme.
Du fromage mangé avant le repas. 277

CHAP. LII.

Des Noix, des Poires, & des Pommes. 278
Du bien & du mal que font les Noix. là-meſme.
Des Poires ſans Vin, & de leurs vertus. 279
De la Pomme, & de ſes qualitez. 281

CHAP. LIII.

Des Ceriſes. 282
De la Gomme du Ceriſier, & du Noyau de la Ceriſe. 283

CHAP. LIV.

Des Prunes, & de leurs vertus. 285

CHAP. LV.

Des Meures. 287

CHAP. LVI.

Des Peſches, & des Raiſins. 289
Des Raiſins ſecs. 290
Du bien & du mal que font les Raiſins ſecs. là-meſme.

CHAP. LVII.

Des Figues. 292

CHAP. LVIII.

Du mal que cauſent les Figues. 294

CHAP. LIX.

Des Neſles, & de leurs qualitez. 296
De la Neſle dure & molle, & de ſes Noyaux. 297

CHAP. LX.

Des Pois. 299
Du boüillon des Pois. 300

CHAP. LXI.

Des Febves. 301

CHAP. LXII.

Des Panets. 303

CHAP. LXIII.

Des Navets. 306
Du Navêt mal cuit. 307
Advertiſſement aux Filles & aux Femmes. 308

CHAP. LXIV.

Des Herbes en general. 309

CHAP. LXV.

Du Senneve. 313

CHAP. LXVI.

Du Fenoüil, & de la Graine d'Anis. 315.
De la Semence de Fenoüil. là-meſme.
Du Fenoüil. 316
De la Semence d'Anis. 318
De l'Anis nouveau. 319

CHAP. LXVII.

De l'Aneth, & du Coriandre. 321
Du Coriandre. 323

CHAP. LXVIII.

Des Violettes. 324
Recepte pour empeſcher de s'enyvrer. 325
Recepte pour ſe deſenyvrer. là-meſme.
Remede contre le mal Caduc. 326

CHAP. LXIX.

Des Fleurs du Sureau. 327

CHAP. LXX.

Du Saffran. 329

CHAP. LXXI.

De la Bugloze. 331

CHAP. LXXII.

De la Bourroche. 333

CHAP. LXXIII.

Des Choux. 335

CHAP. LXXIV.

De la Bete. 339

CHAP. LXXV.

Des Epinards. 341

CHAP. LXXVI.

Des Oignons. 343

Recepte pour faire croiſtre les Cheveux. 345.

CHAP. LXXVII.

Des Porreaux. 346

Recepte pour arreſter le Sang. 349

CHAP. LXXVIII.

Du Seſeli de Montagne. 350

CHAP. LXXIX.

Du Cerfeüil. 351
Recepte contre le Cancer. là-meſme.
Du Miel. 352
Du Cancer, & de ſa reſſemblance. 353
Remede pour le mal de coſté, la colique, & les obſtructions. 354
Les autres vertus du Cerfeüil. 355

CHAP. LXXX.

Des Maulves. 356

CHAP. LXXXI.

De la Mente. 360
Combien il y a de ſortes de Vers, & des remedes pour s'en preſerver. 361

CHAP. LXXXII.

De la Sauge. 363
Du Caſtor, & de ſes Vertus. 367
De la Lavande. 370
De la Primevere. 371
Du Creſſon. là-meſme.
Du Tanacet. 372

L'ethymologie de la Sauge. 373

CHAP. LXXXIII.

De la Ruë. 377

CHAP. LXXXIV.

De l'Ortie. 377

CHAP. LXXXV.

De l'Hyſſope. 381

CHAP. LXXXVI.

De l'Aulnée. 384

CHAP. LXXXVII.

Du Pouliot. 386
Remede contre la goutte froide. 387

CHAP. LXXXVIII.

De la Scabieuſe. 389
De l'Eau de Scabieuſe. 390

CHAP. LXXXIX.

De l'Auronne. 391

CHAP. XC.

Du Creſſon. 393
Recepte pour empeſcher la cheute des Cheveux. là-meſme.
Des autres vertus du Creſſon. 394

CHAP. XCI.

De l'Eclaire. 396

CHAP. XCII.

Du Saule. 399

CHAP. XCIII.

Preſervatif contre les vomiſſements & nauſées que l'on endure ſur la Mer. 401
De l'Abſinthe. là-meſme.
De la cauſe du vomiſſement que l'on ſouffre ſur la Mer. 403
Continuation du Chapitre de l'Abſinthe. 404

CHAP. XCIV.

Du Poivre & du Gingembre. 405
Du Poivre noir. 406
Du Poivre blanc. 407
Du Poivre long. 408
Remede contre les Fiévres qui viennent d'une cauſe froide. là-meſme.
Continuation du Chapitre du Gingembre. 409

Addition à l'Ecole de Salerne.

De la Muſcade, de la Canelle, & du Clou de Girofle. 411
Les vertus de la Canelle. 412

Du Clou de Giroſle. 415
Du choix du Clou de Giroſle, & de ſa conſervation. 416

CHAP. XCV.

Du ſommeil de midy. 433
Il donne la Fiévre. là-meſme.
De l'engourdiſſement. 434
De la douleur de Teſte. 435
Du Catharre. 436
Du Sommeil de la Nuit. 437

CHAP. XCVI.

De la retention des vents dans le corps. 440.
Du ſpaſme, ou convulſion. 441
De l'Hydropiſie. 442
De la Colique. 444
Du vertige, ou tournoyement de teſte. 445
Advertiſſement aux honteux & aux Dames. là-meſme.

CHAP. XCVII.

Des remedes contre les venins. 447
Des Aulx. là-meſme.
De la Ruë. 449
De la Poire. 451
Du Refort. 452
De la Theriaque. 453
Du Mithridate. 455
De la Noix. là-meſme.

CHAP. XCVIII.

Les moyens de fortifier le Cerveau. 456
De la netteté des mains & des Yeux. là-meſme.
De la promenade du matin. 458
De l'extenſion des membres. là-meſme.
De la propreté de la teſte. 459
De la netteté des dents. là-meſme.
Du bain & de la chaleur. 460
De l'exercice aprés le repas. 461
Du Froid. là-meſme.

CHAP. XCIX.

De la douleur de Teſte. 462
Recepte pour la douleur de Teſte. 463

CHAP. C.

Des cauſes de la ſurdité. 464
De l'exercice aprés le repas. 465
Ce qu'il faut faire aprés le repas. 466
De l'excés du Vin, & de ſes méchants effets. 467

CHAP. CI.

Du tintement de l'oreille. 468
De la faim. 469
Du vomiſſement. là-meſme.
Des coups. 470
De la cheute.
De l'Yvrognerie.
De la froideur. là-meſme.

CHAP. CII.

Des choſes qui bleſſent les yeux. 472
Du bain. là-meſme.
Du vin. 473
De l'acte venerien. là-meſme.
Des Vents. 474
Du Poivre. là-meſme.
De l'Ail. 475
De la Fumée.
Du Porreau.
De l'Oignon. là-meſme.
De la Febve. 476
De la Lentille.
Des larmes. là-meſme.
Du Senneyé. 477
Du Soleil.
Du Coït. là meſme.
Du Feu. 478
Du Travail. là-meſme.
Des coups. 479
Des ſaulces.
De la pouſſiere.
Des veilles. là-meſme.
Du ſommeil. 480
De l'inanition & repletion. là-meſme.

CHAP. CIII.

Des choſes qui fortifient la veuë. 481
De l'eau pure & claire. là meſme.

Le Miroir. 482
La verdure. 483
Les montagnes. là meſme.
Les fontaines. 484

CHAP. CIV.

Des eaux diſtilées qui ſont utiles aux yeux. 486
De l'eau de Fenoüil. là-meſme.
De la Verveine. 487
De l'eau Roſe. 488
De l'Eau d'Eclaire.
Des eaux de Ruë, d'Euphraiſe & de Bethoine. là-meſme.

CHAP. CV.

Recepte contre la douleur des dents. 489
De la Iuſquiame. 490
De la ſemence de Porreau.
De l'Encens. là-meſme.

CHAP. CVI.

De l'Enrouëment. 491
De la vieille Noix. là-meſme.
De l'huille d'Olive. 492
De la Froidure & de la Chaleur. là-meſme.
De l'Anguille. 493
De l'excés du Boire. là-meſme.
Du fruit cru. 494

CHAP. CVII.

Des remedes contre le Rhûme, & de ſes noms divers. 495
La Faim. là-meſme.
Les Veilles. 496
De la viande chaude. là-meſme.
Le Travail. 497
L'Air.
Boire peu.
Reſpirer peu. là-meſme.
Les Vents. 498
Des divers noms du Rhûme, & des maux qui s'en enſuivent. là-meſme.

CHAP. CVIII.

De la gueriſon des Fiſtules. 500
De l'Arſenic. là-meſme.
Du Soulphre. 502
De la Chaux.
Du Savon. là-meſme.
Qu'eſt-ce que Fiſtule, & de ſon origine? 503

CHAP. CIX.

Du Spode. 504

CHAP. CX.

Du nombre des os, des dents & des veines du corps humain. 507

Diviſion du Scelette. là-meſme.
Du Tronc. 509
Des extrémitez. là-meſme.
Des dents, leur nombre, leur diviſion & leur uſage. 511
Du nombre des veines & de leur origine. 513

CHAP. CXI.

Du nombre des humeurs. 514
Qu'eſt-ce qu'humeur.
Diviſion des humeurs.
Du Sang. là-meſme.
De la Pituite. 515
De la melancholie. 516
De la Bile. là meſme.

CHAP. CXII.

Des Sanguins. 517

CHAP. CXIII.

Des Bilieux. 521

CHAP. CXIV.

Des Pituiteux. 527

CHAP. CXV.

Des Melancoliques. 530

CHAP. CXVI.

Des couleurs des Temperamens. 535

CHAP. CXVII.

Des ſignes de la grande abondance de Sang. 537

CHAP. CXVIII.
Des ſignes de la Bile dominante. 540

CHAP. CXIX.
Des ſignes de la Pituite dominante. 544

CHAP. CXX.
Des ſignes de la Melancolie dominante. 547

CHAP. CXXI.
De l'âge où l'on doit ſaigner, & des utilitez de la ſaignée. 549
Du vin & de la viande aprés la ſaignée. 552
Des bons effets de la ſaignée. là-meſme.

CHAP. CXXII.
Des jours dangereux pour la ſaignée aux mois où il la faut davantage pratiquer. 556

CHAP. CXXIII.
Des cauſes qui empeſchent la ſaignée. 560

CHAP. CXXIV.
Ce qu'il faut obſerver en l'operation de la ſaignée. 565

CHAP. CXXV.
Des utilitez de la ſaignée. 569

CHAP. CXXVI.
De la grandeur de l'ouverture de la veine. 571

CHAP. CXXVII.

Comme il ſe faut gouverner aprés la ſai-gnée. 574

CHAP. CXXVIII.

Ce qu'il faut éviter aprés la ſaignée. 577

CHAP. CXXIX.

Obſervations ſur la ſaignée, ſelon les maladies, l'âge & les ſaiſons. 580

CHAP. CXXX.

Quelles parties il faut décharger pendant chaque ſaiſon de l'année. 583

CHAP. CXXXI.

De l'ouverture de la Salvatelle. 586

CHAP. CXXXII.

Des quatre ſaiſons de l'année. 588
Du vomiſſement. 589
En quel temps il faut vomir. 592
Quelle ſaiſon eſt plus propre à la ſaignée, & à faire l'amour. là meſme.
Du regime de l'Eſté. 593
Du bain durant l'Eſté. 594

Fin de cette Table.

DE LA SANGVIFICATION, & de la diverſe opinion des Medecins ſur ce ſujet. 599
Preuves de l'opinion de Galien. 604
Preuves de l'opinion des Modernes. 607
Des veines lactées, du receptacle du chile, & du canal thoracique. 609
De la circulation, ou mouvement du Sang. 616
De la transfuſion du Sang. 625
De la poudre de Sympathie, & de l'onguent ſympathetique de Paracelſe. 633
Preuves de la poudre de Sympathie. 635
L'onguent ſympathetique de Paracelſe. 640
De l'uſage du Thé. 642
Du Caphé & du Chocolate. 646
Du Chocolate. 647
Premiere recepte du Chocolate. 648
Seconde compoſition du Chocolate. 649

Le grand ſecret de la Pierre Philoſophale, ou la veritable maniere de faire de l'Or. 653

LE SERMENT D'HIPPOCRATE en Vers François. 659

TABLE DES CHAPITRES DE L'OUROMANTIE, SCATOMANTIE, ET HYDROMANTIE.

CHAP. I.

Qu'eſt-ce que ſignifie l'Vrine? 665

CHAP. II.

Des differences & des cauſes des Vrines. 670

CHAP. III.

Les ſignes des maladies qui ſont tirez des Vrines. 686

CHAP. IV.

La Scatomantie, ou le devinement des maladies par les gros excremens. 697

CHAP. V.

L'Hydromantie, ou le jugement des maladies par les ſueurs. 708

Fin de cette Table.

EXTRAIT DV PRIVILEGE du Roy.

PAR Grace & Privilege du Roy, donné à ſaint Germain en Laye le 20. Février 1668. ſigné par le Roy en ſon Conſeil DE SEIGNEROLLE: Il eſt permis à Monſieur DU FOUR DE LA CRESPELIERE, Docteur en la Faculté de Medecine, de faire imprimer par tel Imprimeur ou Libraire, qu'il voudra, pendant l'eſpace de cinq ans, une Traduction de Vers Latins, tirez de divers Autheurs, où eſt compris le Commentaire de l'Ecole de Salerne en Vers François, dont il eſt l'Auteur, & deffenſes ſont faites à tous Imprimeurs-Libraires, ou autres de quelque qualité & condition qu'ils ſoient de le contrefaire, vendre, ny debiter ſans le conſentement dudit Sieur DU FOUR, ou de ceux qui auront droit de luy, ſur les peines contenuës plus au long audit Privilege.

Regiſtré ſur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Marchands Libraires de Paris, ſuivant l'Arreſt de Parlement le 26. May 1668.

Et ledit Sieur Du Four a cedé ſon droit du preſent Privilege pour ſon Commentaire de l'Ecole de Salerne en Vers François à Gilles Alliot Marchand Libraire, pour en joüir ſuivant l'accord fait entr'eux.

Et ledit Alliot a aſſocié avec luy Gervais Clouzier, Marchand Libraire à Paris.

Acheve d'imprimer pour la premiere fois le 20. Juin 1671.

Les Exemplaires ont eſté fournies.

La Science du Medecin l'élevera au ſommet de la Gloire, & le rendra recommandable aux Puiſſances Souveraines.

Eccleſiaſt. Chap. 38.

COMMEN-

COMMENTAIRE
En vers François
SUR LE REGIME DE SANTE' DE L'ECOLE DE SALERNE.

Des Preceptes generaux de la ſanté.

CHAPITRE I.

Anglorum Regi ſcribit Schola tota Salerni.
Si vis incolumem, ſi vis te reddere ſanum,
Curas tolle graves, Iraſci crede prophanum,
Parce mero, cænato parum, non ſit tibi vanum,
Surgere poſt epulas, ſomnum fuge meridianum.
Ne mictum retine, ne comprime fortiter anum.
Hæc benè ſi ſerves, tu longo tempore vives.

Inſtitution de l'Ouvrage.
ODE.

L'Ecole des Salernitains,
Au Grand Robert, Roy d'Angleterre,
Ecrit ces regimes certains
Pour vivre long-temps ſur la terre:

Grand Monarque ſi ton deſſein
Eſt de vivre, & de regner ſain,
Deſſous le Dais & le Diadéme,
Sois attentif à nos propos,
Et les execute de méme,
Et tu vivras dans le repos.

Du ſoin.

Chaſſe loin de toy les ennuis
Qui te plongent dans la triſteſſe,
Et te font les iours & les nuits
Souffrir une rude détreſſe:
Ces paſſions rongent le cœur,
Epuiſent toute ſa vigueur;
Glacent le ſang dedans les veines,
Et lors que l'on n'y penſe pas
Elles nous cauſent tant de peines,
Qu'elles conduiſent au trépas.

De la colere.

En tous lieux, en toute ſaiſon,
Eloigne de toy la colere,
Et fais ſi bien que la raiſon
Iamais dans toy ne la tolere:
Elle fait amaigrir le corps,
Le détruit dedans & dehors,
Emeut & le ſang & la bile:
Et par mille branſles divers
Fait que l'eſprit le plus tranquile,
Eprouve un funeſte revers.

De la moderation dans le vin.

Parmy ton vin méle de l'eau,

Ce conſeil eſt tres-neceſſaire,
Le vin offence le cerveau,
Et des nerfs il eſt l'adverſaire:
Il pervertit le mouvement,
Nos ſens & nôtre iugement,
Et nuit aux poulmons comme au foye:
Mais s'il eſt moderément pris
Il donne à nos cœurs de la joye,
Et nous réveille les eſprits.

Du ſoupper.

Le ſoir ſouppe legerement,
Afin que les vapeurs des viandes
Ne te geſnent aucunement,
Encore qu'elles ſoient friandes:
Le cerveau plein d'humidité
Dans ſon ample capacité
Attire ces vapeurs nuiſibles,
Qui luy cauſent des maux preſſans,
Et qui par des ſonges terribles
Offencent l'eſprit & les ſens.

De la promenade.

Matin & ſoir ne manque pas,
Lors que tu te leves de table
De marcher aprés le repas,
Car ce conſeil eſt profitable:
Par le ſecours du mouvement,
La viande deſcend promptement,
Et s'unit mieux au ventricule:
Et dans l'eſtomac jeune, ou vieux,
Où la viande ainſi s'accumule,

La digeſtion ſe fait mieux.

Du ſommeil.

Ne t'endors iamais à midy,
Et garde bien cette methode,
Ce ſommeil rend l'homme eſtourdy,
Et bien ſouvent il l'incommode:
Il en repoſe moins la nuit,
De plus à l'eſtomac il nuit,
Trouble la coction premiere,
Et les pores eſtant ouverts,
Les eſprits ſuivant la lumiere
S'exhalent ſouvent au travers.

De la retention de l'urine.

Alors que tu voudras piſſer
Ne ſouffre point de violence,
L'urine acre te peut bleſſer,
Auſſi bien que ſon abondance:
Celuy qui la retient long-temps,
Reſſent par fois qu'à ſes dépens
La veſſie en eſt affoiblie,
Et ne peut qu'avec grands efforts,
Pour avoir eſté trop remplie
Ietter aprés ſon eau dehors.

De la retention des gros excrements.

Ne te retiens point fortement
Quand il faut aller à la ſelle,
Cela bleſſe le fondement,
Et la faculté naturelle:
Les excrements dans les boyaux,
Durciſſans comme des noyaux,

Geſnent l'homme autant qu'une beſte,
Et par leurs malignes vapeurs,
Qui s'élevent iuſqu'à la teſte
Ils luy cauſent mille douleurs.

Concluſion.

Deſſus ce ſujet important
Nous n'en dirons pas davantage,
Grand Prince ; c'en eſt tout autant
Qu'il eſt beſoin pour ton uſage :
Sans donc faire un plus long devis
Reçoy de nous ces beaux avis
Que nôtre Ecole te preſente,
Si tu les ſuis diligemment,
Sois certain dés l'heure preſente
Que tu vivras fort longuement.

Des moyens de ſe paſſer de Medecin.

CHAP. II.

Si tibi deficiant Medici, Medici tibi fiant,
Hæc tria, mens hilaris, requies moderata, diæta.

Si les bons Medecins te manquent au beſoin,
Pour ioüir longuement d'une ſanté parfaite,
Reçoy pour Medecins ce qui ſuit avec ſoin,
Le repos moderé, l'eſprit gay, la diete.

LA veritable Medecine
La plus certaine & la plus fine,
Eſt que quand un homme eſt bien ſain
Il n'uſe point de Medecin,

Si ce n'eſt qu'il deſire ſuivre
Un parfait regime de vivre
Pour bien conſerver ſa ſanté,
Car en ce temps en verité
Un Medecin eſt neceſſaire,
Autrement on n'en a que faire:
Puiſque quand on ſe porte bien
Pour lors on n'a beſoin de rien,
Sinon que de bonne monnoye
Pour vivre toûjours avec joye,
Joüer, rire, & paſſer le temps
Avec les plus honneſtes gens:
Mais ſi par hazard en campagne
Soit en France, ou Grande Bretagne,
Un Medecin eſtoit trop loin,
Sers toy de ces trois avec ſoin,
Ils ſont meilleurs que l'on ne penſe,
Et ne font aucune dépenſe.

De la gayeté.

Le premier eſt la gaye humeur
Qui doit regner dedans ton cœur,
C'eſt une incomparable hoſteſſe
Qui malgré la noire triſteſſe,
Rend un homme en tout temps plus ſain
Que ne fait pas un Medecin.
L'experience journaliere
Nous en donne une preuve entiere;
Car ailleurs auſſi bien qu'icy
L'on void que les gens ſans ſoucy,
Et qui meinent joyeuſe vie,

Sans haine & ſans aucune envie,
Conſervent mieux leur en-bon-point
Que tous les autres ne ſont point,
Qui ſont triſtes, chagrins & mornes,
Ainſi que des beſtes à cornes,
Et vieilliſſent en un moment,
Dautant que leur temperament
Eſtant plein de melancolie,
La nature en eſt affoiblie,
Et la douceur du ſang pour lors
Ne regit pas ſi bien leurs corps,
Qu'elle fait lors que prédomine
Dans eux cette maſſe ſanguine.

Du repos.

Le repos de corps & d'eſprit
Dans la perſonne à qui tout rit,
Eſt un Medecin admirable,
Qui pour elle eſt ſi favorable
Que pour répondre à ſon deſſein
Il luy rend le corps touſiours ſain,
Mais c'eſt pourveu que dans ce Monde
Elle ait large écuelle & profonde,
Et dequoy pour mettre dedans,
Pour chaſſer la faim de ſes dents,
Car avoir l'un & non pas l'autre,
C'eſt un Moyne ſans patenotre,
Et c'eſt une grande pitié
De n'avoir du pain qu'à moitié,
L'on ne peut repoſer, ny rire
Lors que l'on n'a point dequoy frire,

Manche de drap à ſe moucher,
Et lict de plume à ſe coucher,
Mais quand on a ce qu'on demande,
Bon vin, bon pain & bonne viande,
Grand appetit, & bonnes dents,
Beaucoup de bien & peu d'Enfants,
Or, argent, belle & bonne fame,
Et dequoy bien ſervir la dame,
Qu'on eſt ſans procés, ny tracas,
Qu'on fait de biens un grand amas.
Ah! mon Dieu la joyeuſe vie,
Et qu'on doit bien porter envie,
A qui gouſte un pareil repos,
Que ce gaillard ſera vieux os,
Et que ſa ſanté ſera bonne.
Je croy qu'ainſi Dieu me pardonne,
Jupiter content & joyeux,
Vit avec Junon dans les Cieux,
Et que c'eſt encore avec elle
Et toute ſa Troupe immortelle,
Qu'il gouſte en repos la ſanté
Auſſi bien que la volupté,
Car ce grand Dieu, ne luy déplaiſe,
Alors que ſa Junon il baiſe,
Ce n'eſt jamais trop, ny trop peu,
Mais il ſuit touſiours le milieu,
C'eſt-là qu'il ſe plaiſt & repoſe.
Ainſi qui fait la meſme choſe,
Qu'il n'aille trop haut, ny trop bas,
Qu'il faſſe tout avec compas,

Qu'il ſe regle & qu'il ſe modere,
Et que ſi bien il ſe tempere,
Que quand ſa fame luy fait jeu
Il obſerve bien le milieu,
Je ſçay bien que la bonne dame
En ſera ravie en ſon âme,
Et meſme pour l'honneur de Dieu
Qu'elle luy fera plus beau jeu,
Cependant il n'eſt jeu qui tienne,
Il faut un peu qu'il s'en abſtienne,
Car le repos pour la ſanté
Eſt un Medecin ſi vanté,
Qu'il eſt bon pour le corps & l'âme,
De l'homme ainſi que de la fame.

De la diete modirée.

Mais le plus puiſſant Medecin,
Excellent pour la meſme fin,
C'eſt ce qu'on appelle diete,
Quand quelque mal nous inquiete,
Pour lors on la doit obſerver,
Soit au coucher, ſoit au lever;
Car ſi nôtre pere Hippocrate
D'un faux oracle ne nous flatte,
On ſçait que la ſobrieté
Eſt la mere de la ſanté.
Or la diete veritable
Conſiſte quand on eſt à table
A n'y demeurer pas long-temps,
Si l'on veut prolonger ſes ans,
Et de ne tenir point à gloire

De trop manger, ny de trop boire:
Qu'on ne ſe plaiſe auſſi iamais
D'avoir au repas pluſieurs mets:
La diverſité de la viande
La meilleure & la plus friande
Deſtruit bien ſouvent de nos corps
Les incomparables accords;
Car pour le dire avec franchiſe
La débauche & la friandiſe
En mettent ſouvent au tombeau
Plus que l'épée & le coûteau.
Si tu veux auſſi que la vie
Ne te ſoit pas ſi-toſt ravie
Ne mange point avidément,
Et n'uſe que modérement
Des ſix choſes non naturelles,
Qui ſelon l'Ecole ſont telles
Qu'elles font bien à l'animal
Qui s'en ſert ſans en uſer mal,
Et qu'elles nuiſent au contraire
A celuy qui pour l'ordinaire
Sans pourtant apprehender rien
En tout temps n'en uſe pas bien:
C'eſt un ſecret de Medecine
Qui comprend bien de la doctrine,
Qui fut cauſe, nous dit Galien,
Que Telephe Grammairien,
Veſcut avec peu de foibleſſe
Iuſques à l'extréme vieilleſſe;
Et qu'Antioque Medecin

Paſſa quatre-vingts ans : enfin
Galien nous dit en quelque page
Qu'il atteignit luy-meſme l'âge
Des ſept-vingt ans, quoy que vrayment
Il paruſt foible extrémement.
Un certain nommé Xenophile.
De qui la vie eſtoit tranquille,
Veſcut cent cinq ans fort content
Pour en avoir fait tout autant,
Sans avoir eu de maladie
Qu'une ſeule pendant ſa vie :
Et Pline aſsûre que Caton,
Qui fut ſi ſage, ce dit-on,
Et dans une ſi haute eſtime
Obſerva ſi bien ce regime,
Qu'il veſcut auſſi quelque temps
Au delà de quatre-vingts ans,
Sain & gaillard de corps & d'âme,
Auſſi bien que ſa bonne fame
Qui veſcut auſſi ſainement
Quatre-vingts ans pareillement.
Loüis Cornaro de Veniſe,
Homme ſobre & ſans friandiſe,
Ne mourut-il pas à cent ans
Avec bons yeux & bonnes dents,
Pour avoir bien fait la diete
D'une maniere joliete ?
Et cét Anglois de nôtre temps,
Agé plus de cent cinquante ans,
S'il euſt toûjours pendant ſa vie

Obſervé la parcimonie,
N'euſt point avancé ſon trépas,
Puis qu'aprés un ample repas,
Que luy fit faire ſon Monarque,
Il fut emporté par la Parque,
Qui malgré tout humain ſecours,
Termina la fin de ſes jours.

Des Perſonnes qui ont vécu long-temps.

Mais pour bien prouver cette choſe,
Ly ces autres que ie t'expoſe,
Ne ſçait-on pas que Iean des Temps
A vécu paſſé trois cens ans?
Et que ſaint Severe Sulpice,
Homme ſans fard & ſans malice,
Et d'eminente ſainteté,
Vivant dans la ſobrieté,
Ne vit finir ſes deſtinées
Qu'aprés trois cens ſoixante années,
L'on peut mettre en ce rang icy
Le Bien-heureux Servat auſſi,
Puiſqu'il mourut à pareil âge:
Mais un qui vécut davantage,
Et qui mourut deſſus le tard,
Fut un certain nommé Richard,
Qui deſſous le grand Charlemagne,
Fit autrefois quelque campagne,
Car cét homme avoit bonnes dents
A l'âge de quatre cens ans.
L'on dit auſſi qu'une Sybille

A vécu des ans iuſqu'à mille,
Et qu'une autre en vécut ſept cens :
Enfin ien'y mets, ny ne prens ;
Mais ie ſçay bien que la diete
Eſt une admirable recepte
Pour vivre en ſanté longuement,
Et qu'elle a ſervy puiſſamment
A ces vieux Peres que Moyſe
Dedans la Bible preconiſe,
Pour avoir vécu iuſqu'au temps
De ſix, de ſept, & huit cens ans.
Car il eſt certain que la vie
Parmy nous ne s'eſt racourcie,
Que depuis le commencement
Que nous vivons dereglément :
L'on void auſſi qu'au nouveau Monde,
La vie en maux eſt peu feconde,
Que les Sauvages aux Foreſts,
Qui ſe contentent d'un ſeul mets,
Vivent plus long-temps que nous autres,
Et que meſme imitant les noſtres,
Qui font gloire d'eſtre gourmands,
Ces Peuples vivent moins de temps,
Qui que tu ſois, qui lis ce Livre,
Si tu veux donc longuement vivre,
Sois joyeux en homme diſpos,
Obſerve diete & repos,
Car c'eſt ainſi comme ie penſe,
Qu'on vit ſainement ſans dépenſe,
Medecine, ny Medecin,

Qui ne ſait que parler Latin,
Cependant qu'en ſa compagnie
Le François eſt à l'agonie.

Du choix de l'air.

Chap. III.

Lucidus, ac mundus ſit ritè habitabilis aër,
Infectus neque ſit, nec olens fœtore cloacæ.

De la clarté de l'air.

SI tu veux choiſir ta demeure,
Où tu puiſſes vivre à toute heure
Gaillardement, joyeux & ſain,
Prens un air pur, clair & ſerain
Pour y pratiquer cette hiſtoire,
Veiller, dormir, manger & boire:
Car c'eſt hiſtoire ſelon moy
Que de vivre dans un lieu coy,
Remply d'une lumiere claire,
Où tout ait le don de nous plaire,
Et là ſans crainte & ſans danger
Veiller, dormir, boire & manger.
L'air eſt choſe non naturelle,
Et condition ſans laquelle
On ne peut vivre en ſeureté
Dans une parfaite ſanté,
Ny guerir d'une maladie,
Qui bien ſouvent nous expedie
Faute de reſpirer un air,

Qui ſoit ſerain, & pur & clair,
Car l'air obſcur, épais & trouble
Bien ſouvent nôtre mal redouble,
Et ſe gliſſant iuſques au cœur
Confond dans le corps chaque humeur,
Fait les eſprits melancoliques,
Troubles, épais & phlegmatiques,
Qui rendent d'un homme puiſſant
Le corps debile & languiſſant,
Et qui font que ſon ame triſte
Suit auſſi ſon corps à la piſte:
Mais rien en tout temps, en tous lieux
Ne rend un homme plus joyeux,
Plus ſain, plus plein de gentilleſſe,
Et moins ſujet à la pareſſe
Que de vivre dans un terrain,
Où l'air ſoit bon, clair & ſerain,
Puis que l'on ſçait que la lumiere,
Quand le Soleil fait ſa carriere
Sert dans ce monde inferieur
De vehicule à la chaleur,
Qui pour ſervir aux creatures
Purge l'air de toutes ordures,
Le ſeiche, le rend épuré,
Et le fait paraiſtre azuré,
Méme ſi doux & ſi paiſible
Qu'il n'eſt aucunement nuiſible:
C'eſt pourquoy les nuits ſont toûjours
Moins ſaines que ne ſont les jours,
Principalement dans l'Europe,

Où le grand froid nous envelope,
Et nous geſne de toutes parts
Par vents humides & broüillards,
D'où viennent cruditez & rhûmes,
Fiévres putrides , apoſthumes :
Mais aux païs où la chaleur
Eſt dans ſon extréme vigueur,
Ie croy les nuits plus ſalutaires
Pour travailler à ſes affaires,
Et rendre gaillards & contens
Ses miſerables habitans :
Tels ſont l'Egypte & la Lybie,
L'Ethiopie & la Nubie,
Où l'on s'enferme tout le iour
Dans les logis comme en un four,
Pour ſe parer du chaud terrible,
Qui dans ce païs eſt nuiſible,
Beaucoup plus qu'il n'eſt pas ailleurs :
Car les exceſſives chaleurs
Dans les corps augmentent la bile,
Et rendent le monde debile.

De la pureté de l'air.

Pour ne point encor faire mal
Au moindre petit animal,
Il faut que l'air où l'on habite
Soit tout à fait pur ; & qu'enſuitte
Les vents du Levant & du Nort
Des deux côtez l'agitent fort,
Que ce ſoit dans une campagne,
Qui n'ait point au tour de Montagne

Qui puiſſe rendre l'air obſcur,
Et qui l'empeſche d'eſtre pur.

De l'infection de l'air,

Que ce meſme air que l'on reſpire,
Si l'on ne veut ſouffrir martyre,
Soit encor exempt de vapeurs,
Qui jettent mauvaiſes odeurs,
Et des exhalaiſons groſſieres,
Qu'on s'éloigne des cimetieres,
Des cloaques & des retraits,
Des lieux bourbeux & des mareſts,
Des eſtangs, où l'eau croupiſſante
Eſt d'une vertu ſi puiſſante
Par l'odeur du chanvre & du lin,
Qu'elle eſt un dangereux venin :
Car un mauvais air qu'on reſpire,
Et que de ces lieux on attire,
Ne cauſe iamais que du mal
A petit & grand animal,
Soit à ſon cœur, ſoit à ſa teſte,
Lieux où cét air impur s'arreſte,
Et tellement en ſont épris
Qu'il en infecte les eſprits,
D'où s'enſuit une maladie,
Qui ſouvent luy ravit la vie :
Un pareil air ne vaut donc rien
Qu'à faire mal & non du bien ;
Mais par hazard s'il t'y faut vivre,
Voicy l'advis que tu dois ſuivre.

De la correction de l'air.

Corrige autant que tu peux l'air,
Pour le rendre pur & plus clair,
Par des drogues aromatiques,
Et des remedes ſpecifiques,
Et ferme la feneſtre aux vents,
Qui ſont malins & decevants,
Qui te pourroient rendre ſtupide
Par leur ſouffle chaud & humide :
Tels ſont les vents qu'on nomme auſtraux,
Mais ouvre aux Septentrionaux
Portes & feneſtres arriere,
Reſpire un air de la maniere
Pour rafraiſchir cœur & poulmons :
Vents d'Orient ſont encor bons,
Ainſi que le feu dans ta chambre,
Au mois de Ianvier & Decembre,
Principalement dans les temps
Que ſoufflent les plus méchants vents.
Si l'air eſt de temperature
Qui ſoit nuiſible à ta nature,
C'eſt à dire trop chaud, ou trop froid,
En quelque ſaiſon que ce ſoit
Corrige-le par ſon contraire
Comme une choſe neceſſaire :
En Hyver uſe de chaleur,
Boy de bon vin ſans avoir peur,
Et fais une chere angelique
Pour à l'air froid faire la nique :
Durant l'Eſté cherche le frais

Aux prez, aux jardins, aux foreſts,
Bois eau, baigne toy, tiens ta chambre
Fraiſche comme au mois de Decembre,
Et t'humecte ſouvent le bec
Avec eau ſi le temps eſt ſec;
Au contraire s'il eſt humide
Uſe du ſec & du ſolide.
Choiſis encor une maiſon
Qui ſoit propre en toute ſaiſon,
Pour reſpirer un air commode,
Afin de mieux vivre à ta mode,
Maiſon faite avec tous les ſoins,
Qui ſoit percée aux quatre coins,
Bien baſtie & haute élevée,
Mais non pas dans une cavée,
Où l'air en aucune ſaiſon
Ne ſçauroit iamais eſtre bon.
Que ſi dans les champs, ou la ville
Tu n'as point de maiſon utile,
Gouvernes toy comme les gueux
Pour ne point faire l'orgueilleux,
L'Hyver choiſis les bergeries,
Et l'Eſté prens les galleries
D'un temple, ou bien d'une maiſon,
Afin d'y paſſer la ſaiſon:
Voila la maniere de vivre
De Metroclés qu'il te faut ſuivre,
Premier Beliſtre de ſon temps,
Qui dans la ville & dans les champs,
Contrecarroit par ce commerce

Le bonheur du grand Roy de Perſe.

Du mal qui arrive de trop boire d'eau.

CHAP. IV.

Potus aquæ ſũptus comedenti incõmoda præſtat,
Hinc friget ſtomachus, crudus & indecibus.

L'eau qu'on boit au repas apporte un grand dommage:
Car elle refroidit l'eſtomac tellement,
Que celuy qui ſe ſert d'un ſemblable breuvage,
Ne cuit la viande aprés que difficilement.

L'Eau pure qu'on boit au repas
Eſt nuiſible à gens delicats,
Qui ne peuvent faire un bon chile,
Pour avoir l'eſtomac debile,
Et remply de peu de chaleur,
Car l'eau par ſa grande froideur
Luy fait encor plus de dommage,
Le rend froid & cru davantage,
Augmente ſon humidité,
Et debilite ſa ſanté,
Elle corrompt auſſi la viande:
C'eſt pourquoy Galien nous commande
De ne boire pas largement,
Aprés avoir pris l'aliment:
C'eſt auſſi l'advis d'Avicenne,
Qui ne veut pas qu'on entreprenne

De trop boire aprés le repas,
Puis que l'eau qu'on prend en ce cas,
Fait dans le corps flotter la viande
Qui ne ſe cuit ny ne s'amende,
Au contraire elle r'accrudit.
Ainſi cét Autheur l'interdit,
Et nous aſsûre qu'à la table
L'eau ne peut eſtre ſouhaitable,
Qu'à faire avaller promptement
Un morceau qui va lentement.
Afin donc que bien on l'entende
L'eau ne vaut rien avec la viande,
Elle affoiblit trop ſa chaleur
Par ſon exceſſive froideur,
Et fait qu'elle demeure cruë
Que l'appetit ſe diminuë,
Et que fille, femme, & garçon
Font ſouvent des pets à Maſſon ;
Car ſa nature pituiteuſe
Cauſe là colique venteuſe,
Qu'elle engendre dans les boyaux
Des raiſonnables animaux,
Qui ne boivent que de l'eau pure,
Quoy que contraire à leur nature.
Ie parle icy des pituiteux,
Dont l'eſtomac eſt froidureux,
A qui le vin eſt plus utile :
Mais pour les gens chargez de bile,
Dont les corps ſont ſouvent en feu,
Doivent boire du vin tres-peu,

Et beaucoup d'eau rafraiſchiſſante,
C'eſt une recepte puiſſante,
Pour temperer la grande ardeur
Qui ſe rencontre en cette humeur,
Et modérer l'acrimonie,
Qui les reduit à l'agonie :
Les hommes qui ſont gros & gras
Peuvent en boire à leur repas,
Si pourtant ils me veulent croire,
Car le vin eſt meilleur à boire,
Nourriſſant & plus cordial,
Mais l'eau ne leur fait point de mal,
Pour la quantité de leur graiſſe,
A qui la froideur acquieſce,
Ne pouvant paſſer au travers,
Pour nuire aux membranes & nerfs,
Qui ſont d'une froide nature,
Et de ſéche temperature.

Advertiſſement aux Dames.

Ainſi, Meſdames de Paris,
Laiſſez le vin à vos marys ;
Ils en deviendront plus alaigres,
Et gardez-vous bien s'ils ſont maigres,
De ſouffrir qu'ils boivent de l'eau,
Qui leur ſeroit un rude fleau,
Pour offencer nerfs & membranes.
Puis eſtant froids comme des aſnes,
Ils feroient en toute ſaiſon
Plus mal la paix de la maiſon :

Mais vous à droit, ou bien à gauche,
Avec eau faites la débauche,
Vos corps qui ſont gros & graſſets
En recevront de bons effets,
Et cette agreable recepte
Vous rafraiſchira la caillette.

De l'eau beuë devant déjeuner.

Cependant l'eau beuë au matin
A pour nous un effet malin,
Elle affoiblit nôtre poitrine,
Que bien ſouvent elle ruine,
Et par ſon extréme froideur
Debilite auſſi ſa chaleur,
Quand un homme ſoit vieux, ſoit jeune
Boit auparavant qu'il déjeune,
S'il n'a fait la débauche au ſoir,
En ce cas il a le pouvoir
De boire au matin de l'eau fraiſche,
Ie ne voy rien qui l'en empeſche,
En ce temps l'eau luy fait du bien,
Et le ſoulage plus que rien;
Qu'il en boive donc ſans ſcrupule,
Pour rafraiſchir ſon ventricule,
Abbaiſſer les vapeurs du vin,
Qni l'incommodent le matin,
Et chaſſer par en bas le reſte,
Qui dans ſon corps eſt indigeſte.

Il ne faut point boire d'eau aprés le bain, ny aprés l'action conjugale.

Mais deſſus tout que le mary,

Le gallant, & le favory,
Aprés avec femme ou coquette
Avoir fait la cricon criquette,
Ou bien aprés s'eſtre baigné,
A moins que d'eſtre bien ſoigné
S'abſtienne de boire l'eau pure,
Elle eſt contraire à ſa nature,
Car les pores eſtant ouverts,
L'eau paſſe aiſement au travers,
Et par une froideur rebelle
Nuit à la chaleur naturelle.

De l'eau qu'on boit la nuit.

L'eau que l'on boit encor la nuit
Empeſche l'eſtomac qui cuit,
Et que la bile dans la tripe
Ne ſe reſolve & ſe diſſipe,
D'où vient qu'un pauvre malotru
A plus ſoif aprés qu'il a bû ;
En ce temps donc qu'on ait memoire,
Que l'on doit s'abſtenir de boire,
Sinon quand la ſoif preſſe fort,
En ce cas qui ne boit, a tort,
Et ie luy veux toûjours enjoindre
De deux maux de choiſir le moindre,
Mais ie le conjure autrement
De s'en abſtenir joliment:
Le ſommeil ſans nul prejudice
Luy rendra bien ce bon office,
En cuiſant bile & phlegme épais,
Et les faiſant deſcendre aprés,

Dont

Dont ſa panſe eſtant temperée
Elle ſera deſalterée :
Enfin l'eau ne vaut rien aux ſains,
S'ils en boivent trop, ie les plains,
Elle refroidit leur poitrine,
Leur cauſe une guerre inteſtine,
Dont ſouvent chacun d'eux pâtit,
Nuit aux nerfs, oſte l'appetit,
Quoy que pourtant elle l'excite ;
Sans qu'en rien elle debilite
L'homme d'un bon temperament,
Qui n'en boit que moderément
Dans les repas, ou la diette,
Comme l'eſtomac le ſouhaitte ;
Mais pour ſoulager le cerveau
Qu'on boive le vin trempé d'eau,
Il finit les inquietudes,
Les bâillemens, les laſſitudes,
Et meſme arreſte le friſſon,
S'il eſt pris de cette façon,
C'eſt le ſentiment d'Hippocrate,

Du choix de l'eau.

Cependant quoy que l'eau nous matte,
Qui la voudra boire à plaiſir,
Voicy comme il la doit choiſir;
Qu'il prenne l'eau la plus legere,
La plus ſubtile & la plus claire,
Qui n'ait point mauvaiſe couleur,
Méchant gouſt, ny puante odeur,
Qui s'échauffe & ſe refroidiſſe,

Facilement ſans artifice,
Qui ne luy cauſe point de maux
Dans l'eſtomac, ny les boyaux ;
L'eau qu'on eſtime la plus ſaine
Eſt de riviere & de fontaine,
Droit expoſée à l'Orient,
Eau bonne au malade & friant,
Lors que la terre eſt ſabloneuſe,
Nette & pure & point limoneuſe,
Que l'on doit preferer exprés
Aux eaux des puits & des mareſts,
Croupiſſantes & trop impures
Pour rafraiſchir les creatures.

Le vin vaut mieux que l'eau.

Mais quelque bonne que ſoit l'eau,
Pour moy ie ſouſtiens bien & beau
Que pour faire un parfait mélange
De tout ce qu'au repas l'on mange,
Le cuire & porter par le corps,
Où ſont mille petits reſſorts,
Le vin a bien plus de puiſſance,
Pour eſtre bon par excellence,
Que n'euſt iamais la meilleure eau,
Qui ne peut charmer un muſeau,
Si ce n'eſt celuy d'une beſte,
Ou bien de quelque ſotte teſte.

De l'utilité que l'on reçoit de laver ſouvent les mains.

Chap. V.

Si forè vis ſanus, ablue ſæpè manus;
Lotio poſt menſam tibi confert munera bina;
Mundificat palmas & lumina reddit acuta.

Si tu veux eſtre ſain lave tes mains ſouvent,
Meſme aprés le repas, deux biens il t'en arrive:
Car l'eau te fait les mains plus nettes que devant,
Et puis te rend des yeux la lumiere plus vive.

CEux qui deſirent vivre ſains
Doivent ſouvent laver leurs mains;
Ce precepte eſt bon & honneſte,
A qui ne veut point vivre en beſte;
Les excremens de nôtre peau
Sont purgez en la lavant d'eau,
Qui rend nôtre corps tranſpitable,
Et par une ſuite admirable
Sa froideur gliſſant de nouveau
Par les nerfs iuſques au cerveau,
N'a rien pour lors qui ne nous plaiſe,
Et faſſe dormir à nôtre aiſe.
Les Medecins en ſont d'accord,
Et l'on ſçait qu'ils enchargent fort,
Auſſi bien à Paris qu'à Rome,
De laver les pieds d'un pauvre homme,

De qui l'eſprit ſeroit troublé
Pour de veilles eſtre accablé.

Du lavement des mains aprés le repas.

En outre au ſortir de la table,
Laver les mains eſt profitable
Au ſobre auſſi bien qu'au gourmand,
Qui mange trop avidement
Car en ce temps l'eau fraiſche & pure
Purge les mains de toute ordure,
Et concentre en nous la chaleur
Par ſa naturelle froideur,
Qui donne force à la nature
Pour mieux cuire la nourriture.
Ie tiens auſſi qu'il eſt certain,
Quand l'on a mangé viande & pain,
Si l'on s'endort & qu'on ſommeille
Que cette fraiſcheur nous réveille,
Et durant l'ardeur du Soleil
Chaſſe loin de nous le ſommeil,
Qu'on ſçait eſtre à l'homme contraire,
Et fort ſujet à luy mal-faire,
A moins qu'il ne ſoit deſ-ja vieux,
Comme Galien en quelques lieux
Nous l'enſeigne en citant Homere,
Qui dit de Neſtor ce bon Pere
Qu'auſſi-toſt qu'il avoit mangé
Au ſommeil il eſtoit rangé,
Veu que cette choſe eſtoit bonne
Pour cette caduque perſonne;
En outre les mains moites d'eau

En réjoüiſſant le cerveau,
Font que la veuë en eſt plus vive,
Meſme par hazard s'il arrive
Que pour lors on frotte ſes yeux,
L'on trouve qu'ils s'en portent mieux,
Et qu'autour la craſſe amaſſée
Par ce moyen en eſt chaſſée.

Des marques du bon vin.

Chap. VI.

Vina probantur odore, ſapore, nitore, colore:
Si bona vina cupis quinque hæc laudantur in illis.
Fortia, formoſa, & fragrantia, frigida, friſca.

Le vin, cette boiſſon divine,
Qui réjoüit noſtre poitrine,
Foye, eſtomach, cœur & cerveau,
Qui nous fait un rouge muſeau,
Qui des ſujets fait des Monarques,
Eſt toûjours connû par ces marques,
La ſaveur & l'aimable odeur,
Et la couleur & la ſplendeur.

De l'odeur du vin.

Son odeur doit eſtre agreable,
Elle aide à faire un ſang loüable,
Donne au corps un bon aliment,
Le fait agir plus rondement,
Réjoüit & le cœur & l'âme:

D'un pauvre Diable qui ſe pâme,
Remet les eſprits languiſſants,
Et les rend forts & plus puiſſants;
Mais elle enteſte en recompenſe
Vn homme qui par nonchalance,
Tous les iours dans le cabaret
Boit trop de blanc & de clairet.
Le vin dont l'odeur eſt mauvaiſe
Met un beuveur mal à ſon aiſe,
Qui n'en doit boire aucunement,
De peur d'accroiſtre ſon tourment.

De la ſaveur.

La ſaveur doit eſtre charmante,
Au gouſt agreable & plaiſante
Pour mieux vuider le gobelet,
Plein du blanc, du rouge & paillet,
Sans qu'il y reſte pas la goutte
Quand on devroit avoir la goutte,
Car ce jus eſt ſi bon au gouſt
Que l'on mépriſe mal & couſt,
Pourveu que l'on boive il n'importe,
Deuſt-on demeurer à la porte,
Et coucher dans le cabaret
L'on boit iuſques au dernier trait.
Or la ſaveur pour eſtre bonne,
Et ne point nuire à la perſonne,
Doit faire foy de ſa bonté,
Sans vicieuſe qualité,
N'eſtre auſtere, ny verdelette,
Fade, aſpre, douceureuſe, aigrette.

Les vins doux font un ſang mauvais,
Produiſent de méchants effets,
Tiennent le ventre trop humide,
Et rendent le goſier aride,
Empeſchent la concoction,
Et font au corps obſtruction :
Les aſpres retiennent l'urine,
Et reſtraignent ventre & poitrine,
Et le phlegme dans le poulmon,
Plus épais que n'eſt du limon :
Les vins auſteres ſont ſtiptiques,
Cependant ils ſont diuretiques,
Car ils font tellement piſſer,
Qu'un homme ne s'en peut paſſer.

De l'éclat du vin.

La ſplendeur doit eſtre éclatante,
Et claire & nette & tranſparente,
Signe que les eſprits ſont purs,
Subtils & nullement obſcurs.

De la couleur.

La couleur du vin qu'on achepte,
Soit blanche, rouge, ou bien paillette,
Monſtre s'il eſt fort & puiſſant,
S'il eſt bon & bien nourriſſant :
Le blanc rend un corps plus alaigre,
Et ne vaut rien à l'homme maigre,
Mais il eſt utile à gens gras
S'ils en uſent à leurs repas ;
Le vin clairet tout au contraire
A l'homme gras ne peut bien faire,

Mais à l'éthique eſt excellent
Pour le rendre plus corpulent,
Plus gras & de meilleure mine,
S'il ne ſouffre point la famine.

Du vin fort.

Le vin puiſſant & genereux
Produit des effets merveilleux,
Fait des eſprits en abondance,
Bons & ſubtils par excellence,
Donne vn ſolide iugement,
D'où ſuit un bon raiſonnement,
Nuit aux gens qui ſont pleins de bile,
Profite au corps plus imbecille,
Rend un ſujet un Potentat,
D'un homme ſage en fait un fat,
Caſſe la teſte & la cervelle,
Iuſqu'aux os bruſle la moëlle,
Seiche l'humide radical,
Et tuë à la fin l'Animal,
Fut-il puiſſant comme un Saint George,
S'il en arroſe trop ſa gorge,
C'eſt ainſi que traitte Bacchus
Ceux qui boivent trop de ſon jus.

De la beauté du vin.

Les vins qui ſont beaux dans le verre
Font envie à toute la terre,
Iuſqu'aux enfans de Mahomet,
Qui ne fut qu'un ſot en effet
De deffendre le vin aux hommes,
Qui vaut mieux que le jus des pommes,

Car la couleur & la beauté
Font que le vin eſt ſouhaitté,
Et qu'on égoutte le Calice
Avec beaucoup plus de délice.

De la vapeur du vin.

La vapeur qu'exhale le vin
A ie ne ſçay quoy de divin,
Pour réjoüyr le corps & l'ame
D'homme, garçon, de fille & fâme,
Et pour redonner la vigueur
A celuy qui tombe en langueur.

De la froideur & chaleur du vin.

Tout le monde a la connoiſſance
Que le vin eſt chaud par puiſſance,
Quoy que froid actuellement:
Il penetre ſubtilement,
Offenſe les yeux, & ſans doute
Quand on en boit trop fait la goutte,
Et meſme gele auſſi les dents,
Des jeûnes, vieux, petits & grands,
Qui pour rafraîchir leur carcaſſe
Boivent trop ſouvent à la glace.

De la fraîcheur du vin.

Ce jus ne peut eſtre mauvais
Lors qu'on le boit leger & frais,
Et que dans le verre il petille,
Et joint à ſa couleur qui brille,
En le verſant il fait un ſon,
Qui met en humeur un garçon,
Qu'il fait une écume ſubtile,

A ſe diſſiper tres facile,
Et qu'au travers d'un verre net,
Plein d'un excellent vin clairet,
L'on void ſans aucunes macules,
Voler de petits corpuſcules,
D'une incomparable couleur
Dans le vin qu'on croit le meilleur;
De meſme ceux qu'on void paraître
Alors que par une feneſtre,
Le beau Soleil que nous voyons
Darde en quelque lieu ſes rayons.
Ah! qu'un tel vin charme un yvrogne,
Et qu'il arroſe bien ſa trogne,
Quand il en trouve au cabaret:
Sur mon Dieu ie le dis tout net,
Si j'aimois ce jus davantage,
Et que ie fuſſe un peu moins ſage,
Pour m'en donner par le muſeau
I'engagerois iuſqu'à ma peau.

Des vins doux & blancs.

CHAP. VII.

Corpora plus augent tibi dulcia, candida vina.

Du vin bourru.

LE vin d'Arbois, & Barſuraube
Eſt excellent où Dieu me daube,

C'eſt ce qu'on nomme vin bourru,
Qui fait un corps gros & ventru,
Vin doux qu'aime ſi fort la fâme,
Que i'oſe iurer ſur mon âme
Que telle en boit plus en Hyver,
Qu'un Pourceau ne fait de laict clair:
Or cét aliment ſouhaittable
Nous eſt tellement profitable,
Et fait croître la chair ſi fort
Qu'il n'eſt rien d'un ſi bon rapport
A celuy dont le corps alaigre,
Eſt un peu trop chargé de maigre:
Mais ſerviteur aux hommes gras,
Qu'ils n'en uſent point aux repas,
S'ils ne veulent voir leurs perſonnes
S'enfler aprés comme des tonnes,
Ainſi que le gourmand Albin,
Heracleot & Maximin,
Dont le premier inſatiable
Mangeoit pour un repas à table
Quatre cent huiſtres, dix melons,
Mais des plus gros & des plus longs,
Et cinq cent figues & cent peſches,
Des meilleures & des plus fraiſches.

Des effets du vin doux.

Les choſes douces cependant
Cauſent ce mauvais accident,
Que de boucher & ratte & foye,
Si de bonne heure on n'y pourvoye,
Car aimant tous deux la douceur,

Ils attirent avec vigueur
La nourriture encore cruë,
De cette ſaveur toute imbuë,
Et pleine d'excremens mauvais ;
D'où vient l'obſtruction aprés :
La douceur cauſe auſſi la bile,
Et d'un homme fort & debile,
Elle oſte ſi bien l'appetit
Que bien ſouvent il en pâtit,
Et luy ſeiche meſme la bouche
Comme de l'eau de pieds de moûche.

Du vin blanc.

Le vin blanc fait tout autrement,
Il deſaltere puiſſamment,
Humecte, rafraîchit, dilatte,
Debouche poulmon, foye & ratte,
Fait un appetit de manger
Quand on n'y voudroit pas ſonger,
Et s'il eſt de ſaveur plaiſante,
Donne au corps force ſuffiſante,
Et profite à chaque repas,
Non à l'homme ſec, mais au gras,
Qu'il rend alaigre & deſengraiſſe,
S'il y met trop ſouvent la preſſe :
Car tous les vins blancs entre nous
Nourriſſent bien moins que les doux.

Du vin clairet & de ſes vertus.

Chap. VIII.

Si vinum rubrum nimium quandoque bibatur,
Venter ſtipatur, vox limpida turbificatur.

QVi rend à Bacchus trop d'hommage
Le vin clairet luy fait dommage,
Car il rend le ventre tendu,
Et reſſerre ſi bien le cu
Qu'un conſtipé ſans ceſſe crie,
Et grince les dents de furie
De ne pouvoir ſur un retrait
Se décharger de ſon pacquet:
Ainſi reſtraignant la bedaine
Un tel vin cauſe de la peine
Plus que les vins paillets & blancs,
Qui n'arreſtent pas tant de temps
Dans le corps que ledit vin rouge,
Qui delà ne part, ny ne bouge,
Se cuit aſſez mal-aiſément,
Et paſſe aprés fort lentement.
Ce vin bien plus que de coûtume,
Gaſte la voix, cauſe le Rhume,
Dont on eſt ſi bien ſecoüé,
Qu'on en devient tout enroüé:
La vapeur s'éleve à la teſte,
Où ſans que long-temps elle arreſte

Aprés eſtre changée en eau,
Elle diſtile du cerveau
Sur le poulmon à l'ordinaire,
Et deſſus la trachée artere,
Qui ſont les inſtrumens vocaux,
Qui devenant humectez d'eaux,
La voix en eſt de claire & nette
Enroüée & tres imparfaite :
Mais en recompenſe ce vin
Eſt un remede tout divin
Pour flux de ſang & diarrhée,
Dont une perſonne eſt navrée,
Et pour arreſter promptement
Mal de cœur & vomiſſement
D'un homme qui ſemble à ſes lippes,
Eſtre preſt à vomir ſes trippes.

Des effets & ſignes du bon vin.

Chap. IX.

Gignit & humores melius vinum meliores,
Si fuerit nigrum, corpus reddet tibi pigrum,
Vinum ſit clarum, vetus, ſubtile, maturum,
Ac benè lymphatũ, ſaliens, moderamine ſumptum.

PVisque l'effet ſur toute choſe
Suit la nature de la cauſe,
Le vin ſubtil & genereux,
Le vieil & le plus ſavoureux,

Dont la couleur eſt agreable,
Et l'odeur eſt incomparable
Par deſſus toutes les liqueurs
Produit les meilleures humeurs:
Car eſtomac & cœur & foye,
A qui la Nature l'envoye,
Le preparent tous à leur rang,
Puis le changent en un bon ſang,
Où les quatre humeurs contenuës,
Sont plus ſubtiles & tenuës
Et propres pour nourrir un corps,
Et bien maintenir ſes accords:
Si le Gentilhomme, ou Ruſtique,
Ou bien le Courtaut de boutique,
Qui trinque d'un ſemblable vin,
Eſt d'un naturel qui ſoit ſain,
Meſme eſtant valetudinaire,
Il peut encore luy bien faire,
Pourveu qu'il ne ſoit bilieux:
Car les vins, ny nouveaux, ny vieux,
Fuſſent-ils les meilleurs du monde,
Ou ie veux bien que l'on me tonde,
Ne feront iamais que du mal
A ce miſerable Animal,
Meſme c'eſt une choſe claire
Qu'ils le rendront atrabilaire.

Du vin noir.

Le vin noir, & trouble, & groſſier,
Qu'on fait paſſer par le goſier,
Comme une choſe delicatte

Oppile Reins, & foye & ratte,
Charge l'eſtomach puiſſamment,
Donne au corps un gros aliment,
Le rend ſujet à la pareſſe,
Excite dans luy la triſteſſe
Par des eſprits & noirs & gros,
Qui troublent ſans fin ſon repos,
Eſprits enfants de ce breuvage
Qu'il produit dans un homme ſage,
D'eſtude d'eſprit & doüillet,
Pluſtoſt que dans un Paltoquet,
Dont le naturel gros & rude,
Mieux que dans un homme d'eſtude,
Diſſipe la noiraſtre humeur,
Dont ce vin accable ſon cœur.

Du vin clair.

Mais pour éviter la pareſſe,
Le noir chagrin & la triſteſſe
Boy du vin qui ſoit clair & pur,
Et ſi net qu'il n'ait rien d'obſcur,
Pour mieux éclaircir ta cervelle,
Te la rendre ſpirituelle,
Et te fournir de bons eſprits,
Beaux, brillans, & qui ſoient ſans prix,
Qui te donnent un corps alaigre,
Et diſpos ainſi qu'un Chat maigre.

Du vin vieux,

Pour te rendre encor plus gaillard,
Si tu ſens dé-ja ton vieillard,
Prends du vin vieux pour ton breuvage,

Ou bien qui ſoit d'un moyen âge :
Un tel vin pour eſtre moyen
Eſt de ſix ans, nous dit Galien,
Et de ſept ſelon Dioſcoride :
Mais cecy n'a rien de ſolide,
Bon pour les climats de ces gens,
Où le vin ſe garde long-temps,
Lieux où cette boiſſon excelle,
Mais aux nôtres point de nouvelle,
Quoy qu'il s'en trouve cependant,
Mais bien ſouvent par accident,
De neuf & dix ans en Bourgoigne,
Et de trente ans dans la Gaſcoigne :
Le vin de Falerne, dit-on,
A quinze ans eſt dans ſa boiſſon ;
On tient que le Duc de Ferrare,
Mais c'eſt une choſe bien rare,
En a conſervé juſqu'au temps
De cent & de cent cinquante ans,
Qui n'eſtoit que d'un moyen âge,
Méme un tres-excellent breuvage.

Du vin ſubtil.

Si le vin n'eſt ſubtil auſſi,
Il n'aura point ſon rang icy,
Encor qu'il ſoit clair, c'eſt folie
De le boire iuſqu'à la lie,
Pour faire des eſprits ſubtils,
Il n'en produira que de vils,
Que d'épais & que de noirâtres,
Qui feront des acariâtres,

Et qui paſſeront devant tous
Pour des gens qui ſont archifous,
Mais s'il eſt ſubtil au contraire
Il en ſera plus ſalutaire..

Du vin meur.

Le vin tiré du raiſin meur,
Eſt le meilleur & le plus ſeur,
Car le vert fait un vin auſtere,
Qui reſtraint & nous peut mal faire,
Empeſchant qu'un garçon par bas
Ne piſſe & ne faſſe ſon cas.

Du vin petillant, & trempé d'eau.

Les vins petillans dans le verre,
Comme les bons vins de Tonnerre,
De Chably, d'Aix, Beaune & Reims,
Dont peuvent boire les gens ſains
Dans tous les cantons de la France,
Sont remplis de telle excellence,
Et dans le corps font des eſprits
Si vigoureux qu'ils ſont ſans prix,
Mais il faut que ces vins l'on trempe
Ou bien ils eſteindront la lampe,
I'entens l'humide radical,
Et feront mourir l'Animal,
De meſme que fait la chaux vive
Qu'on met aux vignes qu'on cultive:
Mais eſtant beus avec de l'eau,
Ils offenſent moins le cerveau,
Ce que ne font pas au contraire
Les gros vins beus avec eau claire,

Qui les rend pour lors plus fumeux
Et dans le corps plus dangereux,
Dont la pauvre teſte offencée
En eſt ſouvent bien oppreſſée.

De la moderation dans le vin & le lieu le plus propre où il doit croiſtre.

Le bon vin moderément pris
Excite & fait les bons eſprits,
Mais beu par excez au contraire
Il eſt ſi ſujet à mal faire,
Qu'il pervertit le mouvement,
Sens & memoire & jugement,
Et des pieds iuſques à la teſte
Rend l'homme ſemblable à la beſte.
Pour donc vivre ſain & diſpos
Et dans un paiſible repos,
Sur tout, cher amy, ie t'exhorte
A boire d'une bonne ſorte,
C'eſt à dire moderément,
Et non pas iamais autrement
Du vin crû ſur une colline,
Qui droit vers le midy decline,
Mais que ce vin ſoit genereux,
Vieux, clair, ſubtil & non fumeux,
Et bien trempé d'eau fraiſche & claire,
Autant qu'il ſera neceſſaire.

Qui ſont ceux qui doivent boire du vin, & ceux qui n'en doivent pas boire.

Le vin ne vaut rien aux enfans,
Il leur nuit dans leurs jeunes ans,

Leur cauſe une douleur de teſte,
Qui difficilement s'arreſte,
Et change par de grands efforts
Le temperament de leurs corps:
Si jeunes gens me veulent croire,
Ils n'en doivent point auſſi boire,
S'ils ne le meſlent avec eau,
Afin d'épargner leur cerveau,
Car le vin porte leur nature
A la colere, à la luxure,
Et tous les iours les rend brutaux,
Comme de groſſiers animaux;
Mais que les vieux ſur toute choſe
En prennent une iuſte doſe,
Ils en peuvent boire à ſouhait
Tant que la ſanté leur permet,
Pour leur épanoüir la ratte
Qu'ils ont foiblette & delicatte,
Leur déſopiler foye & reins
Qui les font hargneux & mal ſains;
Remettre leur temperature,
Eſchauffer un peu leur nature,
Et leur provoquer le ſommeil
Par ce breuvage nompareil,
Qui les délivre de triſteſſe,
Et leur donne de l'allegreſſe:
Car comme on ſçait de toutes parts,
Le vin eſt le laict des vieillards,
Le fleau de l'ennuy qui les ronge,
L'ennemy juré du menſonge,

Le pere de la verité,
Et le grand amy de ſanté.

Du Mouſt.

CHAP. X.

Provocat urinam muſtum, cito ſolvit & inflat.

Le mouſt cauſe des vents, enfle ventre & poitrine,
Et fait ſortir pluſtoſt l'excrement & l'urine.

Il fait piſſer.

LE mouſt, ou bien le vin nouveau,
Devant qu'il ſoit dans le tonneau,
Dit l'Ecolle Salernitine,
Pris & beu provoque l'urine
Ou par ſon nitre mordicant,
Qui nous excite & va picquant,
Et meſme contraint la veſſie,
Sans remede de Pharmacie
A jetter l'urine dehors:
Qui bleſſe inceſſamment ſon corps;
Ou bien par ſa ſubſtance aqueuſe,
Enſemblement cruë & nitreuſe,
Qui penetre facilement,
Sans trouver nul empeſchement,
C'eſt une choſe indubitable;
Et ie tiens qu'il eſt veritable

Que tout le mouſt acre & picquant
Eſt plein d'un nitre mordicant,
Qui peut ſervir de medecine,
Pour bien faire couler l'urine,
Et ne ſert de rien en ce point
Quand le nitre n'y regne point,
Mais qu'il bouche tout au contraire
Foye & reins, ratte & meſentere,
Par où rien ne pouvant paſſer,
Aprés on ne ſçauroit piſſer:

Il donne le cours de ventre & la colique.

En outre il tient le ventre lâche
En dépit qu'un homme s'en fâche,
Et purge ſi fort l'inteſtin,
Qu'il n'y reſte rien à la fin;
Par le nitre qui touſiours picque
Il engendre auſſi la colique
Par ſa forte ebullition,
Et difficile coction,
D'où viennent vents en abondance,
Qui rempliſſant trop une panſe,
Alors que l'on n'y penſe pas,
Font venter par haut & par bas,
Et canonner garçon & fille
Plus fortement que la Baſtille.

Des maux que fait le vin nouveau.

CHAP. XI.

Impedit urinam muſtum, ſolvit cito ventrem,
Hepatis emphraxim ſplenis generat lapidemque.

L'On trouve deux ſortes de mouſt
Que l'on peut diſtinguer au gouſt,
L'un eſt acre aſſez de ſoy-meſme,
Bien que ſa douceur ſoit extréme,
L'autre eſt doux & non mordicant,
Ou s'il l'eſt, il eſt peu picquant:
Le premier fait couler l'urine,
Selon toute la Medecine,
Par le nitre qu'il a dans ſoy:
Mais le ſecond comme ie croy,
Contenant beaucoup moins de nitre
Que le mouſt de l'autre Chapitre,
Et meſme eſtant plus feculent
Au corps d'un pituiteux eſt lent,
Il luy fait faire griſe mine,
Empeſche de couler l'urine,
Soit que ſes excremens épais
Qui dans ſon corps me ſont ſuſpects,
Bouchent reins & les ureteres,
Ou ſoit pour croiſtre ſes miſeres
Que tels excremens dangereux,
Qui ſont encore un peu nitreux,

Luy faſſent deteſter ſa vie,
Picquotant ſa pauvre veſſie,
Qui jette ſans ordre pour lors
Goutte à goutte ſon eau dehors,
C'eſt ce que ſtrangurie on nomme;
Mais encor que le mouſt à l'homme
Bouche les conduits urinaux,
Pourtant il ouvre les boyaux,
Qui pour avoir un trou plus large
Plus viſtement il les décharge,
Et fait malgré que l'on en ait
Que l'on foire comme un canet,
Par une qualité nitreuſe
Qui rend la panſe malheureuſe,
Ou par la quantité des vents
Qu'engendrent pareils excrements,
Qui pour ſoulager la caillette
Font qu'on détache l'aiguillette,
Et que le malade & le ſain
Sont plus ſouvent ſur le baſſin.

Il fait des obſtructions.

Le vin nouveau bouche le foye,
Met un homme à la mort en proye,
S'il n'y prend garde, car ma foy
Il n'épargneroit pas un Roy,
Non plus qu'un enfant à l'Ecolle,
Il n'importe point à ce drôle,
Il incommode qui le prend,
Soit jeune, vieux, petit, ou grand,
S'il n'eſt auſſi fort qu'un Achile

Pour

Pour le convertir en bon Chile ;
Car le foye amy de douceur
Attire à luy cette liqueur,
Toute cruë & toute indigeſte,
Pire pour luy que n'eſt la Peſte,
Dont il fait un ſang trop épais,
Qui bouche ſes conduits aprés.
Le jus de poire & de la pomme
Fait le meſme mal à tout homme,
Et peut-eſtre plus dangereux
Pour eſtre plus excrementeux,
D'où ſuit aprés l'hydropiſie,
Et le ſchirre & la cachexie.
Mais ſi le foye eſtant bouché
Devient tellement empeſché,
La ratte offencée à vray dire
Par le vin doux eſt encor pire:
Car il la bouche fortement,
Et la fait enfler puiſſamment,
Et devenir ſchirreuſe & dure
Sans rien eſperer de la cure.

Il engendre la pierre.

Le vin doux produit le calcul
Dans les reins & non dans le cul,
Par une viſqueuſe matiere,
Qui de ſoy meſme eſt trop groſſiere,
Et que la chaleur épaiſſit,
Et dedans les reins endurcit.
C'eſt l'univerſelle doctrine
Approuvée en la Medecine.

De la ſouppe au vin.

Chap. XII.

Bis duo vippa facit, mundat dentes, dat acutum.
Viſũ, quod minus eſt implet, minuit quod abũdat.

INcomparables biberons,
Ventres rebondis gros & ronds,
Larges muſeaux & rouges trognes,
Grands nez bourgeonnez, bons yvrognes,
Qui n'avez guere de chagrin,
Vous qui haïſſez tant le vin,
Que vous en faites des roſties,
Sans eſtre de ſuccre aſſorties,
Car le vin avec la douceur
Vous fait que ie croy mal au cœur,
Fuſt-ce avec le vin de Falerne,
Oyez l'Ecolle de Salerne
Touchant les qualitez du pain,
Que l'on trempe dedans le vin:
En premier lieu mieux que lexive
Il déroüille dent & gencive,
Nettoye eſtomach & palais,
Il empeſche d'eſtre punais,
A ceux dont l'haleine mauvaiſe
N'ont rien à la bouche qui plaiſe.
De plus mangé de temps en temps
Il affermit auſſi les dents,

Il en oſte l'intemperie,
Et meſme empeſche la carie,
Lors que roſty devant le feu,
L'on en prend quelque temps un peu:
Il éclaircit auſſi la veuë,
Car les humeurs il attenuë
Et ſubtiliſe les eſprits,
En ce ſens là doit eſtre pris,
Afin que point ie ne vous flatte
Cét Aphoriſme d'Hippocrate
Qui nous aſſûre que le vin
Eſt un remede ſouverain
Contre la douleur violente
Du mal des yeux qui nous tourmente,
Soit en reparant les eſprits,
Ou ſi ie ne me ſuis mépris
Les ſubtiliſant davantage,
Quand on mange d'un tel potage:
Ou bien ſoit que cét aliment,
Bouchant l'eſtomach fermement,
Et le reſtraignant il arreſte
Les vapeurs qui vont à la teſte,
Cependant qu'il cuit au repas
Les humeurs & les chaſſe en bas:
En outre il nourrit la nature,
La rend plus parfaite & plus pure,
Il aide à la digeſtion
Fermant par ſon aſtriction
Nôtre ventricule où la viande
Se reſſerre mieux & s'amende,

Et s'attache aiſément exprés ;
Pour en eſtre mieux cuitte aprés,
Ce pain trempé dont on fait chere,
Cuit auſſi, conſume & digere
Les humeurs qui nuiſent au corps,
Puis aide à les pouſſer dehors;
C'eſt une verité conſtante
Dont l'effet répond à l'attente,
Si premierement ledit pain
Eſt roſty puis mis dans le vin :
Or l'on doit uſer pour bien faire
De cét aliment ſalutaire
Au matin, ou loin du repas,
C'eſt tout un, il n'importe pas:
Pourtant on dit que nos vieux peres
Eſtoient en cecy plus ſeveres,
Car ils mangeoient la ſouppe au vin ;
Non pas au ſoir, mais au matin.

Remede peur ceux qui ont trop beu de vin.

Chapitre XIII.

Si nocturna tibi noceat potatio vini,
Matutinâ horâ rebibas & erit Medicina.

IEuneſſe trop forte à paſſer,
Veut battre l'un, l'autre pouſſer,
Faire rage, hanter taverne,
Et marcher la nuit ſans lanterne,

Aprés avoir trop beu de vin :
Mais ſi tu deviens ſi mutin
De vouloir un iour aprés boire
De ſemblables faits faire gloire,
Et que nuictamment dans ton lict
La peine ſuive le delict,
Par vomiſſements & nauſées,
Que cét excés t'aura cauſées,
Le lendemain pour ta ſanté
Bois en petite quantité
Du vin pur & bon, & qui cuiſe,
Le reſte de ta gourmandiſe,
Ou bien mange un morceau de pain,
Qui ſoit trempé dans de bon vin,
Afin d'abbaiſſer les fumées
Qui dans ton corps ſont renfermeés,
Et les pouſſer ſans faire mal
Tout droit au conduit urinal:
Que ſi par hazard quelque reſte
D'une viande encor indigeſte
Eſtoit demeurée en ton corps,
Vomy pour la chaſſer dehors,
Ce qui te ſera tres facile,
Si tu bois eau tiede avec huile
Pour vomir plus commodement,
Ou bien prens un bon lavement
Pour attirer par le derriere
Quelque choſe de la matiere,
Qui te geſne & te fait ſouffrir
Le plus ſouvent juſqu'au mourir;

C'eſt un bon conſeil que ie donne
A la delicate perſonne,
Qui ne ſçauroit facilement
Supporter le vomiſſement,
Pour avoir petite poitrine
Des poulmons l'entiere ruine:
Tu peux auſſi prendre un boüillon
Avec beurre, verjus, oignon,
Pour remettre eſtomach & teſte,
Où les vapeurs font leur tempeſte:
Car l'oignon eſtant ſtomachal
Te peut garantir de ce mal;
Beurre & verjus ſont bons encore
Qu'enſemblement l'on incorpore,
Le premier eſteint la chaleur,
A l'eſtomach donne vigueur,
Et le ſecond dans la poitrine,
Par une puiſſance anodyne
L'adoucit ſuivant ſon deſir
Et ne luy fait que du plaiſir,

Des choſes qui corrigent le breuvage.

Chap. XIV.

Salvia cùm Ruta faciunt tibi pocula tuta,
Adde Roſę florem, minuuntque potenter amorem.

TOy dont le gouſſet plein d'écus
T'a fait tant faire de cocus,

Et qui voudrois comme un bon frere
A Paris tous les jours en faire,
Il faut, de crainte qu'un ſyrop
Un iour ne t'aſſoupiſſe trop,
Ou pour mieux dire ne te tuë,
Mettre en ton verre Sauge & Ruë,

De la Sauge.

La Sauge eſt ſans comparaiſon
Pour eſtre contraire au poiſon,
Car quoy qu'il faſſe & qu'il reſiſte,
Elle ſçait le prendre à la piſte,
Et nous preſerver du tombeau,
Fortifiant cœur & cerveau
Par ſon odeur puiſſante & forte,
Et le corps de la meſme ſorte,
Que malgré toute trahiſon
Elle délivre de poiſon.

De la Ruë.

La Ruë eſt de cette maniere
A nôtre cerveau familiere,
Et bonne contre le venin:
Car c'eſt un remede benin
Sans qu'on le broye, ou qu'on le pile
Avec la ſauge tres utile,
Pour corriger l'excellent vin
Où ſeroit un poiſon malin.

De la Roſe & de ſon origine.

Mais afin d'augmenter la doſe,
Qu'on y mette la fleur de roſe,
De qui l'incomparable odeur

Réjoüit la teſte & le cœur ,
Car cette fleur de ſa nature
Eſt contraire à la pourriture,
Dont elle preſerve les corps
Des hommes vivants & des morts ;
Elle eſt bonne pour la jeuneſſe ,
Où Venus regne avec adreſſe ,
Et luy peut ſervir nuit & iour
D'un remede contre l'amour.
La Roſe eſt de ſoy froide & ſeiche ,
N'a rien dans ſon corps qui n'alleiche :
C'eſt l'agreable odeur des dieux ,
Où tout eſt doux & pretieux ,
L'honneur des coſtes Provinoiſes ,
L'ornement de leurs Villageoiſes ,
Le ſoin & l'amour du Printemps ,
Le ſouhait des hommes contents ,
Le bel ouvrage des Poëtes ,
Le deſir des puiſſants Athletes ;
La Reyne de toutes les fleurs ,
Qui charme tout par ſes odeurs ,
La medecine d'un malade
Preſſé d'amoureuſe accolade ,
Et l'Antidote du venin
Avec la Sauge & Ruë & vin ;
Rien n'eſt ſi charmant que ſa feüille,
Elle eſt aimable à qui la cüeille ,
Quoy qu'elle luy picque les doigts
De ſes épines quelques fois ;
Elle eſt à Bacchus agreable ,

Elle eſt ſouhaittée à la table,
En conſerve il n'eſt rien ſi bon,
Mais ſans roſe que feroit-on,
L'Aurore dont par tout l'on cauſe
A t'elle pas des mains de roſe?
Les Nymphes des bois & des eaux,
Charmantes par leurs bras ſi beaux,
Ont-elles pas un teint de roſe?
Et Venus que ie vous propoſe
Porte t'elle pas la couleur
De cette incomparable fleur?
Mais que dire plus de la Roſe?
Eſt-il une meilleure choſe?
Un remede plus excellent,
Plus benin & moins violent
Pour guerir maux d'yeux & de teſte
Qu'elle deſſeiche & qu'elle arreſte,
Et reſſerrer le Cardinal,
Qui fait aux Dames trop de mal.

De l'origine de la Roſe.

Mais ie veux vous dire la cauſe,
Et l'origine de la Roſe:
Quand Venus ſortit de la Mer,
Et Minerve de Iupiter,
L'illuſtre plante de la Roſe
Durant ce beau temps fut écloſe,
Et fut par art miraculeux
Produite du ſein bien-heureux
De la terre la plus feconde,
Et pour l'honorer dans ce monde

Tous les Dieux ravis de la voir ,
Par un effort de leur pouvoir ,
La mirent dedans leur breuvage ,
Et tirerent pour nôtre uſage
De ſes épines le doux jus
Que l'on attribuë à Bacchus ,
D'où vient la vertu, ce me ſemble,
Qu'ont la Roſe & le vin enſemble ,
De nous preſerver du venin
Qu'un homme cruel & malin ,
Digne du foudre & du tonnerre
Met en cachette dans un verre.

Quelle doit eſtre la Biere.

CHAP. XV.

Non acidum ſapiat Cereviſia , ſit benè clara ,
Ex granis ſit cocta bonis , ſatis ac veterata ;
De qua potetur ſtomachus , non indè gravatur.

LA Biere aigre , ou d'un gouſt acide,
Eſt ſigne qu'un tonneau ſe vuide,
Et que la boiſſon ſe corrompt ,
D'où l'on tire un jugement prompt
Qu'elle ne vaut plus rien à boire ,
Car on doit facilement croire
Que tout breuvage corrompu
Offence celuy qui l'a beû ,
Puiſque d'une choſe pourrie ,

Nôtre nature eſt mal nourrie,
Et que meſme l'acidité
Eſt nuiſible à nôtre ſanté,
Galien dit dans ſon Commentaire
Qu'aux nerfs du corps elle eſt contraire,
Qu'elle les bleſſe & fait un mal,
Qui leur eſt tout à fait fatal,
Par ſon extréme acrimonie
Qui les picque avec tyrannie,
Et les penetre à tout moment,
Et leur cauſe un cruel tourment;
De plus l'aigreur de ſa nature
Eſt conjointe avec la froidure,
Et les nerfs eſtant froids ainſi,
Souvent ils ſont bleſſez auſſi,
D'où tres évidemment j'infere
Qu'au ventricule elle eſt contraire;
De qui le corps eſt membraneux,
Ou pour ainſi dire nerveux.

De ſa beauté.

La Biere pour eſtre parfaite
Doit touſiours eſtre claire & nette;
Elle en coule plus aiſément,
Si mon Commentaire ne ment,
Car ie ſçay que la Biere épaiſſe
Sejourne au corps & qu'elle engraiſſe,
Mais que tres ſouvent elle nuit
A toute ſorte de conduit,
Ainſi le graveleux bien ſage
N'en doit jamais faire d'uſage,

Puiſqu'elle fait obſtruction,
Oſte la reſpiration,
Et que par une longue ſuitte
Elle engendre vents & pituite,
Et fait ſouvent enfler le corps
Avec de violents efforts.

De ſa compoſition.

Il faut en outre que la Biere
Soit faite de bonne maniere,
Avec grains de bled bien choiſis,
Fermes, peſants, & non moiſis,
Soit froment, orge, ou bien avoine,
Pour mieux te nourrir chair & coine,
Car les grains qui ſont les meilleurs,
Font au corps les bonnes humeurs.

De ſa coction.

Prens encore une Biere cuite,
Dautant que plus elle profite,
Et qu'elle ſe cuit beaucoup mieux
Dans un eſtomach jeune ou vieux,
Mais la Biere cruë au contraire
Ne peut jamais que te mal faire,
Engendrer des vents dans ton corps,
Qui te feront enfler, & lors
Te cauſera des maux de teſte,
Dont tu ſeras malade en beſte,
Avec de fâcheuſes douleurs
Dans le ventre & par tout ailleurs.

Des effets de la nouvelle Biere.

Ne bois point de Biere nouvelle,

Car elle engendre la gravelle,
Fait un ſang tout à fait impur,
Groſſier, mélancholique, obſcur,
Bouche la ratte & reins & foye,
Et cauſe auſſi par cette voye
La difficulté d'uriner.

Des effets de la vieille Biere, & des maux que cauſe l'excez qu'on en fait.

Ainſi pour ne point raffiner,
Si tu veux en cecy me croire,
Il te convient en tout temps boire,
En Eſté principalement,
Vieille Biere & non autrement,
Et tu verras enfler ta coine
Auſſi groſſe & graſſe qu'un Moine.
Pourtant n'en prens point par excés,
De peur d'eſtre malade aprés,
Et que la nature chargée
Ne s'en trouvaſt endommagée,
Puiſque ce breuvage fatal
A l'eſtomach cauſe du mal,
Qu'il fait plus de peine & d'outrage,
Et qu'il enyvre davantage
Que la douce liqueur du vin,
Qu'on boit du ſoir iuſqu'au matin;
Car ie t'aſſeure que la Biere,
Dont la vapeur eſt tres groſſiere,
Geſne la teſte fort long-temps,
Rend ſes yvrognes mécontents
Et qu'elle peut encor leur nuire

Pour eſtre malaiſée à cuire;
Cependant ie ſçay bien qu'aux ſiens
La Biere fait touſiours deux biens,
Elle chaſſe du ventricule
L'humeur qui dedans s'accumule,
Rafraîchit dehors & dedans,
Eſtanche la ſoif en tout temps,
Et meſme elle en oſte la cauſe,
Qui vient du vin, ou d'autre choſe.

De la Biere & du Vinaigre.

CHAP. XVI.

Craſſos humores nutrit Cerevisia, vires
Præſtat & augmentat carnem, generatq; cruorem,
Provocat urinam, ventrem quoq; mollit & inflat,
Infrigidat modicum, ſed plus deſiccat Acetum,
Infrigidat, macerat, melanch.dat, ſperma minorat,
Siccos infeſtat nervos, & pinguia ſiccat.

Des méchants effets de la Biere.

LA Biere a cela de mauvais
Qu'elle produit un ſuc épais,
Et qu'elle donne outre meſure
Une groſſiere nourriture,
Qui ne paſſe pas aiſément,
Et l'on ne ſçauroit ſeurement,
Crainte d'en recevoir d'outrage
Se ſervir d'un pareil breuvage,

Qui dans nous fait obſtruction,
Augmente la complexion
Mélancholique & pituiteuſe,
Dans un corps aſſez dangereuſe,
Sur tout aux hommes delicats,
Qui n'en uſent guere au repas:
De plus qui ne ſçait que la Biere
Eſt d'une ſubſtance groſſiere,
Mais que pourtant ou plus, ou moins,
Selon la matiere & les ſoins
Que l'on apporte pour la faire,
Elle devient épaiſſe, ou claire,
Si bien que par ſon épaiſſeur
Elle épaiſſit aprés l'humeur,
Et par ſa ſubſtance tenuë
La ſubtiliſe & diminuë.

Des bons effets de la Biere.

C'eſt une excellente liqueur,
Pour entretenir la vigueur
Dans l'homme qui pour l'ordinaire,
A tous ſes repas en fait chere,
Dont ſon corps & ſes petits os
Deviennent plus grands & plus gros,
Mais peu diſpos en recompenſe:
La Biere fait croître la panſe,
Augmente la graiſſe en tout temps
Des riches & des pauvres gens,
Et par ſa groſſe nourriture
Rend la chair compacte & plus dure;
Nôtre Ecolle la met au rang

De ce qui fait beaucoup de ſang,
Dans ceux qui ſe donnent carriere,
Quand ils mettent leurs corps en Biere,
Cependant ce ſang eſt épais,
Quelquesfois noiraſtre & mauvais,
Quand elle eſt vieille ou trop recente.
Enfin la Biere eſt mal faiſante,
Et dangereuſe au corps humain,
Eſtant faite d'un mauvais grain,
Ou bien quand elle n'eſt pas cuitte,
D'où ie dis qu'il n'eſt pas licite
D'en uſer de cette façon,
De crainte que cette boiſſon,
En laſchant fortement la panſe
Ne faſſe aller trop à l'aiſance,
Mais quand elle eſt bien faite auſſi
On s'en doit ſervir ſans ſoucy,
Car elle nourrit plus un homme
Qu'une poire, ny qu'une pomme.

De la Biere houblonnée.

La Biere faite de houblon
A quelque choſe d'aſſez bon,
N'eſt pas ſi ſujette à mal faire,
Eſt plus ſubtile, nette & claire,
Et plus propre à faire piſſer,
Eſtant moins de temps à paſſer,
Meilleure & bien moins offencive,
Et d'une force aperitive,
Mais tres mauvaiſe à piſſenlit.
De plus le ventre elle amolit,

Lâche & fait venter le derriere,
Comme une excellente ouvriere,
Par ſa force, ou par accident,
Malgré l'homme le plus prudent,
Quand ſa miſerable bedaine
Ne la ſçauroit cuire qu'à peine,
Car pour moy ie tombe d'accord
Qu'elle la refroidit d'abord:
Enfin une telle denrée
Excite vents & diarrhée;
De difficile gueriſon,
Quand on la prend outre raiſon,
Ou qu'elle eſt mal faite, ou peu cuitte;
Nouvelle, ou vieille, ou bien qu'enſuitte
Elle devient aigre au tonneau.

De la qualité de la Biere.

La Biere eſt moins froide que l'eau,
Et d'une ſaveur allêchante,
Elle eſt aſſez rafraîchiſſante,
Si l'on y met peu de houblon,
Et ie puis dire que ſelon
Qu'on y meſle l'orge ou l'avoine,
Elle nous échauffe la coine,
Ou bien qu'elle nous refroidit,
Car un Medecin l'interdit
Quand il connoît une perſonne
De nature froide, & l'ordonne
A ceux qui ſont plus qu'il ne faut
D'un temperament ſec & chaud:
Pourtant quand on la fait ſans fraude

Toute Biere eſt plus, ou moins chaude,
Et d'un temperament divers,
Comme aſſûrent les plus experts;
La Biere d'orge, ou bien d'avoine,
Echauffe moins le peritoine,
Mais elle échauffe fortement
Quand elle eſt faite de froment,
Car quoy qu'il ſoit de ſa nature
D'une froide temperature,
Et que les autres grains ſuſdits
Soient d'eux meſmes plus refroidis;
Cependant la plus excellente,
Qui ſe cuit, pourrit & fermente,
Retiens dedans ſoy quelque peu
La qualité chaude du feu.

Or la Biere fort houblonnée,
Quoy que peu d'orge aſſaiſonnée,
Peut rafraîchir par accident
L'homme prompt & le plus ardent,
Chaſſant hors l'humeur bilieuſe,
Cauſe de ſa peine ennuyeuſe.

Du Vinaigre & de ſes qualitez.

Le vinaigre que nous faiſons
En toutes ſortes de ſaiſons,
Deſſeiche plus fort que la Biere,
De ſubſtance humide & groſſiere,
Il penetre dans nôtre chair,
Et pour le dire encor plus clair,
Il débouche, il ouvre, il inciſe,
Il attenuë & ſubtiliſe,

Et fait exhaler au déhors
Ce qu'il trouve d'humide au corps ;
Pourtant il eſt froid de nature ,
Comme aiſément on conjecture ,
Et quoy qu'on diſe que le chaut
Dedans le vinaigre prevaut ,
Toutesfois on n'en trouve guere ,
Qui ne maintiennent le contraire ,
Car c'eſt le commun ſentiment
Des gens de meilleur jugement :
Cette liqueur bleſſe la veuë ,
Quand ſon uſage on continuë
Offence poitrine & poulmon ,
Elle a meſme encor le renom ,
Comme un déplaiſant rabat-joye,
D'eſteindre la chaleur du foye ,
Par ſa ſeichereſſe & froideur ,
Qui luy dérobe ſa vigueur ,
Ou la rend ſi fort affoiblie
Qu'enfin naiſt la mélancholie ,
Ou bien un ſuc de la façon
Froid à peu prés comme un glaçon ,
Dont au corps aiſément ſe forme
Une mélancholie énorme.

Nos Medecins tiennent de plus
Qu'il nuit aux Soldats de Venus ,
Deſſeichant avec violence ,
Et diminuant leur ſemence ,
Et conſequemment les eſprits ,
D'où vient que les pauvres marys

Aprés une telle deffaite
S'abſtiennent du jeu d'amourette.
Le vinaigre eſt nuiſible aux nerfs,
Il leur cauſe des maux divers
Par ſon acrimonie extrême,
Il les ſeiche & les picque, & meſme
Il excite des tremblemens
Avec de rigoureux tourmens,
Ce qui fait qu'vn pauvre malade
Endure plus qu'à l'eſtrapade.
Il amaigrit les corps graſſets,
Quand ils ſont gros & trop replets;
Et deſſeiche l'humeur huilleuſe,
Ou pour mieux parler l'unctueuſe
Que la maſſe du ſang contient,
Et dont la graiſſe s'entretient:
Ainſi ſur tout mélancholiques,
Goutteux, gens froids, pauvres éthiques,
N'uſez point de cette liqueur,
Pour ne vivre point en langueur,
Si vous voulez que vôtre panſe
Ait dans ſes maux quelqu'allegeance;
Et vous auſſi pauvres marys,
Au jeu d'Amour mal aguerris,
De qui les femmes mécontentes,
Souffrant plus que des penitentes
N'ont rien que de l'horreur pour vous,
Afin d'appaiſer leur courroux,
Ne vous ſervez point de vinaigre,
Et chacun eſtant plus alaigre

Les pourra vigoureuſement
Chatoüiller plus gaillardement.

Des alimens qui ſont de bonne & legere nourriture.

Chap. XVII.

Ova recentia, vina rubentia, pinguia jura;
Cum ſimila pura naturæ ſunt valitura.

Des Oeufs.

LEs Oeufs frais blancs, & grãds & lõgs
Par deſſus les autres ſont bons,
Et d'excellente nourriture
Pour entretenir la nature
De gens un peu plus delicats
Que porteurs de Chaiſe à piés plats,
Dont le ventre affamé digere
La viande groſſe & la legere.
L'on dit qu'Oeufs de Poulle & Phaiſan
Vallent mieux que les œufs de Pan,
D'Autruche, Canne, Gruë & d'Oye;
Qui ne ſont pas ſi bons au foye,
Dont il ne fait qu'un ſang épais,
Comme celuy des paltoquets:
Les Oeufs qui ſont cuits dans la braiſe
Sont de nourriture mauvaiſe,
Pour avoir moins d'humidité,

En quoy conſiſte leur bonté ;
Mais cuits en eau, quand on les croque,
Frais & mollets dedans la coque,
Avec leur blanc, pareil au laict,
Ils ont un merveilleux effet,
Pour nourrir bonnes gens débiles,
Dont les eſtomachs imbecilles
Sans eſtre geſnez nullement,
Cuiront bien un tel aliment
Ils addouciſſent mieux qu'eau d'orge
Les aſpretez & maux de gorge,
Et ſont un fort bon recipé
Pour lâcher l'homme conſtipé.
Oeufs cuits dans l'eau mis à l'ozeille
Sont d'une bonté ſans pareille,
En amelette ils ſont moins bons
Pour malades foibles & blonds,
Mangez durs avec du vinaigre
C'eſt un répas pour un iour maigre,
Que Riolan n'approuve point
Pour le moule d'aucun pourpoint,
Quoy que pour la diſenterie
On s'en ſerve avec induſtrie :
Dans l'Oeuf eſt le jaune & le blanc,
Le jaune engendre de bon ſang,
L'on en tire une huille anodyne
Fort approuvée en Medecine.
Le blanc produit un ſuc mauvais,
Excrementeux & fort épais,
De la nature de la terre,

D'où ſe forme aiſément la pierre.
On tient que les Oeufs qui ſont longs
Sont plus excellents que les ronds,
Pour échauffer moins la caillette.
D'un Oeuf long naiſt une poullette,
Et du plus court & rondelet,
Comme plus chaud vient un poulet.

Le moyen de conſerver les Oeufs en tout temps.

On garde les Oeufs dans la paille
En Hyver pour faire ripaille,
Et durant l'Eſté dans le ſon,
L'un & l'autre ſecret eſt bon:
D'autres contre la pourriture
Les mettent dans de la ſaumure
Tremper trois heures ſeulement,
Puis les conſervent ſainement
Dans le ſon, ou bien dans la paille,
Pour faire en temps & lieu gogaille.

Du vin.

Les Medecins tiennent le vin
Pour un aliment tout divin,
Et de nourriture facile,
Pour une perſonne imbecille;
Car aiſément il la remet
Si c'eſt un vin rouge & paillet:
Le blanc eſt d'une autre nature,
Il nourrit moins la creature,
Il n'eſt pas auſſi tant actif,
Mais il eſt plus aperitif,
Et ſans cauſer aucunes peines

Coule beaucoup mieux dans les veines ;
Le noir nourrit plus fortement,
Il deſcend dans nous lentement,
Et bouche la ratte & le foye,
Afin que chacun y prevoye,
Et qu'il ne s'emporte pas trop
A boire d'un pareil ſyrop :
Les vins doux font la meſme choſe,
Et de bien des maux ſont la cauſe.
Les auſteres ſont aſtringents
Dedans le corps de toutes gens,
Comme ſont les vins de Bourgoigne,
Contraires à ceux de Gaſcoigne :
Le vin d'Orleans eſt fort bon,
Mais il eſt trop chaud au poulmon,
Il nuit aux gens remplis de bile,
Il ſert à l'eſtomach debile,
Plein d'un excrement pituiteux,
Qu'il rend plus fort & vigoureux,
Et cauſe douleur à la teſte,
Quand on en fait trop grande feſte ;
Le vin d'Aïx & de Paris
Deſſus tous remporte le prix,
Parce qu'il eſt d'une ſubſtance
De mediocre conſiſtance,
Qu'il digere mieux l'aliment,
Et le diſtribuë aiſément.

Des Boüillons.

Les Boüillons faits de bonne viande,
Qui ſoit tendre, g aſſe & friande,

Comme

Comme de volaille & de veau,
Avec le mouton & l'agneau,
Sont tenus bons par excellence
Pour nourrir en tout temps la panſe,
Ils ſont aiſez à digerer,
On les doit à tout preferer,
Comme les amis de nature
D'excellente temperature,
Et propre pour faire à ſouhait
Dans nôtre corps un ſang parfait,
Dont enfin un homme s'engraiſſe,
Si ſouvent il y met la preſſe,
En y mélant des jaunes d'œufs,
Au lieu d'un ſeul quelquefois deux,
Avec du pain blanc de Gonneſſe,
Et quelqu'autre delicateſſe,
Comme un peu de blanc de Chappon,
Avecque du jus de Mouton,
Viande qui n'a rien de rebelle,
Pour les enfans à la mammelle,
Et propres pour les vieilles gens,
Qui n'ont point, ou tres peu de dents.

Des viandes qui nourriſſent & engraiſſent beaucoup.

CHAP. XVIII.

Nutrit & impinguat triticum, lac, caſeus infans,
Teſticuli, porcina caro, cerebella, medulla.
Dulcia vina, cibus guſtu iucundior ova,
Sorbilia & ficus maturæ, uvæque recentes.

Du bon Pain.

SI tu veux que ton peritoine
Soit auſſi gras qu'un gaillard Moyne,
Dont la chair groſſe & graſſe luit,
Fais de point en point ce qui ſuit,
Que tu peux aiſément entendre,
Tu mangeras de bon pain tendre,
Levé, cuit & delicieux,
Qui ne ſoit trop chaud, ny trop vieux,
Fait d'une farine ſubtile,
La meilleure & la plus utile,
De qui les Boulangers font choix
Pour les Seigneurs & gros Bourgeois,
Un pain travaillé de la ſorte
Iamais aucun danger n'apporte,
Quand on s'en ſert moderément;
Mais il faut choiſir un froment,
Qui ſoit d'une couleur jaunâtre:
En outre ſois opiniâtre

A le prendre peſant & gros,
Pour engraiſſer tes petits os
De plus d'une odeur agreable,
Et d'une ſaveur deſirable.
L'on peut en tous lieux de ce grain
Faire quatre ſortes de pain,
Le premier de pure farine,
Tres excellent à la poitrine,
Qu'on cuit auſſi facilement,
Qu'on le mange agreablement;
L'autre eſt de farine paſſée,
Et plus exactement ſaſſée;
Le ſuivant fait de tout le ſon,
Et toute la fleur eſt moins bon,
Le dernier pour nôtre nature
Eſt de petite nourriture
A bien du ſon & peu de fleur;
Le premier pain eſt le meilleur
D'une ſaveur tres-agreable,
Il fait dans nous un ſang loüable,
Et tient le corps frais gros & gras,
Quand on en uſe à ſon repas.

Du Laict.

Le laict eſt une nourriture
Familiere à nôtre nature,
Excellente à tous les humains,
Mais dangereuſe à gens mal ſains,
Fiévres, mal de teſte & de bile,
Qu'à guerir il rend difficile:
Il eſt nuiſible auſſi de plus

Aux hypochondres trop tendus,
Au ſang qui par excés diſtile
Dont l'animal devient debile,
Mais en recompenſe le laict
Fait ailleurs plus d'un bon effet,
Il ſert de remede & de viande,
Lors que la fiévre n'eſt pas grande,
Aux corps conſommés, ou maigris,
Aux poulmons, ou ſecs, ou pourris,
Aux fiévres de longue durée
Par qui nature eſt alterée;
Il profite encor aux enfans
Iuſques à ce qu'ils ſoient plus grands;
Car le laict qui n'eſt autre choſe
Qu'un ſang blanchy par quelque cauſe
Reprend dans le corps promptement
Sa premiere forme aiſément,
Engraiſſe & nourrit nôtre coine,
Mieux que ne fait le pain d'avoine;
Quand on le boit ſoir & matin
Suivant l'advis du Medecin.

Du Fromage nouveau.

On dit encore davantage
Qu'en mangeant de nouveau fromage
Il engraiſſe fort & nourrit;
Au moins Iean de Milan l'écrit,
Dioſcoride Livre deuxiéme
Chapitre ſoixante & uniéme,
Dit que le fromage ſans ſel
Qu'on mange nouveau n'eſt rien tel,

Qu'à l'eſtomach il eſt utile,
De diſtribution facile,
Qu'il rend le ventre plus mollet,
Et fait le corps plus rondelet ;
Avicenne Canon deuxiéme,
Chapitre cent vingt & ſixiéme,
Eſt auſſi de ce ſentiment,
Qu'on en peut manger ſainement,
Car ſa nourriture eſt loüable,
Son gouſt eſt aſſez agreable,
Il rend le corps humide & frais,
Mais le vieux eſt un méchant mets :
Le fromage d'un moyen âge
Nous porte bien moins de dommage,
C'eſt le vivre des pauvres gens,
Et de beaucoup de païſans.

Des teſticules des Animaux.

Teſticules, ou genitoires
Ne ſont point de mal aux mâchoires,
Sur tout ils ſont d'un fort bon ſuc
Pour engraiſſer le plus caduc
S'ils ſont d'une jeune volaille,
Les autres ne ſont rien qui vaille ;
Les témoins d'un petit coquet
Produiſent un meilleur effet,
Et nourriſſent bien davantage,
Pourveu qu'il ait ſon pucelage,
Et que ledit jeune poulet
Ait long-temps beu du petit laict :
Car leur ſubſtance alimenteuſe,

N'eſt preſque point excrementeuſe,
Et ſans contrainte, ny tourment
L'eſtomac la cuit aiſément;
C'eſt la Sentence Galenique,
Qui doit paſſer pour authentique.
Les témoins des petits pourceaux,
Et d'autres jeunes animaux,
Qui n'ont jamais fait de ſemence
Sont auſſi bons par excellence,
Mais quand la ſemence dedans
S'eſt déja fermentée un temps,
L'on n'en doit point faire d'uſage,
Meſme ainſi qu'un Medecin ſage
Ie les deffens comme un venin
Au maſculin & feminin.

De la chair de Cochon.

La chair de porc eſt nourriſſante
D'une ſaveur aſſez plaiſante,
Et propre à nourrir fortes gens,
Qui ſont en la fleur de leurs ans,
Sa nourriture eſt aſſez ſaine,
Elle a le gouſt de chair humaine,
Et meſme ſaveur que ie croy,
Si le grand Galien nous fait foy,
Ce qui fait qu'elle eſt plus loüable,
Et d'une ſaveur agreable;
La chair d'un jeune ſe cuit mieux
Que ne fait pas celle d'un vieux,
Viande de qui fait pauvre chere
Un eſtomach qui mal digere.

Du cerveau des Animaux.

La cervelle des Animaux,
Mais par deſſus tout des Oyſeaux
Donne à l'humaine creature
Une paſſable nourriture,
Aprés cela vient le cerveau
Du Mouton du Lievre, & du Veau,
Qui fait du bien à la perſonne,
Alors que bien on l'aſſaiſonne
Avec ſel, origan, aneth,
Pour luy ſervir de ſaupiquet,
Car la cervelle eſt pituiteuſe
Bonne à la panſe bilieuſe,
Mais quand un homme eſt vraymẽt froid,
Qu'il n'en uſe point s'il me croit,
Puiſque c'eſt choſe veritable
Que tout s'accroiſt par ſon ſemblable:
La prenant aprés l'aliment
Elle excite au vomiſſement;
Cervelle de Liévre mangée
Sans eſtre avec rien mélangée,
Ou bien en faiſant oignement
Guerit la crainte & tremblement:
Celle de porc eſtant roſtie
D'aneth & porreaux aſſortie,
Profite à l'homme attenué,
Qui de gros ſang eſt denué,
Elle rend ſa ſubſtance épaiſſe,
Et mediocrement engraiſſe:
La cervelle de Chévrotin

Eſt bonne contre le venin,
Et les morſures dangereuſes
Des beſtes les plus veneneuſes,
Cerveau de Poule & de poulet
Produit encor pareil effet,
Meſme on aſſûre qu'il arreſte
Le ſang qui coule de la teſte:
Il augmente auſſi le cerveau
D'un pauvre homme auſſi ſot qu'un veau,
Et d'un eſprit plein de manie
Il en fait un heureux genie.

De la Moëlle.

La moëlle qu'on trouve aux os
De toutes ſortes d'Animaux
Eſt une nourriture aimable,
Elle eſt douce, elle eſt agreable,
Quand on la prend diſcretement,
Elle fait vomir autrement;
Moëlle de Bœuf en cuiſine
Eſt bonne à graiſſer la babine,
C'eſt pourquoy les gens delicats
En font de plantureux repas,
Et ſur toutes en font eſtime,
Comme eſtant la plus legitime:
Moëlles de Mouton, de Veau
Refont bien auſſi le muſeau,
Car elles engraiſſent la mine,
Et ſervent bien en Medecine,
La meilleure eſt celle de Cerf
Pour douleur de membre & de nerf,

Moëlle de Taureau, de Chévre
Addoucit le mal le plus miévre,
Et fait un plaiſir ſans égal
A toute ſorte d'Animal
Qui s'en ſert aux maux qu'il endure.

Du vin doux.

Le vin doux ſert de nourriture,
Mais dans le corps il coule peu,
Demeure long-temps en un lieu,
Et par la porte de derriere
Fait venter de belle maniere,
Non plus ne moins que fait le mouſt.

De la bonne viande.

La viande la meilleure au gouſt
Eſt encore fort nourriſſante,
Et lors qu'un homme s'en contente,
Qu'il en mange à tous ſes repas,
Quand un tel mets ne luy nuit pas,
Car avec un plaiſir extréme
Nôtre eſtomach cuit ce qu'il aime,
L'embraſſe & le ſerre de prés,
Dont il fait un bon chile aprés.
C'eſt ce qu'Hippocrate nous montre
Dans une pareille rencontre,
Qui dit que la viande & liqueur,
Quoy que mauvais, mais bon au cœur
Sont meilleurs qu'une viande exquiſe,
Que le ventricule mépriſe.

Des Oeufs frais.

Les Oeufs mollets, cuits & bien frais

Ne peuvent faire un ſang mauvais,
C'eſt un mets bon & profitable
Avec de bon vin ſur la table
Pour un déjeûner de matin,
A qui veut farcir ſon boudin.

De la Figue.

La Figue parfaitement meure
Peut faire une groſſe charnure,
Et ſervir de medicament
Auſſi bien comme d'aliment:
Elle eſt douce, elle eſt delicate
Et purge reins & foye & ratte,
Remplit ſi bien le corps de vent
Qu'elle fait canonner ſouvent.
Ce fruit profite aux hydropiques,
Soulage les epileptiques,
Paſſe aiſément par tout le corps,
N'y fait point de méchants efforts,
Eſt excellent à la poitrine,
Ouvre le chemin à l'urine,
Eſt un remede tres benin
Pour ſe guarantir du venin,
Eſt utile à la courte haleine,
Guerit la toux qui nous fait peine,
Meurit duretez & tumeurs
Pleines d'un grand amas d'humeurs,
Et tient touſiours le ventre libre,
Et dans un parfait équilibre.

Du Raiſin nouveau.

Le Raiſin meur, doux & nouveau,

Engraiſſe la chair & la peau,
Quand on en uſe & qu'on en mange
Durant la ſaiſon de vendange:
Car ce fruict eſt fort excellent,
Et rend un homme corpulent,
N'euſt-il devant que la carcaſſe,
Mais il fait une chair molaſſe
Par ſa trop grande humidité,
Et ſans aucune fermeté,
Il engraiſſe moins que la Figue,
Et donne auſſi moins de fatigue
Coulant facilement dans nous,
En débouchant pores & trous:
Tel fruit avec ſa tendre écorce
Paſſe au corps avec plus de force.
Le blanc a bien plus de pouvoir
De lâcher que n'a pas le noir,
D'enfler & troubler davantage
Et d'apporter plus de dommage:
Tout Raiſin pour un œil mignon
Echauffe caillette & roignon,
Et donne un appetit notable
De manger quand on eſt à table,
Mais il faut le ſoir & matin
Ietter l'écorce & le pepin,
Tous deux ſont malaiſez à cuire,
Et peuvent moins ſervir que nuire,
Il coule mieux ſans faire mal,
Et meſme eſt plus medicinal:
Le Raiſin auſtere & l'acide

Fait le ventre ferme & ſolide,
Corrobore eſtomach & flanc,
Arreſte crachement de ſang,
Modere la chaleur ſubtile
Qu'on ſçait provenir de la bile.
Ie croy bon le Raiſin muſcat
Pour un homme un peu delicat,
Principalement s'il le mange
Quelque temps aprés la vendange,
Car il nourrit paſſablement,
Ne coulé pas ſi promptement,
Et de plus il eſt moins humide,
Et fait une chair plus ſolide:
Les Raiſins ſecs ſont excellents,
Soient ou muſcats, ou noirs, ou blancs,
Ils ſont de ſaveur agreable,
Et n'ont rien qui ſoit dommageable,
Mais ils ſont plus durs que les frais:
Ils produiſent de bons effets,
Sans violenter la nature,
Nourriſſent bien la creature,
Luy font un eſtomach meilleur,
Donnent au ſang belle couleur,
Et ſervent fort en Medecine
Pour l'eſtomach & la poitrine.

Des viandes mélancholiques.

Chap. XIX.

Perſica, poma, pyra, lac, caſeus & caro ſalſa,
Et cervina Caro, & Leporina, Caprina, Bovina,
Atra hac bile nocent, ſuntque infirmis nocitura.

Les Péches & le Laict, Pommes, poires, Fromage,
Cerf, Lievre, Chevre & Bœuf, la chair pleine de ſel,
Cauſe par l'âtre bile un notable dommage,
Et ſouvent à nos corps donnent le coup mortel.

Qvi veut vivre en bon compagnon
Et gay comme un petit mignon
Sans avoir la ratte remplie
D'une noire mélancholie,
S'il n'eſt affamé comme un Loup
Qu'il ne mange jamais beaucoup
D'aucune viande dont le chile
Se convertiſſe en âtre bile,
Comme nos doctes Medecins
Le montrent en trois vers Latins.

Des Peſches.

Pour commencer, parlons des Peſches,
Que l'on doit toûjours manger fraiſches,
Ce fruit eſt moins pernicieux
Pour les jeunes que pour les vieux,
De froide & debile freſſure:
Ainſi la Peſche verte, ou meure,

Pour eſtre pleine d'un ſuc froid
Fait du mal à plus d'un endroit,
Et dans un corps corrompt la viande
La meilleure & la plus friande,
A moins qu'il ne ſoit bien remply
D'un excellent vin de Chably,
Qui par ſa chaleur temperée,
Rend la Peſche plus moderée,
Et moins nuiſible à la ſanté,
Threſor en tous lieux ſouhaitté,
Et dautant qu'elle humecte & lâche,
Il faut en tout temps que l'on tâche
A la prendre avant le repas;
On dit qu'elle ne nourrit pas;
Ie n'en diray rien, mais ie penſe
Qu'elle auroit tres peu de ſubſtance
Pour ceux qui la voudroient manger,
S'ils n'avoient rien de quoy gruger.
Ses fueilles comme ie preſume,
Pour eſtre pleines d'amertume,
Chaſſent les vers petits & gros,
Qui du corps troublent le repos.
Avec vin l'on tient que ſa gomme
Briſe la pierre au corps de l'homme
Soit dans la veſſie, ou les reins
Qui deviennent aprés plus ſains;
Et fait que l'homme & la femelle,
Vont en tout temps moins à la ſelle.

Des Pommes.

La pomme eſt bonne aux bilieux,
Mais tres mauvaiſe aux pituiteux,
Et gens qui ſont mélancholiques,
Et travaillez des deux coliques
Faites de pituite, ou de vents:
Car ſelon tous les plus ſçavants
Elle en augmente la matiere,
Et rend l'une & l'autre plus fiere:
De plus qui mange ce fruict vert
Il luy nuit plus qu'il ne luy ſert,
Il produit des humeurs viſqueuſes
Dans les perſonnes pituiteuſes,
Et corrompt ordinairement
Le foye & le ſang aiſément.

Des Poires.

Les Poires de meſme maniere
Laiſſent dans nous une matiere,
Par leur extréme crudité,
Qui fait de l'incommodité:
Les douces ſont émollientes,
Et les auſteres aſtringentes,
Elles reſſerrent toute humeur.

Du Laict.

Le Laict, cette blanche liqueur,
Eſt le doux amy de nature,
Il eſt bon pour la nourriture
Des tabides & pituiteux,
Pourveu qu'ils ne ſoient pas fiévreux,
Ou n'ayent pas mal à la teſte,

Car en ce temps homme, ny beſte
N'en doivent prendre aucunement
Pour boiſſon, ny pour aliment,
Puiſque du Laict provient un chile
Dont ſe forme un ſang plein de bile;
De plus par ſon impureté
Il accroiſt l'immondicité,
Du meſentere & de la ratte;
Sur le Laict liſez Hippocrate:
Pourtant ie veux vous dire encor
Que le Laict vaut ſon peſant d'or,
Et que ſa partie aërée
Humecte, addoucit & recrée,
Lâche le ventre doucement,
Et le purge benignement:
Il contient dans luy trois parties,
Qui toutes trois bien aſſorties
Ne font point de mal à nos corps,
Quand on en uſe bien, car lors
Il nourrit plus que l'on ne penſe,
Sans gêner nullement la panſe.

Du Fromage.

Si tu peux en tout temps fais vœu
D'uſer du Fromage tres peu,
Car ſa ſubſtance eſtant groſſiere
Eſt une pauvre nourriciere,
Meſme l'eſtomach la cuit mal,
Et l'on tient ce mets ſi fatal,
Qu'on dit qu'il engendre la lie
De la noire mélancholie,

Toutesfois c'eſt un aliment
Que l'on croit bon paſſablement,]
A la perſonne vrayment ſaine
Pourveu que l'on prenne la peine
De le choiſir comme on le doit,
C'eſt à dire, qu'il faut qu'il ſoit,
De ſubſtance bonne & loüable,
Entre le dur & le friable,
Qu'il ait un gouſt delicieux,
Peu ſalé, ny nouveau, ny vieux.

De la chair ſalée.

La chair trop ſalée eſt mauvaiſe,
Encore qu'au gouſt elle plaiſe,
Si bien qu'on la doit mettre au rang
De tout ce qui corrompt le ſang,
De ce qui l'échauffe & l'altere,
Et qui le rend atrabilaire,
Dont un pauvre corps à la fin
Devient plus malade que ſain.

De la chair de Cerf.

La chair de Cerf en fait de méme
Par ſa mélancolie extréme,
Car cét Animal au Printemps
Devore, dit-on, les ſerpens,
Qui rendent ſa chair veneneuſe
Encor qu'elle ſoit ſavoureuſe:
Au reſte Pline a remarqué
Qu'il n'eſt point de fiévre attaqué,
Et proteſte que ſa chair aide,
Et qu'elle eſt vn tres bon remede,

Contre la force de ce mal.

De la chair de Liévre.

Le Liévre eſt vn autre animal ;
Qui ſe plaiſt dans la ſolitude ,
Son ſang eſt noir, ſa chair eſt rude,
Dont un corps devient tout changé
Si ſouvent il en a mangé;
Moyſe ce ſaint perſonnage
Iadis en deffendit l'uſage ,
De peur que parmy les Hebreux
Elle n'augmentaſt les Lepreux:
Cervelle de Liévre roſtie
Eſt une excellente partie
Pour faire toſt percer les dents ,
Qui viennent aux petits enfants ;
En leur en frottant la gencive :
Sa chair rend la couleur plus vive ,
Si dans ſes vers Martial fait foy ,
Mais ie voudrois ſçavoir pourquoy ,
Car i'ay de la peine à le croire ,
Elle eſt trop groſſiere & trop noire ,
Paſſe pluſtoſt pour le Lapin ,
Cét animal eſt plus ſanguin ,
Mais c'eſt aſſez parlé du Liévre ,
Diſcourons un peu de la Chévre.

De la chair de Chévre.

La Chévre eſt un pauvre animal ,
Qui n'y penſe ny bien , ny mal ,
Elle eſt douce , elle eſt ſociable ,
Son odeur eſt deſagreable ,

Elle eſt ſujette au mal caduc,
Sa chair engendre un mauvais ſuc:
On dit qu'elle n'eſt point ſans fiévre,
De plus la cervelle de Chévre
Aprés que l'on en a mangé
Rend un homme comme enragé,
Qui touſiours bat & touſiours crie,
Comme une perſonne en furie.
Les enfans nourris de ſon laict
Ont un eſprit aſſés folet,
Tenant des mœurs de la nourrice,
De qui l'ordinaire caprice
Eſt de toûjours caprioler,
Et de faire des ſauts en l'air;
Quelqu'un aſſûre que ſon foye
A nos yeux donne de la joye,
Le mangeant quand il eſt roſty,
Peut eſtre n'a t-il pas menty,
Car ſa fumée en fait de méme,
Elle donne une force extréme,
Et fait un tres merveilleux fruit,
A qui ne peut voir que de nuict.

De la chair de Bœuf.

La viande de Bœuf nous peut nuire,
Eſt aſſés difficile à cuire,
Quand elle eſt d'un Bœuf déja vieux,
Celle du jeune ſe cuit mieux,
Eſtant maigre elle eſt la matiere
D'une nourriture groſſiere:
Ce gros animal eſt farcy

D'écroüelles & gouttes auſſi,
Car ſa chair devient ſi remplie
De phlegme & de mélancholie;
Qu'il amaſſe de temps en temps
Grande quantité d'excrements,
D'où ie dis en terme authentique
Qu'elle nuit au mélancholique.
Enfin pour vivre ſans ſoucy,
Et non point en homme tranſi,
Eſloigne loin de ta mâchoire
Tout ce qui fait la bile noire
Et tu vivras en Damoiſeau
Auſſi gay qu'un petit oyſeau.

De la prudence qu'il faut avoir devant le repas, & de l'ordre qu'il faut obſerver en mangeant les viandes.

CHAP. XX.

Tu numquã comedas ſtomachũ niſi noveris ante
Purgatũ vacuumque cibo quem ſumpſeris ante,
Ex deſiderio id poteris cognoſcere certo;
Hæc ſint ſigna tibi ſubtilis in ore diæta.

QVi veut avoir la panſe ſaine,
Et ne reſſentir point de peine
Par le boire, ny le manger,
Il ne doit nullement ſonger
Soit qu'on déjeûne, diſne, ou ſouppe

A manger ny viande, ny ſouppe,
Ny pain, ny fruit, ny d'autre mets
Qu'il ne ſoit certain à peu prés
Que dans luy pituite, ny bile
Rendent ſon eſtomach debile,
Dont eſtant quelquefois imbû
Il en peut eſtre corrompu,
La coction debilitée,
Et l'humeur peccante augmentée:
Le vomiſſement en ce cas
Eſt utile avant le repas,
Quand aiſément on le ſupporte,
Et que l'eſtomach on conforte
Auſſi-toſt que l'on a vomy,
Pour le rendre plus affermy:
L'on peut auſſi par le derriere
Faire deſcendre la matiere
Par des lavemens attractifs,
Emolliens & purgatifs,
Quand un ventre dur & rebelle
Ne peut faire une bonne ſelle:
Pareille évacuation
Aide bien à la coction,
Et meſme ſert à la nature
Plus que ne fait la nourriture:
Car ſelon qu'Hippocrate écrit,
Plus un corps impur on nourrit,
Plus on luy fait mal & le bleſſe,
Et l'accable t'on de foibleſſe,

Or l'on ſent bien par les vapeurs,
Quand la panſe eſt pleine d'humeurs,
Par les rots & mauvaiſe haleine,
Par la douleur & par la peine
Que l'on reſſent à l'eſtomach,
Quoy qu'on uſe de cotignac,
Par l'amertume, ou gouſt acide,
Qui fait voir où l'humeur reſide,
Par l'imtemperie & douleur,
Que ſouffre la teſte & le cœur,
Et par quantité d'autres ſignes
Que cauſent ces humeurs malignes.
L'on ne doit point auſſi manger
De crainte de ſe trop charger,
A moins que l'on ait connoiſſance
Qu'il ne reſte rien dans la panſe,
Et que le precedent repas
Soit cuit & deſcendu plus bas:
Car qui mange & croit ſans ſcrupule
Qu'il ſoit encor au ventricule,
Quand le pylore s'ouvrira
Tout peſle meſle deſcendra,
Le cuit & le crû tout enſemble,
Ou bien quelque peu ce me ſemble
Du chile cuit avec le crû,
Sortira comme contigu,
D'où ſuit aprés pour l'ordinaire
Obſtruction dans un viſcere,
Outre que le foye à ſon rang
Ne peut faire qu'un mauvais ſang.

Des ſignes de la digeſtion,

Or la marque tres aſſûrée
Que la viande eſt bien digerée
Eſt lorſque ny rot, ny vapeur
N'a du repas nulle ſaveur,
Que l'urine bien preparée
Dans le verre eſt bien colorée,
Qu'elle eſt de bonne qualité,
Qu'on n'y voit point de crudité,
Que d'un appetit admirable
L'on mange quand on eſt à table,
Et non d'un appetit canin,
Lors qu'on vomit pain, viande & vin,
Qu'on a fait petite dépenſe
Afin de ſe remplir la panſe,
Et qu'on a mangé ſobrement
De toute ſorte d'aliment,
Que l'on a pris de l'exercice,
Ou que l'on a quelqu'autre indice,
Que ledit repas pretendu
Eſt entierement deſcendu,
Soit qu'on ait une preuve claire,
Que facilement on digere,
Ou pour n'avoir long-temps mangé
Qu'on n'ait point l'eſtomach chargé,
Il faut tous les iours ſans demeure
Prendre ſon repas à meſme heure,
Où l'on perd petit à petit
Sans qu'on y ſonge l'appetit,

Si l'on ne mange pas la viande
Que pour lors l'eſtomach demande ;
Car il ſe remplit promptement
De quelque groſſier excrement,
Sçavoir de pituite, ou de bile,
Dont aprés il devient debile,
Mais ſur tout qu'on ne manque pas,
Quand on veut prendre ſon repas
De danſer une ſerenade,
Ou d'aller à la promenade,
Ou travailler, ou fretiller,
Au paravant de crouſtiller,
Et que le temps le plus notable
Ne ſoit que d'eſtre une heure à table,
Ny qu'on ne faſſe pas feſtin
Depuis le ſoir iuſqu'au matin,
A moins de vouloir ſans reſſource
Alterer ſon corps & ſa bourſe.

De l'ordre de la nourriture.

Quant à l'ordre de l'aliment
Il faut prendre premierement
La nourriture plus legere,
Qui facilement ſe digere,
Et ne demeure pas long-temps
Dans l'eſtomach des foibles gens,
En outre l'aliment fluide
Doit marcher devant le ſolide,
Et l'humide devant le ſec
Pour ſe mieux deſſeicher le bec ;

Il eſt bon pourtant, ce me ſemble
De meſler viande & vin enſemble,
Et touſiours ſucceſſivement
Boire & manger tranquillement:
Ce dernier advis que ie donne
Eſt utile à toute perſonne,
Qui le veut ſuivre le ſuivra,
C'en eſt aſſez, & cætera.

Quelle faim & quelle ſoif nous doivent exciter à boire & a manger.

Chap. XXI.

Non bibe, non ſitiens, non comedas ſaturatus:
Eſt ſitis atque fames moderata bonũ medicamen,
Si ſuper excedant, important ſæpè gravamen.

QVand ton eſtomach le demande
Donne luy vin, & pain & viande,
Mais lors qu'il n'a ny ſoif, ny faim,
Ne luy donne ny vin, ny pain:
Car quand un homme veut bien faire,
Il n'eſt pas touſiours neceſſaire
D'obeïr à ſon appetit,
Souvent la nature en pâtit,
Si quelquefois par la naiſſance,
Ou par certaine circonſtance,
Il arrive qu'un animal
Appete bien & cuiſe mal:

Mais bien que nôtre Ecolle die
Qu'on ne doit boire ſans envie,
Cependant il ne s'enſuit pas
Qu'on ne boive point au repas,
Et l'on ne doit pas auſſi croire
Qu'il faille s'abſtenir de boire,
Au contraire il eſt du devoir
De boire le matin & ſoir,
Et l'on s'y doit exciter meſme
Crainte de ſeichereſſe extréme:
Car c'eſt un deſir naturel,
Et neceſſaire à tout mortel
De ſouhaitter un coup à boire,
Quand l'on eſt dans le refectoire,
Pour mieux dilayer l'aliment,
Et le porter plus promptement,
Et bien qu'il ſoit quelque pecore,
Dit un Autheur qui rien n'ignore,
Qui n'uſe d'aucune boiſſon,
Et qu'on ait veu fille & garçon,
Qui tous deux s'abſtenoient de boire:
Toutesfois ſelon mon Hiſtoire,
Et comme dit Anacreon,
Grand Poëte & bon biberon,
Tout au monde à boire s'obſtine,
L'arbre boit l'eau par ſa racine,
La terre la boit en tout temps,
L'Ocean boit l'air & les vents,
Le Soleil boit la Mer encore
Mieux que ne fait une pecore,

Et meſme la Lune le boit,
Quand ſa lumiere elle reçoit,
D'où ie dis avec ce Poëte,
Sans paſſer pour un grand Prophete,
Que puiſque tout boit haut & bas
Nous devons boire à nos repas,
Alors que la ſoif nous oppreſſe,
Et ceſſer alors qu'elle ceſſe.

Cependant la ſoif & la faim,
Peuvent rendre un homme plus ſain,
Qui moderément les endure,
Autrement c'eſt une torture:
Mais un boudin vuide à demy
Fait ſouvent bien pour un amy,
Qui l'invite de bonne grâce
A churluper à pleine taſſe,
Pourveu que le gaillard aprés
Faſſe diete tout exprés,
Pour cuire par cette induſtrie
Le reſte de ſa goinfrerie.

La ſoif, ſi l'on croit mon conſeil,
Alors qu'arrive le ſommeil
N'a rien qui ne ſoit tres ſolide,
Pour un homme froid & humide.
Mais endurer trop ſoif & faim
Ie ne trouve pas cela ſain,
De là naiſt une fiévre aiguë,
La force auſſi ſe diminuë,
Et le corps ſec & ſans couleur
Perd ſa naturelle chaleur,

Qui contraint ſans ceremonie
De faire un tour en l'autre vie :
Ainſi quand l'on a ſoif & faim,
Sans épargner rien pour le gain,
Qu'en ces choſes l'on ſe modere,
Et qui veut en cecy bien faire
Qu'il ne mange trop, ny trop peu,
Mais qu'il ſe maintienne au milieu :
Voilà le ſecret de l'Hiſtoire,
Adieu ie vay manger & boire.

De la quantité des alimens.

Chap. XXII.

Pone gulæ metas, ut ſit tibi longior ætas,
Vt Medicus fatur, parcus de morte levatur.

POur vivre long-temps en ſanté,
Pratique la ſobrieté,
Et malgré toute friandiſe
Ne ſuis iamais la gourmandiſe,
L'intemperance rend mal ſain,
Eſt nourrice du Medecin,
La mere de la maladie
Qu'à grande peine on congedie,
Et comme dit certain Docteur,
Bon Medecin & grand Autheur,
L'excés en met plus dans la biere
Que la plus tranchanse rapiere :

Car trop de viande dans le corps,
Ne ſe cuit jamais bien pour lors
Dans l'eſtomach, ny dans les veines,
D'où ſenſuit un nombre de peines
Par excrements & cruditez;
Pour donc n'eſtre point maltraitez,
Bonnes gens ſans ceremonie,
Uſez de la parcimonie,
Et vous vivrez iuſqu'au trépas,
Sains & gaillards malgré les rats;
Qu'un chacun mange auſſi la viande,
Comme ſon eſtomach demande,
Qui ſoit de facile cuiſſon,
Et qu'il uſe d'une boiſſon,
Qui ſoit conforme à ſa nature
Pleine ny de chaud, ny froidure,
Qu'il n'en prenne trop, ny trop peu,
Et ſe monſtre ſobre en tout lieu;
Une perſonne temperée
En appetit eſt moderée,
Et cuit auſſi temperamment
Ce qu'elle prend moderément:
L'homme chaud cuit plus qu'il n'appete,
Le froid au contraire ſouhaite
Plus que ſon eſtomach ne cuit,
Ainſi qu'il faſſe ce qui ſuit,
Encor que ſon ventre ſoit vuide
Qu'il ne ſe monſtre point avide,
Mais qu'il mange moderément
De toutes viandes lentement,

Et qu'à tout repas, à toute heure
Sur ſon appetit il demeure:
Voilà le conſeil de Galien,
Qui dans ſon Livre dit fort bien
Que qui garde la temperance
N'eſt point ſujet à la ſouffrance.
Dont l'Ecole a dit verité,
Que pour maintenir ſa ſanté,
Et mener une longue vie
L'on garde la parcimonie,
Et qu'on modere ſon repas
De peur d'avancer ſon trépas.

De l'ordre particulier des alimens.

Chap. XXIII.

Singula poſt ova, Pocula ſumè nova:
Poſt piſces nux ſit, poſt carnes caſeus adſit,
Vnica nux prodeſt, nocet altera, tertia mors eſt.

De la boiſſon en mangeant des Oeufs.

POur faire un excellent mélange
Il faut à châque Oeuf que l'on mange
Que l'on boive un coup, meſme deux,
Cét aliment en deſcend mieux,
Et plus aiſément ſe digere,
Quoy que ce ſoit viande legere,

Et quand il eſt bien digeré,
Aprés il eſt mieux attiré
Et ſuccé pluſtoſt par le foye,
Qui le change en ſang, puis l'envoye
Pour la nourriture du corps
Iuſques dans ſes moindres reſſorts.

De la Noix aprés le Poiſſon.

Mais ſoit que tu ſois vieux, ou jeune
Pendant iours maigres & de jeûne,
Aprés le Poiſſon prens la Noix,
Et la mange, ſi tu me crois,
Soit vieille, moyenne, ou nouvelle,
Il ne m'importe point laquelle,
L'une & l'autre aprés le Poiſſon,
Sert pour mieux faire la cuiſſon,
Deſſeicher l'humeur pituiteuſe,
Et donner force vigoureuſe
A l'eſtomach qui ne peut pas
Venir à bout de ce repas;
Car quelque poiſſon que l'on aime,
Il eſt touſiours froid de luy meſme,
Il eſt humide, il eſt viſqueux,
Et pourroit nuire au pituiteux;
S'il n'uſoit de Noix, ou d'Amandes
Pour cuire de pareilles viandes,
Et deſtourner l'effet malin,
Que peut produire le venin,
Qui dans le Poiſſon ſe rencontre,
Car ce fruit eſt bon à l'encontre,

Ainſi que j'ay dit autrefois,
Lors que j'ay parlé de la Noix;
Ce remede eſt fort authentique,
A l'homme d'humeur phlegmatique
Aprés qu'il eſt en goguelu
Plein de Moluë & de Merlu,
C'eſt pourquoy l'uſage en Caréme
En eſt bon à celuy qui l'aime,
Toutesfois ſoit qu'il l'aime, ou non,
Qu'il le pratique tout de bon,
De crainte qu'il ne s'accumule
Trop de phlegme en ſon ventricule,
Et faute de manger des Noix,
Qu'il ne s'en trouve mal un mois.

Du Fromage aprés la viande.

Qui veut au repas eſtre ſage
Aprés chair qu'il mange Fromage,
Qui ne ſoit ny nouveau, ny vieux,
Car la viande ſe cuit bien mieux,
Outre que châque particule
Deſcend plus viſte au ventricule,
Que le fromage aprés reſtraint;
Ainſi l'eſtomach eſt contraint
De cuire la chair la plus dure,
Qui doit ſervir de nourriture,
Secret bon pour un animal
Dont la panſe digere mal.

De l'uſage de la Noix.

Quand on prend ſon repas à table
Une Noix ſeule eſt profitable,

Pour mieux digerer l'aliment,
Et diſtribuer aiſément,
Mais la ſeconde pourroit nuire:
Car eſtant difficile à cuire
Un homme en tout temps, en tout lieu,
Ne doit en manger que tres peu,
De crainte que la pauvre beſte
N'en ait une douleur de teſte:
La troiſiéme gêne ſi fort,
Qu'elle pourroit donner la mort,
Voilà le mal qu'elle peut faire
A la perſonne temeraire,
Dont l'eſtomach bon, ou mauvais
Sans craindre rien en fait excés.

Autre explication

Mais pour expliquer d'autre ſorte
Le ſens que nôtre texte porte,
Diſant qu'utile eſt une Noix,
Suivant la plus commune voix,
Comme un Autheur ſe perſuade,
L'Ecole entend la Noix muſcade,
Chaude & ſeiche au ſecond degré,
Et tres excellente à mon gré,
Mediocrement aſtringente,
Qui rend une haleine plaiſante,
Et fait les deux yeux plus aigus
Que ceux meſme du ſieur Argus,
Noix qu'on met encor en uſage
Pour oſter taches du viſage,

Chaſſer les vents par bas & haut,
Et faire piſſer comme il faut.
La ſeconde Noix eſt nuiſible,
Et peut cauſer un mal ſenſible
A qui la mange par excés:
S'il n'y donne bon ordre aprés.
Telle peut eſtre l'avelaine,
Que ſouvent on digere à peine,
La Noix commune meſmement
Se cuit fort difficilement,
Et cauſe auſſi douleur de teſte,
Qui dedans fortement s'arreſte,
Quand un gourmand à ſon répas
En mange plus qu'il ne doit pas.
La troiſiéme qu'on croit mortelle
Eſt l'Anacarde, ou la Metelle,
Qui font plus de maux que de biens:
Celle-cy fait mourir les Chiens,
Incontinent qu'ils l'ont mangée,
Sans eſtre avec rien mélangée,
Elle eſt exceſſive en froideur,
Et celle-là par ſa chaleur
Cauſe aux jeunes gens mille peines;
Leur bruſle le ſang dans les veines,
Et peut leur ſervir de poiſon
En toute ſorte de ſaiſon.

Comme il faut regler ſes repas ſuivant les quatre ſaiſons de l'Année.

Chap, XXIV.

Temporibus veris modicum prandere juberis,
Sed calor æſtatis dapibus nocet immoderatis,
Autumni fructus caveas, ne ſint tibi luctus,
De menſa ſume quantum vis tempore brumæ.

Du Printemps & des maladies qui arrivent en cette ſaiſon.

Au Printemps il faut peu diſner,
Si l'on ne ſe veut point geſner,
I'entends que peu de nourriture
Eſt convenable à la nature
Sur la fin principalement,
Et non pas au commencement
Que la chaleur accoûtumée
Dedans nos corps eſt renfermée,
Par la grande froideur de l'air
Auſſi bien que durant l'Hyver
Or afin de le bien comprendre,
Ce regime ſe doit entendre
D'un corps remply d'un phlegme crû,
Qui le rendra tout malotru
Pour s'eſtre amaſſé dans ſa panſe
Durant l'Hyver en abondance,
Si la diete à ſes répas
Au Printemps il n'obſerve pas,

Afin que la chaleur plus forte
Cuiſe cette humeur & l'emporte,
Et la chaſſe à la fin déhors
Au lieu de s'employer pour lors
A cuire cette nourriture,
Qui ſurchargeroit la nature,
Et pourroit augmenter l'humeur
Que durant ce temps la chaleur
Fait fondre dans le corps de l'homme,
Dont ainſi qu'une beſte à ſomme
Sujette à porter cent travaux
Il porte une charge de maux,
Comme haut mal, & dame goutte,
Où l'on croit que ne voyons goutte,
Catharre, coqueluche, toux,
Dartres, puſtules, lepre & cloux,
Boſſes, bile noire, & furie
Au temps que la féve eſt fleurie,
Comme Hippocrate homme d'eſprit
Dans ſes aphoriſmes l'écrit,
C'eſt pourquoy Monſieur le Careſme,
Fait à pluſieurs un bien extréme,
Qui n'a point de comparaiſon,
Quand il vient en cette ſaiſon,
Car durant ce temps la diette
Eſt une excellente recepte.

De l'Eſté.

Elle eſt auſſi bonne en Eſté
Pour bien conſerver la ſanté,

I'oſe le jurer, & ie gage
Que pluſieurs en ſçavent l'uſage :
Car les pores eſtant ouverts
Les eſprits s'en vont au travers,
Pour ce ſujet nature crie
Qu'elle veut eſtre peu nourrie,
De crainte que nôtre chaleur
Qui pour lors eſt toute en langueur
De nos corps ne ſoit debuſquée,
Ou par aliments ſuffoquée,
Pour cét effet en temps & lieu
Il faut manger ſouvent & peu,
Et s'humecter auſſi la panſe
Avec eau fraîche en abondance,
Meſlée avec d'excellent vin
Pour temperer ce jus divin,
De peur que ſa chaleur n'enflamme
Le corps de l'homme & de la femme.

Les maladies d'Eſté.

Maux de bouche vomiſſements,
Par derriere flux d'excrements,
Douleurs de gorge & des oreilles,
Avec cruautez nompareilles,
Fiévres chaudes, yeux chaſſieux,
Et cent autres maux furieux
Ont durant ce temps tant de vogue
Qu'ils s'attaquent meſme au plus rogue.
Ainſi pour garder la ſanté
Durant la ſaiſon de l'Eſté,

Il faut obſerver la diette ,
Et pour ſuivre ce beau precepte
Humer dans la ville & les champs
De bons boüillons rafraîchiſſans.

De l'Autonne.

Ne mange point de fruits d'Autonne,
Qui peuvent nuire à ta perſonne ,
Ils ſont crus & ne vallent rien ,
Quand meſme on ſe porteroit bien ,
Ils corrompent nôtre nature ,
Ils engendrent la pourriture ,
Et font un ſang aſſés mauvais ,
Quand on en uſe par excés ;
Que ſi ton corps eſt cacochime
Obſerve encor mieux ce regime ,
Meſme les Figues & Raiſins ,
Qui ſont les fruits les plus divins ,
Te peuvent cauſer de la peine ,
Et rendre ta panſe mal ſaine ,
Bois en ce temps pour ta ſanté
Un peu plus de vin qu'en Eſté ,
Mais ſonge que l'on ſe gouverne
Selon ſa bourſe à la Taverne ,
Et malgré le grand Dieu Bacchus
Meſle de l'eau parmy ſon jus.

De l'Hyver.

Durant l'Hyver fais grande chere,
Sans avoir ſoin d'aucune affaire ,
Sinon de manger ſobrement
Pain , viande & fruits gaillardement ,

Le ventre au feu, le dos à table,
Et boire bon vin delectable
A la ſanté de tes amis,
Car en ce temps il eſt permis
Au riche, au gueux, à la canaille
De faire ſouvent la ripaille,
Et de bien échauffer ſon corps
Par le dedans & le dehors,
A moins que la fiévre gourmande
Te vint condamner à l'amande:
Ie n'ay rien à dire en ce cas,
Sinon qu'il faut à tes repas
Faire diette à l'ordinaire,
Comme une choſe neceſſaire,
Mais autrement boy de bon vin,
Et fourre tout dans ton boudin,
En ce temps la chaleur entrée
Et dedans nos corps concentrée,
Digereroit le fer entier
Comme l'Autruche fait l'acier.
Cette doctrine eſt aſſûrée
Et par Hippocrate averée,
Qui dit que l'Hyver, au Printemps
Vētres ſont chauds, qu'on dort long temps,
Et que plus la chaleur eſt grande,
Plus d'aliment elle demande,
D'où vient que jeunes & vieux fous
Sont affamez comme des Loups:
Ainſi le pain, la bonne viande,
Et toute autre choſe friande,

Comme ſont les fruits qui ſont meurs,
Et qui ſont cuits s'ils ſont trop durs,
Tous les iours de châque ſemaine
Peuvent entrer dans ta bedaine,
Si tu n'as le corps pituiteux,
Et farcy de phlegmes viſqueux,
Car une telle nourriture
Pourroit offencer la nature
Par l'abondance d'excrements,
Qui retenus durant ce temps
Seroient auſſi de la partie,
Et rendroient ta chair amortie,
Les pores n'eſtant point ouverts
Afin de paſſer au travers.
Pour cét effet que ta perſonne
Mange une viande qui ſoit bonne,
Telle eſt le Mouton & le Veau,
Le Chappon & le Chevreau,
Chairs qui ne ſont point pituiteuſes,
Et preſque point excrementeuſes;
Mais gens dont l'eſtomach eſt bon
Peuvent manger Bœuf & Cochon,
Et chair d'une pareille ſorte
Qu'aiſément leur panſe ſupporte,
C'eſt ce que nôtre Ecole apprend
Au Docteur le plus Reverend.

Du mélange & de l'ordre du boire & du manger, & de l'uſage des Oeufs.

Chapitre XXV.

Inter prandēdum ſit ſæpè parúmque bibendum:
Vt minus ægrotes non inter fercula potes,
Si ſumas ovum, molle ſit atque novum.

POur faire un mélange agreable,
Quand tu ſeras aſſis à table,
En mangeant bois ſouvent & peu,
Et garde cecy comme un vœu,
C'eſt un advis que ie te donne
Qui peut ſervir à ta perſonne
Pour rendre mollet l'aliment,
Le porter au corps aiſément,
Et pour aider à la nature
A cuire mieux la nourriture:
Mais ſur tout tu ne dois jamais
Boire ſinon à petits traits,
Si ton eſtomach ne demande
Pluſtoſt du vin que de la viande:
Car quand un homme a ſoif, pour lors
Il ſe doit humecter le corps,
Soit d'eau, de vin, ou de ptiſane,
De peur d'eſtre plus ſec qu'un Aſne,
Et qu'ainſi la chaleur un jour
Ne luy joüaſt un mauvais tour,

Ainſi quand ta ſoif ſera grande,
Tu peux en mangeant pain & viande
Gouſter le bon vin à longs traits,
Qui ſoit excellent & bien frais,
Et qui ſoit trempé pour bien faire,
Afin que mieux il deſaltere,
Et qu'il t'excite ſans danger
A plus joyeuſement manger,
Pour tenir ton écuelle nette
Ainſi que ie te le ſouhaitte;
Mais auſſi pendant ton repas,
Si la ſoif ne t'oppreſſe pas
En mangeant ſi tu me veux croire,
Tu dois ſucceſſivement boire
A petits coups ſans craindre rien,
Et ce faiſant tu feras bien,
De peur de rendre trop humide
Ton ventricule plein, ou vuide,
Qui remply de telle liqueur
N'auroit pas aſſés de chaleur,
Et ſeroit enfin ſi debile
Qu'il ne pourroit faire un bon chile,
Ny retenir rien dans ſon corps
Eſtant trop humecté pour lors.

De la Boiſſon entre les repas.

Pour avoir peu de maladie
Et vivre ſain durant ta vie,
Fais ce qui ſuit, n'y manque pas,
Ne boit point entre tes repas,

Sinon quand la ſoif t'inquiete,
Ou quand la coction eſt faite,
Car boire froid en ce temps nuit
A nôtre aliment qui ſe cuit,
Et s'il eſt cuit, un tel breuvage
Porte à l'eſtomach du dommage,
Il en devient trop humecté,
Il flotte en ſa capacité,
Et par là ſouvent les nauſées
Peuvent encor eſtre cauſées,
Outre que l'on n'ignore pas
Que le boire entre les repas
Peut exciter l'hydropiſie,
Quand un homme à ſa fantaiſie
Rafraîchit un peu trop ſon corps
Par dedans, pluſtoſt que dehors,
Sçavoir ratte, eſtomach & foye,
Puis adieu le ris & la joye,
Puiſque de là preciſément
Provient le bon temperament.

Des Oeufs.

Que ſi ton appetit te porte
A manger un Oeuf fais en ſorte
Qu'il ſoit frais, & qu'il ſoit mollet,
Il en aura meilleur effet:
Car ſon ſuc amy de nature
Fera meilleure nourriture,
Sera plus humide & moins chaud,
Et temperé comme il le faut,
Ce qui fera que ta caillette
Carreſſera mieux la fillette.

Des qualitez du bon pain.

Chap. XXVI.

Panis non calidus, nec ſit nimis inveteratus,
Sed fermentatuſque, oculatus, ſit benè coctus,
Et ſalſus modicè, ex granis validis electus,
Non comedas cruſtã, cholerã quia gignit aduſtã,
Et panis ſalſus, fermentatus, benè coctus,
Purus ſit ſanus, non talis ſit tibi vanus.

Prẽs du Pain qui ne ſoit ny trop vieux, ny trop chaud,
Mais levé, peu ſalé, cuit, œillé comme il faut,
Composé de bons grains, & fait d'un Maître habile,
Ne mange point de crouſte, elle engendre la bile:
Ainſi le Pain ſalé, levé, cuit, pur & frais,
Soit tenu pour le bon & non pour le mauvais.

Du Pain chaud.

POur ne point commettre un deffaut,
Ne mange point ton pain tout chaud,
Il ne vaut rien pour les bons freres,
Il enfle & bouche les viſceres,
Il fait ſoif, deſcend lentement,
Il remplit le corps promptement,
Et ſon humidité viſqueuſe
A l'eſtomach eſt onereuſe,
Quoy que pourtant il eſt tres ſeur
Qu'il le cuiſe mieux que le dur:
Le pain chaud a l'odeur ſi bonne
Qu'elle réjoüit la perſonne,

Qui par des foibleſſes de cœur
Tombe quelquefois en langueur,
Et qu'elle luy ſoûtient la vie,
Qui luy ſeroit pluſtoſt ravie,
Democrite par ce ſecours
Se la prolongea de trois iours,
Quoy qu'il fuſt caſſé de vieilleſſe,
Et dans une extréme foibleſſe:
Tu ne dois pas manger auſſi
Un pain qui ſoit dur & moiſi;
Il rend l'homme mélancholique,
Et le ſeiche comme un ethique.

Du choix du Pain.

Mais prens un pain ny frais, ny vieux;
Cuit de trois iours, ou bien de deux,
Et fait d'une paſte levée,
Qui ſoit de tout point achevée,
Afin que le pain plus leger,
Soit d'un meilleur gouſt à manger;
Qu'il paroiſſe de bonne mine,
Et profite à nôtre poitrine,
Car un Pain de cette façon
Eſt propre à nourrir un garçon;
Et cuit ſans levain au contraire,
Ce n'eſt point un mets ſalutaire.

Du Pain œillé.

Un Pain donc ainſi travaillé
Deviendra bon & bien œillé,

C'eſt à dire poreux & rare,
Que pour un friand on prepare,
Dont il peut uſer en ſanté
Sans aucune incommodité
Tel eſt le bon Pain de Goneſſe
Qu'il mange avec delicateſſe,
Et le ſavoureux Pain mollet
Pour ſon eſtomach tendrelet,
Que facilement il digere
Comme vne viande tres legere.

De la cuiſſon du Pain.

Il faut encor pour eſtre bon
Qu'il ſoit fait d'un Maiſtre garçon,
Qui le petriſſe & l'accommode,
Et qui le cuiſe avec methode,
Dans un four ny trop, ny peu chaud,
Afin qu'il ſoit cuit comme il faut,
Sans crudité, ny ſans bruſlûre,
Sans blancheur, ny ſans noirciſſûre,
S'il eſt peu cuit, il eſt peſant;
A nôtre eſtomach malfaiſant,
Qui ne peut l'achever de cuire,
Mais s'il l'eſt trop, il nous peut nuire,
Car il devient ſi ſec pour lors
Qu'il nous deſſeiche trop le corps,
Et le rend à la fin debile
Par mélancholie, & par bile.

Du Pain ſalé.

Fais encore ſaler ton pain,
Le ſel qui le rendra plus ſain.

Oſtera le gouſt inſipide,
Qui dedans la Paſte preſide,
Le rendra beaucoup plus leger,
Et d'un meilleur gouſt à manger,
Quoy que pourtant pour l'ordinaire
Le ſel ne ſoit pas neceſſaire
Pour aſſaiſonner le bon pain,
S'il n'y manque point de levain.

Quel Blé eſt le meilleur, où il croiſt aux environs de Paris, & du choix des Meules de Moulin.

Pour faire un Pain plus agreable,
Prens du grain qui ſoit convenable,
Eſpais, peſant, jaune en couleur,
Excellent de gouſt & d'odeur,
Qui difficilement ſe briſe,
En farine & ſon reduiſe,
Doux, poly, clair, & de trois mois,
Meur, & net, & ſur tout fais choix
D'un Froment crû dans graſſe terre,
Comme Beaulce, Brie & Nanterre,
Le terroir de France compris,
D'où viennent bon Bleds à Paris,
Qu'on meut ſous une Meule dure,
Pour faire une bonne Mouture,
Car la Meule tendre à tous coups
Dans la fleur laiſſe des cailloux:
Les Meules d'autour de Tholoſe,
Ainſi que Guillandin expoſe,

Se font d'un caillou ſablonneux,
Plein d'un Animal veneneux,
Qui n'eſt qu'une rouge Grenoüille,
Plus petite qu'une Citroüille,
Qu'on doit tirer auparavant:
Car cét Animal ſe crevant
Empoiſonneroit la Farine,
Qui vaudroit pire que famine:
La Meule de blanche couleur
A quelque choſe de meilleur,
Que non pas une Meule noire
Que porte un autre territoire,
Bonne à mouldre le menu grain,
Dont l'on peut faire de bon Pain
Cependant que la Meule blanche
Meut le grain plus gros en revanche.

Des Moulins.

Mais dans Ville, Bourg, ou Hameau
Meut tes bleds aux Moulins à l'eau,
Car la Farine en eſt meilleure,
Et bien moins à moudre demeure
Que dedans un Moulin à Vent,
Qui ne meut point également,
Mais fait la Farine groſſiere,
Et moins bonne & moins familiere,
Que non pas un Moulin à l'eau,
Qui ſur la Seine eſt en Batteau,
Où la Farine mieux mouluë
Devient plus mince & plus tenuë,

Puis

Puis aprés le tout eſt paſſé
Dans un crible menu percé,
Dont on fait une bonne paſte,
Non point appreſtée à la haſte,
Mais à loiſir & ſuivant l'Art
Cuitte dans un four chaud à part.

De la Crouſte de pain.

Outre cecy l'Ecolle adjoûte,
Que tu ne manges point de Croûte,
Si tu ne veux eſtre mal ſain,
Ou bien ſi tu n'as le deſſein
Suivant l'Art de la Medecine
De te deſſeicher la poitrine,
Qu'humectent quantité d'humeurs,
Qui cauſent de grandes langueurs:
En ce cas ſi tu me veux croire
Sans craindre bile jaune & noire,
Prens la croûte, mais autrement
Tu n'en dois uſer nullement,
Sur tout ſi ton corps eſt debile,
Et déja trop chargé de bile,
Car d'un tel pain ſec & bruſlé
Dans l'homme qui s'en eſt ſaoulé,
Ce ne doit pas eſtre merveille,
S'il en vient une humeur pareille,
Qui ſoit brûſlée, & que le corps
En reçoive de grands efforts:
Mais ſur tout mange de la mie
Qui de la nature eſt l'amie,

Et qu'elle peut facilement
Changer en un bon aliment,
Sans recevoir aucune injure
D'une ſemblable nourriture.

De la diverſe ſorte de Pain.

Pour donc vivre gaillard & ſain
Mange à ton repas de bon pain,
Levé, ſalé, de bonne mine,
Bien cuit, fait de blanche Farine,
Car ſi le Pain eſt autrement,
Ce n'eſt pas un bon aliment.
Ainſi laiſſe les Tartelettes,
Les Gaſteaux & les Tourtelettes,
Gauffres & Biſcuits & Bignets,
Et ces autres ſortes de mets,
Bons pour gens qui ſont las de vivre:
Mais ſi tu me deſires ſuivre
De peur d'alterer ta ſanté
Ne vis point en enfant gâté,
Quitte ces machines de gueule,
Et n'en uſe pas d'une ſeule,
Mange de bon Pain de froment
Pour vivre touſiours ſainement,
Et pour mieux engraiſſer ta coine,
Laiſſe le Pain d'Orge & d'Avoine
Et de Segle à ces bonnes gens
Qui travaillent touſiours aux champs;
Quoy que le Pain d'Orge nettoye
L'on n'en mange point avec joye,

Il eſt peſant & nourrit peu,
Mais pour bien tenir le milieu :
Meſle le Froment avec l'Orge,
Et le fais paſſer par ta gorge ;
Le Segle ne ſe cuit pas bien,
Gêne l'eſtomach plus que rien,
Pourtant Segle & Froment enſemble
Lâchent le ventre ce me ſemble.
Le Pain fait d'Avoine, ou de ſon
Eſt fort mauvais pour un garçon,
Et n'eſt bon que pour Chiens de chaſſe,
Ou pour des Gueux portans beſace,
Si le ſon contient avec ſoy
Peu de Farine, & c'eſt pourquoy
Le Pain fait de pure Farine,
Eſt le meilleur à la poitrine :
Pour le Pain qu'on appelle à tout
Un gaillard en vient bien à bout,
Dont l'eſtomach robuſte & jeune
Aime mieux deux Feſtes qu'un jeune.

ADDITION A L'ECOLLE DE Salerne : De l'origine du Pain, de ſes Inventeurs devant & aprés le Deluge, & autres curioſitez ſur ce ſujet.

AVant le crime originel,
Dont Adam ſe fit criminel,

Il mangeoit figue, Prune, Poire,
Ceriſe rouge & meure noire,
Peſches, Framboiſes, Abricots,
Enfin des fruits beaux, bons & gros,
Que ſans aucune Agriculture
Luy produiſoit dame Nature;
Mais ſi toſt qu'il fut criminel
Le pauvre homme ſe vit mortel,
Banny du Iardin des délices,
Fut en butte aux rudes ſupplices,
Contraint à travailler ſans fin
Pour avoir un morceau de pain,
Et d'exercer l'Agriculture
Pour en tirer ſa nourriture,
D'où ie dis qu'en ce temps Adam
Ne ſe repaiſſoit point de glan,
Mais d'un Pain de blanche Farine,
Qui n'avoit point mauvaiſe mine,
Que par le travail de ſes bras
Il preparoit pour ſes repas:
Ainſi Dieu pour punir ſon vice
Luy fit naiſtre pour ſon ſupplice,
Et pour raſſaſier ſa faim,
Le moyen de faire le Pain,
Qui depuis ce temps, comme on juge,
Continua iuſqu'au Déluge;
Mais depuis le Déluge auſſi
Le monde eût bien plus de ſoucy,
Car la terre eſtant repeuplée,
Et de maigreur trop accablée,

Ne produiſoit en divers lieux
Aux gens les plus laborieux
Aucun Bled propre à faire miche :
Ainſi la terre eſtoit ſi chiche
Qu'elle obligeoit ſes Habitans
A vivre ſeulement de Glans,
Tels ont eſté ceux d'Arcadie :
Mais ie ne croy pas quoy qu'on die
Que Glans à tout le genre humain
Ayent un temps ſervy de pain,
Puiſque l'on uſoit d'autres viandes:
Les Medes mangeoient des Amandes ;
Les Getuliens des Animaux,
Les Indiens des fruits des Roſeaux,
Les Tyrinthiens uſoient de Poires,
Et d'autres ſelon nos Hiſtoires
Ne mangeoient rien que des Poiſſons,
Qu'ils prenoient à leurs Hameçons,
Dont il ſe frottoient la Babine,
Comme diſent Solin & Pline,
Herodote, Strabon, Ælian,
Mela, Philoſtrate, Arrian :
Neãtmoins quoy que les premiers hõmes,
Plus ignorants que nous ne ſommes,
Fuſſent aſſez neceſſiteux,
Cependant Meſſieurs les Hebreux
Mangeoient du pain pendant leur vie,
Puiſqu'ils quitterent leur Patrie
Sterile en Bleds, Fruits & douceurs
Pour en aller chercher ailleurs ;

Mais comme de façon diverſe
Par tout s'eſtablit le commerce,
De meſme l'uſage du pain
Fut plus commun au genre humain,
Et comme en temps de Paix & Guerre
Un ſeul homme deſſus la terre
N'en pouvoit eſtre l'Inventeur,
Il eût auſſi plus d'un Autheur,
Cerés cette Deeſſe Antique
En inſtruiſit le peuple Attique,
L'enſeigna chés les Siciliens,
Ainſi que chés les Italiens:
Habide Roy fît en Eſpagne
Cultiver Iardin & Campagne,
Et Triptoléme aux Eleuſins,
Et Saturne chés les Latins,
Où la terre eſtoit toute en friche
Y firent faire Pain & miche:
Enfin chaque Peuple divers
Eût ſon Autheur dans l'Univers,
Qui prit la peine de l'inſtruire
De faire le pain & le cuire:
Mais les premiers de tous d'entr'eux
Ont eſté Meſſieurs les Hebreux,
Qui de Noé ſceurent la mode
De faire un pain bon & commode,
Noé l'apprit des Peres vieux,
Gens qui furent laborieux,
Et vivoient devant le Déluge,
Et ceux cy comme ie preiuge

L'apprirent d'Adam & Caïn,
Pere pécheur & fils malin,
Qui furent les premiers du monde,
D'où vient cette viande feconde,
Que leur enſeigna le bon Dieu
Pour les maintenir en tout lieu,
Viande propre à nôtre nature
Plus qu'aucune autre nourriture;
Pour venir comme diſent tous
De meſme origine que nous:
Car le Froment deſſus la terre,
Et que dans les greniers on ſerre
Eſt le Roy ſeul des Vegetaux,
Comme l'homme eſt des Animaux;
Meſme on ſçait par experience
Qu'il vient en plus grande abondance,
Où l'homme fait ſouvent ſon cas
Qu'en d'autres lieux il ne fait pas,
Et que dedans un Cimetiere,
Où corps humains ſont en pouſſiere
Le Blé vient tres abondamment,
Signe que c'eſt un aliment,
Qui ſans faire douleur, ny peine
Eſt bon à la nature humaine,
Qui ne ſe repaiſt point de vent,
Ny d'air, ny d'un ſimple aliment,
Comme la Taulpe fait de terre,
Qui la nourrit & qui l'enſerre,
Le Harang de l'eau de la Mer,
Le Cameleon d'un pur air,

Et du feu vit la Salamandre ,
Choſe que ie ne puis comprendre ,
Puiſqu'il n'eſt aucun Element
Qui nourriſſe parfaitement ,
A moins que dans luy ne reſide
Quelque peu de gras & d'humide :
Car ſi l'Elephant & le Loup
Mangent de la terre beaucoup ,
Ce n'eſt point pour leur nourriture ,
Si telle, ou ſemblable paſture
Ne contient pour faire repas
Quelque peu d'humide & de gras :
Mais ſi le Loup mange la terre ,
C'eſt afin que mieux il atterre ,
Et qu'il abbate le Cheval ,
Ou bien le plus lourd animal :
Si l'Elephant en uſe encore ,
Et que les pierres il dévore ,
Il faut croire certainement
Que ce n'eſt point par aliment ,
Mais pour luy décharger le ventre ,
Et purger l'humeur dans ſon centre ,
Dont il eſt tout à fait impur ,
Et qui le rend meſme ſi dur ,
Qu'à peine il fiente & qu'il urine
Dont cét Animal ſe chagrine :
Ainſi puiſqu'on void clairement
Qu'il n'eſt point de pur Element ,
Qui dans le monde raſſaſie ,
Et qui nous maintienne la vie

A moins que Dieu pour cette fin
Ne faſſe un miracle divin,
Ce ne doit pas eſtre merveille
Si ſa Providence qui veille,
Sur Animaux grands & petits
S'accommode à nos appetits,
Et d'une bonté ſans ſeconde
Dés le commencement du monde,
Elle a fait naiſtre un petit grain
Utile pour faire du Pain;
Grain qu'en François Froment on nomme,
Portant la figure de l'homme,
Comme la Feugere en ſon Tronc,
Quand il eſt un peu gros & long,
Porte les Armes de l'Empire
Mieux faites qu'on ne ſçauroit dire;
Ce qui clairement paroiſtra
A celuy qui le couppera:
Ainſi le Froment que Nature
Produit pour nôtre nourriture
Nous repreſente ſur ſon corps
La forme de l'homme au déhors,
Signe que ce fruit raſſaſie,
Et ſert pour ſouſtenir la vie.

De l'excés du Pain.

Mais encore que de ce grain
L'on compoſe un excellent Pain,
Cependant il faut eſtre ſobre
De crainte de mal & d'opprobre,

Car l'éxcés du Pain ne vaut rien ;
Cauſe du mal & non du bien,
Sur tout s'il eſt de bonne mine,
Et fait d'une blanche farine
Il engendre dans nous des vers,
Qui ſont dangereux & pervers,
Et ſans levain meſme ie jure
Qu'il porte l'homme à la luxure,
Ou dautant qu'un tel aliment
Dans nôtre corps produit du vent,
Ou fait un ſuc mélancholique,
Qui rend l'homme plus impudique,
Car gens de ce temperament
Sont tous paillards extrémement ;
Meſme le bon Pain de Goneſſe,
Et d'autre de pareille eſpece
Qu'on mange ſans ſel à Paris
Fait jetter ſouvent les hauts cris,
Car il produit ſi bien la Pierre
Qu'il en abbat beaucoup par terre,
Comme on l'a ſouvent obſervé ;
Galien parlant du Pain lavé
Dit que les viandes nourriſſantes,
D'un bon ſuc, quoy qu'appetiſſantes,
Quand on en mange tous les iours
Peuvent jöüer de mauvais tours
En bouchant les reins & le foye,
Et comme méchant rabat-joye
Engendrer le calcul auſſi
Par l'humeur, ou ſuc épaiſſi,

Qui coulant mal par tels paſſages
S'endurcit dans fous, & dans ſages.
Or ſelon les doctes eſprits
L'on ſçait que le pain de Paris
Eſt d'une ſi bonne ſubſtance,
Qu'il nourrit puiſſamment la panſe,
Et qu'il luy donne un aliment,
Qui coûle un peu trop lentement,
Sur tout lors que beaucoup on mange,
D'où ie ne trouve pas eſtrange,
Alors que ie vois un Badaut
Plus gros & replet qu'il ne faut,
Qu'on ne guerit point, quoy qu'on die,
Sinon par la phlebotomie,
Qu'on pratique comme un ſecret,
Pour guerir un homme replet.

De la preparation des viandes, & de la diverſe maniere de les appreſter.

Chap. XXVII.

Lixa fovent; ſed frixa nocent, aſſata coërcent,
Acria purgant, cruda ſed inflant, ſalſaque ſiccant.

De la viande boüillie.

La viande boüillie eſt tres bonne
Pour entretenir la perſonne,

Dont le corps plein d'aridité
A beſoin de l'humidité,
Ainſi l'homme ſec & colere
Dans ſon uſage perſevere,
Car un tel mets aſſurément
Luy ſert d'un humide aliment,
Il eſt de coction facile
A ſon eſtomach eſt utile,
Eſt convenable à ſa chaleur,
Paſſe ſans faire de douleur,
Coule aiſément dedans le ventre,
Comme s'il eſtoit dans ſon centre,
Laiſſe dans luy peu d'excrément,
Et maintient le corps doucement.

De la viande fricaſſée.

Ie croy la viande fricaſſée
Aſſés bonne pour la paſſée,
Mais l'uſage n'en eſt point ſain
Suivant l'advis du Medecin,
Quoy que le gouſt ſoit agreable
Pour contenter un homme à table,
Ce qu'elle a d'humide en ſon corps
Ne s'exhale point au déhors,
Quand un Cuiſinier la fricaſſe,
Mais plus encor elle en amaſſe
Boüillant dans la graſſe liqueur,
Dont elle attire la ſaveur,
Doù je conclus & ie proteſte
Qu'elle devient plus indigeſte,

Et par ſon peu d'aſtriction
Qu'elle cauſe l'obſtruction,
Meſme alors qu'elle eſt avalée,
Elle a gouſt de viande bruſlée,
Deſſeiche le ſang puiſſamment,
Où le roſtit inceſſamment,
Et reſtraint l'homme qui l'a mange
S'il ne s'en paſſe, ou ne la change,

De la viande ſuffoquée.

Toute la viande d'apreſent
Qu'on fait ſuffoquer en cuiſant,
N'a jamais de mauvaiſe ſuitte
Pour eſtre égallement bien cuite,
Et dans l'homme le plus caduc
Elle n'engendre qu'un bon ſuc:
Qui ne moleſte point ſa vie
Mais la viande la mieux roſtie,
Que l'on ſerre dans quelque lieu,
Ou que l'on laiſſe auprés du feu,
Et dont on retient les fumées,
Ou bien les vapeurs enfermées
Par l'enveloppe qu'on y met
Ne cauſe qu'un mauvais effet,
Au plus vigoureux perſonnage,
Qui ſouvent la met en uſage.

De la viande roſtie.

Le Roſty ſemble ſec déhors,
Mais il eſt humide en ſon corps,
Pourtant ce n'eſt pas choſe eſtrange
Qu'il ſeiche celuy qui le mange,

Car bien ſouvent en le prenant
Il luy reſſerre le ponant.

De la viande acre.

Alors qu'une viande eſt garnie
D'une picquante acrimonie,
Elle purge le corps ſi bien
Qu'il n'y reſte aprés comme rien:
C'eſt en cela qu'elle eſt puiſſante
Mais elle eſt tres peu nourriſſante,
Ou pour mieux dire point du tout
Cependant quand quelqu'une boult,
Elle eſt ſans force purgative,
Ainſi que dans l'ail il arrive,
Une autre viande bien ſouvent,
Comme dit un Autheur ſçavant,
Purge touſiours quoy que boüillie,
Soit nouvelle, ou bien envieillie,
Et ne donne point d'aliment
A nôtre corps aucunement.

De la viande cruë.

La viande cruë eſt ſi mauvaiſe
Qu'elle n'a rien de bon qui plaiſe,
Soit qu'elle ait tres peu de chaleur
Dans un eſtomach le meilleur,
Ou ne puiſſe eſtre digerée
Dans la perſonne temperée,
Elle engendre des vents mutins
Qui grondant dans les inteſtins
Font ſouvent parler le derriere
D'une dondon de Chambriere.

De la viande ſalée.

Les alimens remplis de ſel,
Soit que ce ſoit leur naturel ;
Ou bien à force de trop cuire
Le plus ſouvent nous peuvent nuire,
Car ils nous deſſeichent ſi fort
Qu'ils nous cauſent beaucoup de tort,
Quoy que ces mets de leur nature
Reſiſtent à la pourriture.
Mais c'eſt aſſés ſur ce ſujet,
Il faut faire un autre projet.

De la chair de Porc & de Mouton.

CHAP. XXVIII.

Eſt Porcina caro ſine vino pejor Ovina,
Si vinum tribuis, tunc eſt cibus & Medicina,
Carnes Porcinæ cum cepis ſunt Medicinæ.

LA chair de Cochon ſans le vin
N'eſt point un aliment benin,
Elle eſt mauvaiſe nourriciere
Et ie la trouve ſi groſſiere,
Que j'eſtime qu'elle vaut pis
Que ne fait la chair de Brebis,
Mais auec le vin elle eſt bonne,
Et tres utile à la perſonne :
Cette boiſſon par ſa vertu
Cuit ce qu'elle a de froid & cru,

Et par ſa force naturelle
Chaſſe ce qu'elle a de rebelle.

Du petit Cochon.

La viande du Cochon de laict
Eſt excellente comme on ſçait,
Mais comme elle eſt tres peu ſolide,
Et qu'elle eſt glaireuſe & humide
On la farcit à cette fin
Avec Hyſſope, Sauge & Thim,
Pour qu'elle ait plus de ſeichereſſe.

Des Sangliers.

Les Sangliers ſont de meſme eſpece
Mais ayant moins d'humidité,
Leur chair a bien plus de bonté,
Pour vivre en Animaux Sauvages
Dans les Foreſts & les Bocages.

Des jeunes Pourceaux.

Les Pourceaux d'un an, ou de deux
Sont tellement alimenteux,
Que Galien dit dans ſa Methode
Qu'il n'eſt rien qui ſoit ſi commode
Que la chair de Porc au repas
Pour faire un homme gros & gras,
S'il a la force de la cuire,
Sans qu'elle ait pouvoir de luy nuire,
Non plus auparavant qu'aprés:
Leur viande approche de plus prés
De la ſaveur de chair humaine,
Si foy nous fait le grand Galene,

Ou bien pour mieux dire Galien,
Pour moy ie n'en aſſûre rien,
Sinon qu'ils ſont durant leur vie
Incommodés de Ladrerie,
Et que Iuifs, ny Mahometans
N'en mangent iamais en tout temps;
Ie n'en veux pas dire autre choſe,
Devine qui voudra la cauſe.

De la diverſité des Cochons.

Les Cochons non châtrez & vieux
N'ont rien qui ſoit delicieux,
Au contraire leur nourriture
Eſt tres perverſe à la Nature,
Soit qu'ils ſoient roſtis, ou boüillis;
C'eſt un fort mauvais patroüillis:
Ceux qui paiſſent ſur les Montagnes
Sont meilleurs que dans les Campagnes;
Et l'on ne doit prendre leur chair
Rien que pour la bonté de l'air,
Mais pour le Lard & pour la graiſſe
L'on doit pluſtoſt mettre la preſſe
A faire la recherche exprés
De ceux qui vivent aux Mareſts,
De qui la viande ſucculente
Fait touſiours la ſouppe excellente.

Des Pourceaux de divers Païs.

Les Porcs de l'Iſle Sainct Thomas
Vallent mieux qu'Oyſeaux delicats
Pour manger avec la Salade,
Meſme on tient que chaque malade

Fait chere entiere à ſes repas,
De ces Animaux gros & gras,
Qu'en temps de perte, ou bien de lucre
On nourrit des Cannes de ſuccre;
Dans la Chine les Porcs ſont bons,
Ils valent mieux que les Moutons
De la plus fertile Campagne,
Qui ſe rencontrent dans l'Eſpagne,
Mais grace à Dieu j'ay le pouvoir
De le croire ſans l'aller voir,
Car la choſe eſt aſſez plauſible,
Et ne paroiſt pas impoſſible.

De la chair de Mouton.

Cependant la chair de Mouton
Vaut mieux que viande de Cochon
Quoy qu'on en die & qu'on en gronde,
C'eſt le dire de tout le monde:
Pour moy j'ayme bien un eſcot
Où ſe trouve épaule & gigot,
Et quoy qu'un Iambon de Mayence
Soit bon dans un plat de Fayence,
Pourtant un membre de Mouton
N'eſt pas mauvais quand il eſt bon,
Et ſans que ma Muſe te flatte
C'eſt une une piece delicatte
Qu'en mangeant ſouvent bien & beau
N'engraiſſe pas mal un muſeau.

De la diverſité des Moutons.

Des Moutons les uns portent cornes,
Par fois blanches, & par fois mornes,

D'autres en ont deux, d'autres plus,
Les autres ne ſont point cornus,
Tels ſont les Moutons d'Angleterre,
Quand ils paiſſent en bonne terre:
L'on tient ceux du Perou ſi beaux,
Qu'ils ſont auſſi grands que des Veaux,
Et portent quand ils ſont en âge
Comme des Chevaux de bagage.

Des qualitez des Moutons & de leur chair.

Les Moutons ſont fort temperez,
Ils ſont doux, ils ſont moderez,
Leur chair eſt aſſés ſavoureuſe,
Et preſque point excrementeuſe,
Elle nourrit abondamment,
Et ne cauſe point de tourment,
Ils ſe plaiſent ſur les Montagnes
Beaucoup plus que dans les Campagnes.

Des Moutons chaſtrez, & des Brebis, des Agneaux & des Beliers.

Moutons chaſtrez d'un an, ou deux
Ont un ſuc aſſez ſavoureux,
Et ſervent à la creature
D'une excellente nourriture:
Aprés eux ſuivent les Agneaux,
Qui ſont d'agreables morceaux
Pour flatter les bouches friandes,
Qui n'aiment que les bonnes viandes.

La chair de Brebis vient aprés,
Mais c'eſt un aſſez méchant mets,
Pour un homme dont la Babine
Se plaiſt à la bonne Cuiſine,
Sans laquelle en toute ſaiſon
Le drolle eſt plus ſot qu'un Oyſon.
La chair des Beliers eſt la pire,
Et ne peut ſervir à vray dire,
Pour ſentir trop fort le Bouquin,
Qu'à nourrir un pauvre coquin.

De la chair de Cochon mangée avec oignon en beuvant du vin.

La viande des Porcs eſt exquiſe
Et quand avec vin elle eſt priſe
Elle nous ſert abondamment
De Medecine & d'aliment,
Aux iours maigres & non de jeûnes,
Pourveu que ce ſoient Pourceaux jeunes,
Qu'ils ſoient graſſets & bien roſtis,
Appreſtez & bien aſſortis,
Mais pour faire la ſaulce entiere
Et diſſiper l'humeur groſſiere,
Que l'on y mette un peu d'oignon,
Un tel mets deviendra ſi bon,
Qu'il ſervira de Medecine
Pour le ventre & pour la poitrine,
Et de plus il ſe cuira mieux
Sans laiſſer rien de vicieux,
Car c'eſt un fort méchant regalle
Que la chair de Cochon qu'on ſalle

Pour la manger durant tout l'an,
Et quiconque en uſe à ſon dam,
S'il n'a la force comme il penſe
De la digerer dans ſa panſe,

Des inteſtins des Cochons & des autres Animaux.

CHAP. XXIX.

Ilia Porcorum bona ſunt, mala ſed reliquorum.

LEs trippes de Cochon ſont bonnes,
Diſent quantité de perſonnes,
Et Galien nous dit avec eux
Qu'il n'eſt rien de ſi ſavoureux,
Quand bonnes gens un peu prodigues,
Nourriſſent Pourceaux avec figues,
Ce qu'on peut avec liberté
Faire ſans prodigalité
Aux lieux où figues ſont communes,
Comme en ce Païs ſont les Prunes:
Car figue ſeiche eſt un fruit bon
Pour bien engraiſſer un Cochon,
Nous dit le bon homme Ariſtote,
Dans un lieu que point ie ne cotte.
Ainſi boudins de Cochon gras,
Sont ſi loüables au Repas
Que pour la bonté de leur graiſſe,
C'eſt un mets de Prince & Princeſſe,

Quand le Pourceau durant tout l'an
Ne ſeroit nourry que de Glan ,
Ou ſi vous voulez que d'Avoine ,
Qui refont bien ſon peritoine ,
Et rendent plus gros ſes boyaux
Que ceux des autres Animaux ,
Qui ne ſont pas ſi bons pour vivre ,
Et pour parler clair comme un Livre
L'on ſçait que plus les Inteſtins
De ſang & de graiſſe ſont pleins ,
Plus ils paſſent pour viande exquiſe
D'une agreable friandiſe.
Or les inteſtins des Pourceaux
Plus que des autres Animaux ,
Sont remplis de ſang & de graiſſe :
Il faut donc qu'un chacun confeſſe
Qu'ils ſont beaucoup plus ſavoureux
Que ceux des Moutons & des Bœufs ,
Et meilleurs pour la nourriture
De toute humaine creature :
Ainſi donc Meſſieurs les Capots ,
Soyés plus ſages & moins ſots ,
Mangez des Boudins & Saulciſſes
Qui ne ſoient point trop plein d'épices ,
Car ils ſont bons au Cabaret
Pour boire vin blanc & clairet ,
Ce n'eſt point une choſe fauſſe ,
Mais voulez-vous une autre ſaulce ,
Ou pour mieux dire un autre mets ,
Le Gras-double n'eſt pas mauvais;

C'eſt le fonds de leur ventricule,
Que l'on peut manger ſans ſcrupule,
Auſſi bien que celuy des Bœufs,
Dont la chair eſt graſſe entre deux,
Tendre, jeunette & bien friande,
Et pour tout dire bonne viande:
Mais ie croy les fraiſes de Veaux
Et des Chévreaux & des Agneaux,
Pour eſtre pleines de glandules
Meilleures que ces ventricules,
Car ils ſont d'un gouſt ſavoureux,
Ils n'ont rien qui ſoit dangereux,
Et quoy qu'ils ſoient à la nature
D'une petite nourriture,
Pourtant ie connois un friſé
Qui ce mets n'a pas mépriſé,
Méme qui bien ſouvent encore
N'en mange pas mais le dévore,
Alors que d'excellent Piot
Il lampe à tire-la-rigot.

De la chair de Veau.

Chap. XXX.

Sunt nutritivæ multum carnes vitulinæ.

I'Eſtime fort la chair de Veau
Pour faire un ſang bon & nouveau,
C'eſt une viande nourriſſante,
Au gouſt gracieuſe & plaiſante,
Et bonne pour les eſtomachs,
Qui ſont foibles & delicats:
Car aiſément on la digere,
Comme une viande fort legere,
Galien homme de grand credit,
Nous l'aſſûre aſſés quand il dit,
Que les chairs des Veaux ſont tres ſaines,
Qui n'ont que ſix, ou huit ſemaines,
Qu'elles ſont un bon aliment,
Et qu'on les cuit facilement:
Le grand Avicenne propoſe
En quelque lieu la meſme choſe,
Diſant que les chairs des Chévreaux,
Des Veaux & des petits Agneaux
Sont d'une ſaveur agreable,
Ne produiſent qu'un ſang loüable,
Et rendent le corps gros & gras,
Quand l'on en uſe à ſon repas:
En effet ces chairs font merveille,
Et ſont de bonté ſans pareille,

Pour

Pour maintenir pendant long-temps
Un homme dans ſes jeunes ans,
Et pour chaſſer la maladie,
Qui veut détruire nôtre vie,
Car le Veau ne fait aucun tort,
Amollit & rafraîchit fort,
Et fait foirer plus à ſon aiſe
Un conſtipé, ne luy déplaiſe:
Veaux âgez de neuf à dix mois,
Sont des mangers dignes de Roys,
Si l'on donne, dit mon Hiſtoire,
A ces beſtes du laict à boire,
Et des Oeufs frais pareillement
Pour les nourrir plus tendrement.

De la chair de Taureau, de Geniſſe, & de Bœuf.

La chair de Taureau n'eſt pas bonne,
Elle nuit à toute perſonne,
Et ſon ſang meſme eſt ſi malin,
Qu'il fait mourir comme un venin;
Puiſque Themiſtocle homme ſage
Mourut d'un ſemblable breuvage:
La chair de geniſſe & de Bœufs
Vaut mieux à manger que des Oeufs;
Sur tout la tranche & la poitrine,
Sont excellentes en Cuiſine,
Et le Simier & l'aloyau
Sont bons à farcir le boyau;

Enfin en tout temps l'on en mange,
L'Eſté, l'Hyver & la Vandange;
Mais qu'on prenne Longe de Veau,
Et la Roüelle au renouveau.

Des parties des Animaux à quatre pieds.

Chap. XXXI.

Corda ſuillarum ſunt auctio triſtitiarum,
Splen quoque ſpleniticis, eſt manſus ſæpè ſalubris,
Diſſuadentur edi renes, niſi ſolius hædi.

ENcor que nos Salernitains
Ne parlent que de ratte & reins,
Et de cœur de Bouc & de Truye,
Toutesfois il me prend envie
Pendant que ma Muſe eſt en jeu
D'en dire davantage un peu;
Pour donc faire honneur à la beſte
Ie vais commencer par la teſte,
Non d'un animal ſeulement,
Mais de pluſieurs enſemblement.

De la Teſte en general.

La Teſte de Bœuf & de Chévre,
D'Agneau, de Veau, Cochon & Liévre,
Eſt d'un ſuc épais & viſqueux,
Qui de luy-meſme eſt froidureux
Et pourtant nourrit bien un drille
Qui mange de cette beatille,

Car le foye aſſés aiſément
En fait du ſang abondamment :
Or diſons un mot des parties
Dont ces teſtes ſont aſſorties.

De la Langue.

La Langue eſt un certain morceau,
Plus délicat & bon que beau ;
Elle eſt ſpongieuſe & humide,
Gluante, épaiſſe & non ſolide,
Et bonne à charmer nos muſeaux,
Quand elle eſt d'aucuns Animaux,
Car de Langue de Bœuf ſalée
La perſonne eſt bien regalée,
Cependant la Langue de Veau
Eſt encor un meilleur morceau,
Pour le gouſt & la nourriture,
Elle eſt plus friande & moins dure :
Mais i'exalte d'un plus haut ton
La douce Langue de Mouton,
Qu'on doit manger par excellence
Eſtant meſme en convaleſcence.

Des Yeux.

Les Yeux de Veau par deſſus tous
Sont plus délicats & plus doux.
Pour eſtre mols & pleins de graiſſe,
Auſſi c'eſt où l'on met la preſſe,
Car dedans la teſte des Veaux
Les Yeux ſont les meilleurs morceaux.

Des Oreilles.

Pour nourrir de ſaines perſonnes,
Oreilles de Cochon ſont bonnes,
Lors que c'eſt un jeune Pourceau:
L'on vante encor celles de Veau
Dont on peut manger à ſon aiſe
N'ayant rien du tout qui déplaiſe,
Mais Oreilles d'un vieux Cochon
N'ont jamais rien de beau, ny bon,
Avec Beurre, Sel & Vinaigre,
Sur tout ſi l'Animal eſt maigre,
Ce mets fait plus de mal que bien,
Et vaut pis que Serpent & Chien.

De la Iouë.

La Iouë & délicatte & tendre,
Que pour bien choiſir il faut prendre
Doit eſtre de Cochon, ou Veau,
Ce n'eſt pas un mauvais morceau.

De la Cervelle.

Mais pour venir à la Cervelle,
Elle n'a rien de bon dans elle,
Si ce n'eſt qu'en toute ſaiſon
Elle ſert contre le poiſon,
Par ſon humidité viſqueuſe,
Qui l'a rend ſi peu ſavoureuſe
Que l'on peu tres utilement
S'en ſervir au vomiſſement,
Cervelle de Veau, Porc & Liévre,
Valent mieux que cerveau de Bievre.

Du Palais & du Muſeau.

Le Palais du Bœuf eſt tres bon,
Mais quant au Muſeau de Cochon,
Galien qui dit touſiours merveilles
L'éleve au deſſus des oreilles,
Et l'abbaiſſe au deſſous des pieds;
Qui ſont deux meilleures moitiés
Que n'eſt un Muſeau dur à cuire,
Qui par ſa dureté peut nuire.

Du Cœur.

Le Cœur des Pourceaux en tout temps
Rend les hommes plus mécontents,
Il accroiſt dans eux la triſteſſe,
Qui les tourmente, & qui les bleſſe,
Et les fait s'ils ſont ratteleux
Encor plus chagrins & hargneux;
Il empeſche que ne s'écarte
D'un pauvre corps la fiévre quarte,
Et rend le mal plus dangereux
Du Scorbutique & du Lepreux:
En effet le ſçavant Plutarque
Nous en donne une grande marque,
Quand il aſſûre que les Porcs
Au ventre dedans & déhors,
Ont preſque tous pendant leur vie
Quelques ſignes de Ladrerie,
Au moins ſuis-je aſſuré d'un point
Qu'à la langue ils n'en manquent point,
Que leur cœur tres mal ſe digere,
Que ce n'eſt point viande legere

Et qu'il laiſſe un gros aliment,
Qui paſſe dans nous lentement.

Du Poulmon.

Le Poulmon chaud de ſa nature
Eſt de ſeiche temperature,
S'il eſt dans l'Animal vivant,
Nous dit Platine Autheur ſçavant,
Mais mort il eſt froid & humide,
Et d'un aliment peu ſolide,
Il eſt facile à digerer:
Les poulmons qu'on doit deſirer,
Et qu'il faut plus mettre en uſage
Sont d'Animaux d'un moyen âge,
Comme de Mouton & de Veau,
De jeune Porc & de Chévreau.

Du Foye.

Le Foye eſt un certain viſcere
Où l'on ne doit mettre l'enchere,
Il fait un ſuc un peu groſſier
Quand il paſſe par le goſier,
Eſt aſſés difficile à cuire,
Et de quoy ie te veux inſtruire,
C'eſt qu'il fait un ſang trop épais,
Qui coule lentement aprés,
Toutesfois l'on peut avec joye
Manger au repas quelque Foye,
Sçavoir de Cochon & de Veau,
Et du Mouton & du Chévreau,

Qui rend la veuë & claire & nette.

De la Ratte.

La Ratte eſt de ſaveur aigrette,
Et ſe remplit à tout moment
D'un ſuc groſſier extrémement,
D'où ie l'eſtime peu de choſe,
Encor que nôtre Ecole en cauſe:
La Ratte d'un jeune Pourceau,
D'un Veau, d'un Mouton, d'un Chévreau
Paſſe pour la plus excellente,
Pour la plus ſaine & ſucculente,
Et plus elle eſt rouge en couleur,
Plus on la tient d'un ſuc meilleur:
Ce viſcere par reſſemblance
Donne aux maux de Ratte allegeance,
Ainſi la Ratte d'un Aſnon
Pour cét effet eſt en renom,
D'un petit Chévreau, d'une Chévre,
D'un Chien, d'un Renard, & d'un Liévre:

Des Reins.

Les Reins ſont ingrats au Palais,
Ils ſont d'un ſuc aſſés mauvais,
Qu'on cuit mal quand on les avale,
Mais qui veut en faire regale,
Qu'il prenne les Reins d'un Chévreau,
D'un jeune Mouton & d'un Veau.

Des Teſticules.

Quant à Meſſieurs les Teſticules,
Ce ſont certaines particules,

Que femmes ne haïſſent pas
Aprés & devant le repas ;
Mais pour Teſticules de beſtes
Elles ne leur font point de feſtes,
S'ils ne viennent de bons Agneaux,
Ou bien de jeunes Animaux.

De la Matrice.

Ie ne dis rien de la Matrice,
Sinon qu'elle eſt nôtre nourrice
Et ie croy que de toute part
Il n'eſt ny jeune, ny vieillard,
Qui n'aime bien pendant ſa vie
Et ſa Nourrice & ſa Patrie :
Cependant pour jeune & caduc
La Matrice eſt d'un mauvais ſuc,
Qui le plus ſouvent luy peut nuire,
Cela ſuffira pour l'inſtruire.

Des Inteſtins.

Mais pour paſſer aux Inteſtins,
Ie dis qu'ils ſont bons aux Feſtins :
Des petits on fait des Saulciſſes
Avec chair & fines Epices,
Et des gros ſont faits Cervelats,
Qui ſont excellents aux répas :
Cependant qui voudra bien faire,
Qu'il en faſſe petite chere,
Car ce ſont mets en verité
Fort nuiſibles à la ſanté.

Du Meſentere.

Le Meſentere, ou bien la Fraize
N'eſt pas une viande mauvaiſe;
L'on eſtime celle de Veau
En tous lieux comme un bon morceau,
Pour ſa graiſſe & pour ſes glandules,
Mais auſſi hors ces particules,
Elle n'a rien de beau, ny bon
Pour le jeune homme & le barbon.

De la Mammelle.

La Tetine, ou bien la Mammelle
N'eſt pas une viande nouvelle,
Quiconque l'aime en peut manger,
Sans en recevoir du danger,
Quand elle eſt de Vache, ou de Truye:
Mais ma Muſe à preſent s'ennuye,
Et me vient dire d'un haut ton
Qu'elle a bien un autre teton.

Des Oyſeaux qui ſont bons à manger.

CHAP. XXXII.

Sunt bona Gallina, Capo, Turtur, Sturna, Colũba,
Quiſcula cum Merula, Phaſianus & Ortygometra,
Frigellus, Perdix & Otis, Tremuluſq; Amarellus.

Ces Oyſeaux ſont tres bons, la tendre Tourterelle,
La Poulle & le Chappon, le Merle, & l'Eſtourneau,
Le Pigeon, le Phayſan, l'Outarde & la Sarcelle,
Le Friſon, la Perdrix, la Caille & le Vanneau.

De la Poulle & des Poulets.

POur faire un plantureux repas,
Amy voicy des Oyſeaux gras,
Que nôtre Ecole nous envoye,
Il faut les manger avec joye:
Mais auparavant d'y toucher,
Conſiderons quelle eſt leur chair.
Qu'une Poulette a bonne mine,
Qu'elle eſt excellente en Cuiſine,
Et cuitte avec Porreaux au pot,
Qu'on en peut faire un bon écot,
Quand elle eſt jeune & bien graſſette,
Et qu'elle a la plume noirette,
Sur mon Dieu c'eſt le meilleur mets,
Que l'on puiſſe manger iamais,

Pour bien entretenir la trogne
De l'homme ſobre & de l'yvrogne:
Mais il ne nous faut pas auſſi
Oublier les Poulets icy,
C'eſt une viande incomparable,
Pour ſe regaler à la table,
Et pleine d'un excellent ſuc,
Pour Roy, Prince, Seigneur & Duc:
Car un Poulet à chair doüillette
Vaut pour le moins une Poulette,
Pour donner un bon aliment,
Qui laiſſe au corps peu d'excrément,
Et faire un ſang qui ſoit loüable,
Et nous puiſſe eſtre convenable.
La Poulle pourtant pleine d'Oeufs,
Eſt un mets aſſés ſavoureux,
Quoy qu'elle ſoit moins excellente,
Et d'une ſaveur moins plaiſante
Que celle qui n'en a point fait.
Mais ie veux t'apprendre un ſecret,
Son eſtomach mis en pouſſiere
A la vertu particuliere,
Auſſi bien que le Cotignac
De fortifier l'eſtomach,
Quand avec le vin on l'avale,
C'eſt une recepte Royale.

De la chair de Poulle & de ſon boüillon.

Sa chair vaut mieux que chair de Cocqs,
Qui jamais ne ſont gras, ny gros:

Arnauld tient qu'elle eſt merveilleuſe
A gens dont la vie eſt oyſeuſe,
Et méme excellente à manger
A ceux dont l'eſprit eſt leger,
Elle fait la voix nette & claire,
Et meilleure qu'à l'ordinaire,
Donne une plus vive couleur,
Retire un homme de langueur,
Engendre dans luy la ſemence,
Et la cervelle en abondance,
Son boüillon doux & ſavoureux
Sert de Medecine aux Lepreux;
Pour eſteindre leur bile noire,
Qui touſiours les excite à boire.

Du Sel de Poulle.

Le Sel de la Poulle eſt ſi bon
Qu'il aide à la conception,
Excite aux amoureuſes flammes
Hommes, garçons, filles & femmes;
Diſſipe les groſſes humeurs
Qui dans le corps font des tumeurs,
Guerit morſure de vipere
Comme un puiſſant alexitere,
Et par un effet ſans égal,
Il fait mourir cét animal;
Si foy nous fait un certain homme,
Que ie ne ſçay pas comme on nomme,
Sa doſe eſt d'une drachme à deux,
Fais en l'épreuve ſi tu veux,

Mais prens en une iuſte doſe,
Pour voir & l'effet & la cauſe.

Des Teſticules de Cocq.

Les Teſticules d'un Coquet
Sont encore d'un bon effet,
S'il n'a point ſenty le délice
Qu'on gouſte en l'amoureuſe lice;
Ils peuvent remettre en vigueur
Un malade tout en langueur,
Qui depuis long-temps eſt tabide,
Et dont le corps eſt tout aride:
Ils rendent auſſi genereux
Un homme au combat amoureux,
Et font qu'il cultive ſans peine
Le champ de la nature humaine,
Dont ventre dévient rondelet,
Ou petit pompon tendrelet,
Ou bien ſi vous voulez pomponne
En neuf mois de temps ſe façonne.

Du Boüillon de chair de Cocq.

Le Boüillon d'un Cocq vieux & roux,
Qui ne craint ny combats, ny coups,
Grand, genereux, diſpos, alaigre,
Et qui de ſa nature eſt maigre,
Eſt aſſés medicamenteux,
Pour des malades ſouffreteux,
De ratte, de reins & de foye,
Qui preſqu'ont perdu toute joye,
Comme un boüillon aperitif,
Qui de ſoy-meſme eſt purgatif.

Du Chappon.

Le Chappon eſt le Cocq Eunuque
A qui l'on a couppé la nuque,
Et qu'aprés pour manger ſa chair
L'on engraiſſe durant l'Hyver ;
Un tel Oyſeau mis à la broche,
N'a guere de mets qui l'approche,
Car c'eſt un manger excellent
Pour le vieux & le vert galant,
Il vaut encor mieux que la Poulle,
Et n'en vois pas un qui s'en ſaoulle,
I'entens qui ſe laſſe jamais
De manger d'un ſi friand mets,
Qui le charme & qui le recrée,
Ainſi qu'une viande ſucrée,
Que l'eſtomach cuit à plaiſir,
Et qui fait ſon plus doux deſir.

De la Tourterelle.

La Tourterelle eſt une viande,
Bonne & paſſablement friande,
Dont l'on peut en tout temps manger ;
Si l'on veut ſans aucun danger,
Celle qui vit dans les Campagnes
Vaut mieux que celle des Montagnes,
Elle eſt d'un ſec temperament,
Mais on la digere aiſément,
Et donne bonne nourriture,
Encore qu'elle ſoit plus dure

Que le Pigeon, ny la Perdrix,
Et qu'elle ſoit à plus vil prix:
De plus elle eſt deſſiccative,
Et d'une puiſſance aſtrictive:
Partant Monſieur le conſtipé
N'uſe point de ce recipé,
Mais quand tu vas trop à la ſelle
Mange la chair de Tourterelle.

Du Sel de Tourterelle.

Son Sel guerit rougeur des yeux,
Et ce remede pretieux
Rend nôtre veuë auſſi plus claire
Mis avec miel & jus d'éclaire,
Mais en eau de miel ſeulement
Il l'a conſerve longuement,
Remet la luette tombée,
Alors qu'elle en eſt imbibée;
Car ſans luy cauſer de douleur
Il détache ſi bien l'humeur,
Qui relâche cette partie,
Qu'en ſin il l'a rend guarantie.

De l'Eſtourneau.

Le Samſonnet, ou l'Eſtourneau
Paſſe auſſi pour un bon Oyſeau,
Si ce n'eſt qu'il vit de ciguë
Mais encor que ce poiſon tuë,
Cependant quand il l'a mangé
Le venin devient tout changé,
Et pour lors n'a plus la puiſſance
De nous faire la moindre offence,

En mangeant chair de Samſonnet,
Qui n'a point un mauvais effet,
Au moins pour moy qui point ne flatte
Ie la trouve fort delicate,
Et i'en ferois un bon repas,
S'il ne parloit, car en ce cas,
S'il diſoit Madame Charlotte
Verſe du vin, trouſſe ta cotte,
Ie garderois pour compagnon
Mon gaillard Samſonnet mignon;
Quoy que ſa chair ſoit agreable
Pour faire un bon repas à table,
Et chaſſer le calcul des reins,
Dont autrefois ie me ſuis pleins.

Du Sel d'Eſtourneau.

Son ſel de bonté ſans pareille
Avec eau de vie à merveille
Fait ſuër quand on eſt au lict,
Avec ſa graiſſe il amollit
Les nerfs racourcis dans un membre,
Quand on le frotte dans la Chambre
Vis à vis d'un feu qui ſoit bon:
Il ſoulage auſſi le barbon
Qu'afflige la goutte cruelle,
Iuſques aux creux de la moëlle,
Et ſert aux membres amaigris
Qu'en peu de temps il rend gueris.

Du Pigeon.

Le Pigeon, ou la Colombelle,
Dont i'aime bien la cuiſſe & l'aiſle,

N'a pas tant mauvaiſe façon,
Pour bien regaler un garçon,
Avec encor quelqu'autre choſe,
Car ce ſeroit petite doſe
De n'auoir qu'un Pigeon roſty,
Quand on a le ventre applaty;
Pour moy qui rien ne diſſimule,
Un eſt peu pour mon ventricule,
Ie trouve qu'un vaut moins que deux,
Quoy que les Pigeons ſoient fiévreux,
Car ils cauſent fiévres diverſes,
Comme les chaudes & les tierces:
Ils ſont bons pour eſtre un peu chauds
A gens qui ne ſont point ribauds,
Ils leurs échauffent la caillette,
Et leur font chercher la fillette,
Dont ſon ventre aprés bien & beau
Produit un joly fruit nouveau,
Qui ne provient point de l'eau Roſe,
Mais de l'eau de quelqu'autre choſe;
Ainſi Pigeons ne ſont pas ſains,
Quand on a des chaleurs de reins,
Et qu'on a maux d'yeux & de teſte.

Des Pigeonneaux.

Les Pigeonneaux que l'on appreſte,
Nourriſſent pourtant un garçon
D'une belle & bonne façon,
Ils ſont de coction facile,
Il les convertit en bon chile,

Et ſont meilleurs qu'en autre temps
Durant l'Automne & le Printemps.

Du choix des Pigeons.

Or les Pigeons qui ſont ruſtiques,
Vallent mieux que les domeſtiques,
Dont l'on eſtime moins la chair,
Pour ne vivre point en bel air:
Mais les Pigeons & Tourterelles,
Soit les maſles, ou les femelles,
Si toſt qu'ils ont un an, ou deux,
Ils n'ont plus rien de bon dans eux,
Pour leur chaleur & ſeichereſſe
Qui nous cauſe de la détreſſe.

De la Caille, & des Cailleteaux.

La Caille eſt d'un ſuc ſans égal,
Mais elle eſt ſujette au haut mal,
Et ſe répaiſt de plus encore
Aſſés ſouvent de l'hellebore,
D'où beaucoup ont opinion
Qu'elle fait la convulſion:
Pourtant ſa chair n'eſt point mauvaiſe
Pour nourrir un homme à ſon aiſe,
Et croy qu'un plat de Cailleteaux
Vaut autant comme un de Perdreaux:
Car ils ſont bons par excellence,
Et d'une agreable ſubſtance.

Du Sel de la Caille.

Son Sel avec eſprit de vin
Pris quelque temps ſoir & matin,

Quand on en veut uſer, arreſte
Les grandes fluxions de teſte :
Car il conſume & ſeiche l'eau
Qui ſe trouve dans le cerveau,
Et d'une perſonne oublieuſe
Rend la memoire plus heureuſe.

Du Phaiſan.

Le Phaiſan eſt un bon Oyſeau,
Propre pour charmer un muſeau,
Il eſt ſur tout aymé des Dames,
Qui pour bien eſteindre leurs flâmes,
Voudroient voir tous les iours de l'an
Leurs marys changés en Faiſan :
L'on tient que c'eſt le Cocq ſauvage,
Et qu'il eſt d'un fort beau plumage,
Au moins c'eſt le dire de tous,
Et qu'il eſt bien ſujet aux poux,
Mais ie ſçay que ſa chair eſt chere,
Et que pour faire bonne chere,
S'il n'eſt ſaulce que de cherté,
Le Phaiſan doit eſtre achepté :
C'eſt un manger digne d'un Prince,
Pour avoir la chair tendre & mince,
Et d'un gouſt exquis & friant,
Si ce mets ne couſtoit pas tant.

Du Merle.

Le Merle eſt bon pour la colique,
Et pour le flux diſenterique,
Sa chair delicatte à manger
Ne peut apporter du danger

Qu'aux malades d'hemorroides,
Qui n'en doivent point eſtre avides,
De crainte d'accroiſtre leur mal
Par ce volatil animal,
De qui la viande eſt excellente,
Vn peu dure, mais ſucculente,
Et qui pourtant n'eſt rien au prix
De l'incomparable Perdrix.
Ces Oyſeaux ont un beau ramage,
Iaune eſt leur bec, noir leur plumage,
Et les blancs, à ce que l'on dit,
Sont au Mont Cilene en credit.

Du Raſle.

Le Raſle eſt Pere, ou Roy des Cailles,
Comme diſent quelques canailles,
Pour les conduire ſur la Mer,
Quand elles s'en vont en Hyver,
Et les reconduire de meſme
Au Printemps avec ſoin extréme,
Il eſt de pareille couleur,
Mais ce n'eſt pas un mets meilleur,
Il a les pieds d'une autre taille,
Et le bec plus long que la Caille,
Et chante auſſi bien à peu prés
Que les Grenoüilles des Mareſts.

Des Perdrix.

Les Perdrix, ſoient rouges, ou griſes,
Sont d'excellentes friandiſes,
Pour charmer un gouſt delicat,
Friand à peu prés comme un Chat,

Qui dans les Champs court à la Chaſſe,
Afin de farcir ſa carcaſſe,
Leur viande en nous fait un bon ſuc.

Du fiel de Perdrix.

Leur fiel guerit du mal caduc,
Et cataracte qui commence,
L'on vante encor ſon excellence
Pour rendre les yeux plus aigus,
Et plus penetrans qu'yeux d'Argus,
Et pour ſoulager la memoire,
Si plus haut que n'eſt la machoire
L'on veut s'en frotter chaque mois,
L'un & l'autre temple deux fois.

De la moëlle, & de la chair de Perdrix.

Leur moëlle eſt auſſi propice
A gens travaillez du jauniſſe,
Et leur chair qui nourrit nos corps,
Et les rend la moitié plus forts,
Eſt excellente aux phlegmatiques,
Ayde aux perſonnes hydropiques,
Excite Amans & Favoris
A ſuivre l'amour de Cypris,
Et produit dans nous cette graine
D'où naiſt la creature humaine,
Dont femme ſelon ſon deſir
A le profit & le plaiſir,
Et nous au dépens de nos veines,
Nous en avons toutes les peines.

Du Sel de Perdrix.

Le Sel qu'on tire des Perdrix
Contre la gravelle eſt ſans prix,
Il aide à digerer la viande
Dans une perſonne gourmande,
Qui mange plus qu'elle ne doit
Corrobore l'eſtomach froid,
Et par ſa force ſinguliere
Il inciſe l'humeur groſſiere,
Sa doſe eſt de huit, ou dix grains
Excellente aux douleurs de reins,
La prenant dans de l'eau de vie
Pour mieux nettoyer la veſſie:
Ce Sel eſt encor bon aux yeux
Qu'il rend plus clairs & radieux,
Diſſous, ſelon la Medecine,
Dans fiel de Perdrix, ou Geline.

Du Friſon.

Le Friſon eſt un autre Oyſeau
Fort approchant de l'Eſtourneau,
Il eſt de bonne nourriture,
Et ſa viande n'eſt point trop dure
Pour les malades & les ſains:
Il eſt ſi friand de raiſins
Qu'en nos cartiers il ne ſe range,
Que vers la ſaiſon de vendange,
Afin d'en manger à gogo,
Et puis le galant fait dodo.

De l'Outarde, Poule d'eau, Beccaſsines, Francolins, & Gelinotes des Bois.

L'Outarde eſt un Oyſeau de proye,
Plus gros & plus peſant qu'une Oye,
Il ne ſe repaiſt point d'Oyſeaux,
Mais bien de Liévres & d'Agneaux,
Et quoy qu'il ſe plaiſe au carnage,
Il eſt timide de courage :
En effet cét Oyſeau bleſſé
Meurt toſt aprés eſtre offencé :
L'on trouve ſa chair un peu dure,
Et de moyenne nourriture,
Auſſi c'eſt un manger fort plat,
Et l'on feroit un meilleur plat
De Poulles d'eau, de Becaſſines,
De Francolins, de Francolines,
Et des Gelinottes des bois,
Qui ſont morceaux dignes des Roys,
Et croy ſi ma teſte n'eſt folle
Que c'eſt ce qu'entend nôtre Ecolle.

Du Vanneau.

Le Vanneau dont l'on fait eſtat
N'eſt pas encor un mauvais plat,
Sa chair qui n'a point de rudeſſe,
Eſt d'extréme delicateſſe,
Elle engendre peu d'excrément,
Et paſſe auſſi legerement :
Cét Oyſeau porte ſur ſa teſte
Une plume en forme de creſte,

Il a le corps vert & luiſant,
Et tout le reſte aſſés plaiſant,
Et ſa nourriture ordinaire
N'eſt que de vers dont il fait chere.

De la Sarcelle.

La Sarcelle Oyſeau ſans ſoucy
A la chair excellente auſſi,
C'eſt un petit Canard ſauvage,
De qui divers eſt le plumage,
Sa teſte eſt rouge & ſon bec noir;
Son corps eſt agreable à voir:
Mais à manger ie croy ſa viande,
Plus agreable & plus friande.

Du choix des Oyſeaux.

Or pour choiſir les bons Oyſeaux,
Tant ſur terre que ſur les eaux,
Il faut que le Medecin ſage
Conſidere le ſexe & l'âge,
Le vivre & le temperament,
L'air & le lieu pareillement,
Il eſt certain qu'un maſle excelle
Touſiours par deſſus la femelle,
Qu'un jeune Oyſeau vaut plus qu'un vieux
Le ſanguin, que le bilieux,
Celuy des Champs qu'un domeſtique;
Voilà comme il faut qu'on s'applique,
A connoître un mets excellent,
Afin de traitter un galant,
Dont la delicatte caillette
Demande une viande doüillette.

Du Canard.

Chap. XXXIII.

O fluvialis anas ! quanta dulcedine manas,
Si mihi caviſſem, ſi ventri fręna dediſſęm,
Fébres quartanas non renoviſſet anas.

O Canard hoſte de Riviere !
Que d'une agreable maniere,
Ta chair franche comme l'oſier
Coule aiſément dans le goſier,
Si ce n'eſt le mal qu'elle cauſe,
Mais ſi j'euſſe ſceu cette choſe,
De peur d'en eſtre endommagé,
Diable-emporte qui t'euſt mangé :
Quoy que mon ventre euſt eſté vuide,
I'aurois ſceu le tenir en bride,
Car ie vivrois dans le repos,
Sans reſſentir iuſques aux os
Une forte fiévre quartaine,
Qui me donne bien de la peine,
Que tu renouvelles dans moy :
Mais ie te jure ſur ma foy,
I'en ſuis tellement en colere,
Que c'eſt le ventre de ma mere,
Ie n'y retourneray jamais,
Ny pour ſi, pour car, ny pour mais :

Quel rude accés la malle peſte,
S'il me ravient ie te proteſte,
Ie te le dis franc & tout net,
Foüette moy comme un caſcaret,
Et veux conſentir pour ma peine
De ſouffrir la fiévre quartaine,
Voire meſme en dépit de moy,
D'eſtre fait Canard comme toy :
Non, non ce n'eſt point raillerie,
Ie ne te veux voir de ma vie,
Mangeur de Lezards, de Crapaux,
Unique cauſe de cent maux,
Veritable aliment du Diable,
Ne paroiſt iamais ſur ma table,
Ton corps que l'on garde long-temps
Engendre en Eſté des Serpens,
Ou bien des vers en abondance,
Et meſme en temps de peſtilence,
L'uſage du tout n'en vaut rien,
Il eſt auſſi dur qu'un vieux Chien,
Il cauſe une fiévre maligne
Met l'homme en un danger inſigne,
Eſchauffe & deſſeiche ſi fort
Qu'à la fin il donne la mort :
Pour tes Hallebrans patience,
I'en veux manger ſans repugnance,
Et m'en regaler quelquefois,
Quand ils n'ont que deux, ou trois mois,
Ils ſont bons, ils ſont ſans malice,
Et leur chair fait tout mon délice,

Ils engraiſſent bien un muſeau,
Ils font le viſage plus beau,
Car quelqu'un deſſus tout les vante
Pour rendre une coine éclatante,
Et diſſiper auſſi les vents:
Enfin j'aime tes Hallebrans
Dont le corps n'a rien de rebelle,
Au contraire le ventre & l'aile
Ne produiſent qu'un ſuc tres bon
Dans le plus debile barbon,
Et ſans luy cauſer nulle entorſe
Luy donnent meſme de la force,
Mais pour ta viande par Saint Luc,
Elle ne fait qu'un mauvais ſuc,
Quand elle paſſe par la gorge
D'un homme fort comme un Saint George,
Que ſi puiſſamment elle abbat,
Qu'elle le met en pauvre eſtat,
Car dans ſa ratte, & dans ſon foye,
Ce ſuc noiraſtre qu'elle envoye
Luy fait par un triſte revers
Endurer mille maux divers:
Voilà bel hoſte de Riviere,
Ce que nous fait ta chair groſſiere,
Dont ie promets à l'advenir
Entierement de m'abſtenir.

De l'Oyſon.

CHAP. XXXIV.

Auca ſitit coum menſis, Campis Acheloum,
Auca petit Bacchum mortua, viva Lacum.

L'Oyſon eſt un bon animal
De voix propre à faire un ſignal
Il vit ſans haine & ſans envie,
Il veut de l'eau pendant ſa vie,
Et mort il demande du vin,
Par charité pour ſon voiſin,
Qui le dévore ſur la table,
Ainſi qu'un morceau delectable,
Pour cuire ce qu'il a de dur,
D'humide, d'épais & d'impur:
Cependant ſi ſa chair eſt dure,
Elle eſt de bonne nourriture,
Comme dit Celſe en quelqu'endroit,
Mais ſi Savanorole on croit,
Elle eſt humide & chaleureuſe,
Et par conſequent eſt fiévreuſe:
Albert le Grand en quelque lieu,
Ie ne ſçay pas ſi c'eſt par jeu,
L'eſtime ſeiche, froide & dure,
Atrabilaire de nature;
Mais ſoit pour rire, ou tout de bon,
Il parle mal de nôtre Oyſon,

Sans offencer un ſi grand homme,
Puiſque grand par tout on le nomme,
Car luy meſme il ſe contredit,
Et tous Medecins en credit,
Qui ſont d'un ſentiment contraire;
Tortel qui ne ſçauroit ſe taire
Aſſûre qu'en toute ſaiſon
L'Oye eſt meilleure que l'Oyſon,
C'eſt ſa veritable maxime,
Mais quant à moy j'ay plus d'eſtime
Pour un Oyſon qui n'a qu'un mois,
Il eſt plus tendre quatre fois,
Et croy qu'un Oyſon d'une année
Eſt excellent à la diſnée,
Et qu'on en fait un bon repas,
S'il eſt peſant & gros & gras:
Le col, les aiſles, & le foye
Sont la plus excellente proye,
Ou pluſtoſt les meilleurs morceaux,
Qui ſe trouvent dans ces Oyſeaux,
Et l'on peut faire un bon regale
De la chair d'Oyſons que l'on ſalle:
Les Iuifs en mangent frequemment
D'où l'on tire ce jugement,
Que la rougeur de leur viſage
Provient de ce commun uſage,
Quoy qu'il en ſoit chés les Romains,
L'on croyoit les Oyſons ſi ſaincts,
Pour conſerver le Capitole,
Qu'on n'oſoit en faire rigole:

On eſtime leur jus divin
Contre la force du venin,
Pourtant ſelon quelque perſonne
De l'Eſté juſque dans l'Autonne,
L'Oyſon tombe d'un certain mal,
Qui luy doit eſtre bien fatal
Ie dis auſſi que les Oeufs d'Oye,
Ne valent rien quoy qu'on en croye,
Encor qu'un Autheur ait écrit
Qu'il faſſent venir de l'eſprit,
Mangés avec miel & du beurre,
Mais ie croy que ce n'eſt qu'un leurre.

Remede contre la Goutte.

Mais Guainer d'un vers élegant,
Décrit un admirable onguent;
Qui ſert à guerir de la Goutte,
Ou bien pour l'appaiſer ſans doute,
Qu'on fait avec l'Oye, ou l'Oyſon,
A cela l'un & l'autre eſt bon,
Avec oingt de Cochon & cire,
Suif de Mouton qu'il faut eſlire,
Encens, Féve, Sel, Miel, Froment,
Qu'on met dans l'Oye adroitement,
Puis gaillardement on l'embroche,
Et prés d'un feu clair on l'approche,
Avec un vaiſſeau par raiſon
Que l'on poſe deſſous l'Oyſon,
Où tombe l'onguent goutte à goutte:
Qui ſert à guerir de la goutte

Ainſi que Meſſieurs les Goutteux
Faſſent de cét onguent pour eux,
Pourveu qu'ils ſçachent bien la doſe,
Dont ie ne dis rien & pour cauſe:
Voilà la fin de mon rolet
Adieu ie ſuis voſtre valet.

ADDITION A L'ECOLE DE Salerne: Du choix des Animaux, de leurs parties, de leurs âges & des Saiſons que l'on doit en uſer.

De l'Aloüette.

L'Aloüette eſt bonne en Novembre,
Au mois d'Octobre & de Decembre,
Merde & boudins de bout en bout,
Le fiel oſté l'on mange tout.

Du Canard.

Le blanc, le foye, & le derriere
Du Canard Oyſeau de riviere,
S'il eſt âgé d'un an eſt bon,
Pendant cette meſme ſaiſon:
Mais l'aile du Canard ſauvage
D'un an, ou d'un peu davantage,
Eſt un aliment familier,
De Septembre iuſqu'en Ianvier.

Du Canard privé.

Un jeune Canard domeſtique,
Qu'on nourrit en maiſon ruſtique,
De ſept ſemaines à peu prés
Dans ſa chair n'a rien de mauvais;
L'on mange en Eſté le ſauvage,
Qui n'a ſinon que trois mois d'âge:
Mais pour bien faire ſi tu veux
Il ne faut choiſir de ces deux
Que l'eſtomach & le derriere,
Pour en faire une chere entiere.

De l'Oye & de l'Oyſon.

L'Oye eſt bonne qui n'a qu'un an,
Pour le riche & pour le manan:
En Hyver mange cœur & foye,
Et ſon croupion avec joye:
Ses petits l'Hyver & l'Eſté,
Sont excellents pour la ſanté,
Lors qu'ils n'õt qu'un, ou deux mois d'âge
Tu peux choiſir l'Oyſon ſauvage,
Dont l'on eſtime aſſés la chair,
Que tu mangeras en Hyver.

De la Sarcelle & du Chappon.

En ce meſme temps la Sarcelle
N'a rien dans ſon corps de rebelle,
Dont tu prendras dorénavant
Tout le derriere & le devant.
Le Chappon qui n'a qu'une année
Vaut pour le moins une échinée,

Il eſt bon durant tout l'Hyver,
Soit deſſus terre, ou deſſus Mer :
Prens en le croupion & l'aiſle,
Mais le blanc vaut bien autant qu'elle.

De la Caille.

Pendant l'Hyver & le mois d'Aouſt,
La Caille n'a point mauvais gouſt,
Principalement ſon derriere,
Eſt d'une douceur ſinguliere.

Du Pigeon.

Pour faire un repas qui ſoit bon,
Il te faut choiſir le Pigeon,
De trois, ou ſix, ou ſept ſemaines,
Il fait un bon ſang dans les veines ;
Mais pour en mieux venir à bout,
Mange ventre & cuiſſe ſur tout.

De la Poulle d'eau.

Poulle d'eau qu'en Hyver on mange
Te fera faire chere d'Ange ;
Cependant le morceau meilleur,
Eſt la chair voiſine du cœur.

De la Poulle & des Poulets, en quel temps ils ſont bons.

Poulle d'un an, eſt excellente,
Mais afin que point ie ne mente,
On la doit manger en Ianvier,
Au mois de Mars & de Février :
Le croupion, le ventre & l'aiſle
Ne contiennent rien de rebelle,

C'eſt tout le meilleur de l'Oyſeau
Pour charmer vieux & jouvenceau.
Poulets qui n'ont que ſix ſemaines
Sont excellents pour des Eſtrennes
L'aiſle eſt charmante à nôtre gouſt;
Depuis Avril iuſques en Aouſt.

De la Gelinotte des bois; quand on en doit uſer.

La Poulle qui vit au bocage,
Ou la Gelinotte ſauvage
Se doit manger depuis le temps
De Septembre juſqu'au Printemps,
Mais retiens qu'il faut prendre l'aiſle,
Car il n'eſt rien de ſi bon qu'elle.

Du Poulet d'Inde.

En Hyver il faut faire choix
D'un Poulet d'Inde de trois mois,
Dont la viande excellente & bonne
Raſſaſiera bien ta perſonne,
Son eſtomach & ventre gras,
Sont fort nourriſſans au repas,
Pendant la Saiſon eſtivale.

Du Plongeon & du Merle.

Pour faire encor un doux regale
En ce temps mange le Plongeon,
De qui le derriere eſt tres bon.
Au mois d'Octobre & de Septembre,
Et de Ianvier & de Decembre,
Voire meſme pendant l'Hyver,
Le Merle eſt d'une bonne chair.

Du Bizet, & du Pigeon ramier.

Du Bizet mange le derriere,
D'une ſaveur particuliere,
Et fais paſſer par ton goſier
En ce temps le Pigeon ramier,
Dont la partie anterieure
Paſſe pour eſtre la meilleure.

Des petits Moineaux.

Les moineaux en tout temps ſont bons,
Pour nourrir filles & garçons,
Cependant l'on doit davantage
Durant l'Hyver en faire uſage,
Car ces petits Oyſeaux gaillards
L'Eſté ſont trop ſecs & paillards.

Des Perdris, & des Perdreaux.

Soit que tu ſois gourmand, ou ſobre,
Prens la Perdrix au mois d'Octobre,
Elle eſt bonne iuſqu'au Printemps,
Pour rendre delicats contents,
Son aiſle avec le jus d'orange
N'a rien pour eux qui ſoit eſtrange,
Elle eſt d'un agreable gouſt:
Les Perdreaux durant le mois d'Aouſt,
Et de Iuillet & de Septembre
Sont bons iuſqu'au plus petit membre,
Et l'on peut dire en bonne foy
Que c'eſt un mets digne d'un Roy.

Du Phaiſan, du Pan, & du Cormoran.

Le Phaiſan l'Hyver & l'Automne
A l'aiſle & la cuiſſe aſſés bonne,

Et de Phaiſandeaux en Eſté
Un Prince ſeroit bien traitté,
Qui veut que dans une rencontre
Sa prodigalité ſe montre.
Mange touſiours la chair de Pan,
Et l'Hyver prens le Cormoran.

De la Becaſſe.

La merde, & la graſſe carcaſſe
De la ſolitaire Becaſſe,
Depuis Septembre iuſqu'à Mars,
Eſt bonne à vieux & jeunes gars.

Du Plouvier.

Le Plouvier de meſme maniere
Eſt excellent par le derriere,

De la Grive.

La Grive qu'on nomme auſſi Tour,
Qui n'a qu'à peu prés mois & iour
En l'Automne & l'Hyver eſt bonne.

De la Tourterelle.

La Tourterelle à la perſonne
Au temps de l'Automne & l'Eſté.
Eſt utile pour la ſanté.

Du Mouton.

Depuis May juſques à Septembre,
Du Mouton mangeras le membre,
Qui pour eſtre plus ſavoureux
Ne doit avoir qu'un an, ou deux:
Ses pieds, ſes coſtés, ſes épaules
Vallent mieux que des coups de gaule,
Dont un coquin eſt maltraité.

De l' Agneau & quel morceau eſt le meilleur.

La chair d' Agneau qui n'a teté.
Que iuſqu'à ſix, ou huit ſemaines,
Ne nous cauſe jamais de peines,
Et du devant on fait eſtat,
Pour eſtre le plus delicat.

Du Veau quand on le doit manger, & de ſes parties les plus delicates.

Ventre de Veau, foye & poitrine,
Teſte & longe dans la Cuiſine,
Avec la roüelle au Printemps
Rendent les dégouſtés contents.

Du Bœuf, de ſon âge & les parties plus excellentes.

La chair de Bœuf pour l'ordinaire,
N'eſt pas une mauvaiſe affaire,
Elle eſt bonne durant tout l'an,
Pour le Bourgeois & le manan:
Mais depuis le temps de vendange
Iuſqu'au mois de Mars qu'on la mange,
Elle rend nos corps plus contents,
Lors que le Bœuf n'a que cinq ans:
Simier, poitrine, aloyau, tranche,
Sont preſque auſſi bons que l'éclanche;
Mais la chair d'un Bœuf deſia vieux
N'a rien qui ſoit delicieux.

Du Liévre.

En tout temps le rable de Liévre
Eſt meilleur que la chair de Chévre.

Des Lapins.

L'Hyver & l'Eſté les Connils
Sont auſſi doux qu'ils ſont gentils,
Leurs cuiſſes, vertebres & coſtes
Réjoüiſſent fort bien leurs hoſtes.

Du Chévreau.

Le Chévreau d'un mois, ou de deux
Au Printemps eſt tres ſavoureux,
Ses coſtes, pieds, & ventre, & teſte,
Sont tout le meilleur de la beſte.

Des Pourceaux.

Le petit Cochon durant l'an
Eſt bon pour Noble & Païſan,
Ses pieds, ſa peau, ſes deux oreilles
Pour les delicats ſont merveilles.
Et le Cochon durant l'Hyver
N'a pas une mauvaiſe chair,
Oreilles, pieds, coſtes, échine
Sont meilleurs qu'on ne s'imagine:
Voilà le choix des Animaux,
Et des plus excellents Oyſeaux
Que ſuivant les Saiſons & l'âge
Tu dois choiſir pour ton uſage.

Des entrailles des Animaux.

Chap. XXXV.

Egeritur tardè cor, concoquitur quoque durè,
Sic quoq; ventriculus, tamen exteriora probant u:
Reddit lingua bonum nutrimentum Medicinæ,
Concoctu eſt facilis pulmo, cito labitur ipſe,
Eſt melius cerebrum Gallinæ quam reliquorum.

Du Cœur & du Foye.

LE Cœur eſt une viande dure,
Et fiévreuſe de ſa nature,
Dont il ne faut que peu manger,
De crainte de s'en trop charger:
Car on ne le cuit qu'avec peine,
Et le plus ſouvent il nous gêne,
Coulant ſelon nos Medecins
Lentement dans les inteſtins,
Pour le moins c'eſt le vray langage
Que tient Galien dans ſon Ouvrage,
Il croit auſſi qu'au corps humain
Le Foye eſt d'un ſuc tres mal ſain,
Qu'il eſt dur & que ſa deſcente
A ſes dépens eſt aſſés lente.

Des Reins.

Les Reins ſuivant cette leçon
Sont de difficile cuiſſon,

Et de nourriture mauvaiſe
Qui dans ſoy n'a rien qui nous plaiſe.

Du Ventricule.

Le ventricule meſmement
Se cuit aſſés mal-aiſément,
Car ſa ſubſtance eſtant nerveuſe,
Et forte & cartilagineuſe
Ne ſçauroit eſtre miſe au rang
De ce qui produit le bon ſang,
Mais ſon fonds & ſon orifice,
Afin de leur rendre juſtice,
Ne ſont pas mauvais au repas,
Pour eſtre doüillets & plus gras,
Et pour approcher de la viande,
Qui de ſa nature eſt friande.

Des Boudins.

Ie ne dis rien des inteſtins,
Dont on fait Saulciſſe & Boudins,
Si ce n'eſt qu'ils ſont durs encore
A l'eſtomach qui les dévore,
Que j'aime mieux ceux des Pourceaux
Par deſſus les autres boyaux,
Qu'eſtant gras ils peuvent moins nuire,
Pour eſtre plus aiſés à cuire,
Et meilleurs à faire Feſtin,
Pour un dejeuner de matin,
Afin de boire chopinette,
Et mieux danſer la boivinette.

De la Langue.

La Langue eſt certain inſtrument
De bon ſuc & bon aliment,
Comme Avicenne fait entendre,
Elle eſt douce, friande & tendre,
Se cuit aiſément, & pour lors
Eſt excellente pour le corps,
Elle eſt auſſi tres ſavoureuſe,
Mais eſtant lâche & ſpongieuſe,
L'on peut prononcer hautement
Qu'elle donne moins d'aliment,
Qu'une viande un peu plus ſolide,
Qui n'eſt pas auſſi tant humide;
Voilà quel en eſt mon avis:
Mais pourſuivons nôtre devis,
La plus excellente des langues,
Non pas pour faire des harangues,
(Car j'ay leu dans un Livre vieux
Que celle des femmes vaut mieux,)
Mais pour eſtre friande & bonne,
Et réjoüir une perſonne,
Et luy faire chere en tous lieux,
Celle du Pourceau vaut le mieux,
La langue de Bœuf bien ſeichée,
Sallée & cuite, & bien mâchée,
Fait merveilles dans un eſcot,
Pour vuider la pinte & le pot,
Et donne un aliment paſſable.

Du Poulmon & de la Ratte.

Le Poulmon eſt aſſés loüable,

Car il ſe cuit facilement,
Et deſcend auſſi promptement,
Mais ie jure foy de Poëte,
En quelque ſaulce qu'on le mette,
Soit dans un petit, ou grand plat,
Que c'eſt touſiours un mets ſort plat,
I t que cette chair eſtant cuitte
N'engendre que de la pituite:
Ainſi la ratte tout de bon,
Vaut encor mieux que le poulmon,
A raiſon de ſa pointe aigrette,
Dit Galien ſçavant interprette,
Mais ie crois pour en parler bien
Qu'un tel aliment ne vaut rien.

De la Cervelle.

On croit le cerveau des Gelines
Bon au flux de ſang des narines,
Et qu'on ne s'en ſert pas en vain,
Quand un Medecin eſt certain
Que le ſang pour qui l'on l'appreſte
Vient des membranes de la teſte.
Or entre les autres cerveaux
De toutes ſortes d'Animaux,
Pour eſtre beaucoup moins humide,
D'une ſubſtance plus ſolide,
Et pour avoir plus de chaleur
Le cerveau de Poulle eſt meilleur,
Quand avec le ſel & l'épice
On le corrige de ſon vice,

Car il nourrit abondamment,
Et fait croiſtre pareillement
Pour la bonté de ſa ſubſtance,
Et la cervelle & la ſemence:
C'eſt pourquoy beaucoup ont écrit,
Qu'un tel mets fait venir l'eſprit,
Et qu'il ſoulage la memoire,
Puiſqu'on le dit ie le veux croire;
Pris avec du vin en tout temps
Il eſt bon contre les Serpens,
Quand on en uſe avec addreſſe.
L'on tient pour la delicateſſe
Qu'eſt fort excellent le cerveau
De Becaſſe & de Pigeonneau,
Et qu'il vaut mieux en Medecine
Que la cervelle de Geline:
Le cerveau de Porc n'eſt pas bon
Au prix de la chair d'un jambon,
Il eſt ennemy de nature
Pour eſtre de ſubſtance impure.
Cervelle de Veau, de Lapin
Et d'Agneau mangée au matin,
Avec du ſel & de l'épice
Ne porte point de prejudice
A l'eſtomach ſain & reglé,
Qui de ce mets s'eſt regalé.

Des parties des Oyſeaux.

CHAP. XXXVI.

Ceſſat laus hepatis, niſi Gallinæ vel anatis.

PEndant que ma Muſe eſt en joye,
Devant que de parler du foye,
De la Geline & du Canard,
Ie veux ſans attendre plus tard,
Qu'elle ſe rende aſſujetie
A traiter de chaque partie,
Qui ſe trouve dans les Oyſeaux,
Meilleurs que des caſſe-muſeaux,
Et pour diſcourir de la Teſte
Ie vay commencer par la Creſte.

De la Creſte.

La Creſte & ſous creſte de Cocq
Sont un peu moins dures qu'un roc,
Pour eſtre à l'air trop expoſées.
Dont elles ſont bien moins priſées;
Quoy que dans biſques & paſtés,
Dont tant de Meſſieurs ſont traités
L'on y meſle des teſticules,
Creſtes & d'autres particules,
Pour exciter ces bons Meſſieurs
A courir autre part qu'ailleurs,
Et joüier avec fille & femme
Gaillardement au trou Madame.

De la Teſte.

La teſte qui n'a que la peau
Eſt peu de choſe dans l'Oyſeau :
Cependant fenduë & roſtie
Avec pain & ſel aſſortie,
On la peut manger à loiſir,
Sans utilité, ny plaiſir.

Des Yeux & du Cerveau.

Ie paſſe les Yeux ſous ſilence,
Car ils ſont de peu d'excellence,
Mais la cervelle d'un Oyſeau,
N'eſt pas un ſi mauvais morceau,
Au moins eſt elle plus ſolide,
Un peu plus chaude & moins humide
Que le cerveau des Animaux,
Qui nous peut cauſer quelques maux :
Cervelle d'Oyſeaux de Montagnes,
Qui vivent peu dans les Campagnes,
Vaut mieux que celle des Oyſeaux,
Qui ſe plaiſent au bord des eaux,
Ou qui vivent aux mareſcages,
Ou bien aux Foreſts & Bocages ;
Cervelle de Perdrix, de Pans,
De Gelines & de Phaiſans,
Sont des morceaux plus ſouhaitables,
Qu'on peut manger deſſus nos tables :
Mais le cerveau de ces Oyſeaux,
Sçavoir Pigeons & Paſſereaux
Echauffe ſi bien la caillette
Qu'il fait ſouhaitter la fillette.

Or avec vinaigre & verjus
Le ſel & l'origan de plus,
On aſſaiſonne la cervelle
Pour deſſeicher l'humeur rebelle,
Qui nous porte au vomiſſement.

Du Col.

Le col ſe cuit mal-aiſément,
Et l'on croit qu'il nuit à la veuë,
Que puiſſamment il diminuë.

De l'aiſle.

L'aiſle a du rapport à nos bras,
Elle eſt aſſés bonne au répas,
Et de nourriture excellente,
Facile à cuire & ſucculente,
Pour eſtre exercée en tout temps
En plein air au milieu des Champs,
Où ſe diſſipe l'humeur cruë,
Qui s'y rencontre ſuperfluë.

Du Croupion.

Le croupion eſt délicat,
Et croy qu'on en doit faire eſtat,
S'il n'eſt point trop chargé de graiſſe,
En ce cas j'y mets peu la preſſe,
Si ie n'ay tant ſoit peu de ſel,
Comme un ragouſt univerſel,
Afin d'empeſcher la nauſée,
Qui par cette viande eſt cauſée.

De la Langue.

La Langue nourrit comme rien,
Et ne nous fait pas un grand bien,

Quoy qu'autrefois Heliogabale
En ait fait un ample regale,
Sur tout des Pans & Roſſignols,
Qu'il dévoroit iuſques aux os :
La langue d'Oyſon, ou de l'Oye,
Nous porte à l'Amour avec joye,
Et fait qu'on ſe delecte un peu
A joüer à ce petit jeu,
Qu'on nomme le jeu d'Amourettes
Avec les blondes & noirettes.

Du Cœur.

Le Cœur ſe digere aſſés mal,
Ainſi ſi l'humain Animal
N'en fait point, ou tres peu d'uſage,
Ie l'en eſtimeray plus ſage ;
Le cœur de Vautour ſert beaucoup
Lié dans une peau de Loup,
Quand au tour du bras on le porte,
Il eſt de puiſſance ſi forte,
Qu'il met en fuitte aux environs
Phantômes, Serpens & Larrons,
Empeſche qu'un poiſon n'agiſſe,
Qu'il ne nous porte prejudice,
Ecarte de nous quelquefois
Le couroux le plus grands des Roys,
Et fait qu'une beſte farouche
Ne nous approche, ny ne touche,
S'il n'eſt pas vray j'ay pour menteurs
Pline & Sexte & d'autres Autheurs :

On dit que le cœur de la Huppe,
Si le meſme Autheur ne nous duppe,
Sans l'avoir experimenté
Eſt bon aux douleurs de coſté.
Cœurs de Pigeons & Tourterelles
Rendent les amants plus fideles,
Et font que tous deux s'aiment prou:
L'on tient que le cœur d'un Hibou,
Mis ſur le ſein droit d'une femme,
Fait qu'en dormant la bonne Dame,
Declare hautement franc & net
Tout ce qu'elle a de plus ſecret.
Mais laiſſons toutes ces fadaiſes
A croire aux perſonnes niaiſes.

Du Poulmon.

Le poulmon ſe cuit aiſément,
Mais il fournit un aliment,
Humide & remply de froidure
Dans une humaine creature.

Du Giſier.

De l'eſtomach, ou du gizier
L'on ne ſe doit raſſaſier,
Pour eſtre dur au ventricule.
L'on uſe de ſa pellicule
Miſe en poudre avec de bon vin,
Comme un medicament divin,
Pour ceux dont l'eſtomac debile
Peut à peine faire un bon chile,
Ce qui cependant n'y vaut rien,
Comme nous aſſûre Galien.

Le Gizier d'Oye, & de Geline
Engraiſſe pourtant bien la mine,
Quand les Oyſeaux ſont un peu gras,
Et qu'on les mange à ſon repas :
Gizier d'Aloüette & Beccaſſe
Se mange avecque la Carcaſſe,
Sans oſter merde, ny boudin,
Qu'on trouve bons ſoir & matin.

Du Foye d'Oyſon, de Canard, & de Poulle.

Que l'on ne vante point de Foye,
Que de Canard, de Poulle & d'Oye,
J'adjouſte d'Oye avec raiſon,
Qu'autrefois ſuivant la ſaiſon,
On faiſoit engraiſſer à Rome,
Pour la nourriture de l'Homme,
Afin que d'un pareil Oyſeau,
Ce viſcere fuſt grand & beau :
Galien en nous parlant de l'Oye,
Nous dit pour qu'elle ayt un bon Foye,
Qu'on peut méler utilement
Du laict avec ſon aliment,
Son Foye en a meilleure mine,
C'eſt auſſi ce que nous dit Pline,
La Figue le rend encor bon
Alors qu'on en nourrit l'Oyſon,
Ainſi que d'une bonne grâce
Dans ſes vers nous l'apprend Horace.

Une grande Reyne autrefois
Commanda pendant quelque mois,
Pour ſe regaler de leurs Foyes
D'engraiſſer & nourrir trois Oyes,
Avec de l'anis de Verdun,
Ou de l'anis ſuccré commun.
Quand on veut faire bonne chere,
On accommode ce viſcere
Avec clou, beurre, œufs & verjus,
Et quelqu'un adjouſte de plus
Que roſty par experience
Il donne au corps force & puiſſance.
Or de la Poulle & du Canard,
Pour nourrir jeune homme & vieillard,
Le Foye eſt bon, dit noſtre Ecole,
Et je croy qu'elle n'eſt pas folle,
Car ce viſcere humide & chaud
Eſt temperé comme il le faut,
Pour rendre une panſe graſſette,
Qui mange cette chair doüillette;
D'où je dis qu'il faut avoüer,
Sans toutesfois bien le loüer,
Que de Canard & de Geline.
Le Foye eſt bon à la Poitrine;
C'eſt ainſi que gaillardement
Je declare mon ſentiment.

De la Ratte & des Reins.

Les Oyſeaux ont tres-peu de Ratte,
Qui ne vaut pas qu'on s'en debatte,

Et meſme tous nos Medecins,
Eſtiment qu'ils n'ont point de reins,
Sinon ſeulement la figure,
Comme on peut voir à l'ouverture.

Des Teſticules.

Les Teſticules d'un Coquet,
Que l'on nourrit avec du laict,
Sont d'une coction facile,
Nourriſſent bien l'homme debile,
Et le font ſoûpirer aprés
Pour les Veſtales du marais.

De la Peau.

La Peau des Oyſeaux bien roſtie,
Eſt une aſſez bonne partie,
Si ce n'eſt qu'elle eſt dure un peu,
Quoy qu'elle ſoit bien cuitte au feu.

De la Graiſſe.

Je ne parle point de la Graiſſe,
Car c'eſt où je mets peu la preſſe,
De crainte du vomiſſement,
Qui ne me plaiſt aucunement,
Et de plus ma Muſe enervée,
Va mettre fin à ſa corvée.

Des Poiſſons en general.

Chap. XXXVII.

Si piſces molles ſunt, magno corpore tolles,
Si piſces duri, parvi ſunt plus valituri.

Du Poiſſon mol.

QUand tu trouves du Poiſſon mou,
Si tu ne veux paſſer pour fou,
Laiſſe le petit, c'eſt le pire,
Choiſis le grand ſans me dedire,
Au nom de Dieu ſi tu me crois,
Et de Madame ſainte Croix;
Le plus gros eſt moins phlegmatique,
Moins viſqueux, & plus magnifique,
Ainſi laiſſe le Brocheton,
Et le Carpeau quoy qu'il ſoit bon,
Mais prens le Brochet & la Carpe,
Si tu n'as l'eſprit en écharpe,
Voire à peine d'eſtre capot,
Et de paſſer pour un franc ſot,
Prefere à l'Anguillon l'Anguille,
Et tu vivras comme un bon drille,
Qui ſçait bien qu'entre les Poiſſons,
Qui ſont mouls, les vieux ſont les bons,
Pour avoir la chair plus ſolide,
Moins pituiteuſe & moins humide.

Du Poiſſon dur.

Mais lors que le Poiſſon eſt dur,
Prens le petit, c'eſt le plus ſeur,
Comme eſtant plus jeune, & plus tendre,
Quoy qu'un Marchand te faſſe entendre:
Ton eſtomach le cuira mieux,
Et luy ſera delicieux,
Car les Poiſſons d'une chair dure
Sont de mauvaiſe nourriture;
Tels ſont Congres, Thons & Dauphins,
Et ſemblables Poiſſons Marins,
Dont la charogne eſt la pitance.
Leur plus ordinaire deſpence,
Qui les remplit d'un ſuc épais,
Qui leur donne un gouſt tres mauvais,
Et qui rend leurs chairs plus mal-ſaines,
Telles ſont auſſi les Baleines,
Qui ſont d'une extréme grandeur
Selon le rapport d'un Autheur,
Longues de quatre arpens de Terre,
Que la Mer Indienne enſerre;
S'il n'eſt pas vray n'importe pas,
Pline eſt mon garant en ce cas.

Des Poiſſons en particulier.

CHAP. XXXVIII.

Lucius & perca, ſaxaulis, & albica, tinca,
Plagitia, & gornus, cum car pa, galbio, Trutta,
Grata dabunt piſces hi præ reliquis alimenta.

Entre tous les poiſſons de l'humide element,
Prens Brochet, Perche, Sole, & Plie & Carpe & Truite,
Merlus, Rouget, Goujon & la Tanche bien cuitte,
Car le corps en reçoit un loüable aliment.

SI je ne mange du Poiſſon,
Au moins j'en veux faire leçon
A qui veut en farcir ſa panſe,
Et dire un peu ce que j'en penſe,
Suivant Geſner & Rondelet,
Qui triomphent ſur ce ſujet.

Du Brochet.

Le Brochet, ou Loup de Riviere,
Eſt nommé de cette maniere,
Pour avaller à ſes repas
Des Poiſſons gros comme le bras,
Et de ſes dents impitoyables
Devorer meſme ſes ſemblables;
Il ne vit point dans l'eau de Mer,
Pour luy cét element amer,
Non plus au milieu qu'à la rive
N'a rien du tout qui le captive:

Mais Rivieres, Eſtangs & Lacs,
Sont ſes ordinaires esbats.
Les Brochets ſont en abondance
Dans l'Italie & dans la France,
Mais l'Eſpagne à ce que l'on dit
N'en porte, ny grand, ny petit:
Ses dents en poudre & ſes maſchoires,
Si foy nous font quelques Hiſtoires,
Gueriſſent les ulceres vieux,
Font que l'urine coule mieux,
Tariſſent fleurs blanches des Dames,
Et font viſte accoucher les fâmes.
Sa chair eſt un excellent plat,
Pour contenter un delicat,
Peu gluante, & dure, & friable,
Et de nourriture loüable.

Du Sel de Brochet.

Le Sel du Brochet eſt tres bon
Avec l'eau meſme du Poiſſon,
Que par l'alambic on diſtile,
Car ce remede eſt tres-utile,
Pour guerir ulceres malins
Qui rendent bonnes gens chagrins:
Il oſte taches du viſage,
Et s'il eſt bien mis en uſage,
Il chaſſe les paſles couleurs,
Arreſte mauvaiſes humeurs,
Et la memoire la plus lente
Il la rend la plus excellente.

De la Perche.

La Perche d'eau douce & de Mer,
Vont toutes deux d'un meſme pair :
Pourtant la Perche de Riviere
Eſt une viande moins groſſiere,
Et plus propre à gens delicats
Qu'à Paltoquets maigres, ou gras :
Ces Poiſſons vivent dans l'eau claire,
Ont une chair fort ſalutaire :
Ainſi ceux du Rhoſne & du Rhin
Paſſent pour un mets tout divin ;
On tient qu'aux coſtez de Marſeille
Ce Poiſſon fourmille à merveille.
Ces deux ſont de meſme grandeur,
Mais ils different en couleur,
Celuy d'eau douce eſt plus blancheaſtre,
Et celuy de Mer plus rougeaſtre
N'a rien qu'un aiguillon pointu,
Et des dents de grande vertu.
L'autre a la maſchoire endurcie,
Faite à peu prés comme une ſcie,
Il porte deux aiguillons forts
Pour la deffence de ſon corps,
Dont il perce dans la Riviere
Des Poiſſons de toute maniere,
Et ne pardonne qu'au Brochet,
Dont on le croit l'amy parfait,
Qu'il guerit comme Albert aſsûre
De toute ſorte de bleſsûre.

De la Sole.

La Sole eſt un Poiſſon Marin
Excellent au gouſt le plus fin,
Sa chair eſt gluante & durette,
Utile à l'homme qui s'en traitte:
Car elle engendre un ſuc dans luy,
Qui ne luy cauſe point d'ennuy:
Eſtant chaſſée elle eſt meilleure
Que quand on la mange ſur l'heure.
Enfin chez les friands ſa chair
Paſſe pour la Perdrix de Mer,
C'eſt ainſi qu'à preſent tout homme
Dans les divers Païs la nomme.

Du Merlu & de la Moluë, en Latin, Albica.

L'Aſne Marin eſt le Merlu,
Comme nos vieux peres l'ont crû,
Poiſſon banni des bonnes tables,
Où l'on ſert des mets delectables,
Pour eſtre trop fade & trop mou,
Dont Païſans mangent leur ſaou,
Et qu'on ſervoit jadis à Rome
A la table d'un honneſte homme,
Car on l'achetoit à grand prix,
A l'exemple d'Adrien ſix,
Qui le mangeoit comme une viande,
A ſon gouſt exquiſe & friande;
Quoy qu'il en ſoit pour moy j'ay crû,
Qu'*Albica*, n'eſt point le Merlu,

Mais que pluſtoſt eſt entenduë
Par ce mot le nom de Moluë,
Qui ſans ſel mangée eſt un plat
Qu'on tient pour un mets delicat,
Et qui vaut mieux que la Merluche,
Qui n'eſt au prix que fanfreluche.
Or il me ſouvient d'avoir lû
Que la Moluë & le Merlu
Sont peſchez loin de noſtre terre,
Vers les coſtes de l'Angleterre,
Et vers quantité d'autres lieux,
Que te diront les curieux.

De la Tanche.

La Tanche eſt lubrique & baveuſe,
Et d'une écaille limonneuſe,
Tirant ſur le jaulne & l'obſcur :
Ce Poiſſon eſt friable & dur,
Et de nourriture paſſable,
Pourtant je le croy peu loüable,
Et meſme l'eſtime mauvais,
Car il ſe plaiſt plus aux Mareſts,
Eſtangs & Lacs qu'à l'eau qui coule,
Où jamais il ne met la foule.
Son limon guerit le Brochet
De la bleſſûre qu'on luy fait,
D'où vient l'amitié ce me ſemble
Que ces deux Poiſſons ont enſemble.
Quand la Tanche eſt cuitte dans l'eau
On la dépoüille de ſa peau,

Elle eſt bonne boüillie, ou fritte,
Soit qu'elle ſoit grande, ou petite :
Fritte pourtant dans un Poëſlon,
Elle eſt meilleure qu'au boüillon,
Car ainſi je la croy fiévreuſe,
Et la trouve moins ſavoureuſe.

Du Rouget, en Latin, Gornus.

Le Rouget, ou le Cocq de Mer
Eſt plein d'une excellente chair,
De nature friable & ſeiche,
Dont la ſubſtance en rien ne peche,
Et partant d'un bon aliment :
Arnauld prend, *Gornus*, autrement,
Pour le Poiſſon qu'on nomme Anchoye,
Miſerable petite proye,
D'un demy doigt longue à peu prés,
De qui le gouſt n'eſt pas mauvais.
Et qu'on mange tout hors la teſte,
De meſme façon qu'on l'appreſte.

De la Plie, & du Carlet.

La Plie & le Carlet ſont plats,
Poiſſon dont on fait de bons plats,
Mais leur chair peu friable & molle
N'eſt pas ſi bonne que la Solle,
Ainſi je croy que leur bonté
Profite peu pour la ſanté.

Du Sel de la Plie.

Le Sel qu'on tire de la Plie,
Par le moyen de la Chimie,

Mis avec eau de coques d'œufs,
Comme un remede merveilleux,
Amollit duretez calleuſes,
Qui ſont au corps tres-douloureuſes:
Avec jus d'Ache il amoindrit
Le mal de nez & le guerit,
Que Medecins nomment Polype,
Qui quelquefois le nez agripe,
Et contre les yeux chaſſieux,
Eſt un remede pretieux:
Il fait bien aux maux oculaires,
Seiche les pleurs involontaires,
Et fiſtules pareillement
Qu'il fait reprendre habilement.

De la Carpe.

La Carpe des grandes Rivieres,
Dont on fait des cheres entieres,
Cuitte comme il faut dans le Vin,
Eſt un manger doux & benin,
Dont les friands par ſainte Barbe
Aſſez ſouvent léchent leur barbe;
Roſtie, ou fritte c'eſt un mets
Aſſez delicat au palais:
Sa langue eſt de ſaveur plaiſante,
Et dans les paſtez excellente:
Ce manger eſt bon, mais je croy
Qu'il eſt un peu cher, c'eſt pourquoy
Je penſe qu'un friand avare
Mange peu d'un paſté ſi rare.

Carpe de Riviere & d'Eſtang
Eſt feconde en œufs comme en ſang,
Marque qu'elle eſt bien temperée,
Que ſa chaleur eſt moderée,
Et que la chair de ce Poiſſon
Eſt d'une excellente cuiſſon :
Mais la Carpe noire & bourbeuſe
N'a pas la chair ſi ſavoureuſe,
Elle a trop le gouſt du Limon,
Et ne fait pas un ſuc ſi bon
Que l'autre à l'écaille dorée,
Cuitte en vin & bien embeurrée.

Du Sel de Carpe.

Le Sel de Carpe dans le flanc
Echauffe puiſſamment le ſang,
Et l'on tient meſme qu'il écarte
Le friſſon de la Fiévre quarte,
Qu'il excite le plus brutal
A l'accouplement marital,
Qu'il engendre en luy la ſemence,
Et qu'il reſoût par ſa puiſſance
Les phlegmes petit à petit,
Et donne meilleur appetit.
Cinq grains ſeulement eſt ſa doſe
Dans du vin, où dans autre choſe.

Du Goujon, du Veron, & de la Loche.

Le Goujon d'eau douce & de Mer,
N'a pas une mauvaiſe chair;

La nourriture en eſt legere,
S'il vit dans une eau pure & claire:
La Loche & le petit Veron
Approchent tous deux du Goujon,
Le friand les ayme à merveille,
Et les mange à ſaulce pareille.

De la Truitte.

La Truitte eſt un certain Poiſſon,
Qui n'a pas mauvaiſe façon,
Son dos eſt marqueté de rouge,
Peint à peu prés comme eſt un Bouge,
Et ſa chair rouge auſſi dedans,
N'a point de faſcheux accidents,
Quand il eſt jeune il eſt blancheâtre,
Et vieux il devient plus jaunâtre:
Il ſe plaiſt dans les froides eaux
Des Rivieres & des Ruiſſeaux,
Sa viande eſt aſſez bonne à table,
Nourriſſante, dure & friable,
Qu'on met au rang des aliments
Qui n'ont que tres peu d'excrements:
La Truitte priſe en la Riviere
N'eſt pas d'une chair ſi groſſiere,
Que l'autre qui prend ſes esbats
Dans les Eſtangs, & dans les Lacs,
Où la Truitte eſt plus ſavoureuſe,
Quoy qu'elle ſoit plus limonneuſe,
Mais dont le ſuc appetiſſant
Eſt moins que l'autre nourriſſant.

Du Sel de Truitte.

Son Sel guerit l'epilepſie,
Convulſion, apoplexie,
Et mal de la teſte & du cœur,
Qui vient d'une mauvaiſe humeur,
Chaſſe loin la mélancholie,
Preſerve un homme de folie,
Et ſa doſe eſt ſoir & matin
Quatre grains pris dans de bon vin.
Voila le Poiſſon ſalutaire,
Qu'on doit choiſir pour faire chere,
Et donner un bon aliment
A qui veut vivre ſainement.

De l'Anguille, & du Fromage.

CHAP. XXXIX.

Vocibus Anguillæ ſunt pravæ ſi comedantur,
Qui Phyſicen non ignorant hoc teſtificantur :
Caſeus Anguillæ ſunt pravæ ſi comedantur,
Ni tu ſæpè bibas, & rebibendo bibas.

L'Anguille eſt contraire à la voix,
Quand on en mange pluſieurs fois :
Quiconque ſçaura la Phyſique,
A cecy ſera ſans replique :
Car eſtant un Poiſſon bourbeux,
Il ne produit qu'un ſang viſqueux,

Qui bouche poulmons & poitrine,
Suivant la plus ſaine Doctrine,
Et qui les enflamme ſi fort
Que bien ſouvent s'enſuit la mort:
Ce meſme ſuc humecte, altere
Puiſſamment la trachée artere,
Dilatte & groſſit ſon canal,
Le rend au dedans inégal,
D'où la voix rauque, & malſonante
Eſt à l'oreille deplaiſante:
L'Anguille eſt pleine de douceur,
Et d'une agreable ſaveur:
Mais je t'advertis qu'elle donne
Un mauvais ſuc à la perſonne,
Qu'elle offence conſequemment
Ceux qui la mangent frequemment,
Et que tout Medecin deteſte
Les Anguilles comme une peſte
En toute ſaiſon que ce ſoit,
Soit temps ſec, chaud, humide & froid,
Sur tout quand ſe fait le ſolſtice,
Soit par raiſon, ou par caprice.
Or ce Poïſſon fait mal aux reins,
Et l'eſtomach de gens mal-ſains,
Si nous en croyons Villeneufve,
Et quiconque en a fait l'épreuve:
Car il nuit à gens graveleux,
Eſt contraire aux hommes goutteux,
Et peut cauſer la fiévre encore,
De qui la chaleur nous devore:

Il faut donc que les delicats
S'en abſtiennent à leur repas,
Et la laiſſent pour le ruſtique,
Et pour le Courtaut de boutique,
Dont l'eſtomach groſſier & fort
N'en puiſſe recevoir de tort.
On croit l'Anguille dangereuſe,
Et je dis meſme veneneuſe,
Quand on l'eſtouffe en la cuiſant,
Mais cela n'eſtant pas plaiſant,
Aprés eſtre bien aſſortie
Il faut qu'on la mange roſtie:
Ce mets encor dans un poëſlon,
N'eſt pas mauvais au court boüillon,
Ou bien mis à la ſaulce verte.
Mais laiſſons la Cuiſine ouverte
Aux Marmitons, c'eſt leur meſtier,
Et délogeons de ce quartier,
Pour entrer dans le Refectoire,
Où nous y parlerons de boire,
D'Anguille & de Fromage auſſi:
Pour cét effet je dis icy,
Que le Fromage & les Anguilles
A nos Corps ne ſont point utiles,
Si l'on ne boit deſſus le banc,
Plus de clairet que de vin blanc,
Pour cuire Anguilles & Fromage,
Dont ſi dangereux eſt l'uſage
Que ſi l'on ne boit tout d'autant,
Et qu'on recommence à l'inſtant,

On pourroit perdre ſa Boutique,
Car l'Anguille eſtant phlegmatique,
Et le Fromage épais & dur,
Laiſſeroient l'eſtomach impur,
Et provoqueroient des nauſées,
Qui ſeroient à peine appaiſées:
Mais pour cuire ces Viandes mieux,
Bois du Vin groſſier, fort & vieux,
Afin qu'il ſéjourne en tes trippes,
Et qu'arroſant ſouvent tes lippes,
Il faſſe un mélange plus ſain
D'Anguille, de Fromage & Pain,
Et qu'il cuiſe cette humeur cruë,
Dont ta panſe ſeroit imbuë.
Preſentement ſur ce ſujet,
C'eſt icy le meilleur ſecret,
Que noſtre Ecole te preſente,
Et ce faiſant eſt ta ſervante.

ADDITION A L'ECOLE de Salerne : Des Parties des Poiſſons les plus délicates, & les plus nourriſſantes.

POur rendre une table aſſortie,
Diſcourons de chaque partie,
Qui ſe trouve bonne au Poiſſon.

De la Teſte.

La Teſte de Congre & de Thon,

)e Saulmon & Tortuë encore
Meritent bien qu'on les devore,
:t que gens les plus delicats
En faſſent d'excellents repas,
Car cette partie eſt bien tendre.

De la Langue.

Mais pour faire chere il faut prendre
Langue de Carpe, & de Dauphin,
Bonne pour le gouſt le plus fin,
Et la bouche la plus friande
De Poiſſon, & de bonne Viande.

Des Yeux.

Les Yeux du Saulmon qui ſont gras,
Ne ſont point mauvais au repas.

Du Gozier.

Le Gozier du Thon eſt ſi tendre,
Que qui le trouve le doit prendre,
Et le manger comme un morceau
Meilleur qu'un Gozier de Barbeau.

Du Foye.

L'on eſtime beaucoup le Foye
Du Goujon, & de la Lamproye,
Mais je tiens celuy du Merlu
Bon pour le Sobre & le Goulu.

Des Coſtez.

L'Eſtomach digere ſans peine
Les Coſtez du Poiſſon Murene,

Des Entrailles.

Cardan ce docte Medecin
Dit des Entrailles du Dauphin,
Qu'ils ont l'odeur de Violette,
Et qu'ils ſont de ſaveur parfaite.

Du Ventre, & des Inteſtins.

L'on tient que le Ventre des Thons,
Les gros Inteſtins des Saulmons,
Et menus Boyaux des Murenes
Sont mangers de Roys & de Reynes.

Du Flanc.

Le Flanc delicat du Turbot
Eſt bon pour grand, & pour nabot.

De la Queuë.

Je trouve la Queuë agreable
Du Thon & du Brochet ſur table,
Et la Peau de la Carpe auſſi,
Que femmes mangent ſans ſoucy.

Des Oeufs des Poiſſons.

Oeufs du Muge, Goujon & Perche
Sont des mets que par tout l'on cherche,
Dont on ne dit point c'eſt aſſez,
Soit boüillis, ou bien fricaſſez,
Voy dans le Livre de Platine,
Comme on les appreſte en Cuiſine:
Les Peſcheurs nous dit Rondelet,
Conſervent les Yeux du Mulet,
Qu'ils vendent bien chers aux Yvrognes,
Afin de refaire leurs trognes,

Leur donner un bon appetit,
Qui bien ſouvent n'eſt pas petit,
Et faire trouver à toute heure
La ſaveur du bon Vin meilleure,
Quand aſſis le cul ſur le banc,
Ils boivent Vin clairet, & blanc.
Oeufs d'Ecreviſſe de Riviere,
Sont d'une bonté ſinguliere,
Mais Oeufs de Rouſſette, ou de Jau
Ne font que trancher le Boyau,
Exciter vents & diarrhée,
Comme une méchante denrée,
Ainſi que les Oeufs du Brochet
Qui produiſent pareil effet.

Des Saveurs, & de leurs qualitez.

CHAP. XL.

Hi fervore vigent, tres ſalſus, amarus, acutus,
Alget acetoſus, ſic ſtipans, ponticus atque
Vnctus & inſipidus, dulcis dant temperamentum.

De l'objet du Gouſt.

SElon toutes ſortes d'Autheurs,
L'objet du Gouſt ſont les Saveurs,
Dont la bonne mere Nature,
Qui ne fait rien à l'advanture

En tout ce qu'elle ſe reſoût,
Fiſt participant ledit goût,
Afin que par rapport fidelle
Cette puiſſance naturelle,
Peuſt avec un heureux ſuccés
Diſcerner le bon du mauvais,
Et l'utile de l'inutile,
Pourveu que la langue ſubtile,
Qui luy doit ſervir d'inſtrument,
Soit d'un ſi bon temperament,
Qu'elle n'ait point d'humeur eſtrange,
Qui l'empeſche, ny qui la change,
Et faſſe connoiſtre au repas
Un gouſt autrement qu'il n'eſt pas,
Comme l'on void dans un malade,
A qui l'aliment le plus fade
Paroiſt eſtre d'un gouſt amer,
Et ſouvent ſalé comme mer,
Pour avoir la langue debile,
Pleine de pituite, & de bile,
Ce que l'on remarque en tout temps
Dans les pauvres febricitants.

Du nombre des Saveurs.

Or les Saveurs conſiderées
De la matiere ſeparées,
Sont neuf, ainſi qu'en mots divers,
Je le declare par ces vers,
L'acre, la ſalée, & l'amere,
L'aſpre, l'acide avec l'auſtere,

Et la graſſe & la douce, enfin
L'inſipide eſt miſe à la fin :
Le chaud domine aux trois premieres
En diverſes ſortes de matieres ;
Dans les ſuivantes la froideur
Témoigne avoir plus de vigueur,
Et les trois autres moderées
Sont en chaud & froid temperées ;
Mais pour contenter les Lecteurs,
Diſons un mot de ces Saveurs.

De la Saveur acre.

L'acre aiſement ſe peut connêtre ;
Au Poivre, à l'Euphorbe, au Pyrêthre,
Au Gingembre, aux Oignons, aux Aulx,
Au Grain de Moutarde, à la Chaux,
Qui rongent & mordent la bouche
Si toſt ſeulement qu'on en touche,
Qui brûlent les morts, les vivants,
Ouvrent & diſſipent les vents,
Reſolvent, ſeparent, inciſent,
Attirent de loin, ſubtiliſent,
Cauſent douleur avec effort,
Ainſi qu'on demeure d'accord,
Qu'en une telle conjoncture
L'acre exiſte en une nature
Tenuë & pleine de chaleur,
Et qui deſſeiche avec ardeur,
De ſorte que par excellence
Elle enflamme avec violence,

Augmente la chaleur du corps
Par le dedans & le dehors,
Change le Sang en bile noire,
Et brûle, amaigrit & fait boire.

De la Saveur amere.

L'amertume eſt une Saveur,
Où predomine la chaleur,
Dans une Terreſtre matiere,
Que le feu ſeiche & rend groſſiere,
Qui par un effort aſſez prompt,
Brûle le Sang, & le corrompt,
Dans le corps augmente la bile,
Le fait devenir imbecile,
Ouvre les conduits aux humeurs,
Les attenuë, & chaſſe ailleurs,
Nous mord la langue, & la corrode
D'une façon tres incommode,
Et nous laiſſe à la fin aprés,
Dedans la bouche un gouſt mauvais,
Comme on ſent dans la Coloquinthe,
Dans le Marrube & dans l'Abſinthe,
L'Aloé, le Nitre, & le Fiel.

De la Saveur ſalée.

La Saveur qui provient du Sel
Se fait d'un terreſtre mélange,
Aqueux & ſec en ce qu'on mange,
Qui ne nous eſchauffe que peu,
Pour n'avoir pas beaucoup de feu,

Mais qui deſſeiche la Machoire,
Corrode la Langue, & fait boire,
Ouvre, picque & purge aſprement,
Provoque le vomiſſement,
Et preſerve de pourriture,
Toute ſorte de Creature.

De la Saveur aſpre.

L'aſpre eſt une autre qualité,
Qui conſiſte en la ſiccité,
Et la froideur d'une matiere
De ſoy-meſme épaiſſe & groſſiere,
Qui reſtraint la langue de prés,
Et comprime aſſez le palais,
Dont entierement eſt bannie,
Toute ſorte d'Acrimonie,
Ce qu'on peut éprouver exprés
Aux Noix de Galles, & de Cyprés.

De la Saveur acide.

L'acide rafraiſchit, inciſe,
Comprime, attenuë & diviſe,
Purge & penetre ſans ardeur,
Son ſujet eſt plein de froideur,
Car les acides comme Ozeille,
Sont d'une froideur nompareille:
Mais le Vinaigre cependant
En froideur eſt moins évident,
Ayant une chaleur obſcure,
Qu'il conſerve de ſa nature,

Qui provient d'un vin corrompu,
Mais qui n'ayant plus de vertu,
Rafraiſchit ſelon ma créance,
Plus qu'il n'echauffe en apparence.

De la Saveur auſtere.

La Saveur auſtere épaiſſit,
Arreſte, reſerre, eſtrécit,
N'a qu'une chaleur imbecile,
Et pour rafraiſchir eſt utile,
Provient de la terre, & de l'eau,
Comme l'on void au fruict nouveau,
Raiſin verd, & Poire nouvelle,
Dans qui la chaleur naturelle,
N'a rien encore cuit de crû,
Ny conſommé de ſuperflu.

De la Saveur unctueuſe.

La Saveur qui vient de la Graiſſe,
N'eſt point d'une matiere épaiſſe,
Mais d'un ſujet ſubtil & clair,
Et de la nature de l'Air,
Dont la ſubſtance eſt peu munie
De chaleur, & d'acrimonie:
Elle approche de la douceur,
Remplit la langue de lenteur:
Les choſes graſſes amoliſſent,
Laſchent, humectent & meuriſſent,
Ainſi qu'il paroiſt aux effets
Des Huilles & du Beurre frais,

De la Douceur.

La Saveur la plus agreable,
Et ſur toutes la plus loüable,
Eſt l'incomparable douceur,
Qui d'un gros ſuc, & d'une humeur,
Par une chaleur moderée
Devient tout à fait temperée,
Et qui dans un bon aliment
Chatoüille le gouſt plaiſamment,
Car la douceur en Medecine
Eſt entierement anodyne,
Dont l'on peut remarquer l'effet
Dans le Miel, le Succre & le Laict,
Cependant pour gens pleins de bile,
Manger trop doux, n'eſt pas utile,
Car il augmente cette humeur,
Et l'échauffe par ſa chaleur.

De la Saveur inſipide.

La derniere Saveur qui reſte
Eſt ſans qualité manifeſte,
Elle n'a rien qui ne ſoit plat
Pour charmer un gouſt delicat,
Il n'y trouveroit rien à frire,
Et pour moy je penſe à vray dire,
Qu'on la peut nommer ſans rigueur,
La privation de Saveur

Pluſtoſt que Saveur veritable,
N'en ayant pas d'aſſez notable,
Ny qui puiſſe en nulle façon
Satisfaire un pauvre garçon.

De la compoſition des Saulces.

Chap. XLI.

Salvia, ſal, vinum, piper, allia, petroſelinum
Fit ſalſa ex illis, niſi ſit commixtio falſa.

POur faire de bons Saupiquets,
Qui faſſent tenir les plats nets,
Qu'on y mette une juſte doſe,
Et que ſur tout on les compoſe
D'Aux & de Sel, de Poivre & Vin,
De Saulge, & de Perſil, afin
Qu'on mange avec delicateſſe
Viandes & fruits de toute eſpece.

De la Saulce avec la Sauge.

L'on compoſe un bon Saupiquet
Avec Sauge pour cét effet,
Qui donne un haut gouſt à la Viande,
Et qui la rend bonne & friande,
Cette Plante par ſa chaleur
Conſume la viſqueuſe humeur,

Dont une chair eſt abbreuvée,
Cette choſe eſt fort éprouvée ;
Ainſi dans les chairs de Pourceau,
De Marcaſſin, d'Oyſon, de Veau,
On peut uſer de cette Plante,
Pour deſſeicher l'humeur gluante,
Qui leur donne un gouſt plus mauvais.

De la Saulce au Sel.

Le Sel eſt bon preſqu'en tous mets,
Qui ſans luy deviennent ſi fades
Que ny les ſains, ny les malades,
De la Viande font peu de cas,
S'ils n'ont du Sel à leurs repas :
Mais comme il ſeiche la ſemence,
Femmes qui faites la dépenſe,
Soit dans les Champs, ou dans Paris,
Sçachez qu'il nuit à vos maris,
C'eſt pourquoy prenez y bien garde,
Et chacune de vous ſe tarde,
De peur de faire un mary ſot,
De mettre trop de Sel au pot.

Du Vin, du Verjus, & du Vinaigre.

Le Vin eſt bon à faire Saulce,
Ce n'eſt point une choſe fauſſe,
Car on ſçait bien qu'avec le Vin
La Carpe eſt un mets tout divin,
Il eſt encor bon à la Viande,
Qu'il rend meilleure & plus friande,

Conſumant ſa viſcoſité,
Qui pourroit nuire à la ſanté,
Vinaigre & Verjus ſur la table,
N'ont rien qui ne ſoit ſouhaitable,
Pour bien appareiller des mets,
Qui demandent des Saupiquets,
Qui ſoient d'une Saveur aigrete,
Dont aſſez ſouvent l'on nous traite.

De la Saulce au Poivre.

Le Poivre encor eſt bon aux mets,
C'eſt de luy dont les Paltoquets
Font aux Champs un frequent uſage,
Pour manger, Pois, Febves, Potage,
Mais eſtant chaud & corroſif,
Si tel uſage eſt exceſſif,
Il nuit aux hommes pleins de bile:
Le Clou de Girofle eſt utile,
Et la Noix de Muſcade auſſi,
Car ces deux Aromats icy,
Soulagent le Cœur, & le Foye,
Et leur donnent vigueur & joye,
Plus que le Poivre ne fait pas,
Lors que l'on s'en ſert en ce cas.

De la Saulce avec l'Ail, ou l'Oignon, ou le Perſil.

L'Ail a l'odeur deſagreable,
Mais dans la Saulce il eſt aymable,

Quand l'on en uſe comme il faut,
Encore qu'il ſoit acre & chaud ;
Car il échauffe la caillette
Avec Sel à la vinaigrette,
Et cauſe quantité de vents
Aux pauvres Paltoquets des Champs,
Qui s'en ſervent pour l'ordinaire
A leur repas, croyant bien faire :
L'Ail & l'Eclanche de Mouton,
Font un mets paſſablement bon,
Mais l'Oignon fait meilleure Saulce,
Et ſi noſtre Ecole n'eſt fauſſe,
Le Perſil eſt bon tout à fait,
Pour compoſer un Saupiquet :
Car cette Plante eſt agreable,
A l'Eſtomach tres profitable,
Et meſme du temps de Galien,
Si luy meſme il s'en ſouvient bien,
L'on en mangeoit avec Laictuë,
Soit qu'elle fuſt, ou cuitte, ou cruë,
Pour en moderer la froideur,
Et pour corriger la Saveur :
Voila les Saulces de Salerne,
Amy qui hante la Taverne,
Mets ces ſix choſes à la fois,
Au lieu d'un coup, tu boiras trois,
C'eſt à quoy ma Muſe te pouſſe,
Afin de mieux fripper le Poulce.

Du Sel, & de ſes vertus.

Chap. XLII.

Vas condimenti præponi debet edenti,
Sal virus refugat, quod non ſapidumque ſaporat:
Nam ſapit eſca malè, quæ datur abſque ſale;
Vrunt res ſalſæ viſum, ſemenque minorant,
Et generant ſcabiem, pruritum, ſive rigorem.

Le Sel devant tous mets ſoit mis deſſus la table,
Ce qui ſemble inſipide, il le rend delectable:
La Viande a mauvais gouſt que l'on mange ſans Sel,
Il chaſſe les venins, & ſon effet eſt tel,
Qu'il eſt nuiſible aux yeux, & pris en abondance,
Il engendre la galle, & deſtruit la ſemence.

C'Eſt une couſtume loüable,
De mettre le Sel ſur la Table,
Quand on veut prendre ſon repas,
Soit que l'on mange maigre, ou gras:
Car chacun ſçait que toute Viande,
Sans le Sel n'eſt pas ſi friande,
Qu'elle n'a pas tant de ſaveur,
Et ne touche pas tant au cœur:
Rien donc ne nous ſert davantage,
Que le Sel au Pain, au Potage,
A la chair, au fruit, au Poiſſon,
Meſme c'eſt un contre-poiſon,

Pour le venin froid, & humide,
Qui deviendroit noſtre homicide,
Sans l'aide & la ſaveur du Sel,
Qui reprime ſon coup mortel,
Et deſſeiche l'humeur maligne,
Qui fait la pourriture inſigne,
Puis reſſerre la chair exprés,
Pour la mieux conſerver aprés:
Car le Sel liquefie, inciſe,
Purge, deſſeiche & ſubtiliſe,
Et reſtraint les pores du corps,
Pour chaſſer le venin dehors;
Le meilleur mets mol, ou ſolide,
Sans le Sel devient inſipide,
Et rien ne dégouſte un mortel,
Si fort qu'un Potage ſans Sel:
C'eſt la Neige qui nous enflâme,
Qui donne vigueur à noſtre ame,
L'aſſaiſonnement des Saveurs,
Le bien aymé des bons beuveurs,
Le vray baulme de la nature,
L'ennemy de la pourriture,
La ſemence des vegetaux,
Des mineraux, & des metaux,
Le ſouhait des hommes ſur terre,
L'effroy des Demons qu'elle enſerre,
Le Pere de l'humidité,
Et l'amy de l'éternité,
Enfin le Sel que l'on deſire,
Eſt pardeſſus ce qu'on peut dire:

Mais qu'on prenne garde à l'excés,
Lors qu'on en ſale quelque mets,
Il donne ſouvent la berluë,
Il eſt incommode à la veuë,
La deſſeiche par ſa chaleur,
Ou bien il éleve une humeur,
Qui la traitte avec tyrannie,
Par ſa picquante acrimonie,
D'où vient une rougeur aux yeux,
Qui leur fait un mal furieux.
L'uſage du Sel nous offence,
Diminuë en nous la ſemence,
Lors que l'on en prend par excés:
Pourtant il excite au congrés,
L'homme & la femme la plus ſage,
Qui s'en ſervent dans le ménage,
Donnant une démangeaiſon,
Qui n'a point de comparaiſon,
Et Pline qu'en ce lieu je cotte,
Nous aſſûre aprés Ariſtote,
Que femme mangeant trop ſalé,
N'engendre qu'un fruit mutilé,
Ou pluſtoſt un enfant ſans ongles,
Mais faute d'avoir rime en ongles;
Je ne dis rien ſur ce ſujet,
Sinon que le Sel en effet
Dans la creature vivante,
Deſſeiche cette humeur gluante,
De qui la nature a fait choix,
Pour faire les ongles des doigts.

Le Sel engendre auſſi la galé,
Et d'une façon ſans égale,
Il produit un ſuc mordicant,
Qui fait un ſang chaud & picquant,
Dont ce mal aiſément s'engendre,
Et comme un Autheur fait entendre,
Tel Galant s'eſt ſouvent galé,
Pour avoir mangé trop ſalé:
Si la matiere eſt plus ſubtile,
Quelquefois le ſang plein de bile,
Ne fera qu'un ſimple prurit,
Ainſi que noſtre Ecole écrit,
Ou par le corps, ou le viſage,
Leveront, dartre & feu volage:
Le Sel échauffe foye & reins,
Et fait qu'ils deviennent mal ſains,
Ecorche conduits urinaires,
Dont s'enſuivent douleurs ſeveres:
Pourtant il donne l'appetit
A la perſonne qui patit,
Et qui mediocrement en uſe,
Quand à manger elle s'amuſe,
Et luy fait avoir de la faim,
Pour la Viande, & pour le bon Pain.

Du Soupper.

Chap. XLIII.

Ex magna cœna ſtomacho fit maxima pœna,
Vt ſis nocte levis, ſit tibi cœna brevis
Cœna brevis, vel cœna levis fit raro moleſta,
Magna nocet, medicina docet, res eſt manifeſta.

Pour repoſer gaillardement,
Il faut ſoupper legerement;
Car l'Eſtomach a de la peine
A digerer la grande Cene;
Ce mot reſſent le Preſche un peu,
Mais il ne m'importe en ce lieu,
Si l'on entend ce qu'il veut dire,
Il me ſemble qu'il doit ſuffire.
Quiconque donc ſoit froit, ou chaud,
Manger le ſoir plus qu'il ne faut,
Affoiblit ſi fort la nature,
Que la trop grande nourriture
Cauſe lors un mal ſans pareil,
Car elle empeſche le ſommeil,
Fait des puſtules au viſage,
Au ventricule de l'outrage,
A la teſte de la douleur,
A la bouche mauvaiſe odeur,
Excite la colique & goutte,
Que l'on fuit, & que l'on redoute,

Et le mal violent aux reins,
Qui geſne ſouvent les Humains :
La perſonne qui trop devore
A ſes autres repas encore,
Incommode bien ſa ſanté,
De l'excés vient la crudité,
Obſtruction, fiévre, apoſtheme,
Pourriture & la lepre meſme ;
Ainſi le grand repas du Soir,
N'a pas ſeulement le pouvoir
D'eſtre tout à fait dommageable,
Quand on eſt long-temps à la table,
Mais tous autres, comme j'ay dit,
C'eſt Avicenne qui l'écrit ;
Qui veut donc repoſer ſans peine,
Qu'il n'ait point la panſe trop pleine.
Mais qu'il vive parfaitement,
Matin & Soir frugalement,
De viande groſſe, ou delicatte :
Car il ne faut point qu'on ſe flatte,
Les excés des plus tendres mets,
En tout lieu ſont tousjours mauvais,
Auſſi bien que des groſſes viandes,
Qu'on devore comme friandes,
Dont ſouppant principalement,
L'on doit manger moderément,
La Nature en eſt moins chargée,
En devient plus encouragée,
Eſt plus propre à la coction,
Et fait mieux la digeſtion

De l'humeur comme de la viande,
Dans perſonne petite, ou grande.

Qui ſont ceux qui peuvent manger davantage au ſoir, & ceux qui doivent peu Soupper.

Or il ne ſe faut pas tromper,
Quand je dis qu'un ample Soupper,
A bleſſer un homme eſt facile,
J'entens un eſtomach debile
Et je parle encore de ceux,
Qui ſont mal ſains, & catharreux,
Ou qui ne font point d'exercice,
Cela leur porte prejudice:
Mais celuy qui ſe porte bien,
Souppe amplement ſans craindre rien,
Et qu'il faſſe chere & ripaille,
Si c'eſt un homme qui travaille,
Et de qui l'eſtomach ſoit fort,
Tel Soupper ne luy fait point tort,
Pourveu que ce ſoit ſa couſtume,
Qu'il n'ait ny catharre, ny rhûme,
Et qu'il ne faſſe point d'excés,
D'un mets qui ſoit bon, ou mauvais,
Et la nuit qu'il n'ait point de cauſe,
Qui puiſſe empeſcher qu'il repoſe,
Car je ſçay bien que ſa chaleur
Cuira mieux la viande & l'humeur,
Dans ſon eſtomach amaſſée,
Sans que Nature en ſoit bleſſée,

A cauſe du long-temps qui ſuit,
Pendant la longueur de la nuit,
Que non pas durant la journée,
Que la chaleur eſt détournée
Par l'exercice, & le travail,
Le ſoin, & tout autre attirail,
Qui la diminuë & diſſipe,
Dans ſa ſource, & dans ſon principe:
Ainſi j'aſſûre en un tel cas,
Quand au ſoir l'on prend ſon repas,
Que l'on doit manger davantage,
Qu'au diſner ſans aucun dommage,
Ny rien craindre le lendemain,
Pourveu qu'un homme ſoit bien ſain,
A raiſon de l'ample intervale,
Qui ſe trouve entre le regale
Du ſoir, & celuy du matin,
Qui fait déſemplir le boudin,
Et de la chaleur retirée,
Qui dans le corps eſt concentrée,
D'où l'eſtomach plus fortement,
Cuit & digere l'aliment,
Mais l'homme valetudinaire
Se doit comporter au contraire,
Bien diſner, mais tres peu ſoupper,
Afin de ne ſe point tromper,
Manger une viande legere,
Qui facilement ſe digere,
Fuir les ragouſts & Saupiquets,
Et les autres ſortes de mets,

Qui ſont ſalez, & pleins d'épice,
Comme apportant du prejudice
A ſon eſtomach delicat:
Que le pituiteux le plus fat,
Mange au ſoir une viande ſeiche,
Pour combattre l'humeur qui peche,
Et s'il ne veut faire un delict,
Qu'il ne boive point dans le lict,
Non plus devant que de s'y mettre,
Ou bien je luy puis bien promettre,
Qu'il en ſera mauvais marchand,
S'il boit ſouvent en ſe couchant,
Car ſon eſtomach trop humide,
Prenant une choſe liquide
Sera refroidy tellement,
Qu'il ne cuira point l'aliment,
Ce qui luy fera de la peine,
Et la nuict luy ſera mal ſaine,
Mais qu'en ſouppant, grand & petit,
Demeure ſur ſon appetit,
Car il eſt aſſez manifeſte,
Qu'un ample repas nous moleſte,
Et qu'un ſoupper court & leger,
Rarement cauſe du danger:
Ainſi qui ſortira de table,
Cela luy ſera profitable,
S'il ſe retire avec ſa faim,
Et pour obliger un couſin,
Ou quelqu'amy qui ſoit ſplendide,
Il a tousjours un boudin vuide.

Le moyen d'eſtre gay aprés Soupper.

CHAP. XLIV.

Vt vites pœnam à potibus incipe cœnam.

POur eſtre gay comme un Pinſon,
Et dormir de belle façon,
Sans reſſentir aucune peine,
Ny qu'un mauvais ſonge te geſne,
Si tu ne te veux point tromper,
Le ſoir commence ton ſoupper,
Par la viande la plus liquide,
Et fais ſuivre aprés la ſolide,
Qui ne pouvant ſe cuire bien,
A l'homme foible ne vaut rien,
Et luy pourroit eſtre nuiſible,
Pour gouſter un repos paiſible,
Sur tout s'il la prend en ce cas,
Au commencement du repas;
Mais faiſant d'une autre maniere,
S'il prend la dure, la derniere,
La coction ſe fera mieux,
Et rendra ſon cœur plus joyeux,
Ainſi la viande plus legere,
Venant à ſortir la premiere,

Facilitera le chemin
A l'autre qui ſort à la fin,
Qui pour lors deviendra plus cuitte,
Et s'écoulera mieux en ſuitte,
Sans cauſer la moindre douleur
A la teſte non plus qu'au cœur:
Car qui mangeroit la ſolide,
Auparavant la viande humide,
En troublant l'ordre du repas,
Celle-cy ne manqueroit pas,
Ne pouvant paſſer au Pylore,
Que la ſolide bouche encore
De geſner un pauvre animal,
Qui s'en trouveroit aſſez mal,
Et paſſant le rendroit debile,
Entraiſnant avec elle un chile,
Ou bien un ſolide aliment,
Qui ne ſeroit cuit nullement.
  Si tu n'as donc la teſte fole,
Fais ce que te dit noſtre Ecole,
Pour engraiſſer tes petits os,
Et gouſter un plus doux repos:
Ainſi juſqu'à la fin ta vie,
De la ſanté ſera ſuivie,
Mais pour méler mieux l'aliment,
Mange & bois ſucceſſivement,
Je croy qu'un precepte ſemblable
Pour vivre ſain eſt admirable.

Du Vin pris devant le repas, & de la mode d'Angleterre.

Tu ne dois devant le repas,
Boire le Vin, ny l'hyppocras,
Si tù ne veux que cette mode
En peu de temps ne t'incommode;
Car le Vin offenſe les Nerfs,
Et cauſe d'autres maux divers,
Dont on ſouffre une peine eſtrange,
Outre que pris devant qu'on mange,
Il fait flotter dans l'eſtomach,
La viande comme dans un ſac:
C'eſt pourquoy dedans ſa methode,
Galien nous dit qu'il eſt commode
De manger au commencement,
Et de boire conſequemment,
C'eſt la couſtume d'Angleterre,
Car avant de vuider le verre,
Soit qu'il ſoit plein de Vin, ou d'Eau,
Les Anglois prennent un morceau,
Afin de faire une chauſſée,
Où le boire auroit ſa paſſée,
Suivant les preceptes certains
De nos doctes Salernitains.
Arriere donc ce Peuple yvrogne,
De qui la groſſe, & large trogne,
Avoit de couſtume au matin
De ſe remplir à jeun de Vin,

Arriere encor Aſclepiade,
Ce n'eſt qu'un donneur de caſſade,
Dont le brutal eſprit ne ſçait,
Ny ce qu'il dit, ny ce qu'il fait,
Quand il preſche à qui le veut croire,
Qu'un homme quatre coups doit boire,
Le premier, par neceſſité,
Le deuxiéme, par volupté,
Le ſuivant par yvrognerie,
Et le quatriéme, par folie.
Arriere enfin d'icy beuveurs,
Et vous encor eſprits reſveurs,
Qui ſans prendre garde au mélange,
Voulez qu'on boive avant qu'on mange.
Mon cher amy ne les croy pas,
Ne bois point avant le repas;
Mais ſur tout devant, quoy qu'il couſte,
Avalle une petite crouſte,
Et je te répons qu'en tous lieux
Tu t'en trouveras tousjours mieux,
Et que qui fera le contraire,
En portera la folle enchere.

De la Diette.

CHAP. XLV.

Omnibus aſſuetam jubeo ſervare Diętam:
Quod ſi c eſſe probo niſi ſit mutare neceſſe,
Hippocrates teſtis, quoniam ſequitur mala peſtis,
Fortior hæc meta eſt medicinæ certa Diæta,
Quam ſi non cures fatuè regis, & malè curas.

PUis que la principale fin
D'un veritable Medecin,
Qui l'ame de gloire animée,
Veut eſtablir ſa renommée,
Ne conſiſte pas ſeulement
A chaſſer un mal vehement,
Qui nous geſne, & qui nous devore,
Mais bien à conſerver encore
Contre toute incommodité,
Le grand threſor de la ſanté,
Il faut qu'un chacun ſe propoſe
La Diette ſur toute choſe,
Elle eſt bonne a qui la fait bien,
En tout temps ſans manquer à rien,
Pour joüyr comme l'on ſouhaitte
D'une ſanté qui ſoit parfaite;
C'eſt icy l'advis important
Que je te donne tout comptant.

Qu'eſt ce que la Diette, & comment on doit obſerver.

Or ce conſeil incomparable
Aux hommes ſobres profitable,
Qui juſqu'au terme de cent ans,
Les peut faire vivre contents,
Se prend, ſi j'ay bonne memoire,
Pour le manger, & pour le boire,
Vivre d'un homme temperé,
Ou pour l'uſage moderé
Des ſix choſes non naturelles,
Qui dans nos corps deviennent telles
Qu'elles font un bien ſans égal,
A qui jamais n'en uſe mal,
Mais qui bleſſent pour l'ordinaire
L'homme qui s'en ſert au contraire:
Ces ſix choſes ſont ſans façon,
Sçavoir la viande, & la boiſſon,
Le travail, le repos, les veilles,
Dormir quand il faut à merveilles,
Excretions, retentions,
Et l'uſage des paſſions;
Telle pratique bien ſuivie,
Peut faire vivre longue vie,
Ainſi que j'ay dit cy-deſſus,
Mais je veux t'advertir de plus,
Qu'il faut obſerver pour bien faire
Toûjours la Diette ordinaire,

Sans la vouloir jamais changer,
De peur de ſe mettre en danger,
A moins que quelque maladie
Ne veule attenter à ta vie:
Car quelquefois le changement
Apporte un faſcheux détriment,
Puis que l'on ſçait que l'habitude,
Qu'on garde avec exactitude,
Paſſe en un autre naturel,
Et fait un temperament tel,
Qu'on ne le peut changer qu'à peine,
Sans ſouffrir une grande geine;
Comme on doit donc pardeſſus tout,
Suivre Nature juſqu'au bout,
De meſme il eſt tres profitable,
Lors que la couſtume eſt loüable,
De la bien garder en tout temps,
Afin de prolonger ſes ans:
Ainſi cela te ſoit notoire,
Que dans le manger, & le boire,
Et le reſte dit cy-devant,
Quand on l'a pratiqué ſouvent,
Il faut que par tout on ſe picque,
De garder la meſme pratique,
Comme l'on a fait reglément,
Sans la changer aucunement:
D'où vient que quand une perſonne
A quelque travail s'abandonne,
Et qu'aprés l'avoir long-temps fait,
Elle le quitte tout à fait,

Ou bien que moins elle travaille
Pour rire, ou pour faire gogaille,
On ſe repoſer ſeulement,
Il arrive ordinairement,
Que pour une telle abſtinence,
Elle tombe dans la ſouffrance,
Si ſans attendre au lendemain
Elle ne ſuit ſon meſme train,
C'eſt ce qu'en fait ma Muſe poſe:
Il faut dire la meſme choſe,
Du ſommeil, du boire, ou manger,
Quand l'un, ou l'autre on veut changer
En quoy l'on doit ſans abſtinence,
Garder la bonne accouſtumance,
Ou ne s'en éloigner que peu,
Ou ſuivre toûjours le milieu,
Pour connoiſtre avec certitude,
Combien eſt forte l'habitude.
Ne voit-on pas de toutes parts,
Que les plus debiles vieillards
Souffrent avec moins d'amertume,
Le travail qu'ils font de couſtume,
Que les plus puiſſants jouvenceaux,
N'endurent les moindres travaux,
Qui ne leur ſont point ordinaires,
Encor qu'ils leurs ſoient neceſſaires?
Hippocrate, comme je croy,
Dans un Aphoriſme en fait foy,
Philothée en un ſujet ample,
Nous en donne un fort bel exemple,

Dont je ne parle point icy,
Car l'on comprend aſſez cecy.
Ainſi ſi ta ſanté t'eſt chere,
Vis à ta façon ordinaire,
Et ne la quitte qu'au beſoin:
Hippocrate m'en eſt témoin,
Qui dit que quand on change vîte,
Les maux nous accablent enſuitte,
Ælian nous l'aſsûre de plus,
En parlant d'un certain Tachus,
Homme d'une ſanté parfaite,
Qui tous les jours faiſoit Diette,
Mais pourtant comme un débauché,
S'eſtant à la fin attaché
A ſuivre la mode des Perſes,
Et manger leurs viandes diverſes,
Aprés un rude flux de ſang,
La mort le vint prendre à ſon rang,
Pour aller ſans ceremonie
Faire ripaille en l'autre vie,
Dont le mal-heureux trépaſſe,
Se fuſt pourtant tres-bien paſſé.

Du changement de la Diette.

Or encore bien qu'au malade,
Qui ne mange pain, ny ſalade,
Ainſi qu'on fait à l'homme ſain,
Qui peut manger ſalade & pain,
L'on ordonne tousjours de ſuivre
Un certain régime de vivre,

Cependant la neceſſité,
Soit en maladie, ou ſanté,
Oblige quelquefois au change,
Ce qui ne ſemble pas eſtrange,
Quand on a quelqu'opinion
Que le regime n'eſt pas bon,
Et de cette façon de vivre,
Qu'à la fin il pourroit s'enſuivre
Un mal qui ſeroit dangereux;
Tel eſt le regime de ceux,
Qui pour deſſert mangent des viandes,
Qu'à leur gouſt ils trouvent friandes,
Qui pourtant ſont d'un ſuc mauvais,
Et qui font de méchants effets:
D'où je conclu qu'en diligence
L'on quitte cette accouſtumance,
Ou qu'on la change adroitement,
C'eſt à dire inſenſiblement,
Et non tout d'un coup, car nature
Seroit pour lors à la torture,
Puis que tout changement ſoudain,
Porte prejudice au plus ſain,
Alors que l'on fait un paſſage
D'une choſe fort en uſage,
A quelqu'une qui ne l'eſt point:
Hippocrate deſſus ce point,
Favoriſe mon Commentaire,
Mais à preſent je le veux taire;
Souvent encor de peur d'un mal,
Qui nous pourroit eſtre fatal,

L'on eſt contraint de ne plus ſuivre
Une bonne façon de vivre ;
C'eſt pourquoy tout homme fait bien,
Qui ne ſe dégouſte de rien,
Et s'adonne à toute Diette,
Son ame eſt bien moins inquiette,
Et ſon corps eſt moins offencé,
Quand il eſt une fois preſſé,
De ſuivre une autre accouſtumance,
Sans qu'il en puiſſe avoir diſpenſe,
Ce que je dis eſt confirmé,
Par Hippocrate à point nommé,
Qui dit dans ſon Livre deuxiéme,
En l'Aphoriſme cinquantiéme,
Qu'on eſt moins foible, & moins choqué,
Quand on a long-temps pratiqué
Un exercice le plus rude,
Qu'un où l'on a point d'habitude,
Et qui nous ſeroit moins faſcheux ;
Il nous faut donc eſtre ſoigneux,
De recourir par fois au change,
En ſuivant une choſe eſtrange,
Ainſi qui s'accouſtume à tout,
De toutes choſes vient à bout.

Qui que tu ſois donc, pour bien faire,
Lecteur, qui lis ce Commentaire,
Sois tantoſt froid, ſois tantoſt chaud,
Sois continent, & ſois ribaud,
Mange, bois, ou bien jeuſne, & veille,
Travaille, repoſe, & ſommeille,

Sois craintif, ſois audacieux,
Tantoſt doux, tantoſt furieux,
Tantoſt eſpere & deſeſpere,
En ce que ton cœur delibere,
Exerce la haine & l'amour,
Non tout d'un coup, mais tour à tour,
Paroiſt joyeux, puis paroiſt triſte,
Mais ne fais rien à l'improviſte,
En tout cecy, ſois temperé,
Et monſtre toy ſi moderé,
Que tu paſſes de l'un à l'autre,
Tout de meſme qu'un bon apoſtre,
C'eſt à dire tout bellement,
Et non jamais ſoudainement:
Car aller trop viſte en beſogne,
Fait quelquefois peine & vergogne,
D'où vient que preſtement changer,
Met ſouvent un homme en danger.
La plus ſouveraine machine,
Eſt la Diette en Medecine,
Que pour arriver à ſa fin,
Doit obſerver un Medecin,
Que s'il ne s'en met point en peine,
Son entrepriſe ſera vaine:
Et comme il eſt tout apparent,
Le mal en deviendra plus grand,
D'où l'on connoiſtra ſa ſottiſe,
Son ignorance & ſa beſtiſe.

La diviſion de la Diette.

La Diette ordinairement,
Se doit prendre pour l'aliment,
Au regard du ſain, du malade,
Peſtant contre fiévreuſe aubade,
Si bien que de cette façon,
Priſe pour viande, & pour boiſſon,
Elle eſt triple en ſon eſtenduë,
Moyenne, abondante & tenuë:
L'abondante eſt pour ſaines gens,
Qui ſe portent bien en tout temps,
Pour eux encore eſt la moyenne,
Afin qu'un chacun ſe ſouſtienne,
Et conſerve mieux ſa vigueur,
En depit de toute rigueur:
La tenuë eſt pour un malade,
Que ſouvent fiévreuſe accolade,
Rendroit à la fin abbatu,
S'il n'affoibliſſoit ſa vertu,
Par une Diette tenuë,
Dont à la fin eſtant vaincuë,
Elle fait gilles mon amy,
Et s'en fuit en diable & demy.

Subdiviſion.

Pour Subdiviſion complette,
On ſepare cette Diette
En exquiſe moyennement,
Simplement & tres ſimplement:

La tres ſimple pour l'ordinaire,
S'obſerve au premier quaternaire,
La ſimple à peu prés va tousjours
Juſqu'à ſix, ou bien à ſept jours,
Et la moyenne, ou la troiſiéme,
Paſſe au delà du quatorziéme.
Cecy ſoit dit en abbregé,
Adieu, Lecteur, je prens congé.

De la maniere d'ordonner la Diette.

Chap. XLVI.

Quale, quid, & quãdo, quantũ, quoties, ubi, rectà,
Debent hęc medico in victus ratione notari,
Ne malè conveniens ingrediatur iter.

QUi que tu ſois grand Medecin,
Qui gouvernes malade & ſain,
Il faut qu'en tout tu te propoſes
De bien obſerver ces ſix choſes,
Sçavoir, ſubſtance, qualité,
Qu'elle eſt la juſte quantité,
Qu'on doit donner de nourriture,
Pour conſerver dame nature,
Combien de fois, quand, en quel lieu
L'on doit manger beaucoup, ou peu,
Afin que tout le monde voye,
Que tu ſuis une droite voye.

De la Subſtance de la nourriture.

Pour aller donc directement,
Conſidere premierement,
Qu'elle peut eſtre la Subſtance,
Comme une choſe d'importance,
Sçavoir ſi c'eſt un aliment,
Qui ſoit chaud, ou bien autrement,
S'il eſt ſec, ou s'il eſt humide,
S'il eſt mol, ou s'il eſt ſolide,
S'il eſt bon, ou s'il eſt mauvais,
S'il eſt mince, ou s'il eſt épais,
S'il eſt facile, ou non à cuire,
Et s'il peut profiter, ou nuire:
Aprés cecy conſideré,
Voy ſi ton homme eſt moderé,
S'il fait quelquefois la débauche,
S'il boit à droit, & puis à gauche,
S'il eſt gros, & gras, & maigret,
S'il eſt menu comme un furet,
Si c'eſt un Courtaut de Boutique,
S'il eſt delicat, ou ruſtique,
S'il eſt froid, ou bien s'il eſt chaud,
S'il eſt ſec, humide, ou ribaud,
Si c'eſt femme, ou bien ſi c'eſt fille,
Si c'eſt un vieux, ou jeune drille,
Et delà prend ton reglement,
Pour ordonner ton aliment;
Car s'il eſt groſſier, & ruſtique,
Tu dois ſuivre cette pratique,

Luy preſcrire à tous ſes repas,
Gros pain, gros Vin, Bœuf maigre & gras,
Fromage, Oignons, groſſe legume,
Si d'en manger il a couſtume,
Et ſon eſtomach ſec & chaud,
Digere cela comme il faut,
Sans qu'il en ſoit jamais malade,
Non plus que de manger ſalade:
S'il eſt delicat & maigret,
Trop jeune, ou vieux, froid & foiblet,
Il luy faut preſcrire une viande,
D'un bon ſuc, & tendre & friande,
Et dont l'aliment ſans égal,
Ne luy faſſe, ny tort, ny mal:
Tel eſt un pain de paſte fine,
D'une pure & blanche farine,
Peſtry, levé, cuit, vieux, ny frais,
Ny froid, ny chaud, bon au palais,
Avec d'excellentes volailes,
Comme Perdrix, Pigeons & Cailles,
Poulets, Chapponneaux, & bon Veau,
Bon Chévrotin, & bon Agneau,
Et toutes ces viandes pareilles,
Qui pour delicats font merveilles,
Par ce que tous ces aliments
A leurs eſtomachs ſont charmants,
Et comme nourriture ſaine
Ils les cuiſent ſans nulle peine,
A moins qu'ils n'en faſſent excés,
Car elles feroient leur procés,

Mais autrement point de nouvelle,
Ces viandes n'ont rien de rebelle,
Leur uſage quotidien,
Ne leur fait jamais que du bien,
Ce que toute groſſiere viande,
Quoy qu'elle ſoit douce & friande,
A ces gens là ne feroit pas,
S'ils en mangeoient à leurs repas;
Car leur ventricule debile,
La convertiroit en gros chile,
Faute d'avoir de la chaleur,
Pour en faire un chile meilleur,
Ce que fera bien un ruſtique,
Qui ſera d'une autre fabrique,
Et de qui l'eſtomach groſſier
Digerera juſqu'à l'acier;
Mais pour la viande delicatte,
Que ce ruſtaut point ne ſe flatte,
Ce mets ne luy vaut rien du tout,
Quoy qu'il en vienne bien à bout,
Car par ſa chaleur exceſſive,
Qui dans luy n'eſt jamais oiſive,
Il pourroit la brûler ſi fort,
Qu'elle luy cauſeroit du tort,
Ou bien il la cuiroit trop viſte,
Et puis recommençant enſuitte,
A manger quelque mets nouveau,
Comme Chappons, Poulets & Veau,
Perdreaux & Pigeonneaux, & Cailles,
Il mangeroit tant de volailles,

Qu'on ne voudroit plus à la fin
Nourrir un ſemblable coquin,
Qui ſeul vuideroit plus d'écuelles,
Que ne feroient cent Damoiſelles.

De la qualité de l'Aliment.

En ſecond lieu pour ta ſanté
Conſidere la qualité,
Qui ſe rencontre dans la viande,
Qu'un ſain, ou malade demande;
Car ſi ſon naturel eſt froid,
Il ne faut pas en mal adroit,
Luy preſcrire une nourriture,
Qui ſoit de pareille nature,
Mais pluſtoſt un chaud aliment,
Pour le cuire facilement;
Ainſi l'on doit pour l'ordinaire
Chaſſer un mal par ſon contraire,
Par ce qu'il faut comme l'on ſçait
S'oppoſer au contraire effet,
Et tâcher d'oſter toute ordure,
Qui fait du tort à la nature;
Que ſi c'eſt un homme bien ſain,
Pour lors un ſage Medecin,
Doit par une bonne Diette
Conſerver ſa ſanté parfaite,
Qui ſoit pareille entierement
A ſon juſte temperament:
Voila le ſecret ce me ſemble,
De pouvoir accorder enſemble,

Humide, ſec, & froid, & chaud:
Que ſi l'un, ou l'autre prevaut,
Il faut uſer de ſon contraire,
Comme je t'ay dit, c'eſt l'affaire.

A qu'elle heure on doit manger.

Mais tout cecy ne ſuffit pas,
Quand faut-il prendre ſon repas,
Et quel temps du jour, ou qu'elle heure,
Pour cét effet eſt la meilleure?
C'eſt ce qu'en un homme bien ſain,
Doit obſerver un Medecin,
Et dont va t'éclaircir ma plume:
Car celuy de qui la couſtume
Eſt de ſe lever du matin,
Pour travail, ou pour autre fin,
Et qui durant toute l'année,
Prend deux repas chaque journée,
Doit dire *Benedicite*
A dix heures pendant l'Eſté,
Puis manger pain, viande & potage,
Et n'attendre pas davantage,
Afin que la grande chaleur
Ne luy cauſe quelque douleur,
Puis s'il veut manger viande, ou ſouppe
Qu'à ſix heures du ſoir il ſouppe,
Mais durant l'Hyver mon conſeil
A cauſe du trop long ſommeil,
Eſt de ne garnir point ſa panſe
A peu prés, ainſi que ie penſe,

Que vers le midy, puis le ſoir
Faire à ſept le meſme devoir;
Pourtant en cecy je preſume
Qu'il ne change point de couſtume,
De crainte qu'un tel changement
Ne le génaſt éſtrangement.

Quand & comment il faut nourrir un Fiévreux.

Lors qu'une Fiévre continuë
Dans un pauvre corps s'inſinuë,
Nourris le malade fiévreux,
Avec des boüillons & des Oeufs,
Qu'il faut que tu luy faſſes prendre
A peu prés ſans le faire attendre,
De trois, en trois heures, au temps
Qu'il n'a point de redoublements:
Mais de peur d'exciter un trouble,
Quand le paroxiſme redouble,
Tu ne luy dois ordonner rien,
Meſme tu feras mieux que bien,
Si dans la force de la fiévre,
A moins qu'elle ne ſoit trop miévre,
Tu ne luy preſcris rien du tout,
Pour en venir pluſtoſt about:
Il faut auſſi que tu l'exemptes
Dans les fiévres intermittentes,
De rien prendre pendant l'accés,
Sinon quelques boüillons bien faits,

Lors qu'il ſe ſent un peu debile
Pour eſtre trop chargé de bile,
Et qu'il ne s'en ſçauroit paſſer,
Non plus qu'un homme de piſſer;
Mais ſuivant tout bon Aphoriſme,
Il doit aprés le paroxiſme
Prendre des Oeufs, humer boüillons,
Qui ſoient ſi bien faits qu'ils ſoient bons;
Voila la couſtume ordinaire:
La meſme choſe ſe doit faire,
Quelque temps avant ſon accés,
Pourveu que l'eſtomach aprés
Ait un aſſez ample intervalle,
Pour bien cuire ce qu'on avalle
Devant l'autre redoublement,
Ce qu'on ne doit faire autrement.

De la quantité des aliments, & qui ſont les perſonnes qui mangent davantage.

Il faut ſur tout encor entendre
Afin de ne ſe point méprendre,
Qu'elle quantité d'aliments
L'on doit prendre de temps en temps,
Ce que l'on peut tirer de l'âge,
Et la force du perſonnage,
Pour en juger plus ſainement,
Ou bien de ſon temperament,
Et de la ſaiſon de l'année:
Car une perſonne bien née,

Jeune, & d'eſtomach vigoureux,
Mangera plus qu'un vieux peteux,
Le bilieux auſſi ſe picque,
De manger plus qu'un phlegmatique,
Le malade moins que le ſain,
L'homme affamé plus que le plein,
Le noble plus que ſa donzelle,
Le mâle plus que la femelle,
Quoy que dés le matin au lict,
La femme ait tousjours appetit.

En quel temps l'on doit manger davantage.

L'Hyver il faut à la nature
Donner une ample nourriture,
L'eſtomach en ce temps plus chaud,
Cuit l'aliment comme il le faut,
Mais en Eſté qui veut bien faire,
Qu'il faſſe une petite chere,
Et mange ſans comparaiſon,
Moins que dans une autre Saiſon,
De peur que trop de nourriture
Ne debilitte ſa nature,
Et n'affoibliſſe ſa chaleur,
Dont il tomberoit en langueur.

En quel temps l'on doit manger plus, ou moins ſouvent.

Or en des Saiſons de l'année,
Voire meſme en quelque journée,

L'on doit moins prendre de repas
Qu'en autre temps on ne fait pas,
Selon la force & l'habitude,
Qu'on garde avec exactitude,
L'on mange ſouvent en Eſté,
Mais bien en moindre quantité,
Qu'au Printemps, l'Hyver & l'Autonne :
Il faut auſſi qu'une perſonne,
Qui ſe ſent debile en tout lieu,
Boive & mange ſouvent & peu :
Que ſi la nature eſt plus forte,
Il faut nourrir de bonne ſorte,
C'eſt à dire que l'on en prend
Plus à la fois, & moins ſouvent :
Mais deſſus tout avec eſtude,
Pratique une bonne habitude.

Des lieux où l'on doit prendre ſes répas.

Les lieux, ou les meilleurs endroits,
Soit durant le chaud, ou les froids,
Les plus propres pour faire chere,
Où tout le monde ſe doit plaire,
Sont ceux qui ſont plus moderez,
Où froid & chaud ſont temperez,
Sur tout au temps, où la froidure,
Et l'air nous cauſent plus d'injure,
Je trouve ces lieux excellents
Pour les vieux & les verts galants ;

Mais durant l'Eſté je conſeille
A qui me veut preſter l'oreille,
Pour bien faire qu'il mange exprés
Aux endroits qui ſont les plus frais.

Du choix des Oeufs.

CHAP. XLVII.

Non vult mentiri, qui vult pro lege teneri,
Quod bona ſunt ova candida, longa, nova,
Hæc tria ſunt norma, vernalia ſunt meliora.

POur vous dire ce que j'en penſe,
Et vous parler en conſcience,
Pour moy j'eſtime que ſont bons,
Les Oeufs qui ſont frais, blancs & longs,
Au moins c'eſt la regle du Preſtre,
Que je cite ſans le conneſtre,
Qui dit qu'Oeufs blancs, & longs & frais
Sont tousjours meilleurs que mauvais,
Soit Oeufs de Perdrix & Geline,
Qui ſont charmans à la poitrine,
Ainſi que les Oeufs de Phaiſan,
Mais Oeufs de Dindon, & de Pan,
De Canards & d'autres ſemblables
Sont groſſiers & deſagreables,
Et ſont un mauvais aliment,
Sans dire pourquoy, ny comment :

C'eſt le ſentiment du vulgaire,
Qu'il faut ſuivre pour l'ordinaire.

Des Oeufs du renouveau.

Les Oeufs frais pendant le Printemps
Sont meilleurs qu'en un autre temps,
Pour boire au matin chopinette
Avec Robin, ou Robinete,
Et nourrir garçons & vieillards
Qu'ils maintiennent frais & gaillards,
C'eſt la Sentence d'Avicenne,
De quelque coſté qu'on le prenne.

Des Oeufs longs & petits.

Les Oeufs qui ſont petits & longs
Ne ſont pas auſſi les moins bons,
Ils ſont excellents, dit Horace,
Dedans ſes vers en quelque place,
Et ne font qu'un aliment ſain,
Quand ils ſont dans le Corps Humain.

Des Oeufs blancs.

Les blancs ſont encor en eſtime,
C'eſt l'univerſelle maxime,
En effet les Oeufs qui ſont frais
Sont plus blãcs qu'Oeufs vieux & punais:
Mais afin qu'un chacun le croye,
Oeufs de Dindon, Canard & d'Oye,
Sont plus paſles que d'autres Oeufs,
Ils contiennent plus d'eau dans eux,

Et ſont de pareille maniere
De nourriture plus groſſiere.

Des Oeufs tremblans.

Les Oeufs qui tremblent dans les mains,
Sont excellents pour les humains,
Ils ſont d'une bonne ſubſtance ,
Font dans nous un ſuc d'importance,
Nourriſſent vieillards à foiſon,
De qui le poil eſt tout griſon ,
Excitent meſme ces vieux drilles
A vouloir carreſſer les filles,
Et font dans eux un ſang vermeil ,
Clair & ſubtil & nompareil.

Des Oeufs durs.

Les Oeufs endurcis ſous la braiſe,
Sont de nourriture mauvaiſe,
Ils ſont meilleurs s'ils ſont mollets ,
Pourveu qu'ils ſoient blancs & bien frais
Dans l'eau boüillis avec leur coque,
Ils ſont tres bons à qui les croque,
Mais gare auſſi s'ils ſont trop cuits ,
Qu'ils ne nons bouchent les conduits ,
Car les Oeufs durs en toutes ſaulces
Sont mauvais au moule dés chauſſes.

Des Oeufs fricaſſez.

Oeufs fricaſſez dans un poëſlon
N'ont point d'aliment qui ſoit bon,

Ils ne valent rien pour un chantre,
Ils ſe cuiſent mal dans le ventre,
Et produiſent un ſuc épais,
D'où naiſſent de méchants effets.

Du blanc, & du jaune d'Oeufs.

Le blanc d'Oeuf eſt dur à l'extréme,
Et gluant, & froid de luy-meſme,
Fait un ſang mauvais, ſe cuit mal,
Mais le jaune n'a point d'égal,
Pour donner bonne nourriture,
Sa ſubſtance n'eſt point trop dure,
Il n'eſt ny trop froid, ny trop chaud,
Il eſt juſtement comme il faut,
Mais comme aiſément il s'enflamme,
Il ne vaut rien pour homme & femme,
Que la fiévre ſans nul repos
Brûle inceſſamment juſqu'aux os.

Du Laict propre aux maladies du Poulmon.

Chap. XLVIII.

Lac ethicis ſanum caprinum, poſt camelinum,
Ac nutritivum plus omnibus eſt aſininum,
Plus nutritivum vaccinum, ſic & ovinum,
Si febriat caput, & doleat non eſt benè ſanum.

Le Laict au Poulmon ulceré,
N'eſt pas un remede aſſûré,
S'il ſe rencontre que l'ulcere
Dont eſt attaqué ce viſcere,
Soit desja profond & calleux,
Car en ce cas ce mal piteux
Eſt cauſe qu'un pauvre malade
Eſt exempt de danſer ballade :
Il peut bien dire adieu bon temps,
Adieu longue vie, & deſpens,
Et Medecin & medecine,
Rien ne guerira ſa poitrine,
Il a beau pouſſer des ſanglots,
Il ne ſçauroit faire vieux os,
Fuſt-ce un Prince, fuſt ce un Monarque
Il faut obeir à la Parque :
Mais ſi cét ulcere eſt petit,
Dans le malade qui patit,

Il n'a qu'à prendre bon courage,
S'il fait du Laict un bon uſage,
Un jour il luy ſera permis
De trinquer avec ſes amis,
Manger paſtez, & coqueluches,
Et d'excellentes fanfreluches,
Et de chanter auſſi de plus
De temps en temps, *Gaudeamus* :
Car pour les perſonnes hectiques,
Et celles qui ſont pulmoniques,
Il faut choiſir une liqueur,
Qui ſoit de petite chaleur,
Qui ſur tout ne leur puiſſe nuire,
Que leur eſtomach puiſſe cuire,
Qui leur fourniſſe abondamment,
Un bon & loüable aliment,
Qui les humecte & deſopile,
Qui ne les charge point de bile,
Qui les rafraiſchiſſe, & de plus,
Qui purge l'ulcere de pus,
Qui le deſſeiche & l'agglutine,
Et corrobore la poitrine,
C'eſt à quoy peut ſervir le Laict,
Mieux que tout autre mets ne fait,
Que facilement on digere
Qui rafraîchit & deſaltere :
Galien a laiſſé par écrit,
Qu'il débouche, humecte & nourrit,
Addoucit, agglutine & purge
Plus doucement que de l'épurge

Par ſon beurre & ſon ſuc ſereux,
Et ſon fromage ſavoureux:
Tel eſt l'excellent Laict d'Aſneſſe,
Qu'on peut boire avec hardieſſe,
Pour guerir le mal du Poulmon:
Aprés le Laict de Chévre eſt bon,
D'une ſaveur appetiſſante,
Et qualité rafraiſchiſſante:
Le Laict de Chameau ſuit ces deux,
Pour eſtre utile & fructueux
Au Medecin qui remedie
A cette triſte maladie,
Mais afin de n'eſtre importun,
Il faut dire un mot d'un chacun.

Du Laict de Chévre.

Le Laict de Chévre eſt ſpecifique
Pour guerir un homme pthiſique,
Son temperament moderé,
En eſt un indice aſſûré
Meſme aprés celuy de la fâme,
Il merite qu'on le proclame,
Dans ſes premieres qualitez,
Pour ſes grandes utilitez,
Qui ſont par tout aſſez fœcondes,
Il eſt aſtringent aux ſecondes:
Car il agglutine aiſement,
L'ulc re en ſon commencement,
Dont il chaſſe toute immondice,
Par ſa puiſſance purgatrice.

Du Laict de Chameau.

Le Laict de Chamelle, ou Chameau,
Eſt plus ſereux & remply d'eau,
Et plus propre à purger l'ulcere,
Qui ſe trouve dans un viſcere,
Ce qui le rend moins nourriſſant,
Mais un peu plus rafraiſchiſſant,
Il n'eſt pas ſi bon aux ethiques,
Qu'il eſt utile aux hydropiques,
Dont le foye eſt intemperé,

Du Laict d'Aſneſſe.

Mais le Laict le plus averé,
Pour eſtre froid & plus humide,
Et plus propre pour un tabide
Eſt le Laict d'Aſneſſe excellent,
Qui pour nettoyer n'eſt pas lent,
Sans cauſer ny douleur, ny peine,
La nourriture en eſt plus ſaine
Que de Chévre, ou bien de Chameau:
Il eſt rafraiſchiſſant comme eau,
Addoucit l'ardeur des viſceres,
Guerit & purge leurs ulceres,
Affermit gencives & dents,
Humecte le corps par dedans,
Ne caille point au ventricule,
Paſſe aiſement ſans qu'il s'accule:
Il eſt encor bon par dehors,
Pour rendre beau le teint du corps,

Comme celuy d'une poupée :
C'eſt pour ce ſujet que Popée,
Femme de Neron Empereur,
Pour ſe donner belle couleur
Se baignoit comme une Princeſſe,
Tous les jours dans le Laict d'Aſneſſe,

Du Laict de Femme.

Or encor que le Laict ſoit bon
Pour les malades du Poulmon,
Noſtre Medecine reclame,
Pardeſſus tout le Laict de Femme,
Qu'elle croit le plus naturel,
Voire plus s'il eſt maternel,
Pour ne porter aucun dommage,
Eſtre humide & froid davantage,
Plus penetrant & plus ſubtil,
Et nourriſſant, & plus viril.

Comme les hectiques doivent uſer du Laict d'Aſneſſe.

Mais pour ſoulager ta perſonne,
Boy de tel Laict que l'on t'ordonne
Quatre heures devant le répas,
Cinq onces & ny manque pas,
Et ſi l'eſtomach les peut cuire,
Tu peux augmenter ſans deduire,
En boire ſix le jour d'aprés ;
Ainſi beuvant à plus grands traits,

Suivant ce regime de vivre,
Boys en à la fin une livre
Tout chaud avec ſuccre Roſat,
Dont Avicenne fait eſtat,
Aprés cela ſur toute choſe
N'agis, ny ne dors, mais repoſe.

Comme on choiſit le Laict d'Aſneſſe.

Le bon Laict ſe prend à l'odeur,
Subſtance, couleur & ſaveur,
Et doit eſtre pris d'une Aſneſſe,
Qui ſoit noire dans ſa jeuneſſe,
Et qui n'ait point ſemblablement;
Fait ſon Aſnon nouvellement.

Du Laict de Beurre.

Que ſi dedans ton ventricule
Un Laict pareil ſe coagule,
Ou bien ſi le ſoir & matin,
Tu vas trop ſouvent au baſſin,
Que ton corps ſoit chargé de bile,
Que tu te trouves trop debile,
Que tu n'aymes point la douceur,
Que tu cherches pluſtoſt l'aigreur,
Meſme qu'une fiévre putride,
Accompagne ton corps tabide,
Au lieu de boire de ce Laict,
Prens pour faire un meilleur effet
Tous les matins du Laict de Beurre,
Je trouve que c'eſt un bon leurre,

Pour guerir pareils accidents,
Qui geſnent ton corps au dedans :
Car ce Laict par ſon gouſt acide
Reſiſte à la fiévre putride,
Eſteint la bile, touche au cœur
Par la bonté de ſon aigreur,
Et fait auſſi que le derriere
Ne ſe donne pas tant carriere.

Du Laict de Vache.

Entre toute ſorte de Laict,
Celuy de Vache eſt à ſouhait,
Je le trouve de bonne grâce,
Pour ſa ſubſtance épaiſſe & graſſe,
Qui ſouvent ne me déplaiſt pas
Avec du ſuccre à mes repas,
Mais qui ne vaut rien aux pthiſiques,
Et perſonnes qui ſont hectiques,
Dont l'eſtomach par le caillé
Devient puiſſamment travaillé.

Vertus du Laict de Vache.

Il eſt pourtant en recompenſe
Fort utile à nourrir la panſe,
Mais j'eſtime qu'au bilieux
Un Laict pareil eſt vicieux,
Pour augmenter dans luy la bile,
Et rendre ſon corps imbecile,
Qui ſe ſervant du petit Laict,
Recevroit un meilleur effet.

Il eſt de puiſſance anodyne
Contre la douleur inteſtine,
Et que l'on reſſent au dehors,
S'il eſt appliqué ſur le corps,
Et profite au diſſenterique,
De qui le ventre eſt trop lubrique,
S'il le prend quand il eſt ferré,
Afin d'eſtre plus reſſerré.

Du Laict de Brebis.

Le Laict de Brebis eſt de meſme,
Je croy qu'il nourrit à l'extréme,
Et que ſi l'on eſteint dedans
De l'acier & cailloux ardans,
Il guerit la Diſſenterie.

Du bien & du mal que fait le Laict.

Mais de peur de ſupercherie
J'advertis Meſſieurs les fiévreux,
Que le Laict n'eſt pas bon pour eux;
Et que la chaleur eſtrangere
De la fiévre qui les altere,
Le change & le corrompt ſi fort;
Qu'aprés il leur fait bien du tort.
Il nuit encor au mal de teſte,
Car depuis le cou juſqu'au faiſte
Par ſa dangereuſe vapeur,
Il en augmente la douleur,

Il échauffe, fait ſoif, oppile,
Eſt mauvais au ſang qui diſtille,
Ou par excés a diſtillé,
L'homme en devient plus bourrelé,
Mais quand la fiévre n'eſt pas grande,
Il ſert de remede & de viande,
Aux Poulmons qui ſont ulcerez,
Au corps maigres & macerez,
Aux fiévres de longue durée,
Par qui nature eſt alterée:
Enfin c'eſt un bon aliment,
Quand il ne trouve empeſchement,
Pour bien remettre un pauvre Diable,
Qu'une grande maigreur accable.

Du Beurre, & du petit Laict.

CHAP. XLIX.

Lenit & humectat, ſolvit ſine febre butyrum,
Inciditque lavat, penetrat, mundat quoque ſerum.

LE Beurre unctueux de ſoy-meſme
Fait ſouvent un plaiſir extréme,
Si pour quelqu'accident fâcheux,
Quand on a le corps douloureux
L'on s'en frotte ou bien qu'on l'avalle,
Comme ſi c'eſtoit un regale,
Ou qu'on le prenne en Lavements,
Ou bien avec medicaments,

Car il eſt de force anodyne,
Addoucit & ventre & poitrine,
Et décharge auſſi le Poulmon
De la pituite, & du limon,
Ouvre ſes conduits, le nettoye,
Deſopile la moindre voye,
Et fait qu'on reſpire aiſément,
En dépit de l'oppreſſement,
Il fait la meſme choſe au membre
Qu'on frotte au feu dans une chambre,
Il luy redonne la ſanté
Par ſa douce unctuoſité,
Puiſque toute choſe unctueuſe
Aux douleurs eſt avantageuſe,
Soit qu'on les reſſente au dehors,
Ou bien que ce ſoit dans le corps,
N'importe telle medecine
Pour les douleurs eſt anodine,
Car ſi l'humeur eſt au dedans,
Il appaiſe les accidents,
En temperant l'acrimonie,
Dont on reſſent la tyrannie:
Que ſi l'humeur eſt au dehors,
Il relaſche le cuir pour lors,
Et ſoulage auſſi la partie,
Donnant une libre ſortie
Au ſuc picquant qui fait douleur:
Que ſi ce ſuc vient de froideur,
Sa chaleur le cuit, le tempere,
Et rend la douleur plus legere:

Ainſi le Beurre eſt excellent,
Pour rendre un mal moins violent,
Comme inflammations de bouche,
Soit qu'on les frotte, ou qu'on les touche;
Il diſſipe encor orillons,
Meurit apoſthemes, bubons,
Parotides, maux de mammelles,
Qui cauſent des douleurs cruelles,
Et fait auſſi percer les dents,
Qui font mal aux petits enfants.
De plus le Beurre fait merveille,
Si bien à point on le conſeille,
Pour humecter un corps ſeiché,
Qu'il rend plus mol & relaſché,
Puis qu'avalé ſans artifice
D'un lavement il fait l'office;
Pris par la bouche abondamment,
Il excite au vomiſſement,
Humecte la trachée artere,
Et le Poulmon il deſaltere,
Le déchargeant de phlegmes lents,
Qui luy font des maux violents,
Soit qu'on s'en frotte la Poitrine,
Ou qu'on l'avalle en medecine.
Mais le prenant de la façon,
Qu'on ait ny fiévre, ny friſſon,
Car ſa force eſtant laxative,
Elle eſt encor inflammative,
Et dans le corps peut engendrer
Un ſuc qui le feroit cabrer,

Je veux dire une bile noire,
Comme l'ancre d'une écritoire,
Dont aprés la lepre s'enſuit,
D'un méchant arbre un mauvais fruit,
C'eſt ce que dit Savonarole,
Que je cite dans cette Ecole.
Quand il parle des Allemands,
Qui ſouffrent ce mal en tout temps,
Pour en faire un trop grand uſage,
Pourtant le Beurre a l'avantage
D'eſtre bon contre le venin,
D'une plante & Serpent malin,
Et par un pouvoir manifeſte,
De nous preſerver de la Peſte,

Du petit Laict.

Le petit Laict plein de douceur
Subtiliſe une froide humeur,
Chaſſe la bile jaune & noire,
En tout temps qu'on le veule boire,
Amollit le Ventre trop dur,
Purge ce qu'il trouve d'impur,
Lave & mondifie un ulcere,
Le plus malin, & plus contraire,
Deſopile, aide aux rateleux,
Et guerit dartre, & gens galeux.

De la nature du Fromage, & du mal qui arrive d'en uſer ſouvent.

CHAP. L.

Caſeus eſt gelidus, ſtipans, craſſus, quoque durus,
Caſeus & panis ſunt optima fercula ſanis,
Si non ſunt ſani, tunc illum non jungito pani.

FRiand de qui le ventre enrage,
S'il ne ſe remplit de Fromage,
Ly ce que noſtre Ecole dit,
De ce mets ſi fort en credit,
Et comme auſſi mon Commentaire
L'explique deſſus cette affaire.
Le Fromage, dit-elle, eſt froid,
Et je dis que c'eſt à bon droit,
Puis qu'agens de froide nature,
Il nuit par ſa temperature,
Qu'ainſi ne ſoit tous pituiteux,
De qui le corps eſt froidureux,
Doivent s'abſtenir de l'uſage,
Que l'on fait du nouveau Fromage,
Et non du vieux, car il eſt bon,
Pour des gens de cette façon,
Mais pour le nouveau j'oſe dire,
Qu'aux pituiteux, il n'eſt rien pire,
Et j'aſſûre qu'il eſt plus froid,
Et plus humide qu'on ne croit,

Pour rafraiſchir une caillette,
C'eſt ce que dit Paul Æginette,
A qui lit bien ſon Livre ſept,
Le Fromage frais, & mollet,
Eſt d'une vertu repouſſante,
Et doucement rafraichiſſante.

Du vieux Fromage.

Le vieux Fromage eſt aſtringent,
Il n'eſt pas bon à toute gent,
Et principalement à celle,
Qui ne peut aller à la ſelle,
Car il fait le ventre trop dur,
Et dans un eſtomach impur,
Il empeſche que la matiere
Ne puiſſe ſortir par derriere,
Ce que ne fait pas le nouveau,
Laſchant comme un boüillon au Veau.
L'un ou l'autre ſur une playe;
Galien dit comme choſe vraye,
Qu'il l'agglutine, & fait ſi bien
Qu'aprés il n'y paroiſt plus rien.
Or toute ſorte de Fromage,
De qui le monde fait uſage,
Sans excepter nouveau, ny vieux,
Non plus que celuy d'entre-deux,
Eſt compoſé d'une matiere
La plus terreſtre & plus groſſiere,
Qui n'a creſme, ny petit Laict,
Ce qui peut faire un mauvais trait,

Au foible eſtomach qui le mange,
En luy cauſant un mal eſtrange.
En outre ce mets eſt ſi dur,
Que l'uſage n'en eſt pas ſeur,
Car ſe cuiſant mal dans la panſe,
On reſſent par fois qu'il l'offence,
Et pour eſtre d'un ſuc épais,
A peine il peut ſortir aprés,
De l'eſtomach qui le digere,
Ou fortement ſon chile adhere.

Du Fromage avec le Pain.

Le Fromage quoy que mal ſain,
Que l'on mange avec de bon pain
Eſt profitable à la perſonne,
D'une ſanté parfaite & bonne:
Tels ſont les pauvres Artiſans,
Et quantité de Païſans,
Dont le plus ordinaire uſage,
Eſt de manger pain & Fromage,
Et qui pourtant ſe portent mieux,
Que tant de gens delicieux,
Qui font tous les jours la ripaille
De chair de Perdrix, & de Caille:
Mais ſi c'eſt un homme mal ſain
Qu'il n'en mange point avec pain,
De peur que ſa panſe mal ſaine
N'en reſſente aprés plus de peine;
Par le poids, & la dureté
De ce mets nuiſible à ſanté,

Que l'eſtomach ne ſçauroit cuire,
Sans ſouffrir douleur & martyre,
Et qui ne fait qu'un mauvais ſuc,
Dans un corps malade & caduc.

Des utilitez du Fromage.

Chap. LI.

Ignari Medici me dicunt eſſe nocivum:
Attamen ignorant cur nocumenta feram,
Languenti ſtomacho caſeus addit opem:
Poſt cibum ſumptus, terminat ille dapes,
Qui Phyſicam non ignorant hoc teſtificantur.

Proſopopée du Fromage.

Les Medecins qui ſont ignares,
Connoiſſant peu les choſes rares,
Diſent ſans qu'ils en ſçachent rien,
Que je fais plus de mal que bien,
Et qu'en tout temps un homme ſage
Ne doit point uſer de Fromage,
De peur d'en eſtre endommagé,
Aprés qu'il en aura mangé.
O Dieu la plaiſante penſée!
Ils ont l'ame bien inſenſée
De parler d'un ton ſi fougueux;
Qui ſont les ignorants d'entr'eux,

Aprés avoir leu cette Ecole,
Qui proferent cette parole ?
Certes ils ont l'eſprit bien neuf,
Ou bien l'ont où la Poulle à l'Oeuf,
D'aſſûrer que je ſois nuiſible :
Hé ! comment ſeroit-il poſſible,
Que je peuſſe faire du mal,
Et geſner le moindre animal,
Moy qui fais tant de bien au Monde ?
Si j'en attrappe un, quoy qu'il gronde,
Puis qu'il oſe à moy s'attaquer,
Mordy je le feray bouguer,
Il dit que je fais mal à l'homme,
Sans ſçavoir, ny pourquoy, ny comme,
Devant qu'il ſoit deux jours paſſez,
Il m'en payra les pots caſſez,
S'il me peut loger dans ſapanſe,
Une fois ſeulle en abondance :
Car je le geſneray ſi fort,
Qu'il ſçaura bien-toſt qu'il a tort,
D'avoir parlé de cette ſorte,
Sans connoiſtre ce qui l'y porte :
Mais les gens de bien & d'honneur,
Qu'ils me mangent ſans avoir peur,
Que je leur faſſe aucun dommage,
Et qu'ils ſçachent que le Fromage
Ayde à l'eſtomach languiſſant,
Et qu'il le rend fort & puiſſant,
Lors que la pituite, ou la bile
L'a tout à fait rendu debile :

Car on ſçait bien qu'il n'eſt rien tel,
Que le Fromage frais ſans Sel,
Pour humecter le ventricule,
Où quand la bile s'accumule,
Elle rend l'eſtomach ſi ſec,
Qu'à peine on peut ouvrir le bec:
De plus que perſonne n'ignore,
Que ce mets addoucit encore,
Et modere beaucoup l'ardeur
De cette inſupportable humeur.
L'on eſtime le vieux Fromage,
Quand on en fait un bon uſage,
En effet il eſt excellent
Pour inciſer le phlegme lent,
Qu'il rend cuit, & qu'il attenuë,
Quand dans le corps il s'inſinuë,
Mais quand il eſt vieux & pourri,
Quoy que ſouvent il ſoit cheri,
Il corrompt & gaſte le chile,
Et rend l'eſtomach plus debile,
Si l'homme gourmand qui s'en ſert,
En mange trop à ſon deſſert.

Du Fromage mangé avant le repas.

Avant le repas le Fromage
Eſtant pris à cét avantage,
De reſſerrer par ſa vertu
Un homme trop libre du cu,
Mais s'il eſt reſtrainct au contraire
Qu'il le prenne aprés pour bien faire,

C'eſt ainſi qu'un bon Medecin,
Doit raiſonner ſur le baſſin,
Et quiconque ſçait la phyſique,
N'ignore point cette pratique.

Des Noix, des Poires, & des Pommes.

CHAP. LII.

Adde pyro potum, nux eſt medicina veneno,
Fert pyra noſtra pyrus, ſine vino ſunt pyra virus,
Si pyra ſunt virus, ſit maledicta pyrus,
Dum coquis antidotũ pyra ſunt ſed cruda venenũ,
Cruda gravãt ſtomachũ, relevãt ſed cocta gravatũ,
Poſt pyrada potum, poſt Pomum vade fecatum.

Du bien & du mal que font les Noix.

PUiſque beaucoup font tant de cas
De la Noix aprés le repas,
Il en faut toucher quelque choſe,
Et pour mieux ſuivre noſtre gloſe,
Je dis que par deſſus les Noix
Des communes on fait le choix,
Qu'à l'eſtomach elles ſont bonnes,
Et ne nuiſent point aux perſonnes,
Pourveu que ſelon noſtre adveu
En tout temps l'on en mange peu,

Et que d'une dent martiale
L'on maſche bien ce qu'on avale,
Ainſi les Noix dans jeune, ou vieux
Font que la viande ſe cuit mieux,
Mais l'excés nous geſne la panſe
Et la teſte plus qu'on ne penſe:
Que ſi cét excés eſt plus grand
Je ne veux pas eſtre garand,
Qu'un flux de ſang quoy qu'il en gronde
N'envoye un homme en l'autre monde,
Je maintiens auſſi que la Noix
Gaſte la parole & la voix,
Et qu'elle nuit à la poitrine,
Mais qu'elle ſert de Medecine,
Et d'un Antidote benin
Contre la force du venin,
Car ſon huille tres-onctueuſe
De la qualité veneneuſe
Emouſſe ſi bien la vertu,
Que le venin devient vaincu,
Soit qu'elle relâche le ventre
Auſſi-toſt qu'elle eſt dans ſon centre,
Ou bien par le vomiſſement
Qu'elle le chaſſe promptement.

Des Poires ſans Vin, & de leurs vertus.

Quant aux Poires l'on peut bien dire
Que ſans le Vin il n'eſt rien pire,
A raiſon de leur crudité,
Qui nuit beaucoup à la ſanté:

C'eſt pourquoy l'on dit qu'aprés Poire
Un homme bien reglé doit boire,
Du Vin genereux qui ſoit pur,
Pour cuire ce qu'elle à de dur,
Et la rendre un peu plus legere,
Afin que mieux il la digere,
Et qu'elle ne tourmente point
Le moule rond de ſon pourpoint.

Quoy donc qu'un Poirier porte Poire
Ne mange point ſon fruit ſans boire,
Puiſque la Poire ſans le Vin
Selon ce texte eſt un venin,
Ou pour mieux dire dangereuſe
A la perſonne pituiteuſe;
Parce qu'elle engendre de ſoy
Beaucoup d'humeur, & c'eſt pourquoy,
La perſonne de cette ſorte
Doit fuir le Poirier qui la porte,
Mais l'homme qui ſe porte bien
En peut manger ſans craindre rien,
D'autant qu'a la perſonne ſaine
Rien ne fait mal à la bedaine,
Si ſuivant ſon temperament,
Elle en mange moderément.

Or apprens que la Poire cuitte
Met dans nous le venin en fuitte
Et le chaſſe & le met au ſac,
Et ſoulage auſſi l'eſtomach,
Mais ſur tout retiens qu'il faut boire
Aprés avoir mangé la Poire,

Et pour t'on bien n'y manque point,
Pour conſerver t'on embon point.

De la Pomme, & de ſes qualitez.

Lors que tu prens la Pomme tâche
D'avoir toûjours le ventre laſche,
N'en mange que moderément
Comme de tout autre aliment,
Soit qu'elle ſoit ou, cuitte, ou cruë,
Aigre, douce, groſſe, ou menuë;
La cruë eſt fort ſujette aux vents,
Elle en peut cauſer en tout temps,
Mais la cuitte eſt plus ſavoureuſe,
Elle n'eſt nullement venteuſe,
Et lâche tres-benignement
Le ventre ſans aucun tourment:
La douce eſt fort émolliente,
Et l'aigre eſt aſſez aſtringente,
Pourveu que l'on ne manque pas
De la prendre avant le repas:
Ainſi le ventre elle reſſerre,
Et le rend dur comme une pierre,
Et mangée aprés l'aliment,
Elle le laſche doucement:
C'eſt le bien qu'elle fait à l'homme
Auſſi bien à Paris qu'à Rome,

Des Ceriſes.

CHAP. LIII.

Ceraſa ſi comedas faciunt tibi grandia dona,
Expurgant ſtomachum, nucleus lapidē tibi tollit:
Hinc melior toto corpore ſanguis erit.

COmme nous ſçavons que tu priſes
L'aimable ſaveur des Ceriſes,
Dont l'on mange aſſez en Eſté,
Nous dirons qu'en maturité
Durant la Saiſon eſtivalle,
Ce fruit eſt bon à qui l'avalle,
Qu'il eſt d'un bon temperament,
Qu'à noſtre gouſt il eſt charmant,
Que cette douce Medecine
N'offence point noſtre poitrine,
Et que ce fruit, ſoit aigre, ou doux,
Ne nous fait que du bien à tous,
Et ne peut rien cauſer d'eſtrange,
Si diſcretement on le mange;
L'aigre eſt un peu deſiccatif,
Le doux eſt aſſez laxatif,
Et plus propre à donner carriere
Au ventre auſſi bien qu'au derriere;
Mais l'aigre eſt le plus cordial,
Et je croy qu'il n'a point d'égal,

Il réjoüit le cœur de l'homme,
Pour le moins autant que la Pomme,
Il le rend diſpos & gaillard,
Il l'empeſche d'eſtre paillard,
Et ſans luy faire aucunes peines
Rafraiſchit le ſang dans les veines.
En outre l'eſtomach purgé
Eſt par luy ſouvent dégagé,
De quantité d'humeurs viſqueuſes;
Et gluantes, & pituiteuſes:
De la bile il eſteint l'ardeur,
Et communique ſa froideur
A l'eſtomach remply de bile,
Et ſoit dans les champs, ou la Ville,
Il eſt un des excellents fruits,
Que la terre nous ayt produits,
Pour tenir l'appetit en bride.

De la Gomme du Ceriſier, & du Noyau de la Ceriſe.

La Gomme, ſelon Dioſcoride,
Qui diſtille du Ceriſier,
Eſt un remede ſingulier,
Elle eſt utile pour la veuë,
Voire meſme alors qu'elle eſt beuë
Avec d'excellent Vin trempé,
Si cét Autheur ne s'eſt trompé,
Noſtre Poulmon elle recrée,
Guerit la toux inveterée,

Et fraiſche priſe au Ceriſier,
Addoucit le mal du goſier,
Purge de dartres, & de galles,
Les enfants qui ſont les plus ſalles,
Fait qu'un teint qui paroiſt mauvais
Devient plus charmant, & plus frais,
Et beuë avec Vin plein un verre,
Elle eſt bonne contre la pierre,
Pour donner allegeance à ceux
Que l'on appelle graveleux.
Quand au Noyau de la Ceriſe,
Il attenuë & ſubtiliſe,
Et chaſſe le calcul des reins,
De gens malades que je pleins;
Enfin la Ceriſe eſt capable
De faire un ſang bon & loüable,
D'où vient que les petits Oyſeaux,
Comme Grives & Paſſereaux,
Mangeant de cette friandiſe,
Sont bien d'une meilleure priſe,
Et plus gras ſans comparaiſon,
En ce temps, qu'en autre Saiſon.

Des Prunes, & de leurs vertus.

CHAP. LIV.

Frigida ſunt, laxant, multum proſunt tibi Pruna.

La Prune rafraiſchit, & profite à nos corps,
Et tient le ventre libre avec tres peu d'efforts.

LA Prune à rafraîchir eſt bonne,
Et ſert pour lâcher la perſonne,
Les Sebeſtes premierement,
Sont un tres-bon medicament,
Pour guerir les maux de poitrine,
Et la grande ardeur de l'urine :
L'on en fait pour beaucoup de maux,
Avec d'autres fruits pectoraux,
Et quelques racines de plantes,
Des ptiſanes fort excellentes,
Qui rendent comme l'on pretend
Un malade un peu plus content :
En outre on ſçait que toutes Prunes
Blanches, rouges, noires, ou brunes
De la bile eſteignent l'ardeur,
Par leur manifeſte froideur,
Moderent le feu des viſceres,
Mais l'on tient qu'elles ſont contraires
Aux jeunes gens qui font l'amour,
Et ſur tout aux galans de Cour,

Qui ſentent conſumer leurs ames
Pour les yeux des plus belles Dames,
L'homme auſſi d'un eſtomach froid
N'en doit pas manger s'il ne boit,
De l'excellent jus de Vandange,
Et ne trouverois pas eſtrange,
S'il n'en mangeoit, ny point, ny peu,
Son corps en auroit plus de feu.
La Prune fraiſche eſtant humide,
Fait le ventre mol & fluide,
La ſeiche au contraire, le rend
Plus reſſerré quand on la prend,
Mais dans la Ville, ou la Campagne
Ce fruit de Syrie, ou d'Eſpagne,
Selon Galien, qui n'a pas tort,
Lâche encor le ventre plus fort,
Et l'on ſçait que les Apoticaires,
Qui ſont gens un peu mercenaires,
De la Pulpe font le Diaprun,
Ou le *Diaprunum* c'eſt tout un,
Compoſition laxative,
Excellente, & fort purgative,
Et propre en tous lieux, en tout temps
Pour potions, & lavemens.

Des Meures.

CHAP. LV.

Mora ſitim pellit, recreant cum faucibus uvam.

LA Meure blanche, ou bien la noire,
Quand on la mange ſert de boire,
Car elle rafraiſchit ſi fort
Qu'elle deſaltere d'abord.
Or il faut ſçavoir que la Meure
Humecte fort quand elle eſt meure,
Et rafraiſchit moyennement,
Mais n'eſtant meure aucunement
C'eſt un fruit ſans delicateſſe,
Plein de froidure & ſeichereſſe:
La Meure douce humecte fort,
A l'eſtomach elle fait tort,
Son jus eſt de vertu pareille,
Il eſt aſtringent à merveille,
Cuit dedans un vaiſſeau d'airain;
Car il guerit l'homme mal ſain,
Et reſſerre auſſi la luette
Comme une agreable recette:
Son fruit eſt tres-bon en ce point,
Si noſtre Ecolle ne ment point,
Car il reſtraint conſume & ſeiche
L'humeur qui dans ce lieu là peche,

Mais ce fruit coule lentement
Il ſe corrompt facilement,
Et ne fournit à la nature
Qu'une petite nourriture,
Il fait auſſi qu'homme & garçon
Piſſent de la belle façon.
Item, l'on tient que ſon écorce
Eſtant boüillie a tant de force,
Que ſa decoction bannit
Le Poiſon qu'on nomme Aconit,
Tient puiſſamment le ventre lâche,
En dépit qu'un homme ſe fâche,
Tuë, ou chaſſe les Vers mutins,
Qui nous rongent les inteſtins,
Voire meſme choſe éprouvée,
Lors que la bouche en eſt lavée,
Elle appaiſe douleur de dents,
Qui fait enrager bien des gens.
Voy le reſte dans Dioſcoride,
Qui te pourra ſervir de guide,
Et te dire d'autres vertus,
Mais Galien t'en apprendra plus.

Des Peſches, & des Raiſins.

CHAP. LVI.

Perſica cum muſto vobis datur ordine juſto,
Sumere ſic eſt mos nucibus ſociando racemos,
Paſſula non ſpleni, tuſſi valet, eſt bona Reni,
Vtilitas uvæ ſine granis, & ſine pelle,
Dat ſedare ſitim jecoris, choleræque calorem.

LA Peſche avec le mouſt eſt bonne
A l'eſtomach d'une perſonne,
Qui chez Tavernier, & Bourgeois
Gayment trinque à diverſes fois:
Car la chaleur du Vin empeſche
La grande froideur de la Peſche,
Et la Peſche par ſa froideur
Du Vin empeſche la chaleur,
Si bien que tous deux ſe moderent,
Et facilement ſe temperent,
Mais ce mélange à la ſanté,
Nuit par la grande impureté,
Que fait le mouſt avec la Peſche
Qu'on mange ordinairement fraiſche,
D'où je trouve qu'il eſt plus ſain
De la manger avec vieux Vin,
Ainſi ſuivant cette methode,
Jamais la Peſche n'incommode.

Des Raiſins ſecs.

Raiſins ſecs avec vieilles Noix,
Sont bons à manger, ſi je crois
Le grand Arnauld de Villeneufve,
En faſſe qui voudra l'épreuve,
Mais j'en ſçay un qui mange mieux
Nouvelles Noix, & Raiſins vieux,
Un autre ſuivant ſa cervelle,
Veut Raiſin nouveau, Noix nouvelle,
Sur cecy qu'on liſe Moreau,
Qui dit que le Vin du Tonneau,
De la Noix chaſſe la malice,
Qui peut nous porter prejudice,
Et que le Vin ſert à la Noix,
Mais qu'on ne voit aucunefois,
Que la Noix au Vin ſoit utile,
Quand on en mangeroit un mille.

Du bien, & du mal que font les Raiſins ſecs.

Le Raiſin doux, & ſec, & cuit,
Opile la Ratte, & luy nuit,
Eſt d'une indigeſtion dure,
Et d'une groſſe nourriture,
Sur tout lors que de ce Raiſin
On avalle écorce, & pepin:
Car il reſtraint ainſi la Ratte,
Et ſert au poulmon qu'il dilatte,

Si c'eſt du Raiſin de Damas,
Que l'on pourroit n'épargner pas,
Puis que ſa puiſſance inciſive
Paſſablement aperitive,
Sans cauſer un mal violent,
Cuit & chaſſe le phlegme lent,
Qui ſe trouve dans ce viſcere:
Pareil Raiſin eſt neceſſaire
Pour ouvrir & purger les Reins,
Quand de groſſe humeur ils ſont pleins,
Mais afin qu'il ait plus de force,
Oſte les pepins, & l'écorce,
Qui bouchent Reins, Ratte, & Poulmon,
Où s'amaſſe phlegme & limon.
C'eſt ainſi qu'il faut que l'on croye
Que ce fruit rafraiſchit le foye,
Soit en ptiſane, ou ſoit que ſec,
Il paſſe ſouvent par le bec,
Pour appaiſer l'ardeur ſubtile
De la jaune, & la noire bile.

Des Figues.

Chap. LVII.

Pectus lenificant ficus, ventremque relaxant,
Seu dantur crudæ, ſeu cum fuerint benè coctę,
Nutrit & impinguat varios curatque tumores,
Scropha, tumor, glandes ejus cataplaſmate cedũt,
Iunge papaver ei confracta foris tenet oſſa.

LA Figue eſt de force anodyne,
Elle addoucit noſtre poitrine,
Et luy fait un ſi grand plaiſir,
Qu'elle eſt ſon but, & ſon deſir,
Bien que quelqu'un comme je penſe
Ne tienne pas cette ſentence,
Dont à preſent je tais le nom,
Car les Figues ont le renom
D'eſtre bonnes en Medecine,
Pour bien purger une poitrine,
Et l'addoucir par conſequent,
Lors que l'uſage en eſt frequent,
Ce fruit lâche auſſi le derriere
Par une vertu ſinguliere
Soit qu'on le mange cuit, ou cru,
C'eſt ce que de tout temps j'ay cru,
La Figue nourrit bien, engraiſſe,
Et guerit mainte boſſe épaiſſe,

Car elle amollit, & reſoût
Une enflure de bout en bout,
Et fait ſi bien qu'elle ſuppure,
Froides tumeurs contre nature,
Ecroüelles, glandes, & bubons,
Tous maux qui ne ſont jamais bons,
Et qui font tousjours de la peine,
Au bras, au col, ou bien à l'aine,
Maux dont la cauſe eſt dedans nous,
Que l'on ne chaſſe qu'à grands coups
De medecine, & de clyſtere,
Puis qu'elle eſt dans le meſentere,
Mais un malade ainſi purgé,
Eſt bien-toſt auſſi ſoulagé,
Car la Figue en forme d'emplaſtre
Sur la tumeur acariaſtre,
Quoy que maligne la guerit:
Arnauld de Villeneufve écrit,
En quelque page, ce me ſemble,
Qu'on doit cuir, & méler enſemble
Les Figues avec le Pavot:
Dioſcoride qui n'eſt pas ſot,
Dit que les Figues bien pilées,
Et feüilles de Pavot mélées,
Tirent, & font ſortir dehors
Les os rompus de noſtre corps,
Mais je croy qu'il entend peut-eſtre
La feüille du Pavot champeſtre,
Qui par ſon extréme froideur,
En appaiſe auſſi la douleur.

Du mal que cauſent les Figues.

Chap. LVIII.

Pediculos, veneremque facit, ſed cuilibet obſtat.

Les Figues ſouvent ſont loüables ;
Et quelquefois ſont profitables,
Mais quoy qu'elles faſſent du bien,
Elles nous nuiſent plus que rien,
Produiſant des humeurs groſſieres,
Qui ſont meres, & nourricieres
De ces Animaux blancs & gros,
Qui nous mordent deſſus le dos :
Car de ces Figues ſavoureuſes
Sortent des humeurs onctueuſes,
Qui n'ont rien en ſoy de picquant,
De malin, ny de mordicant,
Et qu'on ſçait par experience
Avoir rapport à la Semence,
D'où s'engendrent ces Animaux,
Qui nous font ſouffrir mille maux.
Ce fruit dans nous fait abondance
De bon ſang, & bonne Semence,
Et produit auſſi tant de vents,
Au moyen de ſes excrements,
Qu'il fait ſouvent dreſſer la Verge
A la perſonne la plus vierge,

Voila l'effet des fruits venteux,
Mais celuy-cy rend amoureux,
Et par ſes ſeroſitez meſme
Fait un chatoüillement extréme,
Outre encore que ſa chaleur,
Donne à l'homme tant de vigueur,
Qu'elle luy fait lever la queuë,
Si fort qu'il courroit une lieuë,
Pour arriver au dernier but,
Quand il eſt une fois en rut,
Cependant ſelon noſtre Ecole,
Lors qu'une teſte jeune & folle,
Soit par vents, chaleur, ou prurit,
Exerce ſouvent le coït,
Encor bien qu'elle en ſoit moins ſage,
Les poux ne luy font point dommage,
Car la nature pouſſe ailleurs
Ces ſeroſitez, & ſueurs,
Qui ſont tout à fait excellentes
A faire naiſtre, poux, & lentes,
Et meſme les petits enfans:
Ainſi j'advertis pauvres gens,
De peur d'accroiſtre la vermine
De leur dos, & de leur cuiſine,
Dont ils n'ont que trop deſormais,
De ne point manger de ce mets.

Des Neſles, & de leurs qualitez.

Chap. LIX.

Multiplicant mictum, ventrē dantescula ſtrictū,
Meſpila dura placent, ſed mollia ſunt meliora.

La Neſle dans nos corps fait l'urine abondante,
Elle reſſerre auſſi le ventre puiſſamment:
La dure eſt un bon mets d'un paſſable aliment,
Mais alors qu'elle eſt molle, elle eſt plus excellente.

TOy dont les conduits ſont ouverts
Pour avaller fruits, & Pois verts,
Friand mangeur de Neſle molle,
Preſte l'oreille à noſtre Ecolle;
Pour apprendre la qualité
D'un fruit par toy ſi ſouhaitté.
La Neſle eſt, dit-elle, puiſſante
Pour rendre l'urine abondante,
Mais c'eſt pluſtoſt par accident,
Comme il eſt aſſez évident,
Puis qu'au lieu d'eſtre diuretique,
Elle eſt d'une vertu ſtiptique;
Car eſtant au ventre long-temps,
Elle preſſe les excrements,
Comme la main fait une éponge,
D'où vient lors que moins l'on y ſonge

Que l'humeur par canaux certains,
Se porte au Foye, & puis aux Reins,
Et de là coule en la Veſſie,
Dont l'urine eſt ſi bien groſſie,
Qu'il arrive un regorgement,
Qui fait piſſer plus largement:
Or que cela ſe puiſſe faire,
Je n'y vois pas un grand myſtere,
Car lors qu'on piſſe bien la nuit,
Selon Hippocrate il s'enſuit,
Que l'on ira moins à la ſelle,
Cela n'eſt point choſe nouvelle,
Autrefois ce tranſport s'eſt fait,
Dans la femme du ſieur Bohet,
Que Monſieur Galien, qu'on eſtime
Homme grand & ſçavantiſſime,
Guarantit d'un flux uterin,
Et comme habile Medecin,
Suivant ſon Art, & ſa doctrine,
Deſtourna l'humeur par l'urine,
Qui faiſoit inceſſamment flux,
Par le trou de Dame Venus.

De la Nefle dure, & molle, & de ſes Noyaux.

La Nefle puiſſamment reſſerre,
Fait le ventre dur comme terre,
A raiſon de la qualité
De ſon auſtere ſiccité,
D'où noſtre Ecole enſuitte infere
Que la Nefle dure doit plaire,

Pour arreſter quand il nous duit,
Un flux de ventre qui nous nuit,
Et nous importune à toute heure:
Mais la molle eſt beaucoup meilleure,
Elle eſt plus abondante en ſuc,
On la mange vers la Saint Luc,
Elle reſtraint moins que la dure,
Nourrit plus une creature,
Et quand on en uſe au deſſert,
Ce fruit eſt plus doux que le vert,
Et dans le corps d'un perſonnage,
Fait un peu de bien davantage:
Pourtant il faut mediocrement
Se ſervir de cét aliment,
Ainſi que d'une autre ſemblable,
Qui ſera moins recommandable,
A cauſe de ſa dureté,
Et de ſa grande ſiccité.
La Neſle, & ſes Noyaux en poudre
Peuvent rompre, ou faire diſſoudre
La pierre, & le calcul des Reins,
Comme aſſûrent nos Medecins,
Ce que pourtant je ne croy guere,
A raiſon de leur gouſt auſtere.

Des Pois.

CHAP. LX.

Piſum laudandũ hic decrevimus, ac reprobandũ:
Eſt inflativum cum pellibus atque nocivum:
Pellibus ablatis ſunt bona piſa ſatis.

IL faut donner loüange aux Pois,
Et les faut blaſmer quelquefois,
Car les mangeant ſans leur écorce,
Je trouve qu'ils ont plus de force,
Qu'ils ſont meilleurs & moins venteux,
Qu'ils ne font point de ſouffreteux,
Lâchent le ventre davantage,
Et purgent ſans faire d'outrage:
Ce que je dis des Pois icy
S'entend des Lentilles auſſi,
Des Febves & des Phaſeolles,
Mets excellents pour de bons drolles,
Qui ne s'enqueſtent peu, ny prou,
S'ils mangent du dur, ou du mou:
Mais les Pois avec leur écorce,
Cuits & mangez ont d'autre force:
Car ils conſtipent le ponant,
Ils rempliſſent le Corps de vent,
Et font canonner un derriere
D'une aſſez plaiſante maniere:

Maux que la ſeule écorce fait,
Qu'on doit retrancher tout à fait,
Comme méchante particule
Nuiſible à noſtre ventricule,
Ce que les Pois ne cauſent pas
Mangez ſans écorce au repas,
Quoy qu'un eſtomach imbecile
Apeine les tourne en bon chile:
Cependant chacun ſçait aſſez
Qu'encor que les Pois ſoient paſſez
S'ils n'engendrent pas la colique,
Ils font un ſuc mélancolique,
D'où naiſſent ſouvent des tumeurs,
Pleines de mauvaiſes humeurs,
Qui malgré la ſcience humaine
Ne ſe peuvent guerir qu'à peine,
Hippocrate homme de credit
Dans l'un de ſes Livres le dit.

Du boüillon des Pois.

Leur boüillon provoque l'urine,
Et l'on s'en ſert en Medecine
Pour nettoyer veſſie & reins,
Qui de viſcoſitez ſont pleins,
Et déboucher veines, arteres,
Le foye & les autres viſceres;
Mais pour en mieux venir à bout
Le Pois rouge eſt bon deſſus tout,
Puiſque l'on dit qu'il rompt la Pierre,
Que dans ſon corps le rein enſerre,

Encor que Dioſcoride au noir
Attribuë un plus grand pouvoir,
Cuit avec plantes diuretiques
Pour des malades nephretiques :
J'oſe bien dire toutesfois
Qu'on doit uſer peu d'un tel Pois,
Quand aux reins il ſe trouve ulcere,
En ce cas il leur eſt contraire,
Car il les geſne encore plus :
Les Pois excitent à Venus,
Mais cela n'eſt que peu de choſe,
Les vents qu'ils font en ſont la cauſe,
Qu'empeſchent la Sauge, & le Thim,
Qu'on cuit avec pour cette fin.

Des Febves.

Chap. LXI.

Manducare fabam caveas, parit illa Podagram,

La Febve eſt un certain legume,
Que de manger on a coûtume:
Il eſt de luy-meſme venteux,
Et fait tousjours mal aux gouteux.
En Eſté l'on en mange à force,
L'ayant dépoüillé de l'écorce,
Car un tel mets eſt aſſez doux,
Fricaſſé dans le Beurre roux,
Et vaut mieux que la Febve ſeiche,
Qui dans le corps bien ſouvent peche,.

Et ne fait qu'un gros aliment :
La verte eſt d'un temperament
Que j'eſtime froid & humide,
Quoy que cependant Dioſcoride
La mette en un degré meilleur,
Entre le froid & la chaleur,
A quoy conſent Paul Æginette,
Et Galien ce Docte Interprette :
Le Vieillard venerable écrit
Qu'elle reſtraint, enfle & nourrit,
Elle excite Jeune & Vieux drille
A s'accoupler avec la fille,
Car elle a la marque du trou,
Que femme porte on ſçait bien où,
Et meſme ſa forme gentile
Reſſemble à la Verge Virile,
D'où Pythagore à ſes repas
A ce qu'on tient n'en mangeoit pas,
Soit que cét aimable legume,
Soit ſterile comme on preſume,
Ou faſſe donner au milieu,
De belle femme craignant Dieu :
Mais quoy qu'on trouve bien du monde
Qui tienne la Febve infeconde,
Pour tant elle donne vigueur
Aux poulmons auſſi bien qu'au cœur,
Et fait deſcendre en bas la graine
D'où naiſt la Creature humaine :
Mais un certain Autheur écrit
Qu'elle hebete & trouble l'eſprit,

Et met homme & femme en furie,
Pendant le temps qu'elle eſt fleurie,
Quoy qu'il en ſoit certainement
Elle fait réver puiſſamment,
Quand on en mange & qu'on ſe couche
Et qu'on s'endort comme une ſouche.

Des Panets.

CHAP. LXII.

Quod Paſtum tribuat eſt Paſtinaca vocata:
Attamen illa parum nutrit, quia non ſubacuta,
Confortat coïtum, non eſt ad menſtrua muta.

LA Paſtenade ou le Panet
S'appelle ainſi pour ſon effet,
A raiſon qu'à noſtre nature,
On la fait ſervir de paſture,
Cependant ſelon mon adveu,
Je trouve qu'elle nourrit peu,
Dautant qu'elle eſt d'une matiere
Qui de ſoy-meſme eſt trop groſſiere,
Et demeure un peu trop long-temps
Dedans le corps des bonnes gens;
Sans eſtre par aucune voye
Aſſez viſte portée au foye,
Ou bien parce que ſa ſaveur
Ne touche pas aſſez au cœur,

Pour eſtre d'un gouſt inſipide,
D'où pour la rendre plus valide,
Et donner meilleur appetit
Au grand homme, ou bien au petit,
On y meſle un peu de vinaigre
Au jour gras auſſi bien qu'au maigre.
Les Panets ſont à la dondon
Sentir les traits de Cupidon,
Ainſi qu'au gaillard qui la baiſe,
D'où vient que tous deux à leur aiſe
Peuvent produire bel & bien
Tous les neuf mois un bon Chreſtien,
Car ils échauffent la caillette
Du garçon & de la fillette,
Et meſme encore ont le pouvoir
De faire plûtoſt concevoir,
Et d'exciter les fleurs aux Dames,
Ainſi que l'amour dans leurs ames:
Ils ſervent en toutes Saiſons
Contre les Serpens & Poiſons,
Font uriner les hydropiques,
Gueriſſent les gens pleuretiques,
Profitent merveilleuſement
Aux Dames en l'enfantement,
Et la ſemence, ou bien la feüille
Qu'à ce ſimple excellent l'on cueïlle,
En miel purge ulceres rongeants,
Qui ſont aux corps des pauvres gens;
Sa graine encore, nous dit Pline,
Deſenfle & fait couler l'urine,

Broyée & beuë avec bon Vin.
De plus ce remede Divin
Sans employer d'autre artifice
Corrige & purge la matrice,
Oſte la ſuffocation,
Ou l'iſterique paſſion ;
Il appaiſe douleur de ventre
Auſſi-toſt qu'il eſt dans ſon centre ;
Le meſme Pline encore dit,
Que Dieu chés homme de credit,
Ordonnoit ſouvent la racine
Meſlée avec ſeiche Farine,
Pour maux de la ratte & des reins
Du foye & des lombes mal ſains :
Que pour flux de ſang Cleophante
Eſtimoit qu'elle eſtoit puiſſante,
Et que Philiſtion diſcret
La faiſant cuire avec du laict
De quatre onces de la racine,
Gueriſſoit l'ardeur de l'urine :
En fin l'on eſtime en tout temps
Qu'elle appaiſe le mal de dents :
Voila ſa forme & ſon uſage,
Je n'en diray pas davantage.

Des Navets.

Chap. LXIII.

Rapa juvat ſtomachum, novit producere ventum,
Provocat urinam, præſtatque in dente ruinam,
Si malè cocta datur, tibi torſio ſic generatur.

Le Navet eſt une racine,
Qui nuit beaucoup à la poitrine,
Produit des vents, & fait piſſer
Si fort qu'on ne s'en peut paſſer:
Car c'eſt un mets de bonne grâce,
Quand il eſt cuit avec chair graſſe,
Et je le croy meilleur auſſi
Mangé pour l'eſtomach ainſi,
Il ne fait peine, ny dommage,
Engraiſſe, & nourrit davantage,
Et le corps devient humecté,
Quand du Navet il eſt traitté;
Toutesfois les dents il ruine,
Car aſſurément il les mine,
De meſme qu'un ſimple offenſif
Par ſon ſuc acre, & corroſif,
Ou par la mauvaiſe fumée,
Qui dans l'eſtomach enfermée
S'éleve, & va de temps en temps
Directement frapper les dents:

L'on tient qu'il eſt bon à la veuë,
Qu'il rend plus forte, & plus aiguë,

Du Navet mal cuit.

Si le Navet n'eſt aſſez cuit
Au ventre, à l'eſtomach il nuit,
Il cauſe colique, & tranchée,
Comme reſſent une accouchée
En rempliſſant le corps de vent,
Si bien qu'un derriere ſouvent,
En dépit de toute perſonne,
En ce temps fortement canonne,
Et fait ainſi qu'un maiſtre fou
A tout moment bredi, bredou:
Galien dit que Navets, & Raves,
Les plus venteux ſont les plus braves
Pour donner de certains attraits,
Qui font penſer l'homme au congrez,
Qu'ils ſont pleins de grande excellence
Pour faire beaucoup de ſemence,
Et partant fourniſſent ainſi
Inſtrument & matiere auſſi,
Pour bien ſervir la courtiſane,
Couverte de moire, & de pane,
Mais pour tout dire en bonne foy,
Ne nous donnant rien que je croy
Qu'une nourriture groſſiere,
Ils fourniſſent moins la matiere,
Propre pour ladite action
Que les vents pour l'érection.

Advertiſſement aux Filles, & aux Femmes.

Or le Navet ne nous peut nuire,
Lors que deux fois on le fait cuire,
C'eſt à dire que cuit dans l'eau,
Il nous enfle un peu moins la peau,
S'il boult aprés avec du beurre,
Mais ſe garde encor de ce leurre,
Une Servante d'un Valet,
Qui ſouvent mangera Navet,
De peur qu'à ſadite perſonne,
Il ne faſſe quelque pouponne,
Ou bien quelque petit poupon,
Qui faſſe élargir ſon juppon :
C'eſt pourquoy mes jeunes fillettes,
Prenez bien garde à vos caillettes,
Fuyez garçons mangeants Navets,
Qui pour vous ſeroient tres mauvais,
En faiſant enfler vos perſonnes
Auſſi groſſes comme des tonnes :
Mais vous femmes dont les marys
De l'amour ne ſont point épris,
Et comme de pauvres jeanslognes,
Vont lentement en leurs beſognes,
Donnez leur ſouvent tout exprés,
De cét incomparable mets,
Et dans la plus douce accolade
Danſant l'amoureuſe balade,
Vous chanterez avec ſujet,
Vive l'amour, & le Navet.

Des Herbes en general.

Chap. LXIV.

Ius olerum, cicerumque bonum, ſubſtantia prava.

Le jus des Pois & des Herbages
Eſt tres-bon à faire potages,
Mais la ſubſtance n'en vaut rien,
Comme l'Ecolle dit fort bien;
Car l'on ſçait que de toutes plantes,
Que l'on croit les plus ſucculentes
Le ſuc eſt moins alimenteux
Qu'il n'eſt pas médicamenteux:
Galien eſt dans cette Sentence,
Et Diphile, comme je penſe,
Ainſi je ne conſeille pas
Qu'on mange d'Herbes au repas,
De crainte qu'il ne s'accumule
Une humeur dans le ventricule,
D'où s'engendrent des maux bien longs;
Qui geſnent les noirs & les blonds,
Mais ſans nous cauſer de dommage
Leur boüillon eſt d'un bon uſage:
Car quoy qu'il nourriſſe tres-peu
Il altere, ou bien purge au lieu
Suivant à ce qu'on le deſtine,
Soit qu'on y mette la Racine,

Ecorce, ou feüille, cyme, ou fruit,
Tronc, graine, ou fleur, le tout bien cuit,
Soit à part, ou bien ſoit enſemble,
Selon ce qu'au Docteur il ſemble,
Tout cecy mis dans un poëſlon
Peut ſervir à faire un boüillon,
Pour nourrir, purger, ou reſtraindre,
Ou bien pour lâcher ſans rien craindre
Quand l'on y met un juſte poids:
Mais l'on mange auſſi quelquefois
Les ſimples crus comme un regalle,
Et parfois encore on les ſalle
Avec la ſaumûre & le ſel,
Et le vinaigre, il n'eſt rien tel
Pour donner appetit aux viandes,
Et les faire trouver friandes:
D'autres qui ſont plus delicats
Mangent ces choſes au repas
Confites avec de bon ſuccre,
Sans ſoucy de perte, ou de lucre,
Et tout cecy pendant l'Hyver,
Avec bon pain, & bonne chair,
Quoy qu'en la ſaiſon eſtivale
L'on en feroit meilleur regale,
Quand on veut rafraiſchir ſon corps
Par dedans, & non par dehors,
Mais ſouvent comme choſe utile,
L'on en uſe avec beurre, & huile,
Ou de bon Vinaigre au repas,
Ou dedans un boüillon bien gras,

Pour en corriger la malice,
Qui nous porteroit prejudice;
C'eſt ce qu'on fait de jour en jour
A la Ville, aux Champs, à la Cour.
Enfin l'herbe cruë, ou malcuitte,
Ou qui n'eſt pas aſſez confite,
Eſt mauvaiſe pour un eſcot,
Mais elle eſt bonne cuitte au pot
Avec de la Viande un peu graſſe,
Appreſtée ainſi je m'en paſſe.
Je ne traitteray point des Pois,
J'en ay dit aſſez autrefois,
Quiconque en veut ſçavoir l'uſage,
Qu'il l'apprenne en une autre page.

Du Sennevé.

Chap. LXV.

Eſt modicum granum, calidum, ſiccumque ſinapi
Dat lacrhymas, purgatq; caput, tollitque venenũ.

Le grain de la Mouſtarde eſt ſec, chaud, & benin.
Il purge le cerveau, fait répandre des larmes,
Et ſes grandes vertus ſont de tres fortes armes,
Quand l'on en veut uſer pour chaſſer le venin.

VOus qui parlez de la Moutarde
Bien ſouvent ſans y prendre garde,
Et ſans connoiſtre ce que c'eſt,
Venez l'apprendre, s'il vous plaiſt:

Mouſtarde faite avec Vinaigre,
Eſt bonne pour jour gras, & maigre,
Pour appreſter des Saupiquets,
Que l'on mange avec quelque mets,
Dont le gouſt eſt plus agreable,
Quand l'on prend ſon repas à table:
Or on la fait de Sennevé,
Petit grain aſſez éprouvé,
Et connu pour ſa petiteſſe,
Sa chaleur, & ſa ſeichereſſe,
Car je croy qu'on n'a guere veu
Rien de plus mince, & plus menu,
Pourtant il échauffe, & deſſeiche,
Il brûle comme une flamméche.
Et prend bien ſouvent par le nez,
Les hommes les plus rafinez.
En outre on ſçait que la Moutarde,
Encor qu'on s'en donne de garde
Fait couler les larmes des yeux,
Mais aprés on n'en rit que mieux,
Alors que la choſe eſt paſſée,
La teſte n'en eſt point bleſſée,
Car ce grain cuit par ſa chaleur,
Et fait diſtiller une humeur
Groſſiere, cruë, & phlegmatique,
D'où mon Appollon pronoſtique,
Que quand l'on en eſt déchargé
L'on s'en trouve aprés ſoulagé:
Pourtant il offence la veuë,
Si l'on en prend ſans retenuë,

Et par ſa force, & ſa chaleur
Il luy cauſe peine, & douleur,
Meſme par ſon acrimonie,
Il luy fait ulcere, & ſanie,
Et par l'humeur épaiſſe, ou l'eau,
Qu'il fait dégoutter du cerveau,
Il produit ſur l'œil une nuë,
Qui l'affoiblit, & diminuë
En debilitant ſes eſprits,
Qui dans ſes humeurs ſont compris,
D'où l'on ne voit plus qu'en lanterne,
Non plus ne moins qu'un chat qu'ō berne:
Mais on peut dire cependant
Qu'il ſert aux yeux par accident,
Purgeant le cerveau par la bouche,
Et par le nez quand on ſe mouche
De ce phlegme froid, & viſqueux
Qui pourroit diſtiller ſur eux.
Mis ſur la partie offensée
Qu'un Scorpion aura bleſſée,
Avec bon Vinaigre de Vin,
Il attirera le venin,
Et courra le prendre à la piſte,
Ce grain pris par dedans reſiſte
Au mal que font les Champignons,
C'eſt l'amy des bons Compagnons
Qui rangez à la table ronde,
Font une chere ſans ſeconde.
Ce meſme grain auſſi brûlé
Sans qu'avec rien il ſoit mélé,

Fait fuïr les Beſtes veneneuſes
Qui ſont à l'homme dangereuſes.
Il chaſſe les ventoſitez
Qui font mille incommoditez,
Et ſert contre la fiévre quarte,
Qu'il peut envoyer à Montmarthe,
Courir la pretantaine ailleurs,
Si venant de groſſes humeurs,
Ou d'une pituite brûlée,
Elle ne peut eſtre ébranlée;
En outre il profite aux goutteux
D'un temperament pituiteux:
Mais l'homme de chaleur extréme
S'en doit abſtenir, quoy qu'il l'ayme,
S'il n'en veut eſtre endommagé
Aprés qu'il en aura mangé.
Dans l'eſtomach il diminuë
Les phlegmes, & les attenuë,
Et meſme je puis aſſûrer
Qu'il ayde encor à digerer,
Toutes les plus groſſiéres viandes
Dedans les perſonnes friandes.
On dit qu'il nuit aux amoureux,
Soit qu'il en faſſe des pleureux
Au lieu que leur ratte, & leur foye
Devroient eſtre remplis de joye,
Ou bien ſoit que par ſa chaleur
Au lieu de les mettre en humeur
Il détruiſe en eux l'abondance,
Et la vertu de la ſemence.

Partant pauvres jeunes maris,
N'en mangez point peur du mépris,
Et qu'ainſi vos femmes ſans bornes,
Ne vous faſſent porter les cornes.

Du Fenoüil, & de la Graine d'Anis.

Chap. LXVI.

Semen Fœniculi pellit ſpiracula culi:
Bis duo dat marathrum, febres fugat atq; venenũ,
Expurgat ſtomachum, lumen quoq; reddit acutũ,
Vrinare facit, ventris flatuſque repellit:
Emendat viſum, ſtomachum confortat aniſum:
Copia dulcoris aniſi ſit melioris.

De la Semence de Fenoüil.

TOy dont le Ventre plein de vent
Ne te geſne que trop ſouvent,
Pour ne pouvoir donner carriere
A ton miſerable derriere,
Apprens que Graine de Fenoüil
Du Ponant ouvre le verroüil,
Et ſans nulle ceremonie,
Fait peter avec harmonie:
Car eſtant chaude au tiers degré,
Le corps eſt des vents délivré,

Qu'elle chaſſe par le derriere,
Ou bien conſume leur matiere,
Qui provient d'aliments venteux,
Ou des excrements pituiteux,
Ou d'une froide intemperie,
Qui cauſe cette faſcherie,
Ou d'un air ſouvent avalé,
Qui parmy la viande eſt mélé.

Du Fenoüil.

Le Fenoüil a grande puiſſance,
Pour maux qui ſont de conſequence,
Il eſt profitable aux fiévreux,
Qu'il rend plus ſains, & vigoureux,
Car il appaiſe les nauſées,
Qui par les fiévres ſont cauſées,
Et meſme eſteint l'ardeur du corps,
Qu'on reſſent dedans & dehors,
Quand on le boit avec eau fraiſche,
Pourveu qu'en nous rien ne l'empeſche,
Comme une exceſſive maigreur,
Ce qu'aſſûre tout bon Autheur :
Un autre auſſi nous fait entendre,
Que ſa racine ſous la cendre,
Cuitte, & mangée avec du Sel,
Et du Vinaigre il n'eſt rien tel,
Pour guerir promptement les fiévres,
Et les chaſſer comme des Liévres,
Purgeant l'humeur de qui l'excez
Fait les grands & petits accez,

Le Fenoüil avec ſa ſemence,
Eſt auſſi de grande excellence,
Quand avec bon Vin il eſt bû,
Pour reſiſter à la vertu
De l'Arſenic, & du Mercure,
Ennemis de noſtre nature,
Et ce remede eſt un threſor
Pour combattre Serpens encor,
Dont il guerit comme on aſſûre
La plus dangereuſe bleſſûre.
Il purge l'eſtomach mal ſain,
Quand il eſt dans le corps humain:
L'on eſtime encor ſa ſemence
Utile aux yeux par excellence,
Pour les rendre plus clair-voyants,
Meſme quand ils ſont larmoyants,
Et remplis de phlegme & chaſſie
La veuë en devient éclaircie,
Et fait que ſes eſprits impurs
Deviennent beaucoup moins obſcurs,
Les Serpens, ſi nous croyons Pline,
Nous monſtrent cette Medecine:
Car ayant paſſé tout l'Hyver
A dormir ſans avoir pris l'air,
Du Fenoüil ils frottent leur veuë
Pour ſe la rendre plus aiguë,
Qu'ils ne l'avoient ſous leurs cailloux,
Ou quand ils eſtoient dans leurs trous;
Et ſi foy nous fait Democrite,
Ainſi qu'Avicenne le cite,

Ils en mangent au renouveau,
Pour dépoüiller leur vieille peau,
Et pour en prendre une nouvelle :
Leur veuë en eſt auſſi plus belle,
Ce qui fait voir aux curieux,
Que le Fenoüil eſt bon aux yeux :
Il eſt utile à la poitrine,
Provoque les mois, & l'urine,
Guerit un corps remply de vent,
Ainſi que j'ay dit cy-devant,
Et fait le laict, & la ſemence,
Quand on en mange en abondance,
D'où les femmes graces adieu,
Ne profitent pas pour un peu :
Le jus entonné dans l'oreille,
Fait mourir les vers à merveille,
Et contre morſûre de Chien,
Sa Racine avec miel fait bien.

De la Semence d'Anis.

La Graine d'Anis ſur la veuë
La ſoulage comme eau de ruë,
Pline dit auſſi quand l'on prend
Les Racines, & le Saffran
En Vin, auparavant pilées,
Que ces trois choſes bien mélées,
Arreſtent fluxions des yeux,
Et gueriſſent les chaſſieux,
Par leur vertu calefactive,
Et leur force deſiccative.

L'Anis conforte l'eſtomach,
Auſſi bien que le Cotignac,
Conſume l'humeur pituiteuſe,
Qui dedans nos corps eſt venteuſe,
Et pouſſe auſſi dehors les vents,
Qui geſnent le ventre au dedans,
Cette ſemence chaude inciſe,
Seiche, attenuë, & ſubtiliſe,
Ouvre, & fait couler les humeurs,
Et chaſſe les groſſes vapeurs,
La Nature ainſi déchargée,
La veuë en devient ſoulagée,
Et s'en porte infiniment mieux :
Car ces humeurs nuiſent aux yeux,
Envoyant à noſtre cërvelle
Une vapeur froide, & rebelle,
D'où les eſprits ſont accablez,
Et les yeux aprés ſont troublez,
Si bien que par ce mal la veuë
En peu de temps ſe diminuë.

De l'Anis nouveau.

L'Anis nouveau de bonne odeur,
Gros, plein, & doux eſt le meilleur,
La Dragée en eſt excellente,
C'eſt elle que ſur tout l'on vante,
Pour guerir le mal inteſtin,
De l'eſtomach, & l'inteſtin,
Chaſſant la colique venteuſe,
Qui vient de l'humeur pituiteuſe.

L'Anis fait piſſer aiſement,
L'odeur ayde à l'enfantement,
Diſſipe l'eau des Hydropiques,
Soulage les Epileptiques,
Reſiſte au venin des Serpens,
Et le chaſſe du corps des gens,
Fait que l'on a meilleure haleine,
Et que l'on reſpire ſans peine:
Ce remede auſſi n'eſt pas laid,
Pour bien faire venir du Laict,
Il provoque au jeu de cythere,
Le galand avec la commere,
Et fait naiſtre poupon joly
Dans ventre doüillet & poly,
Il eſt utile aux phlegmatiques,
Et bon pour les diſenteriques,
Arreſte cours de ventre auſſi,
Qui donne beaucoup de ſoucy,
Et les fleurs blanches d'une femme,
Qui ſouvent s'afflige, & ſe pâme:
Il ſoulage les gens laſſez,
Qui ſont du chemin oppreſſez,
Cuit il profite aux aſthmatiques,
Il ſert aux maux froids hepatiques,
Débouche foye, & ratte, & reins,
Matrice, & boyaux d'humeurs pleins,
Et chaſſe la fiévre envieillie,
Qui ſe fait de mélancholie:
Il empeſche encor de réver,
Il eſt ayſé de l'éprouver

En le mettant deſſous la teſte :
Enfin, on dit quand on l'appreſte,
Et qu'on le boit avec Caſtor,
Le Miel, & le Vinaigre encor,
Qu'il délivre du mal de mere :
C'eſt pourquoy ma chere commere,
Uſez-en en toute ſaiſon,
Contre une telle paſmoiſon,
Si vous voulez de voſtre peine
Recevoir gueriſon certaine,
Et vous n'aurez point de regret
D'avoir pratiqué ce ſecret.

De l'Aneth, & du Coriandre.

Chap. LXVII.

Anethum ventos prohibet, minuitque tumores;
Ventres repletos pravis facit eſſe minores,
Confortat ſtomachum, ventũ removet Coriandrũ.

L'Aneth chaſſe les vents badins,
Qui murmurent dans les boudins,
Et cauſent de rudes tranchées :
Ses Cymes eſtant bien ſeichées
Sont auſſi d'un puiſſant effet,
Pour bien faire venir du laict
Dans les mammelles les plus plattes
Des Dames les plus delicattes :

Il retient le vomiſſement,
Le flux de ventre meſmement,
Abbaiſſe les tumeurs du ventre,
Fait uriner comme le diantre,
Et ſortir toutes les humeurs,
Qui dans le corps font des tumeurs:
Mais on tient qu'il nuit à la veuë,
Et que ſa decoction beuë,
Deſſeiche la ſemence un peu:
Cependant il excite au jeu,
Qui fait que de toute ſon ame,
La femme avec l'homme ſe pâme,
Un grand Bothaniſte le dit,
Et le met encore en credit,
Pour appaiſer le mal de mere:
L'Aneth cuit en huille digere,
Et fait meurir une tumeur,
Il eſt bon contre la douleur,
Il a la vertu de reſoudre,
Et quand il eſt reduit en poudre,
L'on en fait certain oignement,
Qui n'eſt pas tant mauvais vrayment,
Pour guerir le mal du prepuce,
Qui picque plus fort qu'une puce,
Et dont devant huit jours precis,
L'on eſt bien ſouvent circoncis:
Sa cendre releve la luette,
Luy donne gueriſon parfaitte,
Et ſa graine en petit pacquet
Fait auſſi paſſer le hocquet.

Du Coriandre.

Pour bien digerer il faut prendre
De la ſemence de Coriandre,
Elle rend l'eſtomach plus ſain,
Chaſſe les vers d'un meſme train,
Et dans le corps retient la viande,
Qui ſe cuit mieux, & qui s'amende:
Cette Graine diſſipe auſſi
Les vents qui font peine & ſoucy:
La plante eſt d'une odeur mauvaiſe,
Car elle ſent fort la Punaiſe,
Sa Graine a meilleure ſenteur,
Donne à la bouche bonne odeur,
Et ſouvent avec la dragée,
Pour cét effet eſt mélangée;
L'on tient qu'elle rend plus paillards
Les jeunes gens, & les vieillards,
Qu'elle excite auſſi la folie,
Et rend la perſonne affoiblie,
Qui l'oblige à la fin, dit-on,
De faire gille chez Pluton.

Des Violettes.

CHAP. LXVIII.

Crapula diſcutitur capitis dolor, atque gravedo
Purpuream dicunt violam curare caducos.

JEunes fillettes, petits gars,
Qui cherchez Violiers de Mars,
Ou pour mieux dire Violettes,
Pour méler à d'autres fleurettes,
Et faire de charmants bouquets,
Approchez vous jeunes beneſts,
Accourez viſte à ma perſonne,
Je les diſtribuë, & les donne,
Mais arriere petits marmots,
Ce n'eſt point pour vous ce propos,
Je le garde par ſainte Barbe,
Pour un homme fait portant barbe,
Qui ſans s'amuſer aux couleurs,
Connoiſt les excellentes fleurs.
Je dis donc que la Violette
Eſt une agreable fleurette,
Qui vient la premiere au Printemps,
Annoncer à tous le beau temps,
Et dire voicy l'arrivée
De l'amour qui fait ſa corvée,
Des ris, des jeux, & du Soleil,
Qui nous cauſe un bien ſans pareil,

Partant voyons cette fleurette
Et quelle eſt ſa force ſecrette.

Recepte pour empeſcher de s'enyvrer.

La Violette nuit au jus
De noſtre bon Pere Bacchus,
Et je ſouſtiens dedans ce Livre,
Qu'elle empeſche qu'on ne s'enyvre,
Et qu'elle apporte un ſecours prompt,
Quand on l'applique ſur le front,
Ou bien qu'on la tient toute preſte
Pour la mettre deſſus la teſte,
Car ſon agreable fraiſcheur
Modere la grande chaleur,
Soit en repouſſant les fumées,
Qui ſont au dedans enfermées,
Qu'elle fait retourner en bas,
Quoy qu'elle ſoient en un amas,
Ou bien ſoit qu'en laſchant le ventre,
La bile ſorte de ſon centre,
Et qu'elle chaſſe ainſi le fleau,
Qui peut affliger le cerveau,
Et cauſer une peine amere
A la pie & la dure mere.

Recepte pour ſe deſenyvrer.

L'on eſtime encore l'odeur
De cette incomparable fleur,
Pour guerir la douleur de teſte
D'un homme yvre plus qu'une beſte,

Car il ſent que ſa peſanteur
Se diſſipe par cette odeur,
Qui le réjoüit, & le flatte
D'une maniere delicatte.

Remede contre le mal caduc.

La Violette avec ſon ſuc,
Guerit auſſi du mal caduc,
Par ſon odeur aſſez doucette
Qui ſe trouve en cette fleurette,
Auſſi bien que dedans ſon eau,
Bonne à conforter le cerveau,
Ou par une vertu ſecrette,
Qui fait pluſtoſt battre retraitte
A cette humeur, ou mauvais ſuc,
Qui nous cauſe le mal caduc,
D'où vient qu'un mal-heureux malade
En reçoit une moindre aubade,
Puiſque le mal en dure moins,
Comme aſſûrent quelques témoins,
Et qui meſme jurent enſuitte,
Qu'il ne revient jamais ſi viſte,
Mais pour l'entiere gueriſon,
Je ne la croy point tout de bon,
Cette maladie eſt trop grande,
Il faut qu'un Medecin s'y rende,
Si ce n'eſt aux petits enfans,
Juſqu'à l'âge de vingt-cinq ans,
Qu'on peut guerir par ce remede,
A qui ce mal violent cede.

Des Fleurs du Sureau.

Chap. LXIX.

Sambuci flores, ſambuco ſunt meliores,
Nam ſambucus olet, flos redolere ſolet.

Les Fleurs que l'on cüeille au Sureau,
Et qu'on garde dans un vaiſſeau,
Valent mieux que le Sureau meſme,
Pour Julep, & pour Apozéme,
Car cét Arbre au prix de ſa Fleur,
Eſt d'une fort mauvaiſe odeur,
Son fruit, ſa graine, & ſon écorce,
Feüilles, & gomme ont quelque force,
Ainſi que ſes premiers boutons,
Que l'on eſtime encore bons,
Mais cependant ſa Fleur qu'on mange,
Merite avoir plus de loüange.
L'écorce interne, ou du milieu,
N'a pas de vertu pour un peu,
Pour chaſſer les eaux hors du ventre,
Et la pituite de ſon centre,
L'on tient encor que ſon bourgeon
Pour ce meſme effet eſt tres bon,
Sa graine eſt de vertu pareille,
Mais ſa gomme ſeiche à merveille,
Sa Fleur fricaſſée avec Oeufs,
Eſt, dit-on, d'un gouſt merveilleux,

La meſme à l'odorat eſt bonne
De toute ſorte de perſonne,
Réjoüit le cerveau, le cœur
Par ſon incomparable odeur,
Sa Feüille ſecourt l'hydropique
D'une maniere ſpecifique,
Son fruit fait noircir les cheveux;
Et contre Animaux veneneux,
L'on eſtime que ſa racine
Eſt une forte Medecine,
Jus d'Hyebles qu'on boit avec Vin,
Pouſſe la pierre hors du rein,
Et fait pluſieurs belles Hiſtoires,
Entre autres guerit genitoires,
De ces bons ſaints un peu reſveurs;
Qui courent autre part qu'ailleurs,
Enfin le parfum de la feüille,
Qu'à l'hyeble, ou qu'au Sureau l'on cüeille
A l'endroit où vous ſçavez bien,
Sert à la femme plus que rien,
Pour oſter le mal de matrice,
Et pour en chaſſer la malice,
Adieu ſexe que je cheris,
Ce remede eſt à petit prix,
Il guerira voſtre nature,
Et ſur tout la rendra plus pure.

Du Saffran.

CHAP. LXX.

Confortare crocus dicatur lætificando
Artus defectos reficitque, hepar reparatque.

Le Saffran fortifie & donne de la joye
Et reſtablit le corps en reparant le foye.

LE Saffran réjoüit le cœur
Et luy donne de la vigueur,
Par une puiſſance excellente
Qu'on trouve en la fleur de la plante,
De qui le chaud eſt moderé
Seulement au ſecond degré,
Et dont l'odeur aſſez aimable
N'eſt point au nez deſagreable,
Pour aider les eſprits vitaux,
Naturels & les animaux,
Car ſon odeur, nous dit Plutarque,
Autheur tres-digne de remarque,
Provoque un ſommeil aſſez doux
Aux yvrognes qui ſont trop ſaouls,
Et l'on ſçait que dans la Pologne
Où l'on fait le meſtier d'yvrogne
Et les autres Païs voiſins,
Où l'on vuide les pots tous pleins
On le meſle parmy la viande,
Non pour la rendre plus friande,

Mais afin que le Vin des pots
Enyvre moins Meſſieurs les ſots :
Pourtant je ſuis ſeur d'une choſe
Qu'ils en prennent petite doſe,
Car le trop eſt un rude fleau
Pour abbattre cœur & cerveau,
Et meſme un peu plus d'une drachme,
Bleſſe le cœur & le diaphragme
Et quand on en prend juſqu'a trois
Il ne fait mourir qu'une fois,
Amoins que l'on ne reſſuſcite,
Et que l'on recommence enſuitte;
Mais l'on adjouſte qu'il eſt bon
Aux incommodez du poulmon,
Il leur donne meilleure haleine
Et les fait reſpirer ſans peine,
Cependant il bleſſe les yeux,
Il rend l'homme luxurieux,
Il l'oblige d'eſtre un bon maſle
D'une couleur & jaune & paſle,
Facilite la coction
Aide à la diſtribution,
Et dompte l'humeur ſuperfluë
Qu'il desſeiche & qu'il évacuë :
Le Saffran par ſes facultez
Aide aux membres debilitez,
Les fortifie & les ſoulage
Et donne un merveilleux courage,
Répare le foye & le met
Dedans un eſtat plus parfait,

Soit que ſa vertu deſopile,
Ou qu'elle cuiſe mieux le chile,
Dont le ſuſdit foye à ſon rang,
En fait aprés un meilleur ſang,
Car du bon ſang choſe aſſûrée
Noſtre nature ſe recrée,
D'où vient en ſuitte la vigueur,
Du cerveau, du foye & du cœur,
Il provoque mois ordinaires,
De plus il ſoulage les meres,
Aux douleurs de l'enfantement:
C'eſt encor un medicament,
Qui profite à gens phlegmatiques,
Donne ſecours aux lethargiques,
Et fait tant de plaiſir aux yeux,
Qu'aprés on en void beaucoup mieux,
Car cette fleur eſtant battuë,
Avec blanc d'œuf ſert à la veuë,
Dont elle chaſſe la rougeur,
Et meſme appaiſe la douleur.

De la Bugloze.

CHAP. LXXI.

Vinum potatum quo ſit macerata Bugloſſa,
Mærorem cerebri dicunt auferre periti,
Fertur convivas decoctio reddere lætos.

JEan de Milan dit que le Vin
Fait avec Bugloze eſt divin,

Pour chaſſer la mélancholie,
Dont une cervelle eſt remplie,
Et réjouyr les bons beuveurs,
Et les plus eſtranges réveurs :
Ce ſimple eſt ſi bon pour la ratte
Qu'il la chatoüill , & qu'il la flatte,
Et corrobore fortement
Malgré ſon plus rude tourment,
Par une vertu manifeſte,
Sans que jamais il la moleſte;
Au contraire par ſa vigueur
Il donne de la joye au cœur,
Et d'une façon magnifique
Dompte le ſuc mélancholique,
Et s'en rend le Maiſtre ſi bien
Que dans nous il ne peut plus rien :
Car il l'inciſe, & le nettoye,
D'où le cœur reçoit de la joye,
Qu'augmente encore le bon vin
Joint à ce ſimple tout divin.
Il eſt utile en Medecine
Pour faire mieux couler l'urine,
Appaiſer la ſoif d'un garçon,
Qui s'en ſert de bonne façon,
Et pour faire aller à la ſelle
Roturier, hobereau, donzelle :
En outre le ſçavant Galien
Contre la toux l'eſtime bien,
S'il eſt cuit avec eau miellée,
Qui pour ce mal eſt ſignalée,

Et Dioſcoride n'a pas teu
Que ſon jus a telle vertu,
Qu'il chaſſe des fiévres diverſes,
Soit qu'elles ſoient quartes, ou tierces :
Enfin, dit un autre Docteur,
Grand Bothanique & bon Autheur,
La tige ſoit cruë, ou bien cuitte
Peut mettre maux de foye en fuitte :
Je ne ſçay point d'autres vertus
Qu'un autre t'en apprenne plus.

De la Bourroche.

Chap. LXXII.

Dicit Borrago, gaudia ſemper ago :
Cardiacos aufert, Borrago gaudia confert.

LA Bourroche eſt de bonne humeur,
Et dis-je réjoüys le cœur
Des plus triſtes & des plus mornes,
Soit qu'ils portent, ou non des cornes ;
Ainſi miſerables cornards,
Pour devenir plus goguenards,
Et plus joyeux malgré vos femmes,
Qui vous feroient damner vos ames,
En vous plantant cornes au front,
Uſez de ce remede prompt ;
Et vous autres mélancholiques,
Qui paroiſſez ſi lunatiques

Qu'en vous voyant on vous croit tous
De veritables loups-Garous,
Qui ſont tellement taciturnes
Qu'ils n'aiment que les lieux nocturnes
Croyez moy d'ores-en-avant
Mangez la Bourroche ſouvent,
Et vous ſervez de l'Hellebore,
Mais prenez de bon Vin encore:
Car la Bourroche avec le Vin
A quelque choſe de divin,
Pour épanoüir ratte & foye,
Remplir un cœur triſte de joye,
Et rendre gay comme Perop
L'homme qui boit de ce Syrop.
Elle guerit mieux que l'Hyſſope
Les maux de cœur & la Syncope:
Qui viennent d'extréme langueur,
De mélancholie & rigueur.
Je n'en diray pas davantage,
Mais pour mieux ſçavoir ſon uſage,
Ly le Chapitre precedent,
Car je dis en homme prudent
Que la Bourroche & la Bugloze,
Sont à peu prés la meſme choſe,
Quant à la force & les vertus,
Qu'icy je ne repete plus
Pour mettre fin à ce Chapitre,
Et commencer un autre Titre.

Des Choux.

Chap. LXXIII.

Ius caulis ſolvit, cujus ſubſtantia ſtringit:
Vtraque quando datur venter laxare paratur.

PUiſque nous parlons entre nous
De manger ſouvent de bons Choux,
Ma Muſe à preſent ſe propoſe
De t'en apprendre quelque choſe,
Car la matiere le vaut bien,
Et puis c'eſt un digne entretien,
Qui ne doit pas ſembler eſtrange
De ſçavoir ſi ce que l'on mange
Eſt aſtringent, ou laxatif,
Humectant, ou deſſiccatif:
Pour donc raiſonner en docte homme,
Et non en beſte à porter ſomme,
Je dis ſuivant ce qu'on en lit,
Qu'un boüillon aux Choux amollit,
Soit que ſon jus purge luy-meſme,
Ou qu'une acrimonie extréme
Nettoye & chaſſe de nos corps,
Les méchantes humeurs dehors
Par la vertu de leur ſel nitre,
Que le Medecin comme Arbitre
Doit choiſir, ou ne choiſir point,
Selon ce qu'il juge eſtre à point:

Car le nitre quand on les cüeille
Tenant peu dans tronc & dans feüille,
Les peut quitter dans le poëſlon
Aiſement au premier boüillon ;
S'ils boüillent auſſi davantage
Ce boüillon meſme aura l'uſage,
Non d'amollir & de laſcher,
Mais de reſtraindre & deſſeicher,
Dautant que pour lors il arrive
Que cette vertu purgative
S'exhale par la coction,
Et la grande ébullition,
Et ne laiſſe qu'une matiere
D'une ſubſtance aſſez groſſiere,
Utile à reſtraindre par bas
Un garçon qui fait trop ſon cas,
Alors que ſelon la couſtume
Il boit ce boüillon, ou le hume :
La meſme choſe arrive auſſi
Dans les bettes cuittes ainſi,
Et preſque dans toute autre choſe,
Qui purge par la meſme cauſe,
Ce qu'au gouſt l'on peut bien juger,
Lors qu'on en deſire manger :
Car la ſubſtance ſavoureuſe
Eſt acre, ou ſalée, ou nitreuſe,
Qui eut amollir & laſcher,
Et par ſon gros ſuc deſſeicher :
L'on void le meſme en la Lentille,
Qui reſtraint ſoit garçon, ſoit fille,

Et pourtant ſa decoction
Eſt ſans aucune aſtriction ;
L'huiſtre fait la pareille choſe,
En mangeant une juſte doſe,
Sont ſuc ſalé tiré dehors,
Puis avalé laſche le corps,
Et fait qu'un ſain, ou qu'un malade
Bat plus gaillardement l'eſtrade,
Sa chair cependant, dit Arnauld,
Reſtraint le ventre comme il faut,
C'eſt dequoy ma Muſe ne donne,
Et ne rend raiſon à perſonne.
Mais pour revenir à nos Choux
Nous ſommes d'accord entre nous
Que leur ſubſtance eſt fort contraire
A ce que le boüillon opere :
Cependant nos Salernitains
Qui ſont de ſçavants Ecrivains,
Diſent que l'un & l'autre enſemble
A la puiſſance, ce leur ſemble,
De déboucher un conſtipé
Sur la garderobe campé :
Car ne faiſant aucun divorce,
Et conſervant toute leur force,
Je croy qu'ils peuvent aiſement
Chaſſer & purger l'excrement,
Par qui la perſonne eſt bouchée,
Mais non pas ſans vent, ny tranchée,
Juſqu'à tant que par leur vertu
Ils ayent débouché le cu,

Et qu'enfin aprés le malade
Soit quitte d'une telle aubade.
Or un ſecret commun à tous,
Eſt qu'on aſſûre que les Choux
Gueriſſent l'homme s'il eſt yvre,
Le grand Ariſtote en ſon livre
En donne une belle raiſon,
Mais elle n'eſt pas de ſaiſon ;
Voy dans la Section troiſiéme
De ſon Probléme dix-ſeptiéme,
Que je ne te puis dire en vers
Sans avoir l'eſprit à l'envers :
Galien dans ſon Livre témoigne
Qu'ils ſont excellents à l'yvroigne,
S'ils ſont en forme de bandeau
Appliquez deſſus le cerveau :
Cependant les Choux que l'on mange,
Nous font ſouvent un mal eſtrange,
Ils engendrent un ſuc mauvais,
Mélancholique, noir, épais,
Aux yeux ils ſont encor nuiſibles,
Et la nuit par ſonges terribles,
Ils geſnent ſi bien un dormeur,
Qu'en ſe réveillant il a peur :
Mais cuits avec beaucoup de viande,
Qui ſoit excellente & friande
Ie tiens qu'ils deviennent meilleurs,
Pour engendrer bonnes humeurs :
Ils ſervent aux diſenteriques,
Et contre gouttes ſciatiques ;

Leur fleur eſt contraire au poulmon,
Et cependant leur jus eſt bon
Avec orge pour les ulceres,
Et les morſûres de Viperes:
Avec miel il aide à la voix,
Provoque l'urine & les mois,
Et fait encor d'autres merveilles
Que l'on eſtime ſans pareilles,
Mais qu'à preſent je ne dis point,
Pour entreprendre un autre point.

De la Bete.

Chap. LXXIV.

Sicla parum nutrit, ventrem conſtipat & urge

LA Bete rouge nourrit peu,
Soit cruë, ou cuitte ſur le feu,
Mais je croy que la Bete blanche
Eſt plus nourriſſante, & plus franche,
Elle eſt chaude, & ſeiche à mon gré
A peu prés au premier degré,
Cuitte elle reſtraint le derriere,
Quand on la mange toute entiere,
Sans boire ſa decoction,
Mais elle eſt ſans aſtriction,
Et tient tousjours le ventre libre,
Dont elle lâche le calibre,

i le ruſtique, & hobereau,
.a mangent avecque ſon eau,
e penſe que c'eſt la doctrine
)e l'Ecole Salernitine,
Cette Plante ſoir, & matin,
ans Poivre, Moutarde, & ſans Vin,
Quoy que cuitte ſemble inſipide
A la perſonne plus avide,
Elle engendre des vents au corps,
Et ſort au plus viſte dehors.
Cornarius qui point ne flatte,
Dit qu'elle bouche, Foye, & Ratte,
Mais cependant, ſelon Galien,
A tous les deux elle fait bien,
Car il veut que le monde croye
Qu'elle débouche, Ratte, & Foye;
La Bete eſt d'un effet divin,
Pour redonner le gouſt au Vin,
De qui les Choux par leur puiſſance
Auront corrompu l'excellence,
Et les Choux de meſme façon,
Reſtabliront cette boiſſon,
Que la Bete aura corrompuë:
Le jus de cette plante cruë
Avec miel purge le cerveau,
Par la bouche, ou par le nazeau,
Elle ſert contre la gratelle,
La brûlûre, & l'ereſipelle,
Ulcere, & mules des talons,
Et d'autres maux qui ſont felons,

Par ſa decoction l'on chaſſe
Les lendes, les poux, & la craſſe:
Elle fait piſſer en Jument,
C'eſt à dire un peu largement,
Et ſon jus ſert en Medecine,
S'il eſt tiré de la racine,
Contre picqueures de Serpents,
Appaiſe la douleur des dents,
Et le ſuc de la blanche encore,
Sert pour addoucir l'epiphore
A ceux qui s'en frottent le front,
Comme d'un remede tres prompt:
Voila les vertus de la Bete,
Dont l'on peut uſer en recette.

Des Epinards.

CHAP. LXXV.

De cholera læſo ſpinachia convenit ori,
Et ſtomachis calidis hujus valet eſus amari.

MAnger Epinards eſt utile
A la bouche pleine de bile,
Qui luy donne un gouſt plus amer,
Et plus mauvais que l'eau de Mer,
C'eſt encor une plante chere,
Pour guerir la trachée artere,

j'eſtime que ſon boüillon
Avec beurre dans un poëſlon,
Addoucit aſpretez de gorge,
Mieux que ne fait pas de l'eau d'orge.
Elle eſt bonne à l'eſtomach chaud,
Qui n'appete pas comme il faut,
Pour eſtre trop chargé de bile,
Je la crois auſſi plus utile,
Que l'arroche pour cét effet:
Car les Epinards à ſouhait,
Ont quelque choſe moins humide,
Cependant par leur jus liquide,
Ils excitent dans nous des vents,
Et provoquent vomiſſements:
L'on en mange encor en Careſme
Avec delicateſſe extréme,
Fricaſſez avec beurre, & ſel,
Ils paſſent pour un mets tel quel:
La graine en pointe ſe termine,
En forme à peu prés d'une Epine,
D'où ce ſimple de toutes parts,
A receu le nom d'Epinards:
Mais pour eſtre venu d'Eſpagne,
Et non du Païs de Cocagne,
L'Arabe l'appelle Hiſpanach,
Qui nuit bien au froid eſtomach,
Quoy que bon au chaud, dit l'Ecole,
Je finis par cette parole.

Des Oignons.

Chap. LXXVI.

De Cœpis medici non conſentire videntur,
Fellitis non eſſe bonas, ait eſſe Galenus,
Phlegmaticis verò multùm putat eſſe ſalubres.
Non modicum ſanas, Aſclepius aſſerit illas,
Præſertim ſtomacho, pulchrumque creare coloré,
Contritis cœpis loca denudata capillis,
Sæpè fricans capitis poteris reparare decorem.

Les Medecins ne ſont d'accort,
Et meſme entr'eux diſputent fort
De l'Oignon, & de ſa nature,
L'on en trouve quelqu'un qui jure
Qu'aux phlegmatiques il eſt bon,
L'autre aſſûre hautement que non.
Galien dans ſon Livre deuxiéme,
Chapitre ſoixante & onziéme,
Des Facultez des aliments,
Nous donne pour enſeignemens,
Qu'il eſt utile aux phlegmatiques,
Et tient qu'il nuit aux choleriques,
Par ſon exceſſive chaleur,
Dont il échauffe toute humeur,
Mais ſur tout l'humeur bilieuſe,
Qui ſouvent devient dangereuſe,

Et meſme s'accroiſt tout de bon,
Alors qu'on mange trop d'Oignon,
Dont aprés dans nos corps s'allume
Un feu qui devore, & conſume.
L'Oignon profite aux pituiteux,
Leur donne un cœur plus vigoureux,
Car il inciſe la pituite,
La deſſeiche, & la rend plus cuitte,
Dont il arrive que leurs corps,
Conſequemment en ſont plus forts :
Ce mets, ſelon Aſclepiade
N'eſt pas mauvais pour un malade,
Qui n'a jamais bonne couleur,
Il luy redonne un teint meilleur,
En chaſſant l'humeur pituiteuſe,
Qui dans ſon corps eſt ſi fâcheuſe
Qu'elle le rend auſſi deffait
Qu'un conſtipé ſur un retrait,
Cette raiſon eſt aſſez claire :
Qu'un pituiteux donc pour bien faire,
De qui l'eſtomach n'eſt pas bon
Pour ſa ſanté mange l'Oignon,
Et de peur que mal ne s'enſuive,
Qu'il le mette en l'huille d'Olive,
Pourveu que devant il ſoit cuit,
Car ainſi jamais il ne nuit
A l'eſtomach plein de pituite,
Que ſa chaleur ſeiche au plus vite.

Recepte pour faire croiſtre les Cheveux.

Le jus d'Oignon eſt excellent
Pour faire croiſtre le poil lent,
Si ſouvent on frotte la teſte,
Ou d'autres lieux il ne m'enqueſte,
Où ne viennent poils, ny Cheveux,
Car au lieu d'un il en vient deux,
Par la puiſſance nompareille,
De ce jus là qui fait merveille,
Il débouche pores, & trous,
Et par là les fait ſortir tous,
En digerant l'humeur groſſiere,
Ou chaſſant hors cette matiere,
Qui bouche tous les trous ſi bien
Qu'il n'y croiſt poils, Cheveux, ny rien,
Puis d'une façon non commune,
Aprés il en ſubſtituë une:
C'eſt pourquoy Meſſieurs les pelez
Se ſerviront d'Oignons pilez,
Dont ils ſe frotteront la hure
Pour recouvrer leur chevelûre;
Qui leur pourra commodement
Servir en tout temps d'ornement,
Puis que Quint Serene la nomme
L'honneur de la teſte de l'homme.
Au reſte je dis que l'Oignon
Nous échauffe bien le roignon,

Engendre beaucoup de ſemence,
Fait uriner en abondance,
Et donne appetit de manger,
Quand on n'y voudroit pas ſonger,
Mais l'excez cauſe mal de teſte,
Depuis le bas juſques au faiſte,
Qui ſouvent fait garder le lict,
Il altere, oſte l'appetit,
Excite rougeur au viſage,
Rend un homme plus fou que ſage,
Et fait diſtiller du cerveau
Dans la bouche quantité d'eau:
Pourtant il eſt bon à la veuë,
Meſme avec Miel, Vinaigre, & Ruë,
L'on tient qu'il peut faire du bien
Contre les morſûres de Chien,
Qui veut en ſçavoir davantage,
Qu'il mette l'Oignon en uſage.

Des Porreaux.

CHAP. LXXVII.

Reddit fœcundas manſum perſæpè puellas
Manantemque poteſt naris retinere cruorem
Vngas ſi nares intus medicamine tali.

JEunes femmes, brunes, & blondes,
Qui deſirez eſtre fecondes,

Et d'avoir enfans tendrelets,
Venez à moy j'ay des ſecrets
Pour vous rendre de bons ſervices
En vous faiſant meres nourrices,
Et ſelon vos charmans deſirs
Exciter vos plus doux plaiſirs.
Beau ſexe dreſſez donc l'oreille
Pour entendre cette merveille,
Et ce miracle doux & beau,
Ah! mes Dames, c'eſt le Porreau,
Dont la queuë eſt tousjours ſi verte
Qu'il fait plus de bien que de perte,
Quand une femme s'en ſert bien
Pour l'uſage venerien,
Suivant l'advis, & l'ordonnance
Du Medecin qui le diſpenſe,
Car il donne un deſir preſſant
De faire ce crime innocent,
Sans qui la nature fèconde
Ne pourroit pas peupler le Monde.
Item, par la meſme vertu
Le froid encor eſt abbatu,
Qui de la fille, ou la nourrice
Eſt incommode à la matrice,
Dont ce ſimple échauffe le corps,
Pouſſe l'humeur froide dehors,
Le fortifie & le dilatte,
L'amollit, fomente, & le flatte,
Et débouche l'obſtruction
Qui nuit à la conception,

Soit qu'une joyeuſe commere
L'applique en forme de peſſaire,
Ou bien s'en ſerve par-dehors
A fomenter ce petit corps.
Ainſi ſuivant la medecine
Dans le Vinaigre, & l'eau Marine,
Les cheveux du Porreau bien cuits,
Peuvent amollir les conduits,
Et les lieux durs de la matrice,
Tant hors que dans ſon orifice,
Et la rendre plus propre aprés
A concevoir par le congrés;
Cependant le Porreau qu'on mange
A plus d'effet, car il la change,
Et rend plus habile dix fois
A porter un fruit de neuf mois,
Il fait encor à la nourrice
Un aſſez notable ſervice,
Car elle abonde plus en laict,
Meſme ſon jus a tant d'effet,
Qu'eſtant pris avec laict de femmes,
Il eſt medicinal aux Dames
Pour arreſter l'écoulement
Qui provient de l'avortement:
Partant beau ſexe que j'adore
Du Ponant juſques à l'Aurore
Pour voir pluſtoſt vos ventres ronds,
Et remplis de charmants poupons,
Ou bien d'agreables pouponnes,
Qui réjoüiſſent vos perſonnes,

Mangez en tout temps le Porreau
Pour faire un fruit doux, & nouveau,
Et conſerver la petite oye,
Mais quant à vous filles de joye,
Vous qui n'aimez en verité
Nullement la fecondité,
Et qui vivez dedans ce Monde
D'une maniere vagabonde,
Ne vous ſervez point de ce mets,
Si vous ne voulez deſormais
Peupler en temps, & lieu la terre
D'un fruit de paix, & non de guerre.

Recepte pour arreſter le Sang.

Ce ſimple eſt un medicament
Qui peut arreſter puiſſamment
Le Sang qui coule des Narines,
Et diſtille ſur les babines,
Quand on le pile un peu de temps
Avec le Vinaigre & l'Encens,
Ou bien afin que je ne mente
Avecque Manne Galle, ou Menthe,
Et puis mis dans le nez aprés :
Item, on le prepare exprés
Avec Encens, ou Noix de Galle,
Que deſſus le corps on eſtalle,
Soit ſur la poitrine, ou le flanc,
Pour le vomiſſement de Sang,
Car le Porreau comme je penſe
Peut un peu reſſerrer la panſe,

Pourtant je croy qu'il fait piſſer,
Mais ce n'eſt pas ſans offenſer
Veſſie & Reins, car il ulcere
Et cauſe une douleur amere:
Avec Orge il fait bonne voix,
Cuit ſeul il provoque les mois,
Et fait d'autres plaiſirs encore
Au malade qui le devore.

Du Seſeli de Montagne.

CHAP. LXXVIII.

Siler montanum non ſit tibi ſumere vanum,
Dat lumen clarum quamvis guſtu ſit amarum,
Lumbricoſque necat, digeſtivamque reportat.

SIler, autrement Seſeli
A ſouvent noſtre œil embelly,
Car il eſt utile à la veuë
Comme eſt le fenoüil & la ruë,
Quand l'on prend ſa decoction,
Ce n'eſt point ſuperſtition,
Cette plante eſt tres-ſalutaire
Encore qu'elle ſoit amere,
Elle eſt chaude, & croy tout de bon
Que c'eſt le Siler de Dodon,
Non le Seſeli de Marſeille,
Comme de croire on me conſeille:
Elle inciſe la groſſe humeur
Qui dans l'eſtomach fait douleur,

Et cuit ſi bien qu'elle l'amende,
Elle aide à digerer la viande,
La plus groſſiere du repas,
Fait piſſer gros comme le bras,
Et provoque les ordinaires
Aux jeunes & vieilles commeres,
Tuë & chaſſe les vers du corps
Dans les hommes foibles & forts,
Reſiſte aux beſtes veneneuſes
Qui ſont pour nous tres-dangereuſes,
Et comme un ſimple bon & chaud
Diſſipe les vents bas & haut:
Ce ſont les biens que cette plante,
Fait à la perſonne vivante,
Car eſtant mort on le ſçait bien,
Le corps n'a plus beſoin de rien.

Du Cerfeüil.

CHAP. LXXIX.

Appoſitum Cancris tritum cum melle medetur
Cum vino potum lateris ſedare dolorem,
Sæpè ſolet tritam ſi nectis deſuper Herbam,
Sæpè ſolet vomitum ventremque tenere ſolutum.

Recepte contre le Cancer.

TOY que le Chancre ronge & mange
En te cauſant un mal eſtrange,

Par un ſuc acre & mordicant,
Qui ſans ceſſe te va picquant,
Apprens les vertus d'une plante
Contre ton mal tres-excellente.
Quand le Cerfeüil eſt bien pilé
Et qu'avec Miel il eſt meſlé,
L'Ecolle dit qu'il remedie
A la méchante maladie,
Qu'on appelle Chancre malin.
Ce Medicament eſt benin,
Contre ulceres de la maniere,
Car il en purge la matiere,
Et deſſeiche l'ulcere auſſi,
Qu'à la fin il guerit ainſi,
Si nous croyons la Medecine,
Qui ſur cette plante raffine.

Du Miel.

Lé Miel cuit eſt peu deterſif
Mais il eſt plus glutinatif,
Et plus propre à guerir l'ulcere,
Qu'auparavant pour l'ordinaire
On doit purger par le Miel cru,
Si mon ſentiment en eſt crû,
Et qu'aprés quand le mal decline,
Par le Miel cuit on agglutine,
Mais le Miel vieux eſt le meilleur,
Dautant qu'en purgeant cette humeur,
Il ronge auſſi la chair pourrie,
Et rend la perſonne guerie.

Chap. LXXIX.

Du Cancer, & de ſa reſſemblance.

Le mal qu'on appelle Cancer,
Reſſemble au Cancer de la Mer,
Ou bien à celuy de riviere;
Car d'une pareille maniere,
Que ces animaux ſont enflez,
Et durs, les pieds longs & gonflez;
Noſtre mal auſſi tout de même,
Qui geſne un malade à l'extrême,
Avec exceſſive douleur
N'eſt rien qu'une dure tumeur,
Et mélancholique & fâcheuſe,
Inégale, ronde & veneneuſe,
Livide & de couleur de plomb,
Qui geſne un homme tout au long,
Et qui croiſt tousjours & ſe gliſſe,
Comme en la Mer fait l'écreviſſe,
Car le Chancre de la façon,
Dans chair de fille ou de garçon,
S'endurcit, s'enfle & prend naiſſance,
Au point meſme de ſa croiſſance,
Et tient au corps comme un Cancer,
Fait deſſus le bord de la Mer,
Lors que ſur la gréve il s'attache,
Dont aprés à peine on l'arrache,
Outre que pareille tumeur,
Luy reſſemble encor en couleur.
Un tel mal eſt deſagreable,
Et meſme ſouvent incurable,

Alors qu'il eſt inveteré,
Si bien que le plus aſſûré,
Eſt d'uſer, quoy qu'il en arrive,
D'une cure palliative,
Ou bien l'arracher tout exprés:
Mais donne toy de garde aprés
Qu'il n'en vienne un à la Matrice,
L'humeur du ſein en ce lieu gliſſe,
Dont ſans doute s'enſuit la mort
Avec un violent effort.

Remede pour le mal de coſté, la colique, & les obſtructions.

Or le Cerfeüil pris en breuvage
Dans le Vin & non en potage,
Guerit un homme tourmenté
Du rigoureux mal de coſté,
Et du ventre, & de la veſſie,
Maux ordinaires de la vie,
Qui venant de froid, ou de vent,
Mélancolie, ou d'un ſuc lent,
Fait que la colique eſt fâcheuſe,
Et d'une longueur ennuyeuſe,
A quoy le Cerfeüil mettra fin
S'il eſt pris avec de bon Vin,
Il deſopilera le foye,
Juſqu'à la plus eſtroitte voye,
Chaſſera les vents & l'humeur,
D'où le corps s'éleve en tumeur,
Et réchauffera les parties,
Que luy-meſme aura garanties,

)e tous ces tourmens rigoureux,
Qui ſouvent ſont tres-dangereux.

Les autres vertus du Cerfeüil.

Le Cerfeüil mis ſur la poitrine
.uy ſervira de Medecine,
'our appaiſer ſoudainement
.e perilleux vomiſſement,
t le flux de ventre incommode,
Qui nous retient ſous la cuſtode;
Car il deſſeiche cette humeur,
Qui relaſche & qui fait douleur:
Mais j'eſtime que ce remede
Nous donne une plus puiſſante aide,
'il eſt pris par dedans le corps,
Qu'eſtant appliqué par dehors,
Ainſi les fibres relaſchées,
En deviennent mieux deſſeichées,
Et plus fortes pour reſſerrer
La viande que l'on veut ſerrer:
Le jus du Cerfeüil rompt la pierre
Aiſément comme on fait du verre,
Et la pouſſe aprés hors du Rein,
Le meſme jus avec du Vin,
Provoque abondamment l'urine,
Et la pareille Medecine,
'ait naiſtre des bouquets de fleurs,
Qui ſont aſſez hauts en couleurs,
Vous m'entendez femmes & filles,
Qui ſçavez bien le jeu des quilles,

Qui je croy ne ſont pas de bois ;
Car vous y joüez quelqueſois,
Quand vous eſtes bien à voſtre aiſe ;
Cecy ſoit dit par parentheſe,
Et ſans ſortir de mon ſujet,
Adieu j'ay finy mon projet.

Des Maulves.

Chap. LXXX.

Dixerunt Malvam veteres quod molliat alvum
Hujus radices raſæ ; ſolvunt tibi fæces :
Vulvam moverunt, & fluxum ſępè dederunt.

COnſtipé, qui ſur un retrait,
Faute d'avoir quelque ſecret
Ne ſçaurois faire tes affaires,
Voicy dequoy l'on fait Clyſteres ;
Dont ton derriere je ſçay bien
A plus de beſoin que le mien,
Qui va tousjours mieux à la ſelle
Que le cul d'une Damoiſelle ;
Ce dequoy, pauvre conſtipé,
N'eſt point un méchant recipé,
Ce n'eſt ſimplement que la Maulve,
Mais cependant ce ſecret ſauve
Un miſerable qui ne peut
Faire ſon cas quand il le veut :

Car la Maulve eſt tres excellente,
Dit Jean de Milan, qui la vante,
Pour tenir le ventre mollet,
A qui s'en ſert pour cét effet,
C'eſt la raiſon pourquoy nos peres,
Qui s'en ſervoient dans des Clyſteres,
Ont voulu luy donner ce nom,
Pour qu'elle amollit le canon,
Qui tousjours braqué vers la terre
Fait moins de bruit que le Tonnerre.
Ces bonnes gens à leurs repas
Pour ſe décharger haut & bas
En uſoient avec la Laictuë,
C'eſt d'une façon ingenuë,
Ce que dit fort bien Martial
En raillant certain animal.

Je connois bien ce qui te tuë,
Uſe de Maulve, & de Laictuë,
C'eſt un excellent recipé,
Il ne faut point que tu differes,
Car tu parois un conſtipé,
Qui fait aſſez mal ſes affaires.

Son jus eſt épais & viſqueux,
Et, dit-on, qu'il eſt merveilleux
Pour prevenir la maladie,
Qu'il empeſche, & qu'il congedie,
Lors que l'on en boit chaque jour :
Sa graine eſt bonne au jeu d'amour,
Miſe en poudre dans la matrice,
Ou ſeulement à l'orifice,

Et fait qu'une femme eſt aprés
Beaucoup plus habile au congrés ;
Sa Racine bien ratiſſée,
Ou bien proprement écorchée
Eſt bonne à déboucher le cu,
Reverence, mais que veux tu,
Ne ſçais tu pas bien qu'à l'Ecolle
On parle de tout ſans bricolle ?
La Bethe, le Savon, le Chou
Sont excellents au meſme trou,
Quand un conſtipé perſonnage,
S'en vèut ſervir dans ſon ménage :
La meſme Racine de plus
Excite à Madame Venus,
Lors qu'une gaillarde commere
En uſe en former de peſſaire,
Et dans ſon bijou virginal,
Provoque auſſi ſon cardinal,
En s'en ſervant de la maniere.
Item, cette meſme matiere,
Soit en peſſaire, ou lavement,
Eſt utile à l'enfantement,
Car elle amollit la matrice,
Et débouchant ſon orifice,
Fait ſortir aiſément aprés,
L'enfant avec l'arriere-fais,
Par ſon humidité viſqueuſe,
Qui deſſus tout eſt merveilleuſe,
Dont une femme en enfantant
Reçoit un ſecours important :

Sa ſemence, ou bien ſa Racine,
Appaiſe l'ardeur de l'urine,
Qui fait que l'humain animal
En piſſant ſouffre moins de mal.
Son jus encore fait merveille,
Pour guerir la douleur d'oreille,
Et pour repouſſer le venin,
Que cauſent le Liévre marin,
Les Scorpions, Gueſpes & Moûches,
Qui font de rudes écarmouches :
L'on tient qu'avec Miel il eſt bon
Pour la voix, & pour le Poulmon,
Il ſoulage l'épileptique,
L'iſchiadique, le nephritique,
Et provoque un homme à piſſer
Facilement ſans le bleſſer.
La decoction rompt la pierre,
Et la briſe comme du Verre,
Elle provoque le ſommeil ;
C'eſt un remede nompareil
Contre une tumeur endurcie,
Et la douleur de la Veſſie,
Meſme ſon application
Addoucit l'inflammation :
La Maulve eſt excellente au Foye,
Et mélée avec Graiſſe d'Oye,
L'on tient qu'elle fait avorter.
Cuitte en Huille on s'en peut frotter
Pour guerir dartre, ereſypele,
Et brûlûre la plus rebelle ;

Quand donc tu ſeras attrapé
Sers t'en mon pauvre conſtipé,
Tant pour délivrer ton derriere
De cette fecale matiere,
Qui rend tes ſens tout eſtourdis,
Que pour tous autres maux ſuſdits,
Et tu recevras d'aſſûrance
Une merveilleuſe allegeance.

De la Mente.

Chap. LXXXI.

Mentitur Menta, ſi ſit depellere lenta,
Ventris lumbricos, ſtomachi, vermeſque nocivos

JE dis que la Mente eſt menteuſe,
Si lente elle eſt, & pareſſeuſe
Par ſa force à pouſſer dehors
Les Vers qui s'engendrent au corps,
De l'humeur qu'on nomme pituite,
Douce, pourrie, & demy cuitte,
Que cette Herbe dans l'inteſtin,
Cuit, conſume, ou purge à la fin.
Ces Animaux prennent naiſſance
De cètte méchante ſemence
Dans tous les lieux du Corps Humain,
Dans Teſte, Foye & Ratte, & Rein,
Eſtomach, Boyaux & Matrice,
Ce qui cauſe un rude ſupplice

A ceux que par un triſte ſort,
Rongent les Vers avant leur mort.

Combien il y a de ſortes de Vers, & des remedes pour s'en preſerver.

Les Inteſtins du Corps de l'Homme
Sont ſujets au Vers que l'on nomme
Aſcarides, larges & ronds,
Qui de le geſner ſont tres prompts:
Les premiers qui luy font outrage,
Sont pareils aux Vers du Fromage,
Ils s'engendrent au fondement,
Et le poignent inceſſamment;
Les ronds qui luy font violence,
Le plus ſouvent prennent naiſſance
Dedans les menus Inteſtins,
Où ces Animaux ſont mutins:
Les troiſiémes ſont les plus rares,
Mais auſſi ſont les plus barbares,
Ils naiſſent dans les gros boyaux,
Et quelquefois ces Animaux
Sont d'une longueur incroyable:
Or ſoit, comme il eſt vray ſemblable,
Qu'aſcarides, larges, ou ronds
Faſſent dans nous les fanfarons,
Soit aux Boyaux, au Ventricule,
Il faut ſe ſervir ſans ſcrupule,
En potion, ou liniment,
Ou bien dedans un lavement;

Quand un de ces trois nous tourmente
Du Tanacet, ou de la Mente,
De l'Abſinte, ou du Scordium,
De Ruë, ou du Centaurium,
Ou ſi tu veux du Coriandre,
Le moindre d'eux les fera rendre,
Et par ſon immenſe vertu,
Sortir morts, ou vifs hors du cu.

La Mente eſt fort aromatique,
D'une vertu chaude & ſtiptique,
Et provoque à faire l'amour,
Le ruſtique & galant de Cour:
Elle débouche ratte & foye,
Donne à l'eſtomach de la joye,
Priſe comme un medicament,
Arreſte le vomiſſement,
Et du ſang, & de la pituite,
Et quand à la manger bien cuitte
Un dégouſté s'aſſujettit,
Elle le met en appetit:
Elle nuit aux gens pleins de bile,
Au Ventricule elle eſt utile,
Et ſecourt merveilleuſement
La femme dans l'enfantement,
Quand avec du Vin elle eſt beüe:
Maſchée elle eſt bonne à la veüe;
L'on croit qu'elle retient les mois,
Qu'elle eſt profitable à la voix,
Et que pour les douleurs d'oreilles,
C'eſt la merveille des merveilles.

De la Sauge.

Chap. LXXXII.

Cur moriatur homo, cui Salvia creſcit in horto?
Contra vim mortis non eſt medicamen in hortis:
Salvia confortat nervos, manuumque tremorem,
Tollit & ejus ope febris acuta fugit,
Salvia, caſtoreumque, Lavendula, primula veris,
Naſturt. Athanas. Hæc ſanant paralytica membra,
Salvia ſalvatrix, naturæ conciliatrix.

Pourquoy faut-il que l'homme meure,
Qui pour ſon uſage à toute heure
Nourrit la Sauge en ſon Jardin,
Dont l'effet paroiſt ſi divin,
Qu'on diroit que ce ſimple excelle,
Pour rendre la vie immortelle?
Ah! les Jardins contre la mort
Ne produiſent rien d'aſſez fort,
Reſpond ſagement noſtre Ecole,
Avec une grave parole:
Ainſi la cruelle qu'elle eſt,
Fait de nous tout ce qui luy plaiſt,
Et pendant que l'on vit ſur terre,
Elle declare à tous la guerre,
Et donne ſur ras & tondus,
Comme ſur beaux enfans perdus;

Car noſtre chaleur naturelle,
En action continuelle,
Seiche l'humide radical,
Puis adieu ſujet & vaſſal,
Adieu Prince, Empereur, Monarque,
Il faut obeïr à la Parque,
Qui n'épargne petits, ny grands,
Les doctes, ny les ignorans,
Puis que la mort, nous dit Pindare,
Eſt inévitable à l'avare,
Au liberal, au riche, au gueux,
Au prudent, au ſage, au fougueux,
Et qu'enfin toute creature,
Doit ce tribut à la Nature:
Quoy donc que l'on trouve aux Jardins
Des ſimples qui ſoient ſi benins,
Soit par leur jus, ou leur écorce,
Que de reſiſter à la force
De la pourriture des corps
Par dedans, ou par le dehors,
Et d'autres par leur excellence,
Qui retardent la deffaillance
De noſtre humide radical,
Cependant jamais cordial
Ne s'eſt trouvé dans la nature,
Qui faſſe que la creature
Arrive juſqu'au dernier point,
Que de vivre, & ne mourir point,
C'eſt la Doctrine d'Avicenne,
Qu'il eſtablit comme certaine.

Mais pour ſuivre noſtre ſujet,
Diſons que la Sauge en effet
Peut garantir la creature
Pour un temps de la pourriture,
Et la conſerver en ſanté
Par ſon odeur, & ſiccité,
En chaſſant hors l'humeur rebelle
A l'humidité naturelle,
Mais qu'enfin elle ne peut pas
Preſerver l'homme du trépas.
En outre elle eſt chaude, aſtringente,
On la tient aux nerfs excellente
Pour ſeicher l'humeur doucement,
Qui les fait agir mollement:
Pour ce ſujet aux mains tremblantes,
On la choiſit ſur toutes plantes,
Pour rendre les nerfs plus puiſſants,
Qui ſont trop froids & languiſſants:
Car ce ſimple échauffe & deſſeiche,
Comme j'ay dit l'humeur qui peche,
Et remet les nerfs en pouvoir
D'executer mieux leur devoir.
Il chaſſe auſſi la fiévre aiguë,
Qui procede d'une humeur cruë,
Qu'il deſſeiche par ſa chaleur,
Et reſtablit dans ſa vigueur,
Un pauvre malade debile,
De qui la force avoit fait gille.
Cette Plante par ſa vertu
Avec ſuye, & blanc d'œuf battu,

Miſe ſur le carpe eſt adverſe
De la plus rude fiévre tierce,
Si foy nous fait quelque ſçavant,
Qui met ce remede en avant,
Quoy qu'il en ſoit ſon jus écarte,
Et guerit de la fiévre quarte,
Si l'on prend de cette boiſſon
Quelque temps avant le friſſon :
Le meſme jus ſans artifice
Eſt profitable à la matrice,
Et pris avec le Sel eſt bon
Pour ayder la conception :
La Sauge provoque l'urine,
Et les mois, ſi nous croyons Pline,
Aëce, Dioſcoride, Arnauld,
Ly tous les trois, il ne m'en chaut,
Ils te diront comme on l'applique.
Item, cette herbe eſt cephalique,
Et deſſeiche avec peu d'efforts
Les humeurs qui ſont dans le corps,
Cependant elle eſt vaporeuſe,
Et quelquefois fort dangereuſe,
Car elle enyvre bien & beau,
Et ſouvent fait mal au cerveau :
Enfin, elle eſt aromatique,
Et propre pour l'épileptique
Par ſa ſeichereſſe & chaleur,
Qui chaſſe & deſſeiche l'humeur.

Du Caſtor, & de ſes Vertus.

Le Caſtor eſt certaine beſte,
Qui porte à peu prés une teſte
Qui reſſemble à celle d'un Rat,
Son corps eſt court, ſon muffle eſt plat,
Ses dents en pointe dangereuſes
Sont longues, larges, courbes, creuſes,
Il a la langue d'un Pourceau,
Les pieds de devant d'un blereau,
Et ceux de derriere d'une Oye,
Et pourtant ne faut pas qu'on croye
Qu'il ſoit un eſtre de raiſon;
Il eſt moitié Chair & Poiſſon,
Car cét animal Amphibie
Sur la terre, & l'eau prend ſa vie:
La moitié de ſon corps eſt bon,
Et meilleur que n'eſt un jambon
Pour ſe regaler en Carême
Avec delicateſſe extrême:
De ſa Peau l'on fait des Chappeaux,
Luſtrez & parfaitement beaux:
Sa queuë eſt d'épaiſſeur d'un poulce,
Longue d'un pié, griſe & non rouſſe,
Et large de plus de trois doigts,
Comme je l'ay veuë autrefois:
Sa femelle, choſe plaiſante,
Fait ſes petits Caſtors & fiente,
Et piſſe par un meſme trou
Qu'un Biévre en chaleur ayme prou:

L'on eſtime ſes Teſticules
D'incomparables particules,
Que ſelon nos doctes Autheurs
Il ſe couppe, & laiſſe aux Chaſſeurs,
Ce qui toutesfois ne peut eſtre,
Comme aiſément l'on peut connoiſtre,
Puis que les portant au dedans,
Ils ne ſont nullement pendants,
Et que meſme il eſt veritable,
Que l'Animal n'eſt point ployable,
Et n'y peut porter ſon Muſeau,
Non plus qu'aux ſiens fait le Pourceau:
Leur odeur eſt forte, & perçante,
A l'odorat eſt déplaiſante,
Meſme en ſortant de l'Animal,
Et l'on ſe ſert à plus d'un mal
De l'un, & l'autre genitoire,
D'où je dis qu'on ne doit pas croire
Que le Caſtor que l'on nous vend
Ne ſoit rien qu'un ſimple excrement:
Mais les deux témoins de la beſte
Que l'on deſſeiche, & qu'on appreſte:
L'on en vend de ſophiſtiquez,
Et qui ſont ſi bien fabriquez
Qu'ils trompent un Apothicaire,
Quand il ne s'y connoiſt pas guere.
Chaque témoin eſt un Threſor
Qu'on nomme du nom de Caſtor,
Il échauffe, inciſe, attenuë,
La pituite aux Nerfs contenuë,

Et meſme la deſſeiche auſſi,
De ſorte qu'il guerit ainſi
La ſtupeur, & paralyſie,
Maux longs & frequens dans la vie.
Echauffe les nerfs refroidis,
Et membres qui ſont engourdis,
Soit qu'on le boive, ou qu'on l'applique
Sur le mal du Paralytique:
Pris avec Vinaigre il eſt bon,
Pour ſervir de contre-poiſon,
Et meſme entre en la Theriaque,
Dont fut inventeur Andromaque,
Premier Medecin de ſon temps.
Le Caſtor reſiſte aux Serpents,
Il provoque les fleurs aux femmes,
Et ſert encor aux bonnes Dames
Pour chaſſer hors l'arriere-faix,
Qui cauſe ſymptomes mauvais:
Il réveille le lethargique
Lors qu'à l'odorat on l'applique:
Mais je le ſouſtiens encor bon
Pour la teſte, & pour le poulmon,
Quand on en reçoit la fumée
Dans une chambre bien fermée.
Avec nard il chaſſe les vents,
Qui rendent ſourds de temps en temps,
Et qui font douleurs aux oreilles,
D'où ſuivent de fâcheuſes veilles:
Pline le tient medicinal,
Pour guerir les gens du haut mal:

Item, l'Huille eſt bonne aux froidures,
Et maux de nerfs, & de jointures,
Meſme à toute convulſion,
Qui nous donne apprehenſion :
Cette Huille de Caſtor, ou Biévre,
Reſiſte aux rigueurs de la fiévre,
Si pour obvier à ces maux
L'on frotte l'épine du dos :
Bref ſes témoins en Medecine,
Suivant Dioſcoride & Pline,
Avicenne, Paul, & Galien,
Font à tous un merveilleux bien,
Si l'on ſçait comme on les ménage,
Le reſte n'eſt point en uſage :
L'on ne ſe ſert donc au beſoin,
Que de l'un, & l'autre teſmoin
Dans la matiere medicale.

De la Lavande.

La Lavande eſt fort ſtomacale,
Elle eſt profitable au Cerveau
Trop remply de pituite & d'eau :
Car ce ſimple échauffe, & deſſeiche
Cette humeur méchante qui peche,
De là vient qu'un bon Medecin
S'en doit ſervir pour cette fin,
Et le bien reduire en pratique,
Pour guerir un paralytique,
Réchauffer de mal-heureux corps,
Qui ſont auſſi froids que des morts.

Et deſoppiler ratte & foye,
Que ce ſimple puiſſant nettoye,
Et meſme en uſer quelquefois,
Quand il faut provoquer les mois.

De la Primevere.

La Primevere eſt une plante,
Chaude & ſeiche, mais excellente
Pour tremblemens, convulſions,
Et pour d'autres affections,
Comme goutte, paralyſie,
La dangereuſe apoplexie,
Et pour maux humides, & froids:
Si l'on en uſe pluſieurs fois,
Car à ces maux elle eſt contraire,
Bref on la nomme Primevere,
Pour la trouver fleurie aux Champs,
Au commencement du Printemps,
Mais c'eſt aſſez ſur cette Plante,
Diſons deux mots de la ſuivante.

Du Creſſon.

Le Creſſon qui croiſt aux ruiſſeaux,
Et par tout ſur le bord des eaux,
Eſt nommé la Mente aquatique,
Son odeur eſt aromatique,
Il a de puiſſantes vertus,
Par qui cent maux ſont abbatus,
Il deſſeiche l'humeur viſqueuſe,
Epaiſſe, froide, & pituiteuſe,

Dont nerfs deviennent amollis,
Et ſont penetrez & remplis.
Enfin ſi bien il ſubtiliſe,
Que pendant les jeuſnes d'Egliſe,
Sans beaucoup s'en formaliſer,
L'on peut ſeurement en uſer
Avec les Viandes phlegmatiques,
Contraires aux paralytiques,
Que cette herbe fait aller droit,
Malgré ce ſuc épais & froid,
Qui cauſe la paralyſie.

Du Tanacet.

Le Tanacet, ou Tanaiſie,
Seiche les Nerfs par ſa chaleur,
Les purge de la froide humeur,
Qui les fait tomber en ruine,
Et qui bouche leur origine:
Il fait mourir les vers au corps
De bonnes gens à demy morts:
Ce ſimple eſt une digne plante,
Pour rendre l'urine abondante,
Et rompre le calcul des reins,
Dont quelquefois ils ſont tous pleins:
Il eſt utile & ſalutaire,
Comme eſpece de matricaire,
Pour chaſſer hors l'arrierefais:
Le Medecin s'en ſert exprés
A provoquer les ordinaires
Aux filles auſſi bien qu'aux meres,

Il diſſipe encore les vents,
Qui nous tourmentent au dedans,
Et ſoulage un paralytique,
Quand on ſçait bien comme on l'applique,
Et que l'on ſe ſert bas, ou haut
De ce bon ſimple, ſec & chaud.

L'ethymologie de la Sauge.

La Sauge pour ſa renommée
Du nom de ſauver eſt nommée:
Car pour ſauver les Animaux,
Qui ſont ſujets à mille maux
Dedans & dehors la matrice,
Ce ſimple eſt nommé *Salvatrice*:
Il fait auſſi diſtiller l'eau,
Ou la pituite du cerveau,
Ou bien ſi tu veux la ſalive,
D'où *Salivatrice* dérive.
On tire encor ſon nom du ſel,
Dautant que ſon pouvoir eſt tel,
Qu'il donne au corps une durée,
Qui nous paroiſt demeſurée:
De ces trois je croy tout de bon
Que la Sauge a tiré ſon nom.

De la Rüe.

Chap. LXXXIII.

Nobilis eſt Ruta, quia lumina reddit acuta,
Auxilio rutæ vir quippe videbit acutè:
Ruta viris venerem minuit, mulieribus addit,
Ruta facit caſtum, dat lumen & ingerit aſtum,
Coctaque ruta facit de pulicibus loca tuta.

La Ruë eſt une plante excellente à la veuë,
Car les yeux ſont plus clairs par l'aide de la Ruë,
Elle excite la femme au plaiſir amoureux,
Et rẽd l'hõme à l'amour beaucoup moins vigoureux;
Auſſi devient-il chaſte & pur quand il en mange,
Clair-voyant & l'eſprit auſſi vif comme un Ange,
Et cuitte avec de l'eau, peut en toutes ſaiſons,
Chaſſer par ſa vertu les puces des maiſons.

POur bien fortifier la veuë
Que l'on ſe ſerve de la Ruë,
Ce remede bien appliqué
Juſqu'icy n'a jamais manqué,
Et fait tous les jours des miracles,
Quand il ne trouve point d'obſtacles:
Car la Ruë herbe de renom,
Eſt noble en depit de ſon nom,
Elle eſt plus, meſme elle eſt Royale,
Et je tiens qu'elle eſt ſi loyale,
Que par ſa puiſſante chaleur,
Elle diſſipe & cuit l'humeur,

D'une nature froide épaiſſe,
Qui tombe du cerveau ſans ceſſe,
Et cauſe tant de mal aux yeux,
Qu'ils en deviennent chaſſieux,
Ainſi cette noble partie
Par la Ruë eſtant garantie,
L'on doit tres juſtement auſſi
Nommer noble cette herbe icy,
Qui donne une plus forte veuë,
Quand on la mange cuitte ou cruë,
Ou qu'on fait collyres du Jus,
Avec Fenoüil & Miel deſſus :
L'eau qu'on tire de cette plante
Paſſe encore pour excellente,
Pour rendre les yeux clairs & beaux,
Et brillants comme deux flambeaux.
La Ruë à l'homme eſt ſi nuiſible
Qu'elle le rend comme inſenſible,
Auſſi bien la nuit que le jour,
A l'agreable jeu d'amour,
Elle deſſeiche la ſemence,
Et par une chaleur immenſe,
Diſſipe fortement les vents,
Qui s'y portent de temps en temps,
Au contraire elle rend la femme,
Senſible à l'amoureuſe flame,
Et l'échauffe ſi puiſſamment
Qu'elle baiſe plus joliment,
Car ſa ſemence en eſt plus chaude,
La fait devenir plus ribaude,

Et la met tellement en rut
Que l'amour eſt ſon dernier but.
Concluons dõc quand l'hõme en mange,
Qu'il devient chaſte comme un Ange,
Car ſeichant la ſemence aprés,
Il ne penſe plus au congrez,
Et la femme uſant de la Ruë,
Court inceſſamment par la ruë,
Pour faire vous m'entendez-bien,
Et Cætera, je n'en dis rien ;
Elle eſt encor un bon remede,
Pour donner en tout temps de l'aide
Aux yeux, & de l'ame, & du corps,
Dont elle remet les accords,
Diſſipant la vapeur épaiſſe,
Qui les offuſque, & les oppreſſe,
Et fortifiant les eſprits,
Qui parmy le ſang ſont compris :
L'ame en devient plus aſſûrée,
Et deſſus tout mieux éclairée,
Pour connoiſtre quel eſt l'effet,
Et la cauſe de quelque objet,
Quand avec methode on en uſe,
Et qu'on n'eſt pas tout à fait Buſe.
La Ruë eſt utile en tout temps,
Contre les Puces & Serpens,
Par ſon odeur acre, & ſi forte,
Qu'un homme qui ſur luy la porte,
Et la mange ſoir & matin,
Eſt à l'abry de tout venin :

Elle guerit epileptiques,
Flux de ſang, catharre, hydropiques,
Et priſe avec Sel, & du Vin,
C'eſt un remede ſouverain
Contre le poiſon de la rage :
Qui veut en ſçavoir davantage,
Qu'il aille le chercher ailleurs,
Dans Pline, & les autres Autheurs.

De l'Ortie.

CHAP. LXXXIV.

Ægris dat ſomnum, vomitum quoq; tollit & uſũ,
Illius ſemen colicis cum melle medetur,
Et tuſſim veterem curat ſi ſæpè bibatur;
Pellit Pulmonis frigus, ventriſque tumorem,
Omnibus & morbis ea ſubvenit articulorum.

AH! pauvres filles repenties,
Qui vous frottez le cul d'Orties,
Dans le Faux-bourg Saint Honoré
Mieux que dans le milieu d'un Pré,
Car peut-eſtre en auriez-vous honte,
Ecoutez, ce n'eſt point un conte,
Que noſtre Ecole icy vous fait,
L'ortie eſt, dit-elle, un ſecret,
Pour faire dormir un malade,
Qui ne peut plus danſer ballade,

Au ſon de Baſſe & Violon,
Mais eſt couché tout de ſon long;
Comme un miſerable qui réve;
Sans avoir, ny repos, ny tréve,
Car ce ſimple eſt fort excellent
Pour inciſer le phlegme lent,
Et purger l'humeur pituiteuſe
A ſon cerveau trop onereuſe,
Dont le pauvre homme eſt ſoulagé
Aprés ſondit cerveau purgé,
Il chaſſe encore par les ſelles
Des humeurs froides & rebelles,
Dont les vapeurs vont au cerveau,
Qui le rempliſſant de leur eau,
Cauſent des veilles au malade,
Qui luy font une rude aubade,
Ainſi ce ſimple fait dormir.
Il empeſche auſſi de vomir,
Et peut meſme en oſter l'uſage,
Lors qu'un Medecin prude & ſage
Par ſelles, & vomiſſement,
Chaſſe hors l'humeur promptement,
L'on s'en ſert contre la Juſquiame,
Qui pourroit faire rendre l'ame,
Ainſi qu'à de bons Compagnons,
Ont ſouvent fait les Champignons
La Salamandre, & la ciguë,
Et le mercure auſſi qui tuë
Contre qui le ſimple ſuſdit,
Chez les Sçavants eſt en credit,

Si ſoy nous ſont Appollodore,
Et Nicandre, & quelqu'autre encore.
En outre il deſſeiche l'humeur
Qui nous cauſe tant de douleur,
La reſoût, & la ſubtiliſe,
Auſſi-toſt qu'il ſe l'eſt ſoûmiſe,
Et la chaſſe ſans nul danger,
Afin de mieux nous ſoûlager:
Le meſme arrive à la colique,
Qui vient d'une humeur phlegmatique,
Car l'ayant inciſée ainſi
Il la pouſſe dehors auſſi,
Si ſa ſemence eſt avallée,
Lors qu'avec Miel elle eſt mélée,
C'eſt ce que dit Jean de Milan,
A qui je ſers de trucheman,
Elle eſt bonne aux toux envieillies,
Qui font de méchantes ſaillies
Sur un homme qui n'eſt pas fort,
Et qui l'éveillent quand il dort,
Si boüillie avec de l'eau d'Orge,
Il la fait paſſer par ſa gorge,
Car elle attire par dehors
L'humeur qui luy fait tant d'efforts.
  Elle chaſſe encor la froidure,
Que ſouvent le Poulmon endure
Par un excrement pituiteux
Qui le geſne, & le rend frilleux,
Diſſipe l'enflûre du Ventre,
Qu'excitent les vents dans ſon centre,

Ou bien les fait avec fredon,
Sortir du cul d'une dondon.
Elle ſoulage auſſi la goutte
Mal, où ſouvent on ne void goutte,
Qui fait des tourmens inhumains,
Aux Hanches, Genoux, Pieds & mains,
Si telle goutte eſt provenuë
D'une humeur froide, épaiſſe & cruë,
Qu'elle inciſe & diſſipe, enfin
Comme un remede tres-benin,
La meſme ſemence d'Ortie
Avec de vieille huille aſſortie
Eſt bonne pour le meſme effet,
A qui s'en ſert pour ce ſujet,
Beuë avec mouſt en Medecine,
Elle ouvre & fait couler l'urine,
Et ſert à provoquer les mois,
Priſe en Ptiſane quelquefois,
Ainſi mes filles repenties,
Frottez-vous bien le cul d'Orties
Alors que voſtre Cardinal
A venir vous fera du mal,
Ou que la colique & les gouttes,
Et la toux vous geſneront toutes,
Et vous en recevrez vrayment
Un merveilleux allegement.

De l'Hyſſope.

Chap. LXXXV.

Hyſſopus purgans herba eſt à pectore phlegma,
Ad pulmonis opus cum melle coquenda jugata,
Vultibus eximium fertur præſtare colorem.

BOnnes gens, pauvres phlegmatiques,
O vous languiſſants aſthmatiques!
De qui les canaux du poulmon,
Sont pleins de phlegme & de limon,
Vous, dis-je, de qui la poitrine
Reſpire aprés la Medecine ;
Oyez nos doctes Medecins,
Et ſuivez leurs charmants deſſeins,
Pour guerir voſtre maladie,
Qui vous geſne & vous attedie :
Uſez de l'Hyſſope ſouvent
Vous ſerez ſains comme devant,
Cette plante eſtant chaude & ſeiche,
Eſt bonne à l'eſtomach qui péche,
C'eſt à dire quand il eſt plein
D'un phlegme épais, viſqueux, vilain,
Que pour voſtre plus grande joye,
Ce ſimple attenuë & nettoye,
En fortifiant les poulmons,
Qu'aprés il rend puiſſants & bons,

Puiſqu'il conforte la poitrine
Comme une douce Medecine,
Quand on en fait de l'Hydromel,
Ou bien quelqu'autre Syrop tel,
Car avec Figues, Miel & Ruë,
L'eau d'Hyſſope cuitte & puis beuë,
Eſt un fort excellent Syrop,
Quand la pituite abonde trop,
Il ſert aux peripneumoniques,
Il aide les orthopnoïques,
Et les bonnes gens las & ſaouls,
D'eſtre incommodez de la toux,
Qui ne vient que d'une pituite,
Indigeſte froide & non cuitte,
Qui de la teſte tombe droit
Deſſus le poulmon chaud, ou froid,
Dont le pauvre malade à peine,
Peut ſouvent avoir ſon haleine:
Son jus eſt profitable aux nerfs
Il fait auſſi mourir les vers,
Et poux du dos & de la teſte,
Quand on le tire & qu'on l'appreſte,
Avec huille bien à propos,
Et qu'on en frotte teſte & dos,
Il purge pris avec des Figues,
Sans cauſer beaucoup de fatigues:
Ce ſimple encor ſans nous geſner
Facilement fait uriner,
Donne à la femme mille joyes,
En débouchant conduits & voyes,

Et luy faiſant venir ſes fleurs,
Cauſe unique de ſes douleurs,
Il eſt excellent à la veuë,
Qu'il rend plus forte & plus aiguë,
Excite l'appetit dans nous
Quand nous ne ſommes pas trop ſaouls,
Diſſipe les horreurs fiévreuſes,
Dans les perſonnes langoureuſes,
Mais l'Hyſſope, dit-on, vaux mieux
Pour la ſuffuſion des yeux,
Qui n'eſt point encor envieillie,
Quand on l'applique bien boüillie,
Ce ſimple chaſſe la paſleur
Et donne au corps belle couleur,
Soit qu'il deſſeiche, ou mette en fuitte,
L'humeur viſqueuſe, ou la pituite,
Soit qu'il faſſe mourir les vers,
Qui par un malheureux revers,
Attirent & ſuccent le chile,
Dont on devient paſle & debile,
Affreux & ſec en verité,
Tout ainſi qu'un pendu d'eſté,
Ou bien ſoit que ſon jus efface,
Les taches qui ſont à la face,
Qui rendent un viſage laid,
Et deffiguré tout à fait.

De l'Aulnée.

CHAP. LXXXVI.

Enula campana reddit præcordia ſana :
Cum ſucco rutæ ſuccus ſi ſumitur hujus
Affirmant ruptis quod proſit potio talis.

La racine d'Aulnée eſt bonne à la poitrine ,
Et ſi de l'eau de ruë eſt ſon jus alteré ,
Les Sçavans Medecins tiennent pour aſſuré ,
Qu'à ceux qui ſont rompus il ſert de Medecine.

QU'eſt-ce qu'*Enula campana* ?
C'eſt herbe qui d'autre nom n'a ,
Dit certain Medecin Poëte ,
Dans une Ecole qu'il a faite :
Mais le gaillard ſe trompe bien
Ou vrayment il n'y comprend rien ,
Car je connois bien le contraire ,
Puiſque Monſieur l'Apothicaire ,
Qui la nomme d'un autre nom ,
L'appelle encor *Helenium* ,
Des larmes de la belle Heleine ,
Mais auſſi je gage qu'à peine
Vous trouverez un autre mot ,
Et je payray pinte & fagot ,
Si vous pouvez en une année
L'appeller autrement qu'Aulnée ,

Ou

Ou bien des deux mots cy-deſſus,
Mais ç'en eſt aſſez, diſons plus ;
L'Aulnée eſt une plante bonne
Pour ſecourir une perſonne,
Dont foye & ratte ſont mal ſains,
Le poulmon & le cœur ſont vains,
Car on ſoulage la poitrine,
En ſe ſervant de la racine,
Qui par ſon agreable odeur,
Sa ſeichereſſe & ſa chaleur,
Aide poulmon & ventricule,
Et fait que le mal s'en recule,
Elle ſert à guerir la toux
Des pauvres gens plus vieux que nous,
Donne de l'air aux aſthmatiques,
Et ſoulage les hydropiques,
Par l'écoulement de leurs eaux,
Vuide petits & grands Canaux,
Et diligemment les nettoye ;
Car elle débouche le foye
Qui plein d'humeurs en un amas,
Attirent le diaphragme en bas,
Fait qu'on endure le martyre
Et qu'à peine un homme reſpire.
Nos Medecins qui ſont ſçavants
Tiennent ſon jus utile aux vents,
Qui font l'hernie, ou la rupture,
Quand avec ruë on fait la cure,
Ces ſucs beus par leurs qualitez,
Diſſipent les ventoſitez,

Qu'ils võt chercher juſqu'en leurs ſources
Et dans le ventre & dans les bourſes.
La racine d'Helenium
Eſt bonne à la convulſion;
Lors qu'elle eſt reduitte en Farine,
Plus elle porte Medecine,
Contre la vertu du venin:
Item la feüille cuitte en Vin,
Guerit la goutte ſciatique,
Si deſſus le mal on l'applique,
Soulage les douleurs de reins,
D'urine & de gravelle pleins,
Et provoque fleurs & fleurettes,
Aux filles blondes & noirettes,
Partant, ſexe que j'aime bien,
Recevez ce ſecret pour rien:
Je vous le donne & je vous jure
Qu'il décharge bien la nature.

Du Pouliot.

Chap. LXXXVII.

Cum vino choleram nigram potata refellit,
Appoſitam veterem dicunt ſedare podagram.

Le Pouliot eſt aromatique
Combat l'humeur mélancholique,
Par ſon excellente chaleur,
Auſſi bien que par ſon odeur:

Mais quoy que l'on die, ou qu'on faſſe
Ses vertus ont plus d'efficace,
Quand il a trempé dans le Vin,
C'eſt un remede tout divin,
Pour bien deſopiler la ratte,
Que lors il recrée & dilatte,
Purgeant dans le jeune & griſon,
L'humeur noire comme un tiſon.

Remede contre la goutte froide.

Il chaſſe auſſi la vieille goutte
Et luy fait prendre une autre routte,
S'il arrive que ce mal ſoit,
D'un ſuc mélancholique & froit,
Que par ſa vertu digeſtive,
Attenuantte & ſiccative,
Il deſſeiche fort joliment,
Sans uſer d'autre compliment,
Ce ſimple mis ſur les parties,
Qui par ce mal ſont amorties,
Les corrobore dans le lict,
Les échauffe & les amollit,
Je croy ce remede ſans fraude,
Pourveu que d'une cauſe chaude,
La goutte ne provienne point:
Mais d'une froidure qui point,
Car je ſuis certain d'une choſe,
C'eſt qu'il en bannira la cauſe,
Pris en breuvage il fait piſſer,
Un malade ſans l'oppreſſer,

Et pouſſe hors la ſecondine,
Et les mois comme il fait l'urine;
Le miel & l'aloé ſont bons,
Avec cette plante aux poulmons:
Item ce meſme ſimple arreſte,
Les douleurs froides de la teſte,
Eſtant en forme de chappeau,
Appliqué deſſus le cerveau,
Son odeur repouſſe l'injure,
Et de l'air & de la froidure:
On le tient bon pris par dedans,
Contre Morſures de Serpents,
Il appaiſe auſſi les nauſées,
Qui d'humeurs froides ſont cauſées,
En vinaigre il donne vigueur,
Quand on ſouffre des maux de cœur,
Il purge l'humeur pituiteuſe,
Qui dans un corps eſt onereuſe,
Mais mis en pouſſiere, ou brûlé,
C'eſt un remede ſignalé,
Par ſa vertu deſiccative,
Pour fortifier la gencive,
Et corriger la mauvaiſe eau,
S'il eſt jetté dans le vaiſſeau,
En outre il ſert aux hydropiques,
Auſſi bien qu'aux epileptiques,
Il guerit les demangeaiſons,
Qui viennent en toutes ſaiſons,
Et profite à toute Commere,
Qui reſſent des douleurs de mere,

En parfum receu par le bas,
Femmes uſez en ce cas,
Et vous ſçaurez de la maniere,
Qu'il donne gueriſon entiere.

De la Scabieuſe.

CHAP. LXXXVIII.

Vrbanus per ſe neſcit pretium Scabioſæ,
Confortat pectus quod deprimit ægra ſenectus,
Lenit pulmonem, tollit laterumque dolorem,
Vino potatur, virus ſic evacuatur.

QUoy qu'Urbain ſoit Pape de Rome,
Et qu'il paſſe pour un grand homme,
N'en déplaiſe à ſa Sainteté,
Il ne ſçait pas en verité,
La valeur de la Scabieuſe,
Plante de ſoy ſi pretieuſe,
Que par ſa puiſſante vigueur,
Elle corrobore le cœur,
Addoucit Poulmon & Poitrine,
Que la froide vieilleſſe mine,
Et rend ſelon les Medecins,
Les vieilles gens gaillards, & ſains,
Purgeant l'humeur qui les oppreſſe,
J'entens cette pituite épaiſſe,
Plus viſqueuſe que du limon,
Dedans les canaux du Poulmon,

Ce qui puiſſamment les ſoulage,
Et fait que dans leur plus vieux âge
Alors qu'ils en uſent bien tous,
Ils ſont exempts d'aſthme, & de toux:
Elle eſt utile au pleuretique,
Que la douleur du coſté picque,
Fait qu'il crache plus aiſément,
Digerant l'humeur puiſſamment,
Qui cauſe cette maladie,
Qu'à la fin elle congedie.

De l'Eau de Scabieuſe.

Son Eau beuë avec de bon Vin,
Nous peut guarantir du venin,
Principalement de la Peſte,
Fleau qui quelquefois nous moleſte,
Dont elle meurit les Charbons,
Au corps des méchants, & des bons:
Enfin elle guerit le vice,
Et les douleurs de la matrice,
Et diſſoût le ſang grumelé
Dans un homme roide gelé.

De l'Auronne.

Chap. LXXXIX.

Abrotono crudo ſtomachi purgabitur humor.

L'Auronne purge la Poitrine
Pleine d'humeur, & de vermine,
Car elle fait mourir les Vers,
Les plus gros, & les plus pervers
Par ſa force, & ſon amertume,
Comme l'abſinthe a de couſtume.
Item, beuë avec de bon Vin,
Elle preſerve de venin,
Et la graine boüillie, ou cruë,
Miſe en poudre, puis dans l'eau beuë
Fait reſpirer facilement,
Donne aux goutteux allegement,
Profite à gens pendant leur vie,
Qui ſont travaillez de l'hernie,
Et dans le lict miſe en tout temps,
Chaſſe Scorpions & Serpens,
Son parfum fait la meſme choſe,
Ainſi que Dioſcoride expoſe:
L'Auronne échauffe puiſſamment,
Et ſeiche vigoureuſement,
Car ſa poudre ſur une playe,
Rend une perſonne moins gaye,

En luy faiſant ſentir douleur,
Par ſon exceſſive chaleur,
J'eſtime encore ſa ſemence
Utile aux Nerfs par excellence,
A la convulſion, aux Reins,
Où l'on ſent tourments inhumains,
Elle eſt bonne au mal de matrice,
Dont elle peut chaſſer le vice:
Pline dit qu'à l'enchantement
Elle reſiſte puiſſamment,
Qu'elle guerit les maux d'entrailles,
Qui conduiſent aux funerailles,
Et qu'elle fait ſortir dehors
Les dards fichez dedans le corps.
Enfin Galien la tient divine
Avec de l'Huille de Sabine,
Pour haſter la barbe au Menton,
Fuſt-ce au plus chetif avorton,
Et meſme avec autre Huille encore,
Qu'avec elle l'on incorpore,
Ainſi que cét Autheur écrit,
Comme Huille de Paulme, de Chriſt,
De Courges, Raiforts, ou Lentiſque,
Qu'on peut experimenter ſans riſque,
Qui le veut faire le fera,
Mais ma Muſe en demeure-là,
Car mon Apollon plus qu'un barbe,
Depuis long-temps a de la barbe,
Et pour moy qui n'en manque pas,
J'en uſeray dans d'autres cas.

Du Creſſon.

CHAP. XC.

Illius ſuccus Crines retinere fluentes,
Illitus aſſeritur, dentiſque levare dolorem,
Et ſquammas ſuccus purgat cum melle perunctus.

Recepte pour empeſcher la cheute des Cheveux.

LE Jus de Creſſon qu'on appreſte
Eſt utile à frotter la teſte,
Il arreſte ſans nous fourber
Barbe & Cheveux preſts à tomber,
Et meſme il en fait naiſtre d'autres
Plus beaux & plus forts que les noſtres;
Car ſa puiſſance & ſa chaleur
Deſſeiche, ou diſſipe l'humeur,
Qui ronge & corrompt la Racine,
Et la fait tomber en ruine,
Et débouchant auſſi la peau
Couverte de noſtre chappeau,
Il eſt d'une telle excellence,
Que ſans cauſer de violence
Il prepare ce qui produit,
Les Cheveux dans chaque conduit,
Et fait naiſtre mieux que Rhubarbe,
Les Cheveux, le Poil & la Barbe.

Son ſuc guerit le mal de dents,
Appliqué dehors, ou dedans,
Soit qu'il les purge de pituite
Craſſe, ou tenuë, ou cruë, ou cuitte
Qui par un mal-heureux revers
Tombe ſur gencives, & Nerfs,
Ou ſoit qu'eſtant chaud de nature,
Il reſiſte à leur pourriture,
Quand on les lave ſans façon
Avec Vin, où boult le Creſſon,
Ou bien ſi vous voulez me croire
L'appliquant en veſſicatoire,
Il purge l'humeur qui dedans
Coule & cauſe le mal de dents.
S'il eſt mis deſſus un des temples,
Comme nous avons des exemples,
Ainſi déchargeant le cerveau
D'un ſuc froid & cru comme l'eau,
Il guerit les douleurs de teſte,
Fluxions d'yeux, & meſme arreſte
Catharres tombants ſur Poulmons,
Qui ne ſont, ny charmants, ny bons,
Il profite à la Sciatique,
Qui fortement cuit & nous picque,
Et fait mourir les vers des dents,
Qui cauſent douleurs au dedans.

Des autres vertus du Creſſon.

Son ſuc en Miel guerit la pſore,
Dartres & d'autres maux encore,

Pourveu qu'un expert Medecin
Ait purgé l'homme à cette fin,
Quoy qu'au dedans ce ſimple purge
La pituite comme l'épurge
Auſſi bien qu'il fait par dehors,
En oſtant la craſſe du corps,
L'on tient qu'il eſt encor habile
Pour chaſſer par le bas la bile,
Et pour nous aiguïſer l'eſprit,
A ce que Pline nous écrit,
Mais il échauffe la ſemence,
Et quelques-uns ont connoiſſance
Qu'il excite à cét acte doux,
Que la femme aime autant que nous,
Il eſt d'une vertu cauſtique,
Quand deſſus la chair on l'applique,
Tout ainſi que le ſennevé,
Comme on l'a ſouvent éprouvé,
Car ſa chaleur eſt exceſſive,
Et de vertu deſſiccative.
Item, ce ſimple ſans égal,
Fait couler le flux menſtrual,
Peut diminuer la ratelle,
Seicher la tigne & la gratelle,
Dedans nous diſſiper les vents,
Faire mourir Vers & Serpents,
Et meſme guerir leur morſure,
Ainſi que Dioſcoride aſsûre.

De l'Eclaire.

Chap. XCI.

Cæcatis pullis hac Lumina mater hirundo,
Plinius ut ſcripſit, quamvis ſint eruta reddit.

Jean de Milan tient que l'Eclaire
Eſt utile aux yeux qu'elle éclaire,
Et que Pline qui ment par fois,
Dit que l'Hyrondelle fait choix
De ce ſimple qui rend la veuë
A ſes petits qui l'ont perduë,
D'où je croy que *Chelidonion*
Eſt tiré du mot *Chelidon*,
Qui ſignifie une Hyrondelle
En noſtre Langue maternelle,
Pour le bien qu'elle fait aux yeux
De ces Oyſeaux induſtrieux,
Car la fiente de leur mere
Brûlante, corroſive, amere
Qui leur tombe ſouvent dedans,
Les aveugle de temps en temps,
Ainſi qu'autrefois à Tobie,
Il arriva durant ſa vie.
Les Hyrondelles & leurs nids
Sont des medicaments benits,
Que l'Art des Medecins deſtine
Utilement contre l'angine,

L'on eſtime qu'ils y ſont bons,
Mais revenons à nos Moutons,
Ou pluſtoſt à la grande Eclaire,
Ou la petite ſcrophulaire,
Que le docte Ariſtote dit
Eſtre pour les yeux en credit,
Soit que la petite Hyrondelle,
Comme en l'Hiſtoire Naturelle,
Pline l'explique aſſez au net,
Vienne au monde aveugle en effet,
Ou ſoit qu'on luy creve la veuë,
Qu'on l'arrache, ou bien l'ait perduë,
De quelque façon que ce ſoit,
Ce grand Autheur dit qu'elle voit,
Quand elle uſe de cette plante,
Que deſſus toute autre l'on vante,
Pour rendre les yeux clairs & beaux,
Et les ſoûlager dans leurs maux.
Mais je ne croy pas, quoy qu'on die,
Qu'un pareil ſimple y remedie,
Quand tout un ſuc eſt écoulé,
Car aprés avoir bien parlé,
Ne ſçait-on pas que cette plante
Eſtant corroſive & brûlante,
Au lieu de produire une humeur
La deſſeiche par ſa chaleur?
Ce ſeroit choſe merveilleuſe,
Bon ſi c'eſtoit l'humeur aqueuſe
Qui s'écoule facilement,
Et qui ſe repare aiſément,

Mais lors que l'humeur criſtalline,
Suivant toute la Medecine
S'eſt coulée une fois de l'œil,
C'eſt pour la veuë un rude écüeil.
L'on peut bien dire adieu lumiere,
Quoy que l'on ouvre la paupiere,
C'en eſt fait pour nous, tout eſt cuit,
L'on eſt dans l'éternelle nuit,
Car à pareille maladie,
L'on ne void rien qui remedie,
Et croy qu'on ne la peut guerir,
Quand meſme on en devroit mourir.
Il faut donc dire que l'Eclaire
Eſt un ſimple qui nous éclaire,
Lors que quelque ſuc pituiteux
Rend un œil trouble & nebuleux,
Par ce qu'il l'inciſe, attenuë,
Le diſſipe, & puis rend la veuë
Peut-eſtre elle a d'autre vertu,
Par qui je croy qu'eſt abbatu
Un autre mal de cette ſorte,
Tel qu'il puiſſe eſtre, il ne m'importe,
Je te puis dire ſeulement
Qu'uſant de ce medicament,
L'on peut rendre un tres-bon ſervice
A l'homme affligé de jauniſſe,
S'il prend ce remede divin
Avec de l'Anis & du Vin;
Enfin il eſt incomparable
Pour guerir le mal enrageable;

Que cauſe la douleur des Dents,
Auſſi bien aux petits qu'aux grands.

Du Saule.

CHAP. XCII.

Auribus infuſus vermes ſuccus necat hujus
Cortex verrucas in aceto cocta reſolvit,
Pomorum in ſucco flos partus deſtruit hujus,
Inſtinctus veneris cunctos tardat ſtimulantes,
Et ſic deſiccat ut nulla creatio fiat.

L'Eau de Saule miſe en oreille
Eſt d'une bonté ſans pareille
Pour faire mourir au dedans
Les Vers qui ſont les plus fendans,
Soit que cette eau de ſa Nature
Purge cette vilaine ordure,
Dont s'engendrent ces vermiſſeaux,
Qui ne ſont jamais bons, ny beaux,
Ou bien ſoit que ſon amertume
Les creve, comme elle a couſtume,
Dioſcoride qui n'eſt pas fat,
Dit qu'avec de l'Huille Roſat
Dans une Ecorce de Grenade,
Ce jus chauffé ſert au malade,
Qui loin du tumulte & du bruit
Ne peut repoſer jour, ny nuit

Pour la grande douleur d'Oreille,
Qui fait inceſſamment qu'il veille.
Ce ſuc eſt encor bon aux yeux,
Et fait qu'ils ſe portent bien mieux.
L'Ecorce du Saule brûlée,
Puis dans le Vinaigre mélée,
Nous délivre de pluſieurs maux;
Sçavoir, de cloux, cors & porreaux,
Qu'elle deſſeiche & déracine
Comme une forte Medecine,
Avicenne dit qu'au pourpier
Ce meſme effet eſt ſingulier,
Et je tiens que la meſme force
Que le Saule a dans ſon Ecorce,
Se rencontre dans le ſoucy
Qu'on pile avec Vinaigre auſſi,
Pour oſter duretez calleuſes,
Qui ſont aux pieds très-douloureuſes.
Les Fleurs du Saule en potion
Empeſchent la conception,
Répouſſent l'amoureuſe flâme,
Et font avorter une femme,
Quand on les prend dans du pommé:
Son fruit, quoy que peu renommé,
Empeſche de peupler le monde,
Rendant la ſemence infeconde,
Qu'il deſſeiche, & qu'il refroidit:
Mais Conſtantin Cæſar nous dit
Que mélé parmy la mangeaille,
Dont les Moutons font la ripaille,

A la fin il les rendra ronds,
Et gros & gras comme Larrons.

Preſervatif contre les vomiſſements & nauſées que l'on endure ſur la Mer.

CHAP. XCIII.

Nauſea non poterit quemquam vexare marina,
Antea cum vino mixtam ſi ſumpſerit illam.

De l'Abſinthe.

MArchand qui par Mer & par terre,
Soit en temps de paix, ou de guerre,
Cours auſſi fort aprés l'Argent,
Qu'un pauvre mal-heureux Sergent,
Je te veux apprendre un remede,
A qui le vomiſſement cede,
Boys quelque temps du Vin amer,
Avant que de monter ſur Mer;
Je veux dire du Vin d'abſynthe,
Au lieu de chopine boys pinte,
Pour remettre en bonne ſanté,
Ton eſtomach debilité,
Ou pour empeſcher la nauſée,
Que ta couppe ſoit arroſée,
D'un peu d'eau marine à la fois,
Et de bon Vin lors que tu boys,

Car l'uſage nous certifie
Que l'excellent vin fortifie,
Et que l'eau de Mer deſſeichant,
Ou ſelon quelques-uns laſchant,
Fait couler en bas la matiere,
Et la chaſſe par le derriere:
Tu peux encore te purger,
Auparavant de naviger,
Vomir & faire autre remede
Afin de te donner de l'aide,
Soit devant que tu ſois ſur l'eau,
Ou bien eſtant dans le vaiſſeau,
Ainſi prens une choſe aigrette,
Comme la pomme de reynette,
Et la pomme de capendu
Qui ſont d'une grande vertu.
De peur encor d'eſtre malade
Prens verjus, orange & grenade,
Et mange auſſi du cotignac,
Pour affermir ton eſtomach,
Mais chaſſe les humeurs rebelles
Autant que tu peux par les ſelles:
Le pain roſty mis dans le Vin
Eſt encor bon pour cette fin;
La ſemence d'Ache roſtie
Peut eſtre auſſi de la partie,
Beuë avec du Vin excellent
Pour guerir ce mal violent.

De la cauſe du vomiſſement que l'on ſouffre ſur la Mer.

Or une pareille nauſée
Quand on eſt ſur Mer eſt cauſée,
Par l'ébranlement du vaiſſeau,
Qui vogue rudement ſur l'eau,
Ou bien par l'air de la marine,
Qui fait mal à teſte & poitrine,
Ou bien quelquefois par la peur,
Qui bleſſe eſtomach, teſte & cœur,
Ou bien enfin, ſi bon te ſemble,
Pour toutes ces choſes enſemble,
Pour à quoy bien remedier,
La cauſe il faut congedier,
Remede utile & neceſſaire
A quiconque le pourroit faire:
Mais le moyen quand on eſt là
De pouvoir pratiquer cela,
Puiſque la Mer & rude & fiére
N'a point de porte de derriere,
Certes je croy que le meilleur
Eſt de mettre bas toute peur,
Et de faire que le mal cede
Par la vertu d'un bon remede:
Ainſi pour en venir à bout
Fais des ſuſdits partie, ou tout,
Et par ce moyen ta caillette
En peu de temps ſera refaitte.

CONTINUATION DU CHAPITRE de l'Abſynthe.

Confortat nervos & cauſas pectoris omnes,
Serpentes nidore fugat, bibitumque venenum,
Auris depellit ſonitum cum felle bovino.

L'Abſynthe conforte les nerfs,
L'eſtomach & chaſſe les vers,
Venin, ſerpens, puces, punaiſes,
Qui ſont contraires à nos aiſes,
Et ſert à tous bons compagnons
Pour corriger les champignons,
Combat fortement la cigüe;
Qui par ſes qualitez nous tuë,
Et le venin du ſcorpion,
Qui porte dard au croupion:
Elle oſte le bruit de l'oreille
Avec fiel de bœuf à merveille,
Car tous deux diſſipent le vent,
Qui cauſe ce ſon decevant:
Elle purge auſſi ſon ordure,
Et meſme en chaſſe la froidure,
Et comme un ſimple ſans égal
Provoque le flux menſtrual:
Elle eſt utile à la matrice,
Eſt bonne contre la jauniſſe,
Et ſon parfum pris par dedans
Appaiſe la douleur de dents.

Enfin je maintiens que l'Aluyne
Ouvre les conduits de l'urine,
Du foye, de la ratte & des reins,
Qui font mal aux pauvres humains,
Et qu'elle guerit l'hydropique
Ainſi que le paralytique :
Je ſçay qu'elle a d'autres vertus,
Mais pour finir je n'en dis plus.

Du Poivre & du Gingembre.

Chap. XCIV.

Quod piper eſt nigrum non eſt diſſolvere pigrum
Phlegmata purgabit digeſtivamque juvabit,
Leucopiper ſtomacho prodeſt, tuſſi atque dolori
Vtile, præveniet motum, febriſque rigorem.

LE Poivre long & blanc & noir
Eſt plein d'un merveilleux pouvoir,
Mais pas un des trois n'eſt utile
A l'homme trop chargé de bile,
Qu'il n'échauffe pas pour un peu
Et luy met tout le corps en feu,
Puis l'envoye aprés, quoy qu'il gronde,
Manger du Poivre en l'autre monde ;
Partant mangeurs de Saupiquets
Qui tenez ſi bien les plats nets,
Et qui ne cherchez que ces ſaulces,
Prenez garde au moule des chauſſes,

Et du pourpoint & du chappeau,
Pour vous il n'y fait bon, ny beau,
Si vos corps abondent en bile,
Ces trois vous feront faire gille.

Du Poivre noir.

Le Poivre noir eſt chaud & ſec,
Et meſme point ſi fort le bec,
Que pris par le nez, ou la bouche,
Il fait que plus ſouvent on mouche,
Et qu'il diſtille du cerveau,
Une grande quantité d'eau,
Pris tout entier, ou bien en poudre,
Il eſt diligent à diſſoudre,
Les phlegmes qui ſont dans le corps,
Et chaſſer les vents les plus forts,
Qui font la colique venteuſe,
Dans une panſe mal-heureuſe,.
Ainſi l'eſtomach, le cerveau,
Et le ventre qui ſont pleins d'eau,
Ou bien d'une pituite épaiſſe,
Qui trop fortement les opreſſe,
Par le Poivre ſont ſoulagez,
Si toſt qu'il les a déchargez
Car il la cuit & puis la chaſſe,
Laiſſant ſa chaleur à la place,
Dont un homme devient aprés
Plus ſain & diſpos que jamais.

Du Poivre blanc.

Le Poivre blanc eſt ſans écorce
Partant il a bien moins de force,
Car afin de le dépoüiller
On le met quelque temps moüiller,
Dans de l'eau marine, ou ſalée,
Dont ſa ſubſtance eſtant enflée,
On l'expoſe au Soleil exprés,
Pour en oſter l'écorce aprés,
D'où je croy qu'il a moins de force,
Que le noir avec ſon écorce,
Quoy que Galien au Poivre noir,
Attribuë un moindre pouvoir,
Pour eſtre plein de ſeichereſſe,
Trop refroidy par ſa vieilleſſe,
Et dedans l'air s'eſtre éxhalé
Plus que le Poivre blanc pelé:
L'on dit que c'eſt là ſa Sentence,
Mais pour dire le vray je penſe,
Que ce grand homme a crû vrayment,
Qu'ils croiſſoient tous diverſement
Ce qui n'eſt qu'une pure fable.
Le Poivre blanc eſt agreable
Pour l'eſtomach & le poulmon,
Qui ſont remplis d'un gros limon,
Il eſt d'une force puiſſante,
Pour inciſer cette humeur lente,
Qu'ils enferment chacun dans eux,
Et peut ſervir aux pituiteux,

D'une nature langoureuſe
Ainſi qu'à la toux pituiteuſe.

Du Poivre long.

Le Poivre long eſt le meilleur
Pour n'avoir pas tant de chaleur,
Soit que l'on en faſſe un mélange,
Dans ce qu'on boit & ce qu'on mange,
Ou dans quelque medicament,
Dont on uſe ordinairement,
Pour échauffer poulmon & ventre,
Pleins de pituite dans leur centre,
Qu'il vuide de belle façon,
Galien nous fait cette leçon,
Quand de trois Poivres mis en poudre
Avec du miel il fait reſoudre,
Les phlegmes & vuider les eaux,
De l'eſtomach & des boyaux.

Remede contre les fiévres qui viennent d'une cauſe froide.

Le Poivre eſt bon contre la fiévre
Avec de l'huille de geniévre,
Pour en prevenir la vigueur
Le mouvement & la rigueur,
Car c'eſt une choſe excellente
Si la fiévre eſt intermittente,
Et qu'on s'en frotte ventre & dos,
Pour s'echauffer juſques aux os,
Ou bien qu'on le prenne en breuvage
Avec Vin pour le meſme uſage,

Quand un tel mal vient d'un ſuc froid,
Car pris devant l'accez on croid,
Que c'eſt un merveilleux remede,
A qui la fiévre quarte cede,
Et la quotidienne auſſi,
Ce qui ſouvent a reüſſi,
Quand on a fait l'experience;
Mais cependant en conſcience
Un tel remede eſtant douteux,
N'en uſe guere ſi tu veux,
De peur qu'il n'échauffe & qu'il trouble
Et ne faſſe une fiévre double.
Le Poivre eſt bon contre Serpens
Il diſſipe écroüelles & vents,
Mis avec nitre je preſage,
Qu'il oſte taches du viſage,
Et fait uriner puiſſamment
Quand on en uſe abondamment.

CONTINVATION DU CHAPITRE du Gingembre.

Zingiberarante datum morbum fugat inveteratũ,
Poſtque datum mollit, ventris faſtidia tollit.

L'Uſage frequent du Gingembre
Ne nuit point au mois de Decembre,
S'il eſt pris devant le repas,
En ce temps il ne manque pas

A s'inſinuer dans les Veines,
Qui de groſſes humeurs ſont pleines,
Qu'il échauffe plus fortement,
Et qu'il inciſe puiſſamment,
Sans que pour lors la nourriture
S'oppoſe en rien à ſa Nature,
Car c'eſt un point tres-aſsûré,
Quand c'eſt un mal inveteré,
Qui vient d'une pituite lente,
Que cette drogue le ſupplante.
Le Gingembre aprés le repas
Lâche le Ventre par le bas,
Pourveu qu'il ſoit recent & tendre,
Au contraire l'on doit attendre
S'il eſt ſec qu'il le rendra dur
Comme une pierre, ou comme un mur;
Mais qui ne ſçait qu'en Medecine,
Cette incomparable Racine
Eſtant priſe devant l'accez,
Fait à la fiévre le procez,
En quelque ſaiſon qu'elle vienne,
Soit la quarte, ou la quotidienne,
Et qu'elle augmente la chaleur,
Donne une plus vive couleur,
Et fait auſſi que toute viande,
Eſt d'une douceur plus friande,
C'eſt pourquoy les gens degouſtez,
Qui ne peuvent manger paſtez,
Ny pain, ny chair, ſouppe, ny moüille,
Salades, fruit, pomme, citroüille,

Qu'ils prennent Gingembre ſouvent,
Pour eux il n'eſt point decevant,
Il échauffera leur pituite,
Et la pourra chaſſer enſuitte,
D'où le malade qui pâtit,
Aprés aura bon appetit.

ADDITION A L'ECOLE de Salerne, de la Muſcade, de la Canelle. & du Clou-de-Girofle.

PUiſqu'on ne parle en ce libelle
De Muſcade, ny de Canelle,
Ny de Clou de Girofle auſſi,
Faiſons un ſupplement icy.
La Muſcade eſt certaine drogue,
Qui par tout eſt aſſez en vogue,
Et croiſt dans l'Iſle de Badan,
De Mutir & de Zeilan,
Son odeur eſt douce & plaiſante,
La meilleure eſt la plus peſante,
Huilleuſe, abondante en liqueur,
Qui meſme diſtile une humeur
Quand on la picque d'une aiguille,
Qui ſert bien à garçon & fille,
Pour rendre l'eſtomach plus fort,
Qu'elle corrobore d'abord,
Et comme excellente denrée
Arreſte auſſi la diarrhée,

Car au ſecond degré complet
Elle eſt chaude & ſeiche en effet,
Et d'une puiſſance aſtringente :
Ce fruit fait l'haleine plaiſante,
Provoque l'homme jour & nuit,
A faire l'amoureux deduit,
Et comme choſe ſalutaire,
Sert à guerir du mal de mere,
Qui procede de la froîdeur,
Chaſſe les vents par ſa chaleur
Et diminuë auſſi la ratte,
Qu'il rend plus petite & plus plate,
Mais il eſt nuiſible au poulmon :
Enfin ce remede eſt ſi bon
Qu'il guerit le paralytique,
L'homme affligé de la colique,
Et fait du bien encore aux nerfs,
Qui ſont geſnez de maux divers,
Car il guarantit de la goutte,
Et luy fait prendre une autre route.

Les vertus de la Canelle.

La Canelle eſt d'un gouſt picquant,
Mais agreable quant & quant :
Elle eſt d'une odeur aſſez bonne,
Qui ſatisfait bien la perſonne,
Et cette écorce utile aux yeux,
Les rend plus clairs & radieux,
Avec miel l'on en fait uſage
Contre lentilles du viſage,

Et par ſon peu d'aſtriction
L'on dit que ſa decoction
Sert à reſſerrer la matrice,
En s'en eſtuvant l'orifice:
Enfin l'on en fait hippocras,
Qui pour le gouſt a mille appas,
Et qui d'une façon gentille,
Provoque mois à femme & fille,
Echauffe & ſeiche plaiſamment,
Eſt utile à l'enfantement,
Sert d'un puiſſant alexitere
Contre morsûre de Vipere,
Appaiſe la douleur du Rein,
Comme un remede ſouverain,
Et ſert encore en Medecine
Contre difficulté d'urine.

Du Clou de Girofle.

Le Girofle eſt aperitif,
Inciſif & confortatif,
Car pris avec viande il arreſte
Les grandes douleurs de la teſte,
Eſt fort bon contre le haut mal,
Dont il ſoulage l'Animal,
Fait que l'haleine eſt agreable,
En parfum eſt tres profitable
Pour faire toſt vuider le nez,
De bonnes gens enchifrenez,
Et mis en pouſſiere menuë,
On tient qu'il profite à la veuë,

Quand il eſt appliqué deſſus,
Car les yeux en ſont plus aigus.
Il faut encore que l'on croye
Que cette drogue eſt bonne au foye,
Et maux d'eſtomach, & de cœur,
Dont elle appaiſe la rigueur,
Et priſe avec bon Laict de Vache,
Ou de Chévre, il faut que l'on ſçache
Qu'un homme eſt meilleur compagnon,
Et devient ſi chaud du roignon,
Qu'eſtant ſur l'amoureuſe beſte
Il y va de cul & de teſte,
Dont femme ravie en ſon cœur
L'embraſſe avec bien plus d'ardeur.
En outre Clou, Vinaigre & Roſe
Sont encore une bonne choſe
Pour fortifier l'Animal,
A qui ſouvent le cœur fait mal.
Item, contre l'apoplexie,
Catharre, ſtupeur, lethargie,
Le ſpaſme & l'air peſtiferé,
Ce remede eſt tres aſſûré,
Il fait que l'haleine eſt meilleure,
Quand on le maſche d'heure en heure,
Appaiſe le vomiſſement,
Le cours de Ventre meſmement;
Et ſert pour appreſter les viandes,
Et les faire trouver friandes,
Ainſi Poulles, Chappons, Dindons,
Qui ſont des morceaux aſſez bons,

Bœuf & Veau, Mammelles de Vache,
Où Clou de Girofle on attache,
Pour ſeicher les groſſes humeurs,
En deviennent beaucoup meilleurs.
Du Clou l'on peut tirer une Huille
De qui l'uſage eſt tres-utile,
Pour guerir des maux qui ſont lents,
Et faits de pituite & de vents,
Qui geſnent perſonnes caducques.
Il croiſt aux Iſles des Molucques,
Gilolo, Tidor, Machiam,
Ternate, Mutir, Bachiam,
L'Arbre, où vient le Clou, dit Maffée,
Qui n'en fait pas un grand trophée,
Eſt fort approchant du Laurier,
Il n'a rien de particulier,
Sinon que la Fleur excellente
Eſt aſſez odoriferante.
Le Clou ſert de Graine & de fruit,
C'eſt par luy que l'Arbre eſt produit,
Car tombant comme la Châtaigne,
L'Arbre croiſt ainſi qu'on l'enſeigne,
Qui ſelon tous les Habitans,
Dure l'eſpace de cent ans.
Son Fruit ſe recüeille en Septembre,
Octobre, Novembre & Decembre,
Juſques à la fin de Janvier,
Ou ſi tu veux juſqu'en Février,
Qu'on l'abbat avec violence,
D'où l'an d'aprés ſuit l'indigence,

Car l'arbre eſt offencé ſi bien,
Que l'an ſuivant il n'y vient rien.

Du choix du Clou de Giroſle, & de ſa conſervation.

Le Giroſle le plus ſolide,
Le plus peſant & moins aride,
Le plus recent & plein d'odeur,
Le plus abondant en liqueur,
Quand la perſonne qui trafique
Avec une aiguille le picque,
Le plus lent & plein de vertu,
Qui mal aiſément eſt rompu,
Le plus chaud en maſchicatoire,
Le plus acre, & qui fait plus boire,
Eſt le Clou que l'on doit choiſir,
Pour rendre ſelon ſon deſir,
Les Viandes bien aſſaiſonnées:
On le peut garder cinq années
Dans quelque lieu, ſoit bas, ou haut,
Ny trop humide, ny trop chaud,
Car la ſeichereſſe le ride,
L'affoiblit & le rend aride,
Et l'humidité l'attendrit,
Et finalement le pourrit.

Du ſommeil de midy.

CHAP. XCV.

Sit brevis, aut nullus tibi ſomnus meridianus:
Febris, pigrities, capitis dolor, atque catharrus,
Hæc tibi proveniunt ex ſomno meridiano.

Il donne la fiévre.

EVite ſur tout le ſommeil
Pendant la chaleur du Soleil,
Ou bien pour le moins ne dors guere;
Ce repos n'eſt point ſalutaire,
Et qui le prend trop longuement
Ne ſçauroit vivre ſainement,
Car ce ſommeil cauſe la fiévre
Quelquefois ſi forte & ſi miévre,
Qu'un pauvre dormeur oppreſſé
Eſt paſle comme un trépaſſé,
Devient à la fin ſi malade
Qu'il ne ſçauroit manger grillade;
Et meſme a peine à repoſer:
Or la fievre qu'il peut cauſer
Eſt l'ephémere & la putride,
Qui dedans quelqu'humeur reſide;
La premiere eſt dans les eſprits
D'une grande chaleur épris
Par une vapeur alterée

D'une viande mal digerée
Durant le ſommeil du midy,
Qui rend un pauvre homme eſtourdy;
Car cette vapeur eſtrangere
Dans les eſprits fait l'ephémere,
Qui les eſchauffe puiſſamment;
La putride vient autrement,
Sçavoir des humeurs épanduës,
Qui ſont encore toutes cruës
Pour la grande indigeſtion,
D'où ſe fait opilation,
Puis ſuit aprés la pourriture
Qui faiſant guerre à la nature,
Corrompt à la fin quelque humeur
Dont la fumée allant au cœur
Allume une fiévre putride,
Qui tient un pauvre diable en bride,
Avec un tourment ſans pareil.

De l'engourdiſſement.

L'autre mal que fait le ſommeil
D'où ſuit une longue detreſſe,
C'eſt qu'il engendre la pareſſe,
Qu'on peut appeller proprement
Un faſcheux engourdiſſement,
Qui ſouvent attaquant un membre
Oblige de garder la chambre;
Car dormant aprés le repas
La coction ne ſe fait pas,
Ou du moins il s'en fait un chile;
Dont le ſang qui nourrit opile,

Et rend le corps appeſanti,
Pareſſeux & tout abbruti;
Mais qui ne ſçait que la fumée
A la maniere accouſtumée,
Qui s'éleve d'un chile cru
A la teſte la met à cu,
Pour humecter trop la cervelle
Et du maſle & de la femelle,
Dont les nerfs aprés humectez
Les membres en ſont affectez,
Soit que cette humeur inutile
A la fin du cerveau diſtile,
Et tombe ſur muſcle & tendon
D'un pauvre petit mirmidon,
Ou bien ſur nerf, ou ſur jointure;
D'où s'enſuit horrible torture,
Un eſtrange engourdiſſement,
Et la perte du ſentiment:
Ce que jamais ne font les veilles,
Qui nous deſſeichent à merveilles,
Nous amaigriſſent juſqu'aux os,
Et rendent nos corps plus diſpos.

De la douleur de teſte.

Ce ſommeil fait mal à la teſte
Depuis le bas juſqu'à la creſte,
Car l'aliment qui n'eſt pas cuit
Envoye une vapeur qui nuit
A la plus joyeuſe cervelle
Par ſon humidité rebelle,
Qui luy cauſe de la douleur,

Et donne au corps paſle couleur,
D'où facilement je preſage
La bourſoufflûre du viſage
Par le mouvement de l'humeur,
Comme experimente un dormeur,
Et longue & froide maladie
Dont la teſte eſt toute engourdie.

Du catharre.

Le catharre, ou defluxion
Vient auſſi d'indigeſtion,
Dont une vapeur dépravée
A la teſte eſtant élevée,
Qui ne nous predit rien de bon,
Tantoſt tombe ſur le poulmon,
Où la pituite s'accumule,
Et tantoſt coule au ventricule,
Ou par la bouche, ou par les yeux,
Par le nez, ou par d'autres lieux,
Comme par les nerfs & les veines,
Veritables ſources des peines,
Qui font endurer mille maux
Aux raiſonnables animaux
Accablez de paralyſie,
De fiévres & de pleureſie,
De coliques, ventoſitez,
Rheumatiſmes, humiditez,
Diarrhée, catharre & coryſe,
Dont la pauvre nature épriſe
Peſte de ſe voir, que ie croy,
Dans un ſemblable deſarroy;

Ce ſont maux du ſommeil diurne.

Du ſommeil de la nuit.

Voyons ce que fait le nocturne,
A quoy l'on ſe peut occuper
Deux heures aprés le ſouper,
Quand on a fait la promenade,
Ou danſé quelque ſerenade,
Pour entaſſer comme en un ſac
La viande dedans l'eſtomac;
Ce repos pris comme on doit faire
Nous fait du bien pour l'ordinaire,
Repare en nos individus
La force & les eſprits perdus,
C'eſt ce qu'Hippocrate conſeille,
Qui dit pendant le iour qu'on veille,
Et que l'on ſommeille la nuict,
Jamais ce repos là ne nuit,
Et ne cauſe ny mal, ny rhume
A qui l'obſerve de couſtume;
Mais pour dormir ainſi qu'il faut
Que ton chevet ſoit un peu haut,
Et d'une bonne couverture
Munis-toy contre la froidure,
Que ton lict ſoit doux & mollet,
Et coiffe blanche à ton bonnet;
Mais ne faut pas que tu permettes
Que jamais chauſſons, ny chauſſettes
Soient à tes pieds lorſque tu dors,
Les vapeurs remontant au corps
Bleſſent la veuë & la memoire,

Et les ſens, ſi l'on en veut croire
L'excellentiſſime Magnin,
Qui fut un ſçavant Medecin;
Devant que dormir touſſe & mouche,
Puis ſur le coſté droit te couche:
De cette façon, l'aliment
Deſcendra plus ſoudainement,
Aprés repoſe ſur le gauche,
Ainſi la coction s'ébauche;
De là tu peux pour ta ſanté
Te coucher ſur l'autre coſté,
Où juſqu'à tant que tu t'éveilles
Il eſt beſoin que tu ſommeilles;
Ne t'endors jamais ſur le dos,
C'eſt ſur tout un mauvais repos,
Il cauſe la paralyſie,
Manie, incube, epilepſie,
Car l'humeur ne coulant aprés
Par le nez, ny par le palais,
Ce ne doit pas eſtre merveille
S'il fait du mal quand on ſommeille;
Coucher deſſus le ventre auſſi
Eſt nuiſible à qui dort ainſi,
Excite humeur groſſe & tenuë
A ſe jetter deſſus la veuë,
Et ſerre l'eſtomach trop fort,
Ce qui luy fait beaucoup de tort,
Et debilite la perſonne,
Pourtant quelquefois on l'ordonne
A celuy dont l'eſtomach froid

Cuit mal ce qu'il mange & qu'il boit,
Afin que ſa chaleur plus forte
Digere de meilleure ſorte.
Or que l'on ne dorme la nuit
Que ſept heures & non pas huit,
Par tout cette regle eſt preſcrite
A perſonne grande & petite,
Qui doit fuir ſommeil du midy,
Car ce repos eſt interdy
Pour eſtre à l'homme tres-contraire
Et trop ſujet à luy mal faire;
J'excepte icy les vieilles gens
Ainſi que les petits enfans,
Aux premiers la nuit eſt mal ſaine,
Ils ne peuvent dormir qu'à peine,
Ne font que touſſer & cracher
Le plus ſouvent ſans relaſcher;
Aux derniers, dautant que nature
Cuit beaucoup mieux leur nourriture
En dormant qu'en ne dormant pas
Aprés qu'ils ont pris leur repas;
La perſonne extrémement laſſe
Eſt encore de cette claſſe,
Car elle doit ſe repoſer
Auparavant de rien oſer,
Ou pluſtoſt de rien entreprendre,
Et d'aller au travail ſe rendre,
Gens à dormir accouſtumez
Au midy ne ſont point blaſmez
Selon qu'Hippocrate preſume,

Car la plus mauvaiſe couſtume
Profite plus à ce qu'il dit,
Que ne fait la bonne en credit,
Que l'on n'a point miſe en uſage;
Il faut pourtant qu'un homme ſage
Au midy dorme peu de temps,
S'il ne veut pas à ſes dépens
Que ſa ſanté ſoit depravée,
Sa teſte doit eſtre élevée,
Quand il repoſe aprés midy,
Et ne doit pas en eſtourdy
Se lever alors qu'il ſommeille,
C'eſt ce que Bertruce conſeille,
A qui veut aprés le repas
Dormir ſans craindre ſi, ny cas.

De la retention des vents dans le corps.

CHAP. XCVI.

Quatuor ex vento veniunt in ventre retento
Spaſmus, hydrops, colica & vertigo hoc res
probat ipſa.

QUiconque veut vivre long-temps,
Qu'il ne retienne point de vents,
Et qu'au matin, au ſoir, à nonne
Son cul ſi fortement canonne,
Qu'Eſté, Printemps, Automne, Hyver
L'on n'entende pas dedans l'air

Seulement gronder le tonnerre,
Et que ſi fortement il ſerre
Et les feſſes, & le ponant,
Que Iupiter l'altitonant
S'en eſtonne & qu'il porte envie
A ce peteux de longue vie:
Car peter magnifiquement
Peut faire vivre longuement,
Puiſque tel vent que l'on enferme
De la vie accourcit le terme;
D'où vient ce conte que l'on fait
D'un pauvre homme qui pour un pet
Qu'il retenoit en compagnie,
Avoit penſé perdre la vie;
Pour ce ſujet Claude Empereur,
Au rapport d'un certain Autheur
Fit un jour cet Edit notable,
Qui portoit de peter à table,
C'eſt pourquoy tout bon Medecin
Veut que le malade & le ſain
Faſſe canonner ſon derriere
Pour mettre hors cette matiere;
Qui cauſe par ſucceſſion
Le ſpaſme, ou la convulſion,
Et le vertige & la colique,
Et qui rend un homme hydropique
Par des vents qui font à ſon tour
Son ventre auſſi gros qu'un tambour.

Du ſpaſme, ou convulſion.

Le ſpaſme eſt un ſymptome rude,

Qui fait bien de l'inquietude
A gens qui ne ſont pas ſçavants,
Pour ſçavoir qu'il provient des vents,
Ou d'une humeur acre & tenu
Qui cauſe une douleur aiguë,
Et n'arreſte pas fixement,
Mais qui courant diverſement,
Picque avec grande violence
Le nerf & muſcle qu'il offenſe,
Le fait vers ſon commencement
Retirer neceſſairement,
Pour diſſiper l'humeur maligne,
D'où provient ſa douleur inſigne,
Et racourciſſant ſa longueur
Il s'augmente par ſa largeur;
Galien dans un de ſes Tômes
Parlant des cauſes des ſymptômes,
Dit que les vents dans noſtre corps
Rempliſſent les nerfs, & pour lors
Que la convulſion arrive,
Qui fait une peine exceſſive,
Cette méchante affection
Ne vient que d'inanition,
Repletion, ou plenitude,
Ce qu'aſſure avec certitude
Hippocrate dont le credit
Vaut mieux que ſi cent l'avoient dit.

De l'hydropiſie.

L'hydropiſie eſt dangereuſe,
Et pour vieux & jeunes faſcheuſe;

Car à peine on la peut chaſſer,
Sinon à force de piſſer,
Ou bien de joüer du derriere,
Quand c'eſt une ſeiche matiere ;
L'on en admet communément
De trois eſpeces ſeulement,
L'anaſarque & la tympanite,
Et l'autre que l'on nomme aſcite:
La tympanite vient, dit-on,
De la premiere coction,
L'aſcite vient de la deuxiéme,
L'anaſarque de la troiſiéme ;
L'aſcite eſt une humidité,
Ou bien une feroſité,
De qui le foye eſt l'origine
Selon toute la Medecine,
Qui devenant froid ne produit
Que du vent, ou de l'eau qui nuit:
Mais noſtre Ecole curieuſe
Parle de la ſeiche, ou venteuſe ;
Qui ſe fait de vents retenus,
Et d'eſprits qui ſont ſuperflus
Avec une matiere humide,
Qui dans le bas ventre reſide,
Dont il devient ſi fort enflé
Qu'il en paroiſt tout bourſoufflé ;
Car l'eſtomach eſtant debile,
Il ne ſçauroit faire un bon chile,
Et le foye eſtant foible auſſi
Ne produit rien de bon : ainſi

Au lieu de faire un ſang loüable
A la nature profitable,
Il ne fait rien le plus ſouvent
Que des eſprits & bien du vent
D'une matiere encore cruë,
Qui ne trouvant point ſon iſſuë
Par la bouche, ny par le bas,
Le ventre en fait un grand amas
D'où noſtre puiſſance expultrice
Ne peut faire ſon exercice:
Outre bien ſouvent qu'un honteux
Qui craint de paſſer pour peteux,
Et de ſe faire ignominie
Retient ſon vent en compagnie,
Qui geſne puiſſamment le corps,
Manque de le chaſſer dehors.

De la Colique.

La colique n'eſt qu'une ſuitte
De vents, de bile & de pituite,
Dont le mal eſt ſi turbulent
Qu'il n'eſt rien de plus violent;
L'on tient la bilieuſe telle
Qu'elle eſt le plus ſouvent mortelle;
La pituiteuſe ne l'eſt point,
Quand on la traite bien à poinct,
Mais j'eſtime auſſi ſa durée
D'une longueur demeſurée;
La venteuſe dans le colon
Geſne un malade tout au long,
Tend l'inteſtin comme une corde

Incontinent qu'elle l'aborde,
Vient d'une imbecille chaleur,
Ou bien d'une grande froideur.

Du vertige, ou tournoyement de teſte.

Une ventoſité rebelle
Fait le vertige en la cervelle,
Qui d'un mouvement inégal
Agite l'eſprit animal,
Si bien qu'il ſemble que tout tourne
Dans tous les lieux où l'on ſejourne,
Hebete les yeux fortement,
Et par un pareil tournoyment,
Un malade comme une maſſe
Tombe à la fin dans une place,
A moins qu'il n'ait auprés de luy
Un baſton ou quelqu'autre appuy:
Or ce ſymptôme eſt ſympathique,
Ou bien il eſt idiopathique,
Quand ces vents opiniaſtrez
Dans le cerveau ſont engendrez;
L'autre eſt moins ſujet à mal faire
Vient du foye, ou du meſentere,
De l'eſtomach, ou bien ſouvent,
Lorſqu'on retient par bas ſon vent,
Qui monté vers le haut fait rage,
Quand il eſt au dernier eſtage.

Advertiſſement aux honteux & aux Dames.

Qui que tu ſois pauvre honteux
Ne deviens donc plus ſouffreteux,

Fais parler ſouvent ton derriere
Pour diſſiper cette matiere
Qui te geſne, & malgré le ſort
Pette toûjours juſqu'à la mort;
Et vous femmes en compagnie,
Par une certaine manie
Qui ſerrez ſi bien vos ponans
A tous allans & tous venans,
N'eſtraignez plus ſi fort les feſſes,
Faites des pets au lieu des veſſes,
Et par le bruit de vos canons
Eterniſez par tout vos noms.

Des remedes contre les venins.

CHAP. XCVII.

Allia, ruta, pyra, raphanus, cum theriaca, nux,
Præſtant antidotum contra mortale venenum.

Et les aulx & la ruë, ainſi que les reforts,
La grande theriaque, & la noix & la poire,
Sont contre les venins des remedes tres-forts,
Et nous font deſſus eux remporter la victoire.

PUiſque l'humaine creature
Eſt ſujette de ſa nature
A toutes ſortes de venins,
Voicy des remedes benins,
Qui ſerviront pour l'en defendre
Que je vais maintenant t'apprendre.

Des Aulx.

Les Aulx ſont, quoy que déplaiſans
L'antidote des païſans,
Qu'ils ſçavent par experience
Avoir une telle puiſſance,
Qu'ils en uſent a cette fin
Pour mettre en fuitte le venin

De matiere terreſtre & craſſe,
Qu'un pareil antidote chaſſe;
Car ce remede eſt abſterſif,
Subtil, chaud & fort inciſif;
Qui fait venter comme le diantre
Auſſi-toſt qu'on l'a dans le ventre,
Il fait mourir les vers au corps,
Ou bien il les chaſſe dehors;
Il reſiſte à l'eau corrompuë,
Qui nuit beaucoup quand on l'a buë;
Il l'attenuë & pouſſe en bas
De peur qu'elle ne bleſſe pas;
Le meſme pris avec vinaigre
A la perſonne graſſe, ou maigre
Eſtanche la ſoif que l'oignon
Peut cauſer à tout compagnon;
Il eſt bon contre la froidure,
Reſiſte contre la morſure
Des viperes & des ſerpens,
Si dans de bon vin tu le prens
L'odeur meſme les met en fuitte;
Et l'on tient encore qu'il profite,
Et guerit quand on l'a mangé
Les mordus d'un chien enragé;
Il eſt bon aux epileptiques,
Il ne nuit point aux hydropiques;
Il addoucit la vieille toux,
Il fait mourir lendes & poux,
Il nuit aux yeux, fait mal de teſte,
Fait uriner l'homme & la beſte,

Et ſert auſſi quand vous n'avez
Mes Dames ce que vous ſçavez,
Rend vos maris chauds comme braiſe;
Et fait que bien mieux à voſtre aiſe
Ils vous carreſſent dans le lict,
Suivant le proverbe qui dit,
Quand un homme au lict ſe repoſe,
Et qu'il ne peut baiſer ſa femme qu'une fois,
Qu'il mange ail & porreaux, il doublera la doſe,
Meſme la nuict ſuivante il la baiſera trois.
Il ne faut pas que l'on oublie
Qu'il chaſſe la toux envieillie,
Soit qu'on le mange cuit, ou cru,
Ainſi que nos Auteurs l'ont crû,
Car ce remede debonnaire
Addoucit la trachée artere,
Et provoque le crachement,
Quand on en prend ſuffiſamment,
Mais il cauſe douleur de teſte
En quelque ſaulce qu'on l'appreſte,
Et par un effet vicieux
Emouſſe la pointe des yeux.

De la Ruë.

La Ruë eſt fort deſiccative,
Et d'une force aperitive,
Fait piſſer, diſſipe les vents,
Et digere les phlegmes lents,
Par elle la veuë eſt ſubtile,

Nuit aux hommes chargez de bile,
Reſiſte aux venins pourriſſans,
Et ceux qui ſont les plus puiſſans,
Par qui nature eſt oppugnée,
Guerit morſure d'araïgnée,
Picqueures de gueſpes, frelons
Et ſcorpions les plus felons,
Et ſert pour retenir en bride
Le venin de la cantharide,
Salamandre & chien enragé,
Dont un homme eſtant outragé,
Soit en bon, ou mauvais apoſtre
Va bien-toſt de ce monde en l'autre:
Elle eſt utile à ce qu'on dit
Contre champignons aconit,
Priſe avec du vin en breuvage;
Mithridate ce Prince ſage,
Avec figues & noix & ſel
Aſsûre eſtre un remede tel,
Qu'un homme vieux, ou bien un jeune
Le prenant devant qu'il déjeune,
Ne peut malgré la trahiſon
Ce jour-là mourir de poiſon;
La bellette, au rapport de Pline,
Mange cette plante divine,
En combattant ſerpents & rats,
Pour ſe preſerver en ce cas
Du venin qui luy pourroit nuire;
Et quand en vin on le fait cuire
La decoction chaſſe hors

Les eaux que l'on a dans le corps :
C'eſt un remede ſalutaire
Contre douleur du mal de mere,
Le vice de foye & de reins,
Et poulmons qui ne ſont pas ſains,
Car eſtant beuë à taſſe pleine
Elle guerit la courte haleine,
Et lavant ſa bouche au dedans
Preſerve auſſi du mal de dents.

De la Poire.

La poire confite ou ſauvage
Eſt un miraculeux uſage
Pour guerir les bons compagnons
Du mal que font les champignons,
Si nous voulons que Dioſcoride
En cecy nous ſerve de guide,
Car poire, ou feüille de poirier
Eſt un remede ſingulier,
Eſtant cuits avec telle viande
Pour la rendre bonne & friande,
Et pour arreſter promptement
Son rigoureux étouffement,
C'eſt ce que dit Paul Æginette
En quelque lieu quand il en traitte ;
Voire meſme mangée aprés
La poire eſt un excellent mets.

Or Pline au chapitre ſeptiéme
Dans ſon Livre vingt & troiſiéme,
Nous dit que par ſa peſanteur
La poire cauſe ce bonheur,

En pouſſant hors cette matiere
Au pluſtoſt par noſtre derriere,
Auparavant que leur vertu
Ait un pauvre corps abbatu.
Les poires aromatiſées
Pour ce ſujet ſont bien priſées,
Car elles donnent la vigueur
En nous fortifiant le cœur
Contre la force injurieuſe
De cette viande veneneuſe.

Du Refort.

On uſe pour la meſme fin
Du Refort contre le venin
Des champignons & des viperes,
Et des ceraſtes peſtiferes,
Et ſcorpions pareillement
Qui picquent inhumainement;
Il échauffe au degré troiſiéme,
Et peut deſſeicher au deuxiéme,
Il engendre ventoſitez,
Dont pauvres gens ſont maltraittez,
Mais il profite aux hydropiques,
Et ſert beaucoup aux lethargiques:
Le refort fait du bien à tous
Pris avec miel contre la toux,
Car il détache la pituite,
L'attenuë & la rend plus cuite,
Il excite au vomiſſement,
Il fait piſſer à tout moment,
Et réjoüit filles & femmes

En provoquant les fleurs aux Dames,
Qui s'en ſervent pour cét effet:
L'on dit qu'il fait venir du lait,
Et garantit une commere
De la rigueur du mal de mere;
Il excite au jeu de l'amour
Bourgeois, paltoquets, gens de Cour;
Pline aſsûre que Plyſtonique
Le donnoit contre la colique,
Et que meſme Praxagoras
Pour ce mal en faiſoit grand cas;
Car cette medecine eſt telle
Qu'elle appaiſe maux de ratelle,
Les douleurs de foye & de flanc,
Et guerit crachemens de ſang.

De la Theriaque.

L'incomparable Theriaque
Qu'inventa le vieux Andromaque,
Premier Medecin de Neron
Eſt une opiate d'environ
Soixante & cinq ſortes de drogues,
Qu'on lit en divers catalogues;
Ce remede plus qu'un refort
Contre le venin eſt tres-fort,
Que par ſes vertus il tempere;
Sa baſe eſt la chair de vipere;
Il eſt d'une telle vertu
Que la peſanteur d'un eſcu
Reſiſte au venin de la peſte;
C'eſt une choſe manifeſte

Qu'avalé dans quelque liqueur
Il appaiſe les maux de cœur,
Douleurs d'eſtomach & de teſte,
Qui rendent un homme archibeſte,
Guerit les indigeſtions,
Coliques & convulſions,
Apoplexie, epilepſie,
Miſerere, paralyſie,
Cholera morbus & maux froids,
Qui viennent en pluſieurs endroits,
Cours de ventre & diſſenterie,
Flux cœliaque, lienterie,
Morſures d'hommes, de chevaux
De toutes ſortes d'animaux,
Et de chiens que rage poſſede;
Il eſt encore un bon remede
Pour reſtablir en ſa ſanté
Un corps plein de malignité;
Il chaſſe fiévres & verolle,
Maux epidemiques, rougeolle,
Mal de mere & vers dans le corps
Qu'il fait ſortir ou vifs, ou morts,
Ainſi que beſtes veneneuſes
Qu'il tuë encor que dangereuſes;
Cét antidote eſt auſſi bon
Au bœuf, au cheval, au mouton,
Au chien, au cochon, à la poulle
A qui les maux viennent en foule;
Bref il ſert à cent animaux
Comme une ſelle à tous chevaux.

Chap. XCVII.

Du Mithridate.

L'on fait encore une opiate,
Qu'on appelle le Mithridate,
D'une meſme force à peu prés
Pour vaincre le poiſon exprés,
Mais plus chaud que la theriaque;
Et qui plus vivement attaque
Le venin qu'il rencontre au corps,
Et le met plus viſte dehors.

De la Noix.

La noix eſt auſſi nompareille,
Et ſans doute eſt une merveille
Pour combattre & vaincre un poiſon,
Soit qu'elle ſoit confite, ou non;
Car celle-cy par la canelle,
Et le girofle a vertu telle
Qu'elle conforte l'eſtomach
Que le venin mettroit au ſac,
Et cuit auſſi l'humeur viſqueuſe:
Et celle-là plus unctueuſe,
Comme un antidote anodyn
Fait puiſſamment nargue au venin,
La meſme avec figues & ruë
Arreſte le poiſon qui tuë,
Eſt bonne contre maux divers,
Et du corps chaſſe auſſi les vers;
La vieille noix eſt mal faiſante,
Mais la nouvelle eſt plus plaiſante,
L'une & l'autre à gens bilieux
Eſt un aliment vicieux,

Mais avec le gros vin meſlée
Aprés qu'elle ſera bruſlée,
Elle arreſte le cardinal,
Qu'on nomme le flux menſtrual.
Voila les grands alexiteres
Contre les venins mortiferes
Des ſcorpions, crapaux & ſerpens,
Et de tous animaux rampans.

Les moyens de fortifier le Cerveau.

Chap. XCVIII.

Lumina manè manus gelida mulcens lave unda,
Hac illac modicum pergat, modicum ſua membra
Extendat, crines pectat, dentes fricet, iſta
Confortant cerebrum, confortant cætera membra,
Lote cale, ſta pranſe, vel i frigeſce minute.

De la netteté des Mains & des Yeux.

ALors que ta veuë eſt ſoüillée
Que ta main d'eau fraiſche moüillée
A jeun la frotte doucement
Pour la maintenir ſainement,
Et pour en oſter la chaſſie,
Qui tout au tour eſt épaiſſie,

Où deſſus le bord d'un baſſin
Arroſe là d'eau le matin,
Ou pour la rendre plus aiguë
Ouvre & baigne dedans ta veuë;
Car nos yeux & noſtre cerveau
Ont un ſi grand rapport à l'eau,
Qu'elle conſerve leur nature
Par ſon excellente froidure
Mieux que l'eau chaude ne fait pas,
Qui meſme aprés noſtre repas
Engendre des vers dans le ventre,
Attirant la chaleur du centre,
Qu'elle fait exhaler dehors
Par les pores ouverts du corps:
Si bien que la viande mal cuitte
Produit ces animaux enſuitte,
Effet que ce froid element
Ne peut cauſer aucunement,
Mais purge le front à merveilles,
Le nez, les yeux & les oreilles.
Pourtant que les gens catharreux
D'un temperament froidureux,
S'ils ne veulent paſſer pour beſtes,
Dans l'eau ne baignent point leurs teſtes;
Le froid ne vaut rien au cerveau
De gens pleins de pituite & d'eau,
Il ne fait qu'affoiblir la veuë,
Que d'eſprits il rend dépourveuë,
Il eſt utile aux bilieux,
Et plus aux jeunes gens qu'aux vieux,

Cependant qui voudra s'en ſerve :
Mais pour moy que Dieu me preſerve
De plonger ma teſte dans l'eau,
Car j'ay trop froid à mon cerveau,
Et j'aurois peur d'avoir le rhûme ;
Mais pour obſerver la coûtume
De laver les mains au matin
I'en ſuis ſoigneux comme un lutin,
Cela me fait, ou Dieu me tonde,
En tout temps tous les biens du monde.

De la promenade du matin.

Aprés que l'on eſt éveillé,
Et que l'on eſt tout habillé,
Il eſt bon de danſer ballade,
Ou d'aller à la promenade
Prendre ſon divertiſſement
Pour s'exciter plus promptement
A pouſſer dehors la matiere
De la veſſie & du derriere,
Afin de déjeuner aprés,
Non de ce cas, mais d'autres mets.

De l'extenſion des membres.

De plus, il faut en bon Apoſtre
Eſtendre un bras & puis un autre,
Iambes & pieds & tout le corps
Pour mieux rappeller au dehors,
Ou bien à la circonference
Les eſprits qui dans noſtre panſe
Se retirent comme en leur fort,
Pendant que dans le lict on dort,

Et pour dégourdir chaque membre
Avant que ſortir de la chambre,
Et rendre le corps au matin
Diſpos & gay comme un lutin,
Afin d'eſtre plus á ſon aiſe,
La friction n'eſt pas mauvaiſe,
Par là le corps s'en porte mieux;
Et l'homme en devient plus joyeux.

De la propreté de la teſte.

Pour avoir meilleure encolûre
Peigne & frize ta chevelûre,
Ouvrant les pores de la peau,
Les vapeurs qui ſont au cerveau
Sortent d'une maniere agile,
Et plus facilement font gile,
Et ton eſprit eſtant plus gay,
Tu caqueteras comme un geay.
Ta veuë encor de cette ſorte
En deviendra beaucoup plus forte,
Et tes ſens plus purs & plus nets
Iugeront mieux de leurs objets.

De la netteté des dents.

Frotte tes dents & les tiens nettes;
Rien n'eſt ſi laid quand tu caquettes,
Ou ris de voir ſous ton chapeau
Des dents noires comme un corbeau,
Qui te donnent mauvaiſe haleine,
Et te font meſme de la peine,
Exhalant des eſprits impurs
Qui rendent tes ſens plus obſcurs,

Et qui meſlez avec la viande
Te la font trouver moins friande,
Et la corrompent meſme auſſi,
Quand elle eſt avallée ainſi:
Donc ſortant du lict crache & mouche,
De vin & d'eau lave ta bouche,
Et tiens-la bien nette au dedans
Pour affermir gencive & dents,
Et pour empeſcher que le chancre
Autour ſi fortement ne s'ancre,
Que tu ne puiſſes dans ta faim
Maſcher fruict, ny viande, ny pain.
Toutes ces ſix choſes enſemble
Sont excellentes, ce me ſemble,
Pour fortifier le cerveau,
Et pour faire qu'un Damoiſeau
Soit plus gaillard & plus alaigre,
Et ſoit leger comme un chat maigre.

Du bain & de la chaleur.

Baigne-toy, mais ſortant du bain
Couche-toy dans ton lict ſoudain,
Et d'une bonne couverture
Munis-toy contre la froidure,
Qui par les pores de la peau
Ouverts par le moyen de l'eau
Entrant dans ton corps feroit rage,
Et te cauſeroit de l'outrage:
Le bain rafraîchit, amollit,
Nettoye & fait aprés au lict

Que d'un corps auparavant ſalle
La ſueur aiſément s'exhalle,
Mais ſur tout, quand on ſuë, il faut
Que l'on boive moins froid que chaud,
Et qu'aprés le bain on s'endorme,
Non dedans, car c'eſt une choſe enorme,
Non plus que d'y boire & manger,
Si l'on ne veut eſtre en danger
D'avoir l'eſtomach ſi debile
Qu'il ne puiſſe faire un bon chile.

De l'exercice aprés le repas.

Sois debout aprés le repas,
Ou ſi tu veux, fais quelques pas,
La nourriture ainſi s'amaſſe,
Si bien que l'eſtomach l'embraſſe,
Et la reſſerre fortement
Pour la cuire plus aiſément:
Mais ne fais point long exercice,
Cela te feroit prejudice,
En diminuant ta chaleur,
Ou te cauſant quelque douleur
De teſte, eſtomach & poictrine
Dont tu ferois mauvaiſe mine.

Du Froid.

Souffre un peu de froid au dehors,
Ainſi la chaleur dans le corps
Que renfermera la froidure
Cuira ſi bien ta nourriture,
Que ton corps s'en trouvera mieux
Si tu l'obſerves en tous lieux:

De plus, Galien ſçavant & ſage
Nous aſsûre en quelque paſſage
Que pour eſtre bien ſain, il faut
Qu'on ſoit toûjours plus froid que chaud,
Et qu'on connoiſt par la froidure
Une bonne temperature.

De la douleur de Teſte.

CHAP. XCIX.

Si capitis dolor eſt, ex potu lympha bibatur,
Ex potu nimio, nam febris acuta creatur:
Si vertex capitis, vel frons æſtu tribulentur,
Tempora fronſque ſimul moderatè ſępè fricentur,
Morella cocta, nec non calidaque laventur,
Iſtud enim credunt capitis prodeſſe dolori.

YVrognes, qui ſoir & matin
Ne reſpirez qu'aprés le vin,
Vous qui faites toûjours la feſte,
Quand vous aurez douleur de teſte,
Soit du vin, ou d'autre liqueur
Qui vous tienne trop en langueur,
Qui vous faſſe mal à la veuë,
Qui vous cauſe une fiévre aiguë,
Ou quelqu'autre ſorte de mal
Qui vous ſoit encor plus fatal,
Beuvez de bonne eau de fontaine
Pour vous rafraîchir la bedaine,

Par ſon exceſſive froideur
Elle abbaiſſera la vapeur,
Qui du vin qui moüille vos tripes
Gagne l'eſtage de vos lippes,
Et monte juſques au cerveau,
Bons yvrognes beuvez de l'eau,
De peur qu'une telle fumée
Dedans voſtre corps enfermée,
Ne vous offenſe, & qu'à la fin
Vous ne puiſſiez boire de vin.

Recepte pour la douleur de Teſte.

Que ſi voſtre douleur de Teſte
Vous fait mal juſques à la creſte,
Avec grande chaleur au front
Uſez de ce remede prompt,
Que l'on eſtime ſans exemple,
Frottez-vous ſouvent front & temple:
Mais moderément cependant
Pour éviter tout accident,
Et pour vous ſoulager enſuitte
Prenez eau de morelle cuitte;
Et de cette decoction,
Servez-vous-en en lotion,
Car on la croit tres-excellente
Quand la douleur eſt violente.

Des cauſes de la ſurdité.

CHAP. C.

Et mox poſt eſcam dormire, nimiſque moveri
Iſta gravare ſolent auditus, ebrietaſque.

SOurd dont la teſte eſt aſſoupie
Par rhûme, catharre & roupie,
Toy qui veux eſtre ſoulagé,
Ne dors aprés avoir mangé,
Soit au lict, ou bien à la table
Sinon aprés un temps notable;
Ce ſommeil-là ne t'eſt point ſain,
Lorſque ton eſtomach eſt plein,
Car il empeſche qu'il ne cuiſe
Une viande quand il l'a priſe,
Il engendre des cruditez,
D'où naiſſent des ventoſitez,
Des vapeurs épaiſſes, viſqueuſes,
Nuiſibles, froides & fumeuſes,
Qui s'élevant juſqu'au cerveau,
Le rempliſſent de phlegme & d'eau;
Bouchent les conduits de l'oreille,
Cependant qu'un homme ſommeille,
Hebetent l'oüye, & font ſi bien,
Qu'aprés il n'entend preſque rien.

De l'exercice aprés le repas.

Le trop violent exercice
Nous cauſe le meſme ſupplice,
Car lorſqu'on ne s'épargne pas
Au travail aprés le repas,
L'aliment ſort pour l'ordinaire
Auparavant qu'on le digere;
Ainſi n'eſtant pas cuit aſſez,
Nous en devenons offenſez,
C'eſt une choſe indubitable;
Car le ſang devient plus loüable,
Quand d'un bon chile il eſt produit,
Que lorſqu'il n'eſt pas aſſez cuit,
Et le foye eſt offenſé meſme,
Et mis dans un danger extréme
D'eſtre tout à fait alteré,
Quand un chile eſt mal digeré,
Outre que dedans chaque veine
Un tel ſang peut couler à peine,
Pour eſtre parfois trop épais,
Trop pituiteux, & trop mauvais,
D'où ſouvent veine, ratte & foye
Sont oppilez par cette voye:
De cette meſme cauſe icy
Peuvent bien s'élever auſſi
De groſſes vapeurs à la teſte,
Qui les retient & les arreſte,
Ne pouvant s'exhaler ailleurs,
De ſorte qu'aprés ces vapeurs,

Soit qu'on travaille, ou qu'on ſommeille
Tombent juſtement ſur l'oreille,
Ce qui rend un homme ſourdaut,
Qui n'entend rien qu'on ne crie haut:
Les veines, le foye & la ratte,
Si noſtre raiſon ne nous flatte
Rempliſſent encor le cerveau
De leurs vapeurs qui ne ſont qu'eau;
Ce qu'auſſi fait le ventricule,
Qui des humeurs qu'il acumule
Quand on dort aprés le repas,
Conſequemment ne manque pas
A ſa maniere accouſtumée,
D'évaporer une fumée,
Dont la teſte s'appeſantit,
Et ſouvent tout le corps patit
Par fluxions, rhûmes, catharres,
Qui ſont de tres-méchantes arrhes
Des maux qui peuvent arriver,
Dont il ſe faut bien preſerver,
Comme de forte apoplexie,
Veritable paralyſie,
Convulſion & tremblement,
Douleur d'oreille, aveuglement;
Mal de dents, & meſme la goutte.

Ce qu'il faut faire aprés le repas.

Mais pour bien ſuivre noſtre route,
Aprés avoir pris ton repas,
A moins que tu ne ſois trop las,

Tiens toy debout, & te promene,
Mais marche doucement ſans peine,
Par l'aide d'un doux mouvement
Tu fais deſcendre l'aliment,
Qu'aprés le ventricule embraſſe,
Et retient tout dans une place
Pour faire mieux ſon action,
Qu'on appelle la coction,
Suivant le proverbe du Sage
Mis en François pour ton uſage.

Poſt cænam ſtabis, aut paſſus mille meabis.

Sois debout aprés le repas,
Ou fais doucement mille pas.

De l'excés du Vin, & de ſes méchants effets.

Le vin rend la veuë ébloüie,
Son excés fait mal à l'oüye;
Car en prenant plus qu'il ne faut,
Les vapeurs s'exhalent en haut,
Et vont enfin juſqu'à la teſte,
Dont on devient malade en beſte
Par l'abondance des humeurs,
Qui proviennent de ces vapeurs,
Qui faute d'avoir une iſſuë,
Tombent ſur l'oüye & la veuë;
En affoibliſſent les eſprits,
Rendent un homme entrepris,

Ie veux dire paralytique,
Et quelquefois apopleſtique,
Fondent les humeurs du cerveau,
Les font couler comme de l'eau,
Et ſe jettant ſur les oreilles,
Cauſent des douleurs nompareilles,
Ou laſchent le petit tambour,
Dont l'on devient à demy ſourd,
Ou bouchent le nerf auditoïre,
Offuſquent jugement, memoire,
Et font encore d'autres maux,
Qui livrent de rudes aſſauts.

Du tintement de l'oreille.

Chap. CI.

Motus, longa fames, vomitus, percuſſio, caſus,
Ebrietas, frigus, tinnitum cauſat in aure.

TOy qui n'as guere de repos,
Qui travailles toûjours tes os,
Qui ſans fin te mets en beſogne
Pour éviter honte & vergogne,
Qui que tu ſois, ſois aſsûré
Qu'un mouvement immoderé,
Quand trop long-temps on le prolonge,
Cauſe des maux ſans qu'on y ſonge,
Eſleve à ta teſte des vents
Qui ſont ſi groſſiers & ſi lents,

Que ne trouvant trou, ny ruelle,
Par où ſortir de ta cervelle
Te cauſeront des ſifflemens,
Tintemens & bourdonnemens,
Et qui te geſneront l'oreille
D'une maniere nompareille,
Ils émouveront l'air enclos,
Qu'ils agiteront ſans repos,
Et rendront, comme il eſt probable,
En deux ans ton mal incurable,
Puis avec incommodité
Aprés ſuivra la ſurdité.

De la faim.

La faim cauſe un ſon dans l'oreille
A celuy qui dort, ou qui veille,
Eſmeut les humeurs dans ſon corps
Avec de violents tranſports,
Et fait que nature en furie,
Pour n'eſtre pas aſſez nourrie
Se jette deſſus chaqu'humeur,
Qu'elle diſſoût par ſa chaleur,
Et que dans ſon beſoin extréme
Elle ſeiche & devore meſme,
Puis ne laiſſe le plus ſouvent
Dedans le corps qu'un peu de vent,
D'où s'éleve à noſtre cervelle
Ventoſité continuelle
Qui fait ce petit tintement.

Du vomiſſement.

L'on ſçait que le vomiſſement

Produit auſſi la meſme choſe,
Et s'il eſt trop fort qu'il eſt cauſe,
Qu'au cerveau s'élevent des vents,
Qui ſont pour nous ſi decevants,
Que noſtre pauvre oreille tinte,
Et ſouffre une rude contrainte.

Des coups.

Les coups de baſton & ſoufflets
Font encor de mauvais effets
Sur l'oreille, ne luy déplaiſe,
D'un Monſieur que l'on porte en chaiſe,
Eſmouvant les eſprits & l'air,
D'où je ſçay bien qu'il oit moins clair,
Ayant l'oreille indiſpoſée.

De la cheute.

Meſme maladie eſt cauſée,
Lorſqu'on tombe trop rudement:
Car la cheute eſt un mouvement
Qui provoque par violence
Eſprits & vents en abondance,
Et l'air dans noſtre oreille enclos,
Qui la fait tinter ſans repos.

De l'Yvrognerie.

L'excés du vin ſi bien nous dompte,
Que ſa fumée au cerveau monte,
D'où l'air agité fait un ſon
Qui chante la meſme chanſon.

De la froideur.

Le froid qu'on ſouffre à la cervelle
Combat la chaleur naturelle,

Et la rend foible ſi ſouvent,
Qu'elle ne produit que du vent,
Par qui noſtre oreille aſſaillie
Devient tout à fait affoiblie.
Cette cauſe là ſeulement,
Peut exciter ce tintement,
Si contre le froid l'on n'appreſte
De quoy garnir oreille & teſte,
I'entens un excellent bonnet
Avec du cotton blanc & net,
Pour boucher oreille, oreillette,
De peur que le froid ne s'y jette:
C'eſt pourquoy jeunes & vieillards,
Si vous voulez vivre gaillards,
Et toûjours ſains d'oreille & teſte
Gardez-vous de vent & tempeſte,
Et vous vivrez dorénavant
Exempts de tempeſte & de vent.

Des choſes qui bleſſent les yeux.

CHAP. CII.

Balnea, vina, venus, ventus, piper, allia, fumus,
Porrum cum cæpis, faba, lens, fletuſque ſinapi,
Sol, coituſque, ignis, labor, ictus, acumina, pulvis,
Iſta nocent oculis, ſed vigilare magis.

Le bain, le vin, le vent & venus trop aimée,
Le poivre, les oignons, le ſoleil, la fumée,
La moutarde, le feu, la lentille & les aulx,
Les larmes, le travail, la féve & les porreaux,
Poudre, ſaulces & coups aux yeux portent dommage,
Mais les veilles ſur tout leurs nuiſent davantage.

Du bain.

SI tu veux ne pecher en rien
Pour que tes yeux ſe portent bien,
Souffre qu'icy je ſois ton guide,
Ne prens le bain ſec, ny l'humide,
L'un & l'autre, nous dit Arnaud,
Donne à la veuë un rude aſſaut,
Et luy cauſe double dommage
Quand on en fait un long uſage;
Soit qu'alterant extrémement,
Il bleſſe leur temperament
D'une nature froide, aqueuſe
Par une chaleur onereuſe,

Ou ſoit par la meſme chaleur
Qui ſeiche & diſſipe l'humeur,
Qui par ſes qualitez tempere,
Repouſſe, retient & modere
Leurs eſprits moins chauds que du feu.

Du vin.

Le vin aux yeux ne nuit pas peu,
En tout lieu, tout temps & tout âge,
D'où l'on peut tirer ce preſage,
Que par ſa fumée, ou vapeur
Il remplit le cerveau d'humeur,
Dont la teſte eſtant accablée,
La veuë eſt debile & troublée,
Et tous les ſens meſme hebetez,
Ce ſont les incommoditez
Que tous les jours le vin apporte,
En uſant de mauvaiſe ſorte,
Mais deſſus tout, par ſa chaleur,
Il nuit aux yeux pleins de rougeur
De qui l'intemperie eſt chaude.

De l'acte venerien.

Venus cette bonne ribaude
Qu'on ſuit tous les jours ſans ſoucy,
Nuit beaucoup à la veuë auſſi:
Car cette action naturelle,
En deſſeichant une cervelle,
Seiche dans l'œil d'un amoureux,
Le ſubtil, l'humide & l'aqueux
Qui luy rafraiſchiſſent la veuë,
Et qui donnent la retenuë

Aux mouvemens continuels
Des eſprits nommez viſuels,
Et quand leur chaleur eſt extréme
Qui les moderent tout de meſme.

Des Vents.

Le vent qui ſouffle du midy
Rend un homme tout eſtourdy,
Et ſa cervelle toute émuë,
Hebete l'oreille & la veuë,
Dont il obſcurcit les eſprits,
Et meſme les rend amoindris
Par ſa vapeur chaude & groſſiere
D'une vertu particuliere.
L'Aquilon, ce vent froidureux,
Fait à l'œil des maux dangereux,
S'il penetre la conjonctive,
D'où faut que la douleur s'enſuive;
Non ſeulement ces vents icy:
Mais je dis que tout air auſſi,
Ou trop groſſier, ou trop fluide,
Trop froid, trop chaud, ou trop humide
De noſtre veuë eſt l'ennemy,
Luy fait mal en diable & demy,
Et qu'il altere ſa ſubſtance
Avec une rude ſouffrance.

Du Poivre.

Le poivre remply de chaleur,
Eſchauffe & ſeiche toute humeur,
La rend violente & plus forte,
Et plus picquante en toute ſorte,

Quand on en uſe imprudemment,
Et qu'on en prend trop frequemment,
Dont la teſte aprés offenſée
Noſtre veuë en devient bleſſée
Par le moyen d'une vapeur
Qui la picque & luy fait douleur,
Et qui la deſſeiche de meſme.

De l'Ail.

L'Ail plein d'acrimonie extréme,
Par ſa mordicante vapeur
Auſſi-bien que par ſon odeur
Rend la cervelle toute émuë,
Et geſne puiſſamment la veuë.

De la Fumée.

La Fumée aux yeux fait grand tort,
Les deſſeiche & les picque fort,
Et par de cruelles alarmes
Les excite à jetter des larmes.

Du Porreau.

Le Porreau ne vaut gueres mieux,
Il eſt ennemy de nos yeux,
Il leur fait une pauvre feſte:
Car ſa vapeur dans noſtre teſte
Les hebete d'une façon,
Qu'elle geſne bien un garçon.

De l'Oignon.

L'Oignon, dont l'odeur eſt ſi forte
Nous fait un mal de meſme ſorte,
Quand l'uſage en eſt trop frequent,
Il engendre un ſuc mordicant,

Dont une cervelle abbreuvée
Par une vapeur eſlevée,
Rend à la fin un homme fou,
Puis ſe gliſſant par quelque trou,
S'en va droit attaquer la veuë.

De la Febve.

La Febve encore s'évertuë
A nous geſner de la façon,
Et nous jetter hors de l'arçon,
Alors que ſouvent on en uſe,
Et meſme rend un homme buſe;
Car ſelon qu'un Auteur écrit
Ce legume trouble l'eſprit,
Et nous offenſe auſſi la veuë.

De la Lentille.

La Lentille fait la berluë,
L'uſage en doit eſtre ennuyeux;
Elle nous hebete les yeux
Par une force ſinguliere;
Quiconque a donc la veuë entiere
N'en doit manger preſque jamais
Douze, ou quinze fois prés à prés.

Des larmes.

Les larmes émouſſent la veuë,
Quand on pleure ſans retenuë,
Alterent ſon temperament,
La geſnent auſſi puiſſamment,
Et fortifiant l'expultrice,
Debilitent la retentrice,

t les eſprits ſubtils des yeux
Qui les rendent plus radieux,
D'où la veuë eſtant plus mal ſaine,
Un homme ne void plus qu'à peine.

Du Sennevé.

Le petit grain du Sennevé,
Comme beaucoup l'ont éprouvé,
Eſt plein d'acrimonie inſigne
Ainſi que ſa vertu deſigne,
Qui nous debilite les yeux,
Et fait un mal pernicieux.

Du Soleil.

Le Soleil brillant de lumiere
Avec ſa clarté couſtumiere
Détruit les yeux entierement
En le regardant fixement,
Et la neige moins éclatante
A noſtre veuë eſt ſi méchante,
Que ſi je ne me ſuis mépris,
Elle en diſſipe les eſprits:
Ce qu'on ſçait par experience,
Et ce qu'on connoiſt par ſcience,
Sur ce ſujet ly Xenophon.

Du Coït.

Le congrez auſſi n'eſt pas bon,
Quand long-temps on le continuë,
Il offenſe beaucoup la veuë,
La teſte & les ſens des gaillards,
Qui font gloire d'eſtre paillards.

Du Feu.

Le Feu dont la chaleur eſt bonne
En hyver à toute perſonne,
Excite aux yeux de la douleur
Par ſa lumiere & ſa chaleur ;
Car avec grande violence
Il les ſeiche plus qu'on ne penſe ;
Et les debilite tout l'an,
Quand on ne ſe ſert point d'écran ;
Ainſi forgerons, forgeronnes,
Et toutes pareilles perſonnes
Qui travaillent toûjours au feu,
Ne ſont pas geſnez pour un peu
Du mal des yeux qui les tourmente,
Dont preſque pas un d'eux s'exempte

Du travail.

Un exercice violent
Fait un ſang chaud, le corps brûlant
Deſſeiche ſi bien les parties,
Qu'elles deviennent amorties,
Fait paroiſtre l'homme plus vieux,
Diſſipe les eſprits des yeux,
Dont l'on ſent aprés que la veuë
Eſt affoiblie & moins aiguë,
Diminuë auſſi les humeurs,
Excite à nos yeux des rougeurs ;
Endurcit tunique & membrane,
Qui ſe ride aprés & ſe fane,
De ſorte qu'aprés l'animal
Ne ſouffre pas un peu de mal.

Des coups.

Les coups de baſton ſur la teſte
Ne ſont pas ſains à toute beſte,
Quand on les donne rudement
Vers les yeux principalement
Proche de l'une, ou l'autre orbite,
Ce qui bien fort les debilite
Par fluxion de quelqu'humeur,
Qui vient de foibleſſe, ou douleur,
Et qui tombant deſſus la veuë,
L'apoſthume, ou la diminuë.

Des ſaulces.

Les ſaulces dont gens delicats
Se ſervent ſouvent au repas,
Soit qu'elles ſoient, ou trop ſalées,
Ou bien avec poivre meſlées,
Cauſent aux yeux bien des douleurs
Par de mordicantes vapeurs.

De la pouſſiere.

La poudre dans la promenade
Rend noſtre veuë auſſi malade,
Et ſouvent l'obſcurcit ſi bien
Qu'aprés on n'y void preſque rien.

Des veilles.

Mais ſur toutes choſes, les veilles
Pour nous geſner ſont ſans pareilles,
Et nous rendre ſecs à peu prés
Comme ſont des harengs ſorets,
Par elles nos corps ſont debiles
A tout deviennent inutiles,

Et bien ſouvent ſi languiſſants,
Qu'ils perdent la veuë & les ſens :
Ainſi l'on connoiſt que l'eſtude
Cauſe une telle inquietude,
Qu'un eſprit aprés ſans vertu
Eſt ſtupide & tout abbatu,
Et les yeux à force de lire,
De trop eſtudier, ou d'écrire,
Sont à la fin ſi depravez,
Qu'ils en deviennent enervez,
Et qu'un homme qui ne s'en guette
Eſt contraint de porter lunette
Dix ans pluſtoſt qu'il n'auroit fait,
S'il avoit eſté plus diſcret.

Du ſommeil.

Le ſommeil trop long diminuë,
Et debilite auſſi la veuë,
Enerve les eſprits des yeux,
Et les rend enfin chaſſieux,
Le plus ſouvent quand on ſe leve.

De l'inanition & repletion.

Mais afin que ma Muſe acheve,
Ie dis que la repletion,
Et meſme l'inanition,
La veine trop ſouvent ouverte,
Dont s'enſuit une grande perte
De bon ſang & de bons eſprits,
Et le vomiſſement compris,
Avec les vantouſes frequentes,
Et toutes choſes violentes

Offenſent les yeux puiſſamment,
Et ne leur font que du tourment.

Des choſes qui fortifient la veuë.

Chap. CIII.

Fons, ſpeculum, gramen, hæc dant oculis relevamen,
Mané igitur montes, ſubſerum inquirito fontes:

De l'eau pure & claire.

Les eaux, les miroirs, les campagnes,
Le ſommet des vertes montagnes
Réjouïſſent ſi bien les yeux,
Que rien ne leur profite mieux.
Les fontaines & toute eau pure
Symboliſent à leur nature,
Les rendent brillans & plus clairs;
Et font que leurs eſprits legers
Se ramaſſant ſans violence,
Ont une plus forte puiſſance;
Car noſtre œil froid, humide & beau
Eſt net & poly comme l'eau,
Qui par ſa couleur le rafine,
Et par ſon corps épais termine,
Afin que plus clair nous voyons
L'activité de ſes rayons,
Qu'avec une grande lumiere,
Elle aſſemble de la maniere,

Qu'ils ſont amaſſez dans un air
Plaiſant, & ſpacieux & clair:
C'eſt ainſi qu'au grand Alexandre,
Ariſtote faiſoit entendre,
Que pour avoir les yeux plus beaux
Il s'allaſt mirer dans les eaux,
Et choiſiſt l'onde la plus pure,
Et plus douce de ſa nature,
Pour ſe plonger un peu de temps
Et la teſte & les yeux dedans;
Pourtant un baſſin plein d'eau claire
Peut ſervir à la meſme affaire,
Pour baigner, ou mirer ſes yeux,
Afin que l'on puiſſe voir mieux,
Faute d'avoir une eau commode
Pour s'y gouverner à ſa mode.

Le Miroir.

Les Miroirs de verre & criſtal
Pour cét effet ſont ſans égal,
Et ſuivant les raiſons pareilles
Font aux yeux les meſmes merveille
Car l'œil eſt ainſi qu'on peut voir
Clair & poly comme un miroir,
Il reçoit de meſme maniere
Dans ſon petit corps la lumiere,
Et ſoit de loin, ou bien de prés
Repreſente en luy tous objets:
Mais la meilleure des receptes,
Quand on eſt vieux, ce ſont lunettes;

Dont ſe ſervent les bonnes gens,
Et dans la ville & dans les champs,
Ou bien une phiole d'eau claire,
Secret bon pour le Lapidaire,
Pour l'Orfevre & pour le Graveur,
Pour l'Eſcrivain & le Lecteur,
S'ils la placent pour leur uſage
Entre la lumiere & l'ouvrage,
Pour en moderer la clarté
Par qui l'œil devient hebeté.

La verdure.

L'agreable vert des campagnes,
Et des vallons & des montagnes,
Des prez, des jardins & des bois,
Et de tous les autres endroits,
Où regne toûjours la verdure,
Soit par l'art, ou par la nature
Fait un bien ſans comparaiſon
A nos yeux en toute ſaiſon:
Cette charmante couleur verte
Dans eux ne ſouffre point la perte,
Ny de lumiere, ny d'eſprits,
Qui dedans leurs corps ſont compris,
Mais les réünit & ramaſſe,
Et les retient dans une place,
Comme une moyenne couleur
Entre la noirceur & blancheur.

Les montagnes.

Va-t-en réjoüir ta caillette
Deſſus montagne, ou montagnette

Le matin, & n'y manque point,
C'eſt ce que noſtre école enjoint,
Comme une utile promenade,
Soit au ſain, ou bien au malade,
Qui veut au matin prendre l'air,
Sur un lieu haut, & pur & clair,
Là tu pourras voir la verdure,
Et les beautez que la nature
Pour le bien de tous les humains,
Eſtalle aux lieux circonvoiſins,
Et flairer doucement l'haleine
Du Thin & de la Marjolaine,
Et l'odeur aimable des fleurs,
Contempler diverſes couleurs,
De qui la terre reveſtuë
Charmera tout à fait ta veuë,
Un tel air eſt ſalubre & bon
Pour la poictrine & le poulmon,
Utile à prolonger la vie,
A qui de vivre a bonne envie,
Pourveu que ce ſoit en un temps
Où ne regnent ny froids, ny vents,

Les fontaines.

Le ſoir va ſoulager tes peines
Sur le bord des claires fontaines;
Ou ſur les rives des ruiſſeaux
Te recréer au bruit des eaux;
Et par là delaſſer ta veuë,
Que divers objets ont émeuë,

La fraiſcheur & le bruit de l'eau
Te réjoüiront le cerveau,
Et rien ne ſera plus commode,
Si tu gardes cette methode
Pour bien-toſt aſſoupir tes ſens,
Qui de travail ſont languiſſans:
Mais ſur tout fuis les mareſcages,
D'où s'élevent d'épais nuages,
Dont la groſſe & froide vapeur
Offenſe l'eſprit & le cœur,
Et qui rend tous les ſens malades:
Les lieux propres aux promenades
Ce ſont les prez durant les ſoirs,
Iardins fruitiers, & beaux terroirs,
Les parcs verdoyans, les boccages,
Où l'on entend divers ramages,
Où le doux murmure des eaux
S'accorde au concert des oyſeaux,
Et les lieux où tout contribuë
A charmer l'oreille & la veuë.

CHAP. CIV.

Des eaux diſtilées qui ſont utiles aux yeux.

Fœniculus, verbena, roſa, chelidonia, ruta,
Ex iſtis aqua fit quæ lumina reddit acuta.

L'eau faite de vervaine, & d'éclaire & de ruë
De roſe & de fenoüil eſt bonne pour la veuë.

De l'eau de Fenoüil.

L'Eau de Fenoüil eſt excellente
Qu'on tire de toute la plante,
Pour reſoudre & ſeicher les yeux
Humides, froids & chaſſieux,
Sa puiſſance eſt aperitive,
Deſſeichante & reſolutive:
Telle eau guerit convulſions,
Cataractes, ſuffuſions,
Et répond bien à noſtre attente
Pour rendre la veuë éclatante,
Soit que le Fenoüil ſoit pilé,
Ou que ſon jus ſoit diſtilé;
Enfin pour un vray témoignage
Qu'on en peut faire un bon uſage,
Les jeunes ſerpens & les vieux
En mangent pour les maux des yeux.

De la Vervaine.

L'eau que l'on fait de la Vervaine
Reſſerre ſans nous faire peine,
Elle deſſeiche le cerveau
Plein d'un phlegme froid comme l'eau,
Appliquée, elle eſt toûjours preſte
A ſoulager les maux de teſte,
Qui viennent de froides vapeurs,
Empeſche auſſi que les humeurs
Ne ſe jettent deſſus la veuë:
Cette herbe autrefois fut tenuë
Myſterieuſe en pluſieurs lieux,
Elle eſtoit conſacrée aux dieux,
Comme dans ſes vers, dit Ovide;
Qui ſur ce ſujet eſt mon guide.

La brebis fut au pré brouter,
Et ſe repeut de la Vervaine,
Que les vieilles alloient porter
Aux dieux des champs en bonne eſtrenne.

Elle chaſſe en toutes ſaiſons
Les eſprits malins des maiſons,
Si foy nous fait le docte Pline,
Aëce dit que ſa racine
Cuitte en vinaigre eſt bonne aux dents:
Sa feüille ſert contre ſerpens,
Et pardeſſus tout eſt choiſie
Pour guerir de la pleureſie
En l'appliquant ſur le coſté,
Qui de ce mal eſt affecté,

Sans avec rien eſtre meſlée,
Si devant eſtant bien pilée,
On l'enveloppe en linge blanc;
Car elle attire ainſi le ſang,
Et rend la ſerviette ſanglante.

De l'eau Roſe.

La Roſe eſt de force aſtringente,
Seiche, froide & bonne au cerveau,
Et quand l'on uſe de ſon eau,
Elle reſtraint & fait en ſorte
Que noſtre veuë en eſt plus forte,
Arreſte les defluxions,
Eſteint les inflammations,
Et meſlée avec pain encore
Eſt excellente à l'epiphore,
Son ſuc empeſche de vomir;
Sa fleur nous provoque à dormir;
Et ſes vertus ſont nompareilles
Pour maux d'yeux, de teſte & d'oreilles,
Quand la cauſe vient de chaleur,
Ou d'une mordicante humeur.

De l'eau d'Eclaire.

L'eau que l'on tire de l'Eclaire
Rend noſtre veuë auſſi plus claire,
Et malgré toute impureté
En diſſipe l'obſcurité.

Des eaux de Ruë, d'Euphraiſe & de Bethoine.

L'uſage qu'on fait de la Ruë,
Plante par tout aſſez connuë,

Eſt encor profitable aux yeux,
Et fait qu'ils ſe portent bien mieux;
Et l'eau d'Euphraiſe & de Bethoine,
Ainſi que de la Chelidoine
Fait le meſme quand on s'en ſert,
Suivant l'advis d'un homme expert.

Recepte contre la douleur des dents.

Chap. CV.

Sic dentes ſerva, porrorum collige grana,
Ne careas thure, hæc cum juſquiamo ſimul ure,
Sicque per imbotum, fumum cape dente remotum.

Prens graine de porreaux contre le mal des dents,
Fais-la bruſler avec la juſquiame & l'encens,
Puis avec l'entonnoir attire la fumée,
Et ta grande douleur ainſi ſera charmée.

Qui que vous ſoyez gens prudents,
Vous qui ſouffrez le mal de dents,
Qui par une cruelle rage
Vous fait ſouvent perdre courage,
Pour vous delivrer de ce fleau
Prenez ſemence de porreau,
Et juſquiame quatre parties,
Deux d'oignon pour eſtre aſſorties,
Avec une de bon encens,
Puis bruſlant le tout pour vos dents

Vous ferez aller la fumée
Par un entonnoir enfermée
A la dent qui vous fera mal,
C'eſt un remede ſans égal,
Propre à faire une belle cure
Sur l'homme qui ce mal endure,
Puiſqu'il fait mourir au dedans
Les vers qui nous rongent les dents.

De la Juſquiame.

La Juſquiame eſt fort anodyne,
Et ſa feüille avec ſa racine
Par ſon exceſſive froideur
Appaiſe ſi bien la douleur,
Que l'on ne reſſent plus qu'à peine
La rigueur dont elle nous geine.

De la ſemence de Porreau.

Graine d'Oignon, ou de Porreau,
Dont la vapeur monte au cerveau,
Eſt bonne, ſelon Avicenne,
Pour attirer les vers ſans peine,
Et les faire ſortir des dents,
Ou les faire crever dedans,
Et guerir ainſi le malade,
Qui ſouffre autant qu'à l'eſtrapade.

De l'Encens.

Suivant l'opinion de tous
L'Encens eſt ou blanc, ou bien roux,
Ce n'eſt qu'une drogue gommeuſe,
Qui vient de l'Arabie heureuſe,

Et qui coule d'un arbriſſeau,
Qu'on inciſe avec un couteau,
La fumée en eſt adſtringente,
Au premier degré deſſeichante,
Et par ſon peu d'aſtriction
Peut arreſter la fluxion,
Qui d'une façon offenſive
Tombe ſur dent, ou ſur gencive.

De l'Enroüement.

CHAP. CVI.

Nux, oleum, capitis friguſque, anguillaque potus,
Et pomum crudum faciunt hominem fore raucum.

IEan de Milan nomme ſix choſes
Qui ſont les veritables cauſes
Qui rendent un homme enroüé,
Et dont il eſt bien ſecoüé.

De la vieille Noix.

La vieille Noix, c'eſt la premiere
Qui deſſeiche d'une maniere,
Qu'elle, ou ſon huille tout de bon
Pourroit enflammer le poulmon
Et par une rude eſcarmouche
Alterer puiſſamment la bouche,

Eſcorcher goſier & palais,
Exciter ſymptômes mauvais
Par ſon acreté mordicante,
Et cauſer une toux frequente,
Et maux de teſte rigoureux,
Qui ſouvent ſont tres-dangereux.

De l'huille d'Olive.

L'Olive auſſi que l'on preſsûre,
Et qui n'eſt pas tout à fait mûre
Peut encor offenſer la voix,
Ne plus, ne moins que fait la noix,
Mais ſur tout ſa partie huilleuſe
Aux bilieux eſt dangereuſe,
Rend un goſier plus raboteux
Que le chemin le plus pierreux,
Et fait la perſonne enroüée,
Dont la voix aprés échoüée
Devient pareille, comme on ſçait,
A la voix d'un aſne qui brait.

De la Froidure & de la Chaleur.

Le Froid que l'on ſouffre à la teſte,
Soit que l'on marche, ou qu'on s'ar-
reſte
Cauſe encore le meſme effet,
Faute d'avoir un bon bonnet
Contre le froid qui nous opprime,
Et fortement l'humeur exprime,
Qu'il fait degoutter du cerveau,
Comme une liqueur d'un vaiſſeau,

Et puis tomber ſur l'aſpre artere,
Qu'en trop humectant elle altere,
D'où ſuit aprés un enroüement
Qui dure parfois longuement;
Le chaud produit la meſme choſe,
Soit qu'on travaille, ou qu'on repoſe;
Car il fond l'humeur du cerveau,
Qu'il fait couler comme un ruiſſeau,
Puis tombant fortement ulcere,
Et geſne la trachée artere.

De l'Anguille.

L'Anguille n'eſt point d'un bon ſuc
Pour le jeune & pour le caduc,
Sa graiſſe, pour eſtre viſqueuſe,
Au poulmon eſt fort dangereuſe,
Qu'elle enflamme, ou bien geſne fort,
Et fait à la voix un grand tort,
Qu'elle rend, ou debile, ou forte,
Ou rauque, ou de mauvaiſe ſorte,
D'où le Medecin juge aſſez
Que les poulmons ſont offenſez,
Ou que dans la trachée artere
Il ſe rencontre quelqu'ulcere,
Ou qu'elle eſt par cét aliment
Humectée inégalement.

De l'excez du Boire.

La longue & frequente beuvette
Conſequemment & d'une traitte,
Et le vin trop largement pris,
Dont un yvrogne devient gris,

Quand les vapeurs vont à ſa teſte,
Le font ronfler comme une beſte,
D'où pendant ſon profond ſommeil,
L'humeur tombe juſqu'au réveil,
Qui d'une aſſez mauvaiſe ſorte
Luy fait une voix rauque & forte.

Du fruit cru.

La pomme & tout autre fruit cru,
Ainſi que noſtre Ecole a crû,
Selon l'ordinaire couſtume,
Engendre la toux & le rhûme:
Mais ſur tout quand il n'eſt pas mûr,
Qu'il eſt & trop aigre & trop dur,
Il produit l'humeur phlegmatique,
Et par ſa puiſſance ſtiptique
Seiche, & rend aſpre le goſier,
D'où vient un ton rude & groſſier,
Humecte le poulmon & l'artere,
Et tous deux ſi bien les altere,
Qu'un pauvre malade enroüé
Parle moins qu'un homme engoüé,
Qui voudra s'en donner la peine
Sur l'enroüement liſe Avicenne,
Qui raconte en quelque traitté
Les cauſes de la raucité.

Des remedes contre le Rhûme, & de ſes noms divers.

CHAP. CVII.

Ieiuna, vigila, caleas dape, tuque labora,
Inſpira calidum, modicum bibe, comprime flatum,
Hæc bene tu ſerva, ſi vis depellere Rheuma,
Si fluat ad pectus, dicatur Rheuma, Catarrhus,
Branchus, at ad Fauces, ad nares eſto Coryſa.

POur guerir le rhûme importun,
Qui par tout le monde eſt commun,
Bonnes gens liſez noſtre Ecole,
Qui ne donne point de bricole.

La Faim.

En premier lieu, ſouffrez la faim,
Mangez peu de viande & de pain,
Par là la matiere du Rhûme
Se diminuë & ſe conſume,
Et l'homme aprés moins ſoucieux,
Vit plus content & plus joyeux;
Car ſelon le docte Hippocrate,
Dont le nom en tous lieux éclate,
La faim nous deſſeiche le corps
Par le dedans & le dehors,
Quand noſtre chair eſt trop humide,
Et la fait devenir aride,

Puiſque dans le temps qu'on a faim
Qu'on ne prend vin, viande, ny pain,
Pour lors la chaleur naturelle
Qui veut toûjours viande nouvelle,
Conſume par ſa ſiccité
Dans le corps toute humidité,
Cuit par cette meſme maniere,
Et diſſipe cette matiere
Qui cauſe le rhûme dans nous,
Et qui nous engendre la toux.

Les Veilles.

Les veilles gueriſſent le rhûme,
Soit en ſeichant l'humeur qui fume,
Et qui monte droit au cerveau,
Puis coule par nez, ou muſeau,
Ou conſumant dans la cervelle
La vieille humeur & la nouvelle,
Qui peut enrhûmer en tout temps
Les vieilles & les jeunes gens.

De la viande chaude.

Ce mal qui provient de froidure
Par aliment chaud de nature,
Et chaud meſme actuellement
Se peut guerir facilement;
Car par-là ſe cuit la matiere
Trop tenuë, ou bien trop groſſiere;
Mais ſur tout, uſe d'alimens
Tendres & de peu d'excremens,

Le Travail.

L'exercice eſt utile au rhûme,
Soit qu'on travaille de couſtume,
Ou que l'on ne travaille pas,
Il a pourtant quelques appas:
Car il diſſipe en nous l'humide,
Et rend noſtre corps plus aride.

L'Air.

L'Air chaud au rhûme eſt excellent,
Quand ce mal provient d'un froid lent,
Il aide à guerir le martyre
Du malade qui le reſpire,
Et cuire l'humeur froide au corps,
Que ſans peine il pouſſe dehors.

Boire peu.

Peu boire encore déracine
Le rhûme dans noſtre poitrine:
Car la ſoif le ſeiche & meurit,
Puis en peu de temps le guerit.

Reſpirer peu.

La retention de l'haleine
Amoindrit auſſi noſtre peine,
Elle eſt meilleure qu'on ne croit
Pour combattre le rhûme froid,
Et rechauffer noſtre poitrine:
C'eſt à quoy ce remede incline,
Et cuire & digerer l'humeur
Qui nous fait mal par ſa froideur,
La conſumer, comme tant d'autres,
Ou bien à l'envoyer aux peautres.

Les Vents.

Le rude vent de l'Aquilon
Au catharre n'eſt jamais bon,
Ainſi qu'on garniſſe ſa teſte
Pour éviter telle tempeſte,
Si l'on ne veut eſtre eſtourdy,
Sur tout ſi le vent du midy
Long-temps au milieu de la plaine
A fait retentir ſon haleine:
Car, ainſi que nous dit Galien,
Noſtre cerveau par ce moyen
Eſtant remply d'humeur mauvaiſe,
Dont un homme eſt mal à ſon aiſe,
Le froid exprime le cerveau
Comme une éponge pleine d'eau;
D'où l'humeur incontinent tombe,
Ce qui fait aprés qu'il ſuccombe
Sous la plus rude infirmité,
Qui le traitte avec cruauté,
Et qui ſur tout le contrecarre.

Des divers noms du Rhûme, & des maux qui s'en enſuivent.

Or le rhûme eſt nommé catharre,
Soit qu'il tombe ſur le poulmon,
Qui plein de pituite & limon
Dans ſes canaux & ſa ſubſtance
Fait des aſthmes en abondance,
Ou qu'il coule dans les boyaux,
D'où naiſſent ces ſortes de maux,

Coliques & lienterie,
Cours de ventre & diſſenterie.
Mais lorſque ce rhûme groſſier
Tombe par dedans le goſier,
Iean de Milan & ſa Sequelle
Nous diſent que Branc on l'appelle;
D'où naiſt la peine de parler,
Et la difficulté d'avaler,
Souvent pour la cuiſante enflûre,
Inflammation, écorchûre
Qui peut venir en cét endroit,
Si le rhûme coule tout droit
Par l'une, ou par l'autre narine,
Noſtre mode eſt en Medecine
De la nommer coryſe, ou bien
Roupie, & pour n'oublier rien,
Apprenez que telle roupie,
Comme une méchante harpie,
Picque, enflamme, ulcere le nez;
Dont pauvres roupieux geſnez,
Durant un froid inſupportable
Donnent rhûme & roupie au diable.

De la gueriſon des Fiſtules.

CHAP. CVIII.

Auripigmento ſu'phur miſcere memento;
His decet apponi, calcem conjunge ſaponi.
Quatuor hæc miſce, commixtis quatuor iſtis
Fiſtula curatur, quater ex his ſi repleatur.

MEſle le ſoulphre à l'Orpiment,
Savon & chaux enſemblement,
Et tu verras ſans flatterie
Ta fiſtule bien-toſt guerie.

De l'Arſenic.

L'Orpiment, ou bien l'Arſenic
Eſt bon, ou mauvais au public,
Suivant ce qu'on pretend en faire,
C'eſt un mineral ſalutaire
Dans les mains d'un homme de bien;
Et tuë en celles d'un vautrien,
Qui plein d'une extréme malice,
Sans craindre Dieu, ny ſa Iuſtice,
En arme ſa cruelle main
Pour faire mourir ſon prochain.
Ce medicament metalique
Eſt d'une puiſſance cauſtique,
Que nous devons bien corriger
Auparavant que de ſonger

A le meſler dans un remede,
Si l'on veut que le mal luy cede,
Et qu'un pauvre malade enfin
Ne meure point par le venin
De ce mineral redoutable,
Qui feroit crever le grand Diable;
S'il eſtoit un jour ſi goulu
D'en prendre le poids d'un eſcu:
Ainſi ce remede farouche
Ne ſe prend jamais par la bouche;
Mais on l'applique par dehors
Au mal que l'on a ſur le corps;
Aprés qu'avec ſoin & prudence
L'on a purgé ſa virulence
Autant que le preſcrit noſtre art;
A qui veut tenter le hazard:
Ainſi preparé ce remede
Eſt bon au mal qui nous poſſede;
Si c'eſt un ulcere malin,
Car il conſume le venin,
Le ronge, l'attire & le purge
Mille fois plus fort que l'épurge;
Fait des écarres ſur la chair,
A la vertu de deſſeicher,
Repouſſe par ſa violence
Et les cheveux & l'excreſcence;
Et guerit preſque tout d'un coup
Fiſtule, ulcere, chancre & loup.

Du Soulphre.

Le Soulphre eſt chaud de ſa nature,
Il corrige la pourriture,
Attire, cuit ſubtilement,
Diſſoût & purge promptement;
Il guerit le cuir le plus ſalle,
Et le plus infecté de galle,
Eſtant mis avec beurre frais,
Comme on fait avec peu de frais.

De la Chaux.

La Chaux ſans laver eſt brûlante,
Et lavée eſt moins violente,
Seiche ſans mordication,
Laiſſant avec ſa lotion
Tout ce qu'elle a d'acrimonie,
Qui fait aprés qu'on la manie,
Et que l'on peut facilement
S'en ſervir en medicament,
Lorſqu'un Medecin delibere
De ſeicher loup, fiſtule, ulcere.

Du Savon.

Le Savon eſt ou blanc, ou noir;
Ainſi que chacun peut ſçavoir,
Qui deſſeiche, purge & nettoye,
Quand on ſçait bien comme on l'employe
Aux maux où l'on en a beſoin,
Et que l'on en uſe avec ſoin,

Le noir ſert en veſſicatoire,
Et le blanc en ſuppoſitoire,
Pour un jeune enfant conſtipé,
Sans uſer d'autre recipé.

Qu'eſt-ce que Fiſtule, & de ſon origine?

Pour ne diſcourir point en charle,
Cette Fiſtule dont je parle
N'eſt qu'un creux eſtroit & calleux,
Long & tant ſoit peu douloureux,
D'où coule avec acrimonie
De temps en temps quelque ſanie,
Qui vient de l'immondicité,
Ou de quelque abſcés mal traitté,
Ou d'ulcere d'une autre eſpece,
Qui cauſent bien de la detreſſe
Au malade qui les reſſent,
Et dont il eſt tout languiſſant:
Mais ſi décrivant la fiſtule
Tu ne veux pas m'eſtre credule,
Ly Paul Æginete & Tagault,
Et Celſe, c'eſt ce qui te faut:
Maintenant ma Muſe à ſa mode
S'en va t'entretenir du Spode,
De ſon uſage & ſes vertus,
Et comme on le fait & rien plus.

Du Spode.

CHAP. CIX.

Si cruor emanat, Spodium ſumptum cit[o] ſanat.

SPode, Tutie, ou Calamine
Sont matieres de Medecine,
Qui ſont preſqu'un meſme ſujet,
Et peu different comme on ſçait :
Car les flammeches de la braiſe
Sortant d'une ardente fournaiſe
De bronze, & qui d'un vol leger
Vont directement au planchet
Eſt la Tutie, ou Calamine,
Dont on ſe ſert en Medecine,
Puis en bas l'on ramaſſe exprés
Les groſſes flammeches aprés,
Qui ſont la matiere du Spode,
Le plus propre & le plus commode,
Que l'on employe utilement
Pour deſſeicher benignement,
Sans mordication amere,
La playe auſſi-bien que l'ulcere ;
Or le Spode eſt fort aſtringent,
L'on en fait d'or, de plomb, d'argent,
Dont les vertus ſont nompareilles,
Et qui fait bien d'autres merveilles

Que celuy de bronze, ou d'airain,
Dont pourtant l'effet eſt certain
Manque de cecy la methode,
Eſt de nous ſervir d'antiſpode,
Fait de racines de roſeaux,
Ou d'oſſemens des animaux,
Que l'on bruſle, & que l'on throchiſque
Pour flux de ſang, ſans courir riſque,
Fouſch parle d'un mineral,
Qu'il eſtime eſtre ſans égal,
Dont il eſtablit quatre eſpeces,
A ſçavoir, ſelon ſes promeſſes,
Iaune, & noir, & vert, & cendré,
Ce metal eſtoit preparé
Chez les Medecins d'Arabie;
Pourtant je dis que la Tutie,
Excepté ſon aſtriction,
Ayant plus de perfection,
Eſt plus exquiſe & plus commode
Que n'eſt pas à preſent le Spode,
Qui ſert pour arreſter le ſang
Par la bouche, le nez, le flanc,
Par le derriere & la matrice
De fille, femme & de nourrice,
Où malade, ny Medecin
Souvent ne peuvent mettre fin,
Soit flux de ſang periodique,
Ou critique, ou ſymptomatique,
Qui tous trois apportent la mort,
Coulant trop long-temps, ou trop fort,

A moins que l'on ait la methode
D'uſer de Spode, ou d'Antiſpode,
Soit en l'appliquant par dehors,
Ou bien quand on l'avale, & lors
On le meſle avec quelque choſe,
Soit poudre, ou conſerve de roſe
Pour mieux reſtraindre & corriger
Ce qu'il a d'acre & d'eſtranger:
Le Spode eſt de force aſtringente,
De vertu froide & deſſeichante,
Bon au foye, humide & trop chaut
Pour arreſter tout d'un plein ſaut
Le ſang qui ſort de ce viſcere,
Soit qu'une veine capillaire,
Ou quelqu'autre petit vaiſſeau
Se ſoient rompus tout de nouveau;
Car ſi c'eſt une grande veine
On ne peut l'arreſter qu'à peine;
Le Spode avec eau de plantain
Eſt un remede ſouverain,
Sans uſer de ſupercherie
Pour guerir la diſſenterie,
Il fortifie auſſi le cœur,
Chaſſe de luy toute langueur,
Et par ſa ſecrette puiſſance
Le comble de réjoüiſſance,
Il appaiſe ſon tremblement,
Arreſte le vomiſſement,
Et le flux qui vient de la bile;
Car ce remede eſt tres utile

Pour moderer ſa grande ardeur,
Et pour retenir ſa fureur,
Et faire ceſſer la folie,
Qui vient de la melancholie,
Et jette l'épouvante au cœur
D'un pauvre malade en langueur.

Du nombre des os, des dents & des veines du corps humain.

CHAP. CX.

Oſſibus ex denis, bis centeniſque novenis,
Conſtat homo; denis bis dentibus, & duodenis,
Ex tercentenis decies ſex quinqueque venis.

L'On compte deux cens dix-neuf os
Au corps des ſages & des fols,
Non compris les Seſamoïdes,
Et dents maſchants viandes ſolides,
Dont ma Muſe agreablement
Va faire le denombrement.

Diviſion du Squelette.

Le Squelette a donc trois parties
Qui ſont de tout point aſſorties,
Sçavoir, jointures, teſte & tronc
Qui tient le corps droit comme un jonc.
La teſte a la premiere place,
Eſt diviſée en crane & face:

Le crane en ſoy comprend huit os,
Deux petreux, deux parietaux,
Le coronal, le ſphenoïde,
L'occipital & l'ethmoïde:
Des deux coſtez chaqu'os petreux
A trois oſſelets dans le creux
Qui fait l'organe de l'oreille,
Dont la figure nompareille
Les a faits nommer en effet,
Enclume, eſtrier & maillet.
Deux maſchoires ſont à la face
Qui paroiſſent de prime-face,
L'une eſt en haut, l'autre eſt en bas
Qui maſche la viande au repas,
Celle-cy n'eſt point diviſée,
Mais de deux os eſt compoſée:
L'autre toûjours eſt en repos,
Et dans elle contient onze os:
Le premier, ainſi qu'on l'explique,
S'appelle le zigomatique;
Vnguis eſt nommé le ſecond,
Petit os comme l'ongle rond,
Le tiers, ſi j'ay bonne memoire,
Eſt le grand os de la maſchoire,
Qui contient la moitié des dents,
Que la levre cache au dedans,
L'os du palais eſt le quatriéme,
Celuy du nez eſt le cinquiéme,
Et cinq os de l'autre coſté,
Qui font dix, ſi j'ay bien compté,

A qui Monſieur l'Anatomiſte
Que ma Muſe ſuit à la piſte,
Adjoûte l'os nommé *vomer*,
Ou bien ſi tu veux l'os impair.

Du Tronc.

Le Tronc par derriere a l'épine,
Et par le devant la poitrine,
L'épine au col contient ſept os,
Et douze vertebres au dos,
Aux jambes cinq, en outre quatre,
A l'os ſacré ſans rien rabattre;
Au coccix ſont trois oſſelets,
Qui font trente & un à peu prés;
L'os ſans nom, ſuivant le vulgaire,
Contient ſix os pour l'ordinaire,
Deux aux hanches, deux au pubis,
Et deux aux iles, qui font ſix.
La poitrine contient les coſtes,
Soit qu'elles ſoient baſſes, ou hautes,
Qui ſont vingt & quatre, & de plus
Deux clavicules au deſſus,
Et deux omoplattes derriere
D'une figure irreguliere:
L'on compte ſix os au ſternon,
Les autres trois qui ſont ſans nom:
Si bien que tous ces os enſemble
Font ſeptante & un, ce me ſemble.

Des extremitez.

Les jointures du corps humain
Comprennent le pied & la main,

Cette methode eſt fort aiſée ;
Or noſtre main eſt diviſée
Depuis le haut juſques au bas
En extréme main, coude & bras :
Les deux bras d'une part & d'autre ;
Dans un bon, ou mauvais Apôtre
Ne contiennent que deux os longs,
Qui ſont grands, forts, cavés & ronds ;
Au coude la nature habile,
Ioint le grand & petit focile,
Qui font aux deux coudes quatre os ;
Mais l'extréme main à propos,
Si mon eſprit n'eſt en écharpe,
A le carpe & le metacarpe,
Qui dans les deux mains font tous deux
Vingt & quatre os qui ſont gibbeux :
Les dix doigts en contiennent trente,
Qui joincts aux ſuſdits, font ſoixante ;
Les pieds aux cuiſſes ont deux os
Qui ſont grands, longs, & forts & gros ;
Aux jambes j'en mets quatre encore
Pour mieux ſoûtenir la pecore,
Vingt & ſix à l'extréme pié
Font de tous ces os la moitié,
Si ma Muſe bien les calcule,
En y comprenant la rotule ;
A l'autre pié j'en compte autant ;
Auſquels l'hyoïde adjoûtant,
Le nombre des os, à ce compte,
Iuſques à deux cens dix-neuf monte.

Des dents, leur nombre, leur diviſion & leur uſage.

Chaque maſchoire a ſeize dents,
Non pas aux petits, mais aux grands;
Deux canines, dites œilleres,
Quatre inciſoires, dix molaires:
Les inciſoires, bas & haut,
Couppant les viandes comme il faut;
Soit delicates, ou groſſieres
Naiſſent & tombent les premieres,
Et puis reviennent aux enfans
Environ l'âge de ſept ans:
Aprés ſuivent les deux canines,
De qui les nerfs & les racines
Venant directement des yeux
Aux jeunes auſſi-bien qu'aux vieux;
Quand on arrache l'une, ou l'autre,
Dame un de nos yeux ſans la voſtre
Devient tellement mal traitté,
Qu'il eſt preſque tout hebeté,
D'où vient qu'à preſent le vulgaire
Les appelle du nom d'œillere:
Ces deux ſervent à diviſer,
A mieux coupper, á mieux briſer
La viande la plus mal aiſée,
Qui peut à peine eſtre briſée
Par les autres dents de devant,
Comme il arrive aſſez ſouvent:
Or on les appelle canines,
Non à cauſe de leurs racines,

Mais à raiſon qu'aux dents de chien
Elles reſſemblent plus que rien.
Les molaires, ou machelieres
Nous viennent toûjours les dernieres,
Renaiſſent peu quand on les perd,
Encor bien qu'un Autheur expert,
Dans ſon Livre, en certaine place,
Dit qu'en l'Iſle de Samothrace,
A Zancle, âgé de cent quatre ans,
Revinrent de pareilles dents,
Que pour renaiſtre en la vieilleſſe,
L'on appelle dents de ſageſſe,
Ou bien ſi l'on veut autrement
Dents du ſens & du jugement:
Pendant le repas leur uſage
Eſt de maſcher viande & potage,
Et de mouldre & broyer menu
Le morceau groſſier & charnu:
Entre tous les os, les dents ſeules
S'entreminent comme des meules;
Et ſi ce n'eſt qu'il eſt certain
Qu'elles croiſſent toutes ſans fin,
Elles ſeroient toutes uſées,
Sans eſtre nullement briſées;
Autrefois l'on a veu des gens
Avoir un rang de doubles dents,
Mais pour dire ce que j'en penſe,
Ils parlent mal en recompenſe,
Avec un certain begayment,
Quoy qu'ils vivent fort longuement;

Car un ſigne de longue vie,
Qui de ſanté ſera ſuivie,
Dit le Venerable Vieillard,
Eſt lorſqu'un vigoureux gaillard
A les dents ſi bien entaſſées,
Qu'elles ſont fermes & preſſées,
Marque de ſa grande vertu,
Et qu'il eſt plus tard abbatu.

Du nombre des veines & de leur origine.

I'eſtime le nombre des veines
Au rang des choſes incertaines,
Et noſtre Echole en met pourtant
Trois cens ſoixante & cinq comptant,
Dont la racine eſt dans le foye,
Qui par tout le corps les envoye:
Mais qui ne croit Iean de Milan,
Liſe le docte Riolan,
Bartholin, Spigel & Veſale,
Pleins d'une ſcience ſans égale,
Ie gage qu'il en trouvera
Deux fois plus qu'il n'en apprendra.

Du nombre des humeurs.

Chap. CXI.

Quatuor humores in humano corpore conſtant,
Sanguis cum cholera, phlegma, melancholia,
Terra melancholicis, aqua confertur pituitæ,
Aër ſanguineis, ignea vis choleræ.

Qu'eſt-ce qu'humeur.

L'Humeur, ſoit épaiſſe, ou fluide
N'eſt rien, ſinon qu'un corps liquide,
Qui s'engendre de l'aliment
Que nous prenons journellement,
Et que la nature deſtine,
Comme enſeigne la Medecine,
A compoſer un animal
D'un ſoin qui n'eut jamais d'égal.

Diviſion.

L'on compte quatre humeurs diverſes,
Qui toutes quatre ſont adverſes
Pour faire un combat dans nos corps,
Qui fait, ou détruit ſes accords,
Sçavoir, bile, ſang & pituite,
Et la melancholie enſuite.

Du Sang.

Le Sang eſt de nature d'air,
Chaud, humide & d'un rouge clair,

Eſt de moyenne conſiſtance,
Toûjours en plus grande abondance
Dans le corps que nulle autre humeur,
Au gouſt il eſt plein de douceur,
Et comme aliment legitime
Il nourrit chaque parenchyme,
Et les chairs des muſcles auſſi,
Qui ne ſont qu'un ſang épaiſſi,
C'eſt l'entretien de noſtre vie,
Qui nous ſeroit bien-toſt ravie,
Sans cette incomparable humeur,
C'eſt la ſource de la chaleur,
C'eſt le threſor de la Nature,
C'eſt ſon aimable nourriture,
Enfin l'ame de toute chair
Eſt dans le Sang & pur & clair:
Les arteres avec les veines
De cette douce humeur ſont pleines,
Qui pour la vie & la ſanté
Coule avec la ſeroſité,
Sans qui le ſang le plus loüable
Eſtant au lait caillé ſemblable,
Ne pourroit couler aux vaiſſeaux
Des grands & petits animaux.

De la Pituite.

L'humeur qu'on nomme Pituiteuſe
Eſt tres-humide & froidureuſe,
Et de la nature de l'eau:
Elle eſt l'aliment du cerveau,

Et la nourriture parfaite
Du corps au temps de la diete:
Elle eſt d'une blanche couleur,
Et ſelon Arnauld, cette humeur
S'engendre dans le ventricule,
Où ſouvent elle s'accumule,
Puis portée au foye à ſon rang,
Il la convertit en bon ſang,
Pour nourrir le corps famelique.

De la Melancholie.

Quant à l'humeur Melancholique,
Elle eſt d'une obſcure couleur.
A plus de froid que de chaleur:
Car elle eſt ſemblable à la terre,
Froide & ſeiche au corps qui l'enſerre;
Epaiſſe & nourrit puiſſamment
Os, cartilage & ligament.

De la Bile.

La Bile humeur alimentaire
N'a rien au corps qui ſoit contraire,
N'eſt pas ſeiche & chaude pour peu,
Puiſqu'elle a du rapport au feu,
Eſt d'une ſubſtance tenuë,
D'une couleur jaune à la veuë,
Et ſert au poulmon d'aliment,
Qu'elle nourrit extrémement,
Ainſi que les autres parties
Nullement du froid amorties,
Mais qui ſont autant qu'il le faut
D'un temperament ſec & chaud.

Des Sanguins.

Chap. CXII.

Natura pingues iſti ſunt atque jocantes,
Rumoreſque novos cupiunt audire frequentes,
Hos Venus & Bacchus delectant, fercula, riſus,
Et facit hos hilares, & dulcia verba loquentes,
Omnibus hi ſtudiis habiles ſunt, & magis apti,
Qualibet ex cauſa non hos facilè excitat ira:
Largus, amans, hilaris, ridens, rubeique coloris,
Cantans, carnoſus, ſatis audax, atque benignus.

Les Sanguins ſont gros, gras & ronds,
A peu prés comme des larrons,
Non pas qu'ils ſoient chargez de graiſſe,
Qui les geſne & qui les oppreſſe,
Mais ils ſont fournis d'une chair
Solide & doüillette & ſans pair,
Et de qui la coine luiſante
Eſt à la veuë aſſez plaiſante.
Ils ſont d'eux-meſmes joviaux,
Et de plus humides & chauds,
Veulent ſe divertir & rire,
Pourveu qu'ils ayent dequoy frire,
Autrement telles gens ma foy
Sont dans un rude deſarroy,
Ils peſtent contre la famine,
Ils n'aiment point maigre cuiſine,

Et penſent qu'il leur eſt permis
De tout dire, & faire entre amis ;
Car au Diable celuy qui cele,
S'il a baiſé la Damoiſelle,
Il declare tout, & corbleu
Cela chez luy paſſe pour jeu :
Enfin ces gens ſont des trompettes,
Et de veritables gazettes,
Qui par parole & par écrit
Diſent ce qu'ils ont dans l'eſprit,
Sans déguiſement, ny menſonge,
Ny que le déplaiſir les ronge,
Dont ils n'ont jamais le cœur gros ;
Car ils n'aiment que les bons mots,
Et les plus recentes nouvelles,
Quoy que ce ſoient des bagatelles,
Ou contes à dormir debout
Qu'ils diſent eux-meſmes par tout,
Dont ils ne font pas mal leur orge,
Puis aprés laiſſez faire George,
Il a de l'âge & de l'eſprit,
Il fait grande chere, s'il rit ;
Au diantre celuy qui s'oublie,
Chacun d'eux aprés fait la vie,
S'ébaudit, & boit de bon vin,
Et chante robinet trin, trin.

Mais qui ne ſçait que pareils drilles
Aiment par deſſus tout les filles,
Et que pour en venir à bout,
Ils engagent & vendent tout :

Sur mon Dieu, ce n'eſt point pour rire,
Quand ils n'auroient tous rien à frire,
Il faut que le matin & ſoir
Chacun d'eux faſſe le devoir,
C'eſt le panchant de ſa nature:
Car de cette temperature
Les deux ſexes, on le ſçait bien,
N'en laiſſent point leur part au chien,
Pour avoir trop grande àbondance
De bon ſang & bonne ſemence,
Qu'engendrent dans eux viande & vin,
Dont les gaillards ſoir & matin
Sans aucun ſoin par Sainte Barbe
Se plaiſent d'arroſer leur barbe.
Ces gens auſſi n'aiment pas peu
A prendre leur part du beau jeu,
Car ſelon le docte Hippocrate,
Le ſanguin de rire s'éclate,
Eſt plein d'une vive couleur,
D'un doux regard, de belle humeur,
Ses diſcours auſſi font merveille
Pour charmer le cœur & l'oreille,
Et je dis, raillerie à part,
Que ſes paroles ſont ſans fard,
Qu'il ne donne point de menſonge,
C'eſt pourquoy je dis quand j'y ſonge,
Que je croy que cela tout franc
Vient de la bonté de ſon ſang.
Les ſanguins ſont aſſez dociles,
A toutes ſciences habiles,

Pour la vigueur de leur eſprit,
Et du bon ſang qui les nourrit.
  Ny colere, ny violence
Ne leur génent guere la pance,
Car Avicenne docte eſprit,
Ou, je me trompe bien, écrit,
Que la douceur du ſang tempere
La grande ardeur de la colere.
  Ils ſont larges & liberaux,
Amis, bien faiſants & loyaux,
Et Venus qui regne en ces droſſes,
Leur fait ſi bien joüer leurs rooles,
Qu'ils paroiſſent toûjours joyeux,
Et qu'il n'eſt rien ſi plaiſant qu'eux;
Car on les voit rire à toute heure,
Et preſque pas-un d'eux ne pleure,
Si ce n'eſt pour un grand ſujet,
Ou bien pour un charmant objet:
Ils ont une couleur vermeille,
De qui la rougeur nompareille
Entremeſlée avec le blanc,
Fait bien voir la bonté du ſang.
  Ils chantent avec harmonie,
Alors qu'ils ſont en compagnie,
Airs, vaudevilles & chanſons,
Et ſe plaiſent aux divers ſons
Des inſtrumens doux de Muſique,
Pour faire au noir ſoucy la nique.
  Enfin ce ſont de gros garçons,
Qui ſans faire bien des façons

Font tous les jours chere & ripaille,
Ou bien ils n'ont denier, ny maille.
Au reſte, ils ſont hardis & preux,
Et d'un courage genereux,
Benins, humains, courtois, civiles,
Dans les campagnes & les villes,
Par le bon ſang dont la douceur
Les rend d'une agreable humeur.

Des Bilieux.

Chap. CXIII.

Eſt & humor choleræ, qui competit impetuoſis,
Hoc genus eſt hominum cupiens præcellere cunctos,
Hi leviter diſcunt, multum comedunt, citò creſcunt,
Indè & magnanimi ſunt, largi ſumma petentes,
Hirſutus, fallax, iraſcens, prodigus, audax,
Aſtutus, gracilis, ſiccus, croceique coloris.

LE Bilieux de ſa nature
Eſt de chaude temperature,
Il eſt prompt en tout ce qu'il fait
Sur toute ſorte de ſujet,
Qui montre une ardeur bilieuſe
Sans reflexion ſerieuſe,
Et que ſon corps rempli de feu
Ne le rend pas boüillant pour peu:

Pareil homme auſſi ſans la vôtre
S'eſtime par deſſus un autre,
Ne ſe met en peine de rien,
Et penſe en tout faire ſi bien
Qu'un chacun eſt ſon redevable;
Il feroit enrager le Diable;
Car il croit qu'on ne peut jamais
L'approcher de cent picques prés;
Son humeur eſtant bilieuſe,
A ſes égaux eſt odieuſe,
Qui ne peuvent ſouffrir un ſot
Qui ſe cabre d'un petit mot,
Et par tout ſe veut faire large
Pour avoir la premiere charge,
Sans avoir de capacité
Que ſa ſotte vivacité,
Dont ſans ceſſe avec arrogance
Il montre la haute inſolence,
En preſence de gens d'honneur,
Qui ſe raillent de ſon humeur,
Semblable au feu dont la nature
Sans peſanteur, ny ſans meſure
Cherche toûjours le plus haut lieu;
Le bilieux remply de feu
En veut faire la meſme choſe,
Et quelquefois il perd ſa cauſe.
L'Ecole en recompenſe écrit
Qu'un pareil homme a de l'eſprit,
Et qu'il eſt d'un heureux genie
Pendant tout le cours de ſa vie,

Pour comprendre facilement
Tout ce qu'il veut en un moment;
Mais qu'il en prenne, ou non la chévre,
Il a la memoire de liévre,
Il perd ce qu'il ſçait en courant,
Quoy qu'il ait l'eſprit penetrant,
Et ſoit qu'il travaille, ou repoſe,
Il ne retient que peu de choſe,
L'homme de ce temperament
Connoiſt bien ſi ma Muſe ment.
Mais ſi le droſle eſt ſans memoire,
Pourtant il trouve bien l'armoire,
Où l'on met la viande & le pain,
Et ſçait où loge le bon vin,
Diantre ſi ces lieux il oublie,
Quand il faut faire chere lie:
Car il a toûjours ſoif & faim
De bon vin & d'excellent pain,
Ne mange point, mais il devore,
Et je diray de plus encore
Qu'à meſure qu'il mange il boit
Sans ſoucy de quoy que ce ſoit,
Et ne veut jeuſner en ſa vie
Rien qu'entre la crouſte & la mie;
Car ſon feu conſume beaucoup,
Mais il croiſt auſſi tout d'un coup,
Et devient grand comme une perche,
Que ſi la cauſe on en recherche,
C'eſt la chaleur & l'aliment,
Qui le font croiſtre viſtement.

Il eſt preux, il eſt magnanime,
Il veut que par tout on l'eſtime,
Et ſe montre tellement prompt,
Qu'il ne peut ſouffrir un affront,
Ou quelque parole odieuſe,
Tant il a l'ame genereuſe :
Enfin pour le dire tout net
Sa teſte eſt ſi prés du bonnet,
Que du poing pour ſe faire large,
Sur un nez fait ſouvent décharge.
Au reſte, il eſt fort liberal,
Fuſt-ce meſme envers ſon rival,
S'il en eſpere quelque choſe,
Et ſi d'un autre homme il diſpoſe,
Dont il pretende de l'honneur,
Il a comme un Diable du cœur,
Et donneroit juſqu'à ſes feſſes
Pour avoir effets & promeſſes :
Car il ne s'enqueſte de rien,
Pourveu que le tout vienne à bien.
Quand il aſpire aux grandes choſes,
Les épines luy ſont des roſes,
Il hazarde, il expoſe tout,
Pour en venir pluſtoſt à bout,
Et croy meſme, choſe effroyable,
Qu'il donneroit ſon ame au Diable,
Tant que ce gaillard a d'ardeur
D'arriver juſqu'à la grandeur.
Il a la perruque heriſſée,
Et groſſiere & rude & dreſſée,

Comme les dards d'un heriſſon:
Enfin c'eſt un plaiſant garçon
Pour ſa mine & ſon encolûre,
Et pour ſa droite chevelûre.
C'eſt un diſſimulé pendard,
Il eſt ruſé comme un renard,
Pour affiner toute perſonne,
Et je penſe, ou Dieu me pardonne,
Si je ne me trompe en ce lieu,
Que le Iudas qui vendit Dieu,
Dont parle la Sainte Ecriture
Fut de cette temperature,
Pour le moins on le dépeint roux,
Comme telles gens le ſont tous:
Car le meilleur vendroit ſon pere.
Le Bilieux eſt fort colere,
Principalement, s'il a bû,
C'eſt pour lors que tout eſt perdu;
Gare le baſton, ou l'épée,
Dont épaule, ou cuiſſe frappée
Reçoit un rude horion,
Pire que n'eſt le morion:
En ce temps il n'eſt rien qu'il craigne,
Il bat un Mercier pour un peigne,
Et l'accommode tout de bon
En enfant de bonne maiſon:
Quand il s'agit de quelque charge,
Il eſt plus prodigue & plus large
Que la manche d'un Cordelier,
Pour uſer du mot familier,

Car lors il n'eſt rien qu'il épargne,
Et jamais en ce temps ne hargne.
Il eſt puiſſant & vigoureux,
Et d'un courage genereux,
Et l'ame de gloire animée,
Il frappe au milieu d'une armée,
Ainſi qu'un aveugle, dit-on,
Quand il a perdu ſon baſton.
Mais garde-toy qu'il ne t'abuſe,
Ce gaillard eſt ſi plein de ruſe,
Qu'il n'eſt point d'homme ſi finet
Qu'il n'attrape à ſon trebuchet.
Il eſt d'un temperament maigre,
Il eſt chaud & d'un corps alaigre,
Et toûjours diſpos comme un chat,
Qu'il s'en court la nuit au ſabat.
L'on void auſſi bien à ſa mine
Qu'il n'a que les os & l'échine,
Et qu'il eſt ſec comme un cotret,
Ou bien comme un hareng ſoret,
Au moins en a-t-il l'encolûre
A ſon corps & ſa chevelûre.
Il eſt d'une paſle couleur,
Ou jaunaſtre comme l'humeur
Qu'on appelle du nom de bile,
Deſſus toute la plus ſubtile,
Qui domine dedans ſon corps,
Qui nous paroiſt jaune au dehors.

Des Pituiteux.

Chap. CXIV.

Phlegma dabit vires modicas, latoſque breveſque,
Phlegma facit pingues, ſanguis reddit mediocres,
Otia non ſtudio tradunt, ſed corpora ſomno,
Senſus hebes, tardus motus, pigritia, ſomnus:
Hic ſomno eutus, piger, in ſputamine multus,
Eſt huic ſenſus hebes, pinguis facies, color albus.

Le Phlegmatique eſt un pauvre hôme
Lourdaut comme une beſte à ſomme,
Pour eſtre de luy-meſme froid,
Humide, foible & maladroit:
Car l'humeur qu'on nomme pituite
Fait des maux une grande ſuitte,
Elle affoiblit par ſa froideur
La puiſſance de la chaleur,
Dont le corps paroiſt ſi debile,
Qu'il n'eſt à preſque rien utile;
Il devient lent & pareſſeux,
Paſle, morne, triſte & craſſeux,
Et telle humeur eſtant humide
Le fait devenir tout languide
Par le relaſchement des nerfs,
D'où ſuivent accidens divers;
Pareil homme eſt de ſa nature,
Gros & de petite ſtature,

Car la trop debile chaleur,
Qui ſe trouve en ce bon Seigneur,
Et n'a preſque point de puiſſance,
Taſche à faire groſſir ſa panſe,
Autant en largeur qu'en rondeur,
Ne pouvant l'accroiſtre en grandeur;
Mais en recompenſe, la graiſſe
Quelquefois fortement l'oppreſſe,
Et le rend gros & ſi ventru,
Qu'il en paroiſt tout malotru;
Or c'eſt par le froid des membranes
Qu'en ces gens froids comme des aſnes
Le ſang unctueux & plus gras
Se fige, & met en un amas:
Quant à la perſonne ſanguine,
En qui vrayment le ſang domine
Son corps moyennement graſſet,
N'eſt ny trop grand, ny trop baſſet,
Mais d'une paſſable ſtature,
Et de bonne temperature.
Le pituiteux fuit le travail,
L'eſtude & tout autre attirail:
L'oiſiveté fait ſon delice,
Pluſtoſt que ne fait l'exercice.
Il n'aime que d'eſtre accroupy,
Il eſt à toute heure aſſoupy,
Et pendant toutes les années,
Il dort les graſſes matinées,
Par la trop grande quantité
De froidure & d'humidité,

Qui dominent dans la cervelle
De ce pauvre Iean de Nivelle:
Il eſt de petit jugement,
Et d'un ſemblable ſentiment,
Par l humidité, la froidure
Qui rendent ſa raiſon obſcure,
Et le font ſtupide & ſi ſot
Que ſouvent il n'a pas le mot.
  Il paroiſt d'une humeur dolente,
Il eſt d'une démarche lente,
Et par tout meſme a le renom
D'eſtre tardif comme un aſnon;
Auſſi crois-je que la pareſſe
Eſt ſa plus aimable maiſtreſſe,
Et qu'il ſe plaiſt dans le repos,
Pluſtoſt qu'à travailler ſes os:
Car il eſt ennemy des veilles,
Mais il ſçait dormir à merveilles;
Et ſon ſouhait, comme j'ay dit,
Eſt de couver toûjours au lict;
Voilà l'humeur du perſonnage,
Soit qu'il ſoit jeune, ou deſſus l'âge,
Il eſt pareſſeux en amy,
Et preſqu'à toute heure endormy,
Et par la froideur naturelle,
Qui regne dedans ſa cervelle,
L'on void que ce ſale maſtin
Mouche & crache ſoir & matin,
De grandes huiſtres dont ſa panſe
Eſt toûjours pleine en abondance.

Enfin pour parler comme il faut,
Le pituiteux n'eſt qu'un lourdaut,
Un ruſtre, un beneſt, un jocriſſe,
Incapable d'aucun office,
Un piſſe-froid, un froid au cu,
Aſſez propre à faire un cocu,
Un gros viſage & large en ſomme,
Comme les feſſes d'un pauvre homme,
Un ventre gros & rebondy,
Un gros laſche, un cherche-midy,
Dont la face blanche eſt plus bleſme
Qu'un maigre jeuſneur de Careſme:
Voilà quel eſt mon ſentiment
Sur un pareil temperament.

Des Melancholiques.

Chap. CXV.

Reſtat adhuc triſtis, choleræ ſubſtantia nigræ;
Quæ reddit pravos, pertriſtes, pauca loquentes:
Hi vigilant ſtudiis, nec mens eſt dedita ſomno,
Servant propoſitum, ſibi nil reputant fore tutum,
Invidus & triſtis, cupidus, dextræque tenacis,
Non expers fraudis, timidus, luteique coloris.

Pour noſtre Ecole ſignaler,
Il nous reſte encore à parler,
De cette humeur de couleur noire,
Comme l'ancre d'une écritoire;

L'homme de ce temperament
Eſt méchant naturellement,
Un garnement de Republique,
De qui l'humeur melancholique
Le rend, lorſque le cas échet,
Le triſte ornement d'un gibet:
Car le droſle à qui ne s'en guette
Eſt larron comme une choüette,
Et dans la ville & dans les champs
Tuë & détrouſſe les Marchands;
Tel homme ne ſçait ce qu'il aime,
Il eſt ennemy de luy-meſme,
Et parfois avec un licou
Il ſe pend par ſon chien de cou;
En tout temps il eſt morne & triſte,
Quand dans ſon humeur il perſiſte,
Son cœur n'eſt jamais affermy
Sur la promeſſe d'un amy;
Il croit qu'un homme le plus buſche
Luy dreſſe en tous lieux quelqu'ẽbuſche,
Et qu'il le veut aſſaſſiner;
A peine on le peut affiner,
Il fait toûjours trop bonne garde,
Diable ſoit le rien qu'il hazarde,
De crainte qu'il a quelquefois
D'eſtre pris comme dans un bois.
Il eſt d'une humeur taciturne
Pluſque n'eſt un lutin nocturne,
Ou quelque hydeux lougarou,
Et fait en tous lieux le cagou.

Ce ſonge creux en recompenſe
Devient docte en toute ſcience,
Qu'il deſire de s'adonner,
Il peut ſe perfectionner,
S'il veut dans tout Art mechanique;
Il eſt Poëte, il eſt Tragique,
Et cherche les lieux plus ſecrets
Des cavernes & des foreſts,
Lorſque quelque piece il compoſe,
Soit en vers, ou bien ſoit en proſe,
Où bien ſouvent ce Iacque-Mars
Réüſſit mieux qu'un autre gars,
Et fait mieux voir qu'en compagnie
La grandeur de ſon beau genie,
Pourveu que ſon humeur tout franc
Soit meſlée avec le bon ſang;
Car s'il eſtoit atrabilaire,
Ce ſeroit une pauvre affaire,
C'eſt un temperament de chien,
Qui dans tout homme ne vaut rien.
L'homme d'humeur melancholique
A quelque choſe qu'il s'applique,
Ne paroiſt jamais endormy,
Il ne veille point à demy;
Mais en dépit de qui qu'en grogne,
Il eſt à toute heure en beſogne,
Et quand il l'entreprend ma foy,
Il eſt vigilant comme un Roy,
A toûjours la puce à l'oreille,
Et ne s'endort, ny ne ſommeille;

Soit qu'il ſoit aſſis, ou debout
Iuſqu'à tant qu'il en vienne à bout:
Que ſi par hazard il repoſe,
Et qu'il s'endorme en quelque choſe
A jeun, ou bien ayant repû,
Son ſommeil eſt interrompu,
Il n'a que des ſonges horribles,
Et qui meſme ſont ſi terribles,
Que quand il s'éveille en ſurſaut,
Il s'écrie à l'aide tout haut.
Il eſt ferme en ſon entrepriſe,
Et quoy qu'on faſſe, ou temporiſe,
Le galand jamais ne demord,
Soit qu'il ait raiſon, ou bien tort,
A cauſe de l'humeur qui peche,
Et qui dans ſon corps eſt trop ſeiche.
Il eſt meſfiant, tellement
Que jamais il n'eſt ſeurement,
Pour le moins il ſe l'imagine,
Il croit par tout qu'on le ruïne,
Ou que l'on machine ſa mort,
Et comme il aime à faire tort,
Il croit que tout le monde enſemble
En ce rencontre luy reſſemble;
Mais encore pour le preſent
Ce que je trouve de plaiſant,
C'eſt quand ce guilmin croqueſole
Se plaint, ou bien qu'il ſe deſole,
Il devient ſot comme un oyſon,
Et ne peut donner la raiſon

De ſa folie & de ſa plainte,
Non plus que de ſa ſotte crainte:
Ie croy que Thimon l'Athenien,
Qui fut ennemy de tout bien,
Et qui n'aima jamais perſonne,
Soit qu'elle fuſt méchante, ou bonne,
Eſtoit baſty de cette humeur;
Tout icy bas luy faiſoit peur,
Meſme il eſtoit ſi las de vivre,
Que ſi foy nous fait quelque Livre,
Il croyoit que tous comme luy
Eſtoient geſnez de cét ennuy.
Le Melancholique eſt ſi triſte,
Qu'il ſuit un tel homme à la piſte,
Et de ſa vie il eſt ſi las,
Qu'il deſire ne vivre pas,
Il cherche foreſt & caverne,
Pluſtoſt qu'il ne fait la taverne,
Pour y repoſer jour & nuit,
Loin du tumulte & de tout bruit,
Et durant le cours de ſa vie,
Son cœur eſt ſi remply d'envie,
Qu'il voudroit meſme avoir le pain,
Et l'écuelle de ſon prochain:
C'eſt ſa pante, c'eſt ſon delice,
Meſme il eſt ſi plein d'avarice
Qu'il ſe pendroit pour un denier,
Iuſqu'au faiſte de ſon grenier,
Rien ne le faſche & ne l'altere,
Et ne le peut mettre en colere,

Si ce n'eſt ſon propre intereſt;
La perte eſt ce qui luy déplaiſt,
C'eſt au grand profit qu'il s'attache,
Et garde ſi bien l'or qu'il cache,
Qu'il ne le veut point démaſcher;
C'eſt tout ce qu'il a de plus cher,
Il eſt fourbe, il eſt temeraire,
Il tromperoit ſon propre pere,
Et ſi timide, que ſoudain
Voyant martin baſton en main,
Il courroit à bride abbatuë,
Pendant tout un jour par la ruë.
Son corps eſt d'obſcure couleur,
Semblable à peu prés à l'humeur,
Qu'on appelle melancholique,
Qui rend ſon eſprit phrenetique.

Des couleurs des Temperamens.

Chap. CXVI.

Hi ſunt humores qui præſtant quinque colores,
Omnibus in rebus de phlegmate fit color albus,
Sanguine fit rubens, cholera rubra, quoque rufus,
Corporibus fuſcum bilis dat nigra colorem.

Ce texte ſemble ſuperflu,
Mais noſtre Ecole l'a voulu;
Ainſi je penſe pour bien faire
Qu'il y faut mettre un Commentaire.

N'importe pas, ſoit long ou court,
Iean de Milan ainſi diſcourt.
Pour ſçavoir l'humeur qui domine
Dans eſtomach, teſte & poitrine
Contemple un homme à ſa couleur,
S'il montre une grande blancheur,
Conclus que c'eſt un phlegmatique,
Nous dit ce Medecin antique,
A moins que le froid, ou la peur
Ne luy donne cette couleur.
Le Sanguin eſt rouge à merveille,
C'eſt par cette couleur vermeille
Qu'un phyſionomiſte tout franc
Connoiſt que domine le ſang,
Tant en ſanté qu'en maladie
Que le Medecin congedie,
Quand il ſçait que cette couleur
Provient de ſang & de chaleur.
La couleur jaune de la bile
Paroiſt au corps ſain & debile,
Qui de nature eſt bilieux,
Ce qui ſe void aux furieux,
Et gens malades de jauniſſe,
Et de fiévres, dont la malice
Provient d'une pareille humeur,
Qui les afflige avec rigueur.
L'homme vrayment melancholique
Soit le ſain, ou le phrenetique
Se void aiſément au dehors
A la couleur brune du corps,

Sur tout quand la femme, ou la fille
Qui bruſle d'amour pour un drille
Eſtalle deſſus ſon minois
Les paſles couleurs pour un mois.

Des ſignes de la grande abondance de Sang.

Chap. CXVII.

Cum peccat ſanguis facies rubet, extat ocellus,
Inflantur genæ, corpus nimiumque gravatur,
Eſtque frequens pulſus, plenus, mollis, dolor ingens,
Imprimis frontis, fit conſtipatio ventris,
Siccaque lingua, ſitis, ſunt omnia plena rubore,
Dulcor adeſt ſputi, ſunt acria dulcia quæque.

Pour connoiſtre au vray ſi le ſang
Peche en l'eſtomach, ou le flanc,
Ou bien dans une autre partie
A quelque mal aſſujettie,
Voicy treize ſignes certains
Que j'apprens à tous les humains,
Afin que l'on y remedie.
Le viſage en la maladie
Devient rouge comme du feu
Par le ſang qui monte en ce lieu,
Les deux yeux ſont enflez encore
Ainſi que ceux d'une pecore,

Par la grande chaleur du ſang,
Qui pour lors tient ſi bien ſon rang
Qu'elle les eſtend & dilatte,
Et les rougit comme écarlatte.
   Toute la face rouge ainſi
N'en eſt pas moins enflée auſſi,
Pour la meſme raiſon ſuſdite.
   Les membres que le mal agite,
Et tout le corps pareillement
Deviennent lourds extrémement:
Car pour lors nature abbatuë
Par le trop de ſang eſt vaincuë.
   En outre le poulx eſt frequent,
Signe, à mon advis, convainquant,
Que le cœur a correſpondance
Avec le ſang en abondance.
   Le meſme poulx eſt encor plein,
Dont l'on tire un ſigne certain
De la vapeur chaude & humide,
Qui dans les entrailles preſide.
   Enfin il eſt mol au toucher,
Comme un petit morceau de chair
Par le ſang (comme entend l'Ecole,)
Qui rend l'artere un peu trop mole.
   La teſte pleine de chaleur
En ce temps fait grande douleur;
Mais le ſang qui pour l'ordinaire
Dans le replis reticulaire
Se trouve plus abondamment
Cauſe au front un plus grand tourment.

Le ventre ſi fort ſe reſſerre,
Qu'il devient dur comme une pierre
Par une exceſſive chaleur.
La langue faute de fraiſcheur,
Et de quelque choſe d'humide,
Devient entierement aride.
Le goſier eſt encor ſi ſec,
Qu'à peine on peut ouvrir le bec
Pour demander un coup à boire.
De plus, ſi j'ay bonne memoire,
Les ſonges pendant le ſommeil
Sont d'un teint rouge nompareil,
Qui montrent que l'humeur ſanguine
Dans le malade predomine.
Sa ſalive eſt d'une ſaveur
A ſon gouſt pleine de douceur,
Par qui les choſes plus ſalées,
Les picquantes & les meſlées
Luy ſemblent indifferemment
De ſaveur douce à tout moment.

Des ſignes de la Bile dominante.

Chap. CXVIII.

Accuſant choleram dextræ dolor, aſpera lingua,
Tinnitus, vomituſque frequens, vigilantia multa,
Multa ſitis, pinguiſque egeſtio, torſio ventris,
Nauſea fit morſus cordis, langueſcit orexis,
Pulſus adeſt gracilis, durus, veloxque, caleſcens,
Aret, amaretque os, incendia ſomnia fingunt.

Les ſignes qui montrent la bile,
Qui rend un pauvre corps debile
Sont la douleur du coſté droit,
Qui vient du chaud & non du froid,
Comme inflammation de foye,
Mal qui vaut bien qu'on le prevoye,
Ou quand le ſang & cette humeur
Aux coſtez font de la douleur,
Que l'on appelle pleureſie,
Dont une perſonne ſaiſie
Dans les muſcles intercoſtaux
N'eſt pas ſujette à tant de maux;
Mais auſſi ſi c'eſt à la plévre,
Elle a ſujet d'avoir la chévre,
Et d'apprehender tout de bon
Le ſombre manoir de Pluton.
La bile eſt encor denoncée,
Lorſque la langue eſt crevaſſée

Par la violente chaleur,
Qui deſſeiche toute l'humeur.
Le tintement dedans l'oreille,
Soit que l'on dorme, ou que l'on veille,
Vient des bilieuſes vapeurs,
Qui lors agitant les humeurs
Excitent dans noſtre cervelle
Une ventoſité rebelle,
Qui fait mouvoir l'air implanté,
Qui devient ſi fort agité,
Qu'à toute heure l'oreille tinte,
Et quelquefois pareille atteinte
Dans un homme ne ceſſe pas
Sans un flux bilieux par bas.
Souvent la frequente nauſée
D'une telle humeur eſt cauſée,
Ainſi que le vomiſſement,
Dont ſuit un grand ſoûlagement.
Les veilles ſont de la partie,
Tant que la vapeur ſoit ſortie,
Qui geſnent la teſte ſi fort,
Qu'on ne repoſe, ny ne dort.
La ſoif ne peut eſtre appaiſée,
Quand la poitrine eſt embrazée
D'un feu bilieux, qui ſans fin
La deſſeiche ſoir & matin.
La chaleur auſſi fond la graiſſe,
Et ſi fort un malade oppreſſe,
Que cette humeur de ſon boyau
Coule comme d'un aloyau.

Dans le temps qu'il eſt à la ſelle,
Meſme cette chaleur eſt telle
Qu'elle amaigrit extrémement
Par un pareil écoulement,
C'eſt ce qui quelquefois arrive
A la fiévre colliquative,
Comme on void dans les dévoymens
Parmy les plus gros excremens,
La ſueur & la graſſe urine,
C'eſt l'univerſelle doctrine.
La douleur dans le ventre auſſi
Ne donne pas peu de ſoucy,
La colique & diſſenterie
Geſnent un homme avec furie,
Iuſqu'à tant que ſon corps navré
De la bile ſoit délivré.
Telle humeur dans le ventricule,
Quelquefois ſi bien s'accumule,
Que noſtre eſtomach picquotté
En eſt bien ſouvent mal traitté.
L'appetit devient tout languide;
Car toute intemperie aride,
Chaude, froide, humide en tout temps,
Oſte la faim à bien des gens.
Le poulx eſt auſſi mince & greſle,
La bile dans le ſang ſe meſle,
Qui pleine de legereté,
Meſme en petite quantité
Ne ſçauroit pas remplir l'artere;
Encore bien qu'elle l'altere.

La chaleur échauffe le poulx
Dans l'homme maigre & de poil roux,
Pluſqu'en la perſonne ſanguine,
Où le chaud fait moins de ruine.
Le meſme poulx eſt auſſi dur
Que la terre, ou caillou d'un mur,
Pour la chaleur, ou ſeichereſſe
Qui tient le malade en detreſſe.
Enfin ſans nul retardement
Ce poulx va toûjours viſtement;
Marque de chaleur violente,
Qui le plus ſouvent nous ſupplante.
La bouche pleine de vapeurs,
Et de bilieuſes humeurs
Eſt ſouvent amere & ſi ſeche,
Qu'on ſent bien que la bile peche;
Et les ſonges qui ſont du feu
Qui n'épouvantent pas pour peu,
Font voir que la bile en furie
Excite cette reſverie,
Par qui l'on croit voir dans les airs,
Et les foudres & les éclairs.

Des ſignes de la Pituite dominante.

CHAP. CXIX.

Phlegma ſupergrediens proprias in corpore
leges,
Os facit inſipidum, faſtidia crebra, ſalivas,
Coſtarum, ſtomachi ſimul occipitiſque dolores,
Pulſus adeſt rarus, tardus quoque, mollis, inanis,
Præcedit fallax phantaſmata, ſomnus aquoſa.

QUand la pituite ſurabonde,
Et qu'en un corps elle eſt feconde,
Ces ſignes ſuivans dans le corps
Nous la font paroiſtre au dehors;
Ce phlegme de ſoy-meſme humide
Semble à la bouche eſtre inſipide,
Et fait que langue, ny palais
Ne peuvent ſavourer un mets:
Car en diſtillant dans la bouche,
Quand on ſe leve & qu'on ſe couche,
Il la rend humide, ſi bien
Qu'on ne peut gouſter preſque rien.
Il oſte le gouſt de la viande,
Ou la fait trouver moins friande,
Et fait que petit à petit
Un malade perd l'appetit,
En rendant l'eſtomach humide,
Qui devient à la fin languide,

D'où s'enſuit ordinairement
Un étrange vomiſſement.
De la pituite auſſi derive
Une abondance de ſalive,
Que l'on doit prendre proprement
Pour un pituiteux excrement,
Qui ne vient que de la cervelle,
De qui la froideur naturelle
Change ſes meilleurs alimens
En de ſemblables excremens,
Qui coulent parfois par la bouche,
Ou qui font que ſouvent on mouche.
Le phlegme fait mal au coſté,
Pluſtoſt en Hyver qu'en Eſté
Par vraye & fauſſe pleureſie,
Dont vieille perſonne ſaiſie,
Alors qu'elle n'y penſe pas,
Bon gré, mal gré paſſe le pas;
Car cette humeur, pour bien t'inſtruire,
Eſtant tres difficile à cuire,
Souvent par un funeſte ſort
Met un vieux en danger de mort.
Cette pituite eſt ſi mal ſaine,
Qu'à l'eſtomach elle fait peine
Par ſon exceſſive froideur,
Qui le tient en grande langueur;
Elle excite auſſi la colique,
Et geſne bien un hydropique,
De qui le ventre remply d'eau
Devient enflé comme un tonneau.

Telle humeur à l'homme, à la beſte
Nuit au derriere de la teſte,
Et fait reſſentir un tourment
Qui dure un peu trop longuement.
Le docte de Milan declare
Qu'elle fait encor le poulx rare,
A raiſon que les pituiteux
N'ont pas beaucoup de feu dans eux :
Car leurs arteres deliées
Sont preſque d'eſprits ſpoliées.
Ils ont auſſi le poulx ſi lent,
Que jamais il n'eſt violent,
Marque qu'une chaleur petite
Dedans eux en tout temps habite ;
Que ces gens ont peu de vigueur,
Que pour leur rafraiſchir le cœur,
De l'air ils tirent peu de choſe,
Et qu'enfin pour derniere cauſe
Le cœur ne pouſſe de ſon corps
Que peu d'exhalaiſons dehors.
Tel poulx eſt encor mol & vuide,
Autant que petit & languide :
Car le phlegme le rend mollet,
Le fait paroiſtre plus foiblet,
Et l'artere pendant la vie
D'eſprits & de ſang mal fournie,
Ne monstre qu'un poulx ſans vertu,
Et qu'un malade eſt abbatu.
Enfin leurs ſonges phantaſtiques,
Quand ils dorment ſont aquatiques,

I'entens de la nature d'eau,
Qui domine dans leur cerveau.

Des ſignes de la Melancholie dominante.

Chap. CXX.

Humorum pleno dum fæx in corpore regnat,
Nigra cutis, pulſus durus, tenuis & urina
Sollicitudo, timor, triſtitia, ſomnia terra,
Aceſcunt ructus, ſapor & ſputaminis idem,
Lævaque præcipuè tinnit, vel ſibilat auris.

LEs marques qui durant la vie
Denotent la melancholie,
Sont quand la couleur de la peau
Reſſemble aux plumes d'un corbeau,
Et que le poulx eſt dur encore
Comme celuy d'une pecore,
Pour la ſiccité de l'humeur,
Le cuir trop dur & la maigreur,
Qui ſe trouve au melancholique,
Auſſi-bien comme au cholerique,
Joint que les vaiſſeaux durs & gros,
A peu prés ainſi que des os,
Comprimants fortement l'artere
Font le poulx dur pour l'ordinaire.

L'urine tenuë en tout temps
Rend les Medecins mécontens,
Car c'eſt un ſigne indubitable
D'une obſtruction veritable,

Ou d'une grande crudité,
Dont le malade eſt mal traitté,
Ou bien de tous deux, ce me ſemble,
Qui bien ſouvent ſont joints enſemble,
Marque d'une groſſiere humeur,
Et d'une exceſſive froideur.
Quand une pareille humeur bleſſe,
Un homme eſt remply de triſteſſe,
Il eſt taciturne & penſif,
Et devient tout à fait craintif,
Signe que ce melancholique
Eſt aſſûrément phrenetique,
Soit que par un mal rateleux
Son eſprit ſoit plus tenebreux,
Ou que ſa cervelle offenſée
Trouble entierement ſa penſée.
Ses ſonges pendant le ſommeil
Luy font un trouble ſans pareil,
Ce ne ſont que ſpectres horribles,
Qui ſur tout luy ſemblent terribles,
Il croit tomber dans de grands trous,
Ou qu'il eſt attaqué de loups,
Ou d'autres animaux ſur terre,
Qu'il penſe qu'ils luy font la guerre.
Ses rots ſont remplis d'une aigreur,
Qui montrent aſſez que l'humeur
De la ratte par un lieu large
Dans ſon eſtomach ſe décharge,
D'où la ſaveur de ſon crachat
Luy paroiſt aigre en cét eſtat.

Pareil homme auſſi fait ſa plainte,
Que l'oreille gauche luy tinte,
Ou bien luy ſiffle tres ſouvent,
Signe qu'il eſt remply de vent,
Qui va du coſté de la ratte
A ſon oreille delicate,
Et qu'une imbecille chaleur
Produit ſans cauſer de douleur.

De l'âge où l'on doit ſaigner, & des utilitez de la ſaignée.

CHAP. CXXI.

Denus ſeptenus vix phlebotomon petit annus,
Spiritus exit enim nimius per phlebotomiam,
Spiritus ex vini potu mox multiplicatur;
Humorumque cibo damnum lenté reparatur:
Lumina clarificat, ſincerat phlebotomia,
Mentes & cerebrum, calidas facit eſſe medullas,
Viſcera purgabit, ſtomachum, ventremque coërcet,
Puros dat ſenſus, dat ſomnum, tædia tollit,
Auditus vocem, vires producit & auget.

MOnſieur le Barbier de S. Coſme,
Que j'eſtime pluſqu'un phãtoſme,
Retiens ce que l'Ecole dit,
Afin de te mettre en credit;
Qu'on ne faſſe point de ſaignée
Avant la dix-ſeptiéme année,

Ou ſelon d'autres juſqu'au temps
Qu'on eſt âgé de quatorze ans:
C'eſt Galien dedans ſa Methode
Qui nous enſeigne cette mode,
Dautant, dit ce grand Medecin,
Qui gouvernoit malade & ſain,
Que leur ſubſtance eſtant humide,
Chaude & d'elle-meſme fluide,
Elle ſe diſſipe aiſément,
Sans qu'on les ſaigne nullement;
Pourtant devant quatorze années
L'on fait bien ſouvent des ſaignées,
Mais l'on tire ſi peu de ſang,
Que pour dire le vray tout franc,
Je ne voy rien du tout qu'on craigne
Pour un petit enfant qu'on ſeigne,
Au contraire il s'en trouve bien,
Sauf le ſentiment de Galien,
Puiſqu'un Autheur qui point ne gabe,
Nous dit qu'Avenzoar Arabe,
Qui ſaigna ſon fils de trois ans,
Luy ſauva la vie en ce temps.
Or l'enfant de quatorze années,
A qui l'on fait pluſieurs ſaignées,
Au jugement du Medecin,
Doit en effet eſtre ſanguin,
Et d'une chair de ſa nature
Qui ſoit & compacte & tres-dure,
S'il eſt d'autre temperament
Qu'on ne le ſaigne aucunement:

Mais quand ſoixante & dix années,
Vieilles gens auront terminées,
Qu'un Barbier ne les ſaigne point;
Car je croy qu'il n'eſt pas à point,
Si le mal qui cauſe leur peine
Ne demande d'ouvrir la veine:
Comme donc quantité d'eſprits
Parmy noſtre ſang ſont compris,
Il faut qu'un Barbier ſe diſpenſe
De le tirer en abondance,
Si le Medecin ne luy dit,
Galien homme de grand credit
Nous l'enſeigne par ces paroles,
Qui ne furent jamais frivoles,
Il n'eſt point commode je crois
De ſaigner en l'an pluſieurs fois,
Voilà les termes dont il uſe,
Qui ne cachent aucune ruſe;
Car quantité d'eſprits vitaux
Sortent en ouvrant les vaiſſeaux,
D'où la nature refroidie
L'on ſent aprés la maladie,
Et la vieilleſſe auſſi pour lors
Vient plus promptement dans un corps,
Puis la goutte & l'hydropiſie,
Tremblement & paralyſie
Se ſuivent encor pas à pas,
Qui conduiſent l'homme au trépas,
Et luy font ſouffrir à toute heure
De cruels maux avant qu'il meure.

Du vin & de la viande aprés la ſaignée.

Le vin repare les eſprits,
Quand il eſt moderément pris,
Aprés une bonne ſaignée,
Qu'un Barbier n'a point épargnée;
Car je croy qu'il eſt l'aliment,
Qui nous nourrit plus promptement :
L'on peut uſer auſſi de viande,
Qui ſoit nourriſſante & friande,
Aiſée à cuire & d'un bon ſuc,
Pour remettre jeune & caduc,
Quoy qu'elle ſoit de ſa nature
D'une plus lente nourriture,
Pourtant Bourgeois & gens de Cour
Le premier & le ſecond jour
Doivent moins boire & ſe repaître,
Dautant qu'il leur convient connaître
Qu'en ce temps-là leurs eſtomachs
Sont plus foibles & delicats.

Des bons effets de la ſaignée.

La ſaignée augmente la veuë,
La rend plus claire & plus aiguë,
En diminuant les humeurs
Qui l'obſcurciſſent de vapeurs.
Elle purge auſſi la cervelle,
La rend & plus nette & plus belle;
Remet un eſprit en eſtat
De ne paſſer plus pour un fat,
Et luy donne une force vive
Par les humeurs qu'elle derive,

Et deſtourne d'autre coſté
Pour le reſtablir en ſanté
  Elle échauffe auſſi la moëlle,
Ainſi qu'elle fait la cervelle,
Conſume ſes humiditez,
Et toutes ſuperfluitez,
Qui la rendent plus refroidie,
Et plus ſujette à maladie,
Dont lorſque l'on n'y penſe pas,
Quelquefois on paſſe le pas.
  La meſme purge les entrailles,
Qu'elle garde de funerailles:
Car elle ſoulage pour lors
Nature qui regit le corps,
Qui du trop de ſang déchargée
Se ſent à la fin allegée,
Et propre à cuire les humeurs,
Qui font coliques & tumeurs.
  Elle arreſte encor les nauſées,
Qui de ces humeurs ſont cauſées,
Cours de ventre & vomiſſement,
Et donne un grand ſoulagement,
Tirant l'humeur en abondance
Du centre à la circonference;
Ainſi qu'un ſage Medecin
Pour arriver à cette fin,
Du coude faſſe ouvrir la veine,
Comme experience certaine,
Car le malade aſſûrément
En aura plus d'allegement,

Quoy que bien ſouvent la ſaignée,
Quand elle n'eſt point épargnée,
Décharge nature ſi bien,
Qu'à mon jugement il n'eſt rien
Qui laſche un ventre davantage ;
Et plus promptement le dégage,
Quand il eſt conſtipé ſi fort,
Qu'un malade en reçoit du tort.
Mais comme il n'eſt rien qui ne cede
A la vertu de ce remede,
Je dis qu'il rend les ſens plus purs,
Qui du devant eſtoient obſcurs,
En derivant l'humeur mauvaiſe,
Qui met l'homme mal à ſon aiſe,
Et qui le rend tout hebeté
Sans contentement, ny gayté.
Par là meſme il ſert à merveille
Pour aſſoupir l'homme qui veille,
Et repoſer tranquilement
Dans le mal le plus vehement.
Il diſſipe auſſi la triſteſſe,
La peſanteur & la pareſſe
Par la vuidange de l'humeur,
Qui tenoit un homme en langueur.
Il eſt de vertu nompareille
Pour rendre ſubtile l'oreille ;
Car il attire les eſprits,
Qui dedans ſon corps ſont compris,
Et qui pluſqu'on ne ſçauroit croire
Bouchent le paſſage auditoire.

En outre il fait meilleure voix,
Et la rend plus claire dix fois
Par l'humidité ſuperfluë,
Que par la veine on évacuë,
Qui du cerveau coule au poulmon,
S'épaiſſit là comme limon,
Et qui le plus ſouvent altere
Le corps de la trachée artere.
Enfin ce remede charmant
Accroiſt les forces puiſſamment,
Car il ſoulage la nature
De l'humeur qui luy fait injure,
Lorſque le corps eſt trop replet,
D'où ſuit aprés un bon effet.

Des jours dangereux pour la ſaignée aux mois où il la faut davantage pratiquer.

CHAP. CXXII.

Tres inſunt iſtis Maïus, September, Aprilis,
Et ſunt lunares, ſunt velut hydra dies.
Prima dies primi, poſtremaque poſteriorum,
Nec ſanguis minui, nec carnibus anſeris uti,
Sit ſenium, atque juventa licet, ſi ſanguis abundat,
Omni menſe probè confert inciſio venæ:
Hi ſunt tres menſes, Majus, September, Aprilis,
In quibus eminuas, ut longo tempore vivas.

LEs mois d'Avril, Septembre & May,
Si Jean de Milan nous dit vray,
Sont appellez des mois Lunaires;
Où jours ne ſont point ſalutaires
Pour ſaigner animaux humains,
Qui ne ſont pas quelquefois ſains;
Car chaque jour eſt remarquable,
Comme eſt un hydre épouvantable,
Qui des teſtes toûjours produit
Pluſqu'on n'en couppe jour, & nuit;
De meſme lorſque la ſaignée
En ces jours n'eſt point épargnée,
Le mal devient ſi dangereux,
Qu'au lieu d'un ſeul il en vient deux;

Ce qui pourtant eſt ridicule
Dans une perſonne credule,
Dont l'eſprit ſot comme un oyſon
Ne peut en donner la raiſon,
Sauf le reſpect de noſtre Ecole,
Que je croy vieille & non pas fole:
Or ces jours ſont pour dire vray
Le premier jour du mois de May,
Qu'on ne ſaigne homme, ny pecore,
Et les deux derniers jours encore
Du mois de Septembre & d'Avril,
Dont l'eſprit galant & ſubtil
En temps & lieu peut à ſon aiſe
Donner raiſon bonne, ou mauvaiſe,
S'il en peut rendre; car ma foy
L'on n'en trouve point que je croy,
Puiſqu'en ces jours il n'eſt point d'aſtres
Qui puiſſent cauſer de deſaſtres,
Soit en ſaignant, ſoit en purgeant
Un homme avec ſoin diligent,
Quoy que les Barbiers de village,
Faute de ſçavoir & d'uſage
A ces *dictums* adjoûtent foy
Comme aux articles de la loy,
Croyant que c'eſt choſe mal ſaine
Que d'ouvrir en ces jours la veine.
Ainſi les faiſeurs d'Almanachs
Ne ſont pas moins ſots en ce cas,
Qui marquent avec impudence,
Suivant les points de leur créance,

Les jours qui ſont bons & mauvais,
Revelez par l'Ange de Paix
A Joſeph, quoy que l'Eſcriture
N'ait rien dit de cette avanture.
C'eſt encor ſuperſtition,
Qui merite correction,
De vouloir défendre l'uſage
D'une oye, ou privée, ou ſauvage;
Car j'eſtime qu'un oyſon gras
Eſt excellent pour un repas,
Encor que ſa chair tendre, ou dure
Soit défenduë en l'Eſcriture.
Mais pour ſuivre noſtre propos,
Il nous faut dire en peu de mots,
Suivant l'Ecole Salernine,
Qui fut ſçavante en Medecine,
Que l'on doit durant chaque mois
Saigner vieux & jeune une fois,
Si le mal ainſi le demande
Dans perſonne petite, ou grande,
Afin d'évacuer le ſang
De teſte, eſtomach, reins & flanc,
Du foye & d'une autre partie
Qui de mal eſt appeſantie.
Enfin ce remede vanté,
Pour bien conſerver la ſanté,
Et joüir d'une longue vie
En dépit de la maladie,
Eſt encor bon quand quelquefois
On le fait en l'un de ces mois,

Je veux dire Avril, May, Septembre
Pour fortifier chaque membre,
Mais toutefois differemment,
Et je vay t'enſeigner comment :
Pour ſuivre cette droite voye,
Fais ouvrir la veine du foye
Durant les mois de May, d'Avril,
Afin d'éviter le peril
D'une faſcheuſe maladie,
A qui ſouvent l'on remedie
Dans les jeunes & vieilles gens,
Pendant la ſaiſon du Printemps.
 En Septembre vers la ratelle
Ouvre la veine ſalvatelle ;
Car l'atre bile par raiſon
Regnant plus en cette ſaiſon
Qu'en tout autre temps de l'année
J'eſtime utile la ſaignée,
Qu'ordonne un docte Medecin,
Du coſté gauche à cette fin.

Des cauſes qui empeſchent la ſaignée.

Chap. CXXIII.

Frigida natura, & frigens regio, dolor ingens,
Poſt lavacrum, coïtum, minor ætas, atque ſenilis,
Morbus prolixus, potus, repletio & eſcæ,
Si fragilis, vel ſubtilis ſenſus ſtomachi ſit,
Et faſtiditi non ſunt tibi phlebotomandi.

Pour les douze points que voicy;
Et dont tu vas eſtre éclaircy,
Ne ſaigne jamais pour bien faire,
S'il n'eſt tout à fait neceſſaire;
L'Ecole eſtime dangereux
De ſaigner l'homme pituiteux,
Pour eſtre froid de ſa nature,
Dont l'on augmente la froidure,
En diminuant cette humeur,
Où la naturelle chaleur
Regne juſqu'à tant que la vie
Par la mort ait eſté ravie,
C'eſt ainſi qu'on doit raiſonner
Devant que de rien ordonner.
Il ne faut point ſaigner de meſme
Aux lieux où le chaud eſt extréme,
Non plus qu'en la froide ſaiſon
Pour cette pareille raiſon,

Outtre que le ſang dans la veine,
Pour eſtre froid ne vient qu'à peine,
Et que le plus remply d'eſprits,
Qui dedans le corps eſt compris,
Coule plus aiſément pour l'heure,
Et le plus terreſtre demeure:
Dans les païs chauds meſmement
On ne ſaigne auſſi nullement,
Ny dans les jours Caniculaires,
Sinon en choſes neceſſaires,
De peur que les corps enervez
N'en deviennent plus depravez:
Mais le bon temps où la ſaignée
Ne doit jamais eſtre épargnée,
C'eſt quand il ne fait froid, ny chaud,
En lieu temperé comme il faut.
  Quand la douleur eſt violente,
De peur que le mal ne s'augmente,
Et n'accroiſſe la fluxion
Qu'on faſſe la revulſion
En ſaignant du coſté contraire,
Où le mal ne ſçauroit mal faire,
Et non point de l'autre coſté
Dont le malade eſt tourmenté,
A moins que le ſang en derive,
Tant que la ſyncope s'enſuive:
C'eſt le ſentiment de Galien,
Qui veut que l'on ſaigne ſi bien
Pendant la douleur violente,
Inflammation, fiévre ardente

Qu'un malade comme muet
Devienne paſmé tout à fait.
Eſpargne en ce jour la ſaignée
Que la perſonne s'eſt baignée,
De peur d'évacuer pour lors,
Et de trop affoiblir le corps:
Car c'eſt paroiſtre temeraire,
Et joüer meſme à tout défaire,
De vuider, ou remplir beaucoup,
Ou d'évacuer tout à coup,
Nous dit le vieillard Venerable,
Qui fut dans ſon art admirable.
Quand le garçon, ou le mary
Avec fillette, ou femme ont ry,
J'entens que comme forts Athlettes
Ils ont fait le jeu d'amourettes,
Ne ſaigne en aucune façon,
Ny ce mary, ny ce garçon,
Il leur faut de ſang abondance
Pour compoſer d'autre ſemence,
Et s'ils exercent trop Venus,
Je dis que cela leur nuit plus,
Et leur fait ſouffrir plus de peines,
Que s'il s'écouloit de leurs veines
Par le pié, le bras, ou le flanc
Quarante fois autant de ſang.
Il ne faut point pendant l'enfance
Tirer du ſang en abondance,
Si l'on veut la gouverner bien,
Meſme en ſa Methode Galien

Veut qu'on ſaigne avec retenuë
Pendant la fiévre continuë:
Car les eſprits dans les fiévreux,
Pour lors eſtant plus vigoureux
Se diſſipent bien davantage,
Qu'en ſanté pendant un jeune âge,
Tant pour le chaud dont l'on patit,
Que faute de bon appetit:
Cependant aux fiévres putrides,
Où les corps ſont par trop humides,
Qu'on tire du ſang en tout temps.
  Qu'on ſaigne peu les vieilles gens,
Ou point du tout ſuivant l'Ecole,
De peur de faire une bricole,
A moins qu'une grande chaleur
Ne les mal traitte avec rigueur,
Ou qu'une forte apoplexie,
La fiévre chaude, ou pleureſie,
Ou d'autres maux comme le tac
Ne ſoient preſts à les mettre au ſac.
  Je tiens auſſi que la ſaignée
Aux maux longs doit eſtre épargnée,
Car un corps devient ſans vertu,
Quand pareils maux l'ont abbatu;
Et ſa force enfin affoiblie
Par là n'eſt jamais reſtablie.
  Si tu ne veux paſſer pour fou,
Ne ſaigne point un homme ſaou,
La raiſon en eſt aſſez claire
Qu'on apporte pour l'ordinaire:

Car ce remede attirant hors
La chaleur & le ſang du corps,
La nature en eſt accablée,
La coction en eſt troublée,
D'où le chile mal cuit aprés
Le foye en fait un ſang mauvais.
Quand un homme eſt encor debile,
Tirer du ſang n'eſt point utile,
Il en devient plus languiſſant,
Et ſon mal en eſt plus preſſant,
Pourveu que le mal qu'il endure
Ne provienne que de froidure:
Mais auſſi s'il provient du chaud,
C'eſt un remede tel qu'il faut.
Ce remede eſt encor nuiſible,
Quand l'eſtomach eſt trop ſenſible
Au moindre mouvement du ſang,
La bile auſſi-toſt à ſon rang
Le tourmente avec tant de peine,
Qu'un malade eſt comme à la geine.
La ſaignée auſſi nullement
N'eſt utile au vomiſſement,
Ou bien la nauſée, il n'importe,
C'eſt à peu prés la meſme ſorte,
Les vaiſſeaux vuides en ce temps
Attirent pareils excrements,
D'où peut ſuivre une maladie,
Qui ſouvent un homme expedie:
Enfin pour tous ces points ſuſdits,
Ne ſaigne ny grands, ny petits,

C'eſt ce qu'il faut que l'on obſerve
Ponctuellement ſans reſerve.

Ce qu'il faut obſerver en l'operation de la ſaignée.

Chap. CXXIV.

Hæc facienda tibi quando vis phlebotomari,
Vel quando minuis, fueris vel quando minutus,
Vnctio, ſive lavacrum, & potus, faſcia, motus,
Debent non fragili tibi ſingula mente teneri.

Il faut qu'en tout tu te propoſes
De bien obſerver ces cinq choſes,
Devant, aprés & dans le temps
Que par un Barbier tu pretens
De te faire picquer la veine.
En premier lieu prens donc la peine,
D'huille, ou quelque choſe de gras,
De te faire frotter au bras
La ſeule place deſignée,
Où l'on doit faire la ſaignée,
Tant devant qu'aprés ledit coup,
Cela te ſervira beaucoup:
Devant, afin qu'en cette place
L'on rende la peau plus molaſſe,
Et qu'en la perçant par bonheur
L'on te faſſe moins de douleur;

Aprés, afin que l'on eſſaye
A refermer plus tard la playe,
Pour te ſaigner plus d'une fois,
S'il eſt beſoin que tu le ſois,
Sans reſſentir douleur, ny peine
A l'ouverture de la veine,
Ou pour addoucir quant & quant
Le mal qu'on t'a fait en picquant.
 Le vin eſt encor neceſſaire,
Pourveu que l'on n'en prenne guere;
Car il corrobore le cœur
Qui pourroit tomber en langueur,
Ou quelque rude défaillance,
Et meſme par ſon excellence,
Il produit des eſprits nouveaux,
Et d'autre ſang dans les vaiſſeaux:
Mais il faut auſſi que l'on hume
Un boüillon ſuivant la couſtume,
Qui ſoit rafraiſchiſſant & bon
Avec veau, volaille & mouton.
 En outre il faut que la ſaignée
Du bain d'eau ſoit accompagnée,
Selon un Medecin ſçavant,
Deux, ou trois jours auparavant,
Mais il ne faut point qu'on ſe baigne,
Pendant le meſme jour qu'on ſaigne;
Devant le coup le bain eſt bon,
De ce remede on te répond,
Tu peux ſans nulle repugnance
T'en ſervir avec aſsûrance;

Car il inciſe les humeurs,
Et rend mobiles ſans douleurs;
Que ſi ta perſonne eſt baignée
Aprés avoir eſté ſaignée
Peu à peu le ſang vicieux,
Au bain ſe diſſipera mieux,
Que j'eſtime aux champs, ou la ville
Plus aprés que devant utile,
Sinon pour des gens à peu prés
Maigres comme harengs ſorets:
Ainſi leurs corps qui ſont arides,
Par le bain deviennent humides,
Et leur ſang quoy que vicieux,
Quand on les ſaigne en coule mieux.

La friction eſt ſalutaire,
Meſme pour lors eſt neceſſaire,
Par là l'on attire l'humeur,
Qui fait au bras une tumeur,
D'où ſort le ſang quand on la perſe,
Comme l'eau d'un pot qu'on renverſe:
J'ay fait cette comparaiſon,
Plus par rime que par raiſon.

Mais au deſſus de l'ouverture,
Que l'on faſſe la ligature,
Pour faire enfler la veine mieux,
Pour la rendre plus groſſe aux yeux;
Et pour auſſi par ce bandage
Attirer l'humeur au paſſage:
Mais afin d'arreſter le ſang,
La compreſſe vient à ſon rang,

Qu'on poſe avec la ligature
Directement ſur l'ouverture,
Qu'on ne ſerre trop, ny trop peu;
Et que l'on tient dans le milieu.
Enfin il faut qu'on ſe promeine,
Lorſque l'on doit ouvrir la veine,
Auſſi-bien devant comme aprés:
Devant on te l'ordonne exprés,
Pour diſſoudre l'humeur mauvaiſe;
Qui met ton corps mal à ſon aiſe,
Et qui te donne du ſoucy,
Et pour l'extenuer auſſi;
Aprés pour diſſiper le reſte,
Afin que rien ne te moleſte,
Mais il faut qu'un tel mouvement
Sur tout ſoit fait moderément;
Pourtant un homme trop malade
Eſt exempt de la promenade,
Mais en le ſaignant que ſans fin
Il tienne un baſton à ſa main,
Et le preſſe de bonne ſorte,
Pour que le ſang plus viſte ſorte.

Des utilitez de la ſaignée.

Chap. CXXV.

Exhilarat triſtes, iratos placat amantes,
Ne ſint amentes phlebotomia facit.

La ſaignée eſt utile à bannir la triſteſſe,
A domter la colere & la fureur des foux,
A rendre des amans l'eſprit un peu plus doux,
Et meſme à leur donner une heureuſe allegreſſe.

JE dis que la Phlebotomie
De la triſteſſe eſt l'ennemie,
Qu'elle rend le cœur plus joyeux,
Et chaſſe ſes ſoins ennuyeux:
Ce remede eſt d'experience,
Et plus excellent qu'on ne penſe,
D'où vient qu'un Medecin ſçavant
Le met en pratique ſouvent;
Lors donc que la melancholie,
Qui porte un homme à la folie,
Le rend auſſi morne qu'un veau,
En dominant dans ſon cerveau,
Que l'on ouvre la Cephalique,
Par là l'humeur melancholique
Sortira plus abondamment;
Mais s'il arrivoit autrement
Que l'on trouvaſt gros l'hypocondre,
Comme une poulle preſte à pondre,

Pour diminuer cette humeur
Qui fait une telle tumeur,
Il faut ouvrir la mediane
Du courtiſan, ou courtiſane,
De l'homme riche, ou bien du vieux;
Mais l'on peut encore en tous lieux
Ouvrir la malleolle interne,
Quoy que l'Ecole de Salerne
N'en diſe rien en cét endroit,
Je tiens pourtant qu'elle le croit;
Et qu'auſſi ſa penſée eſt telle
Que l'on ouvre la ſalvatelle,
Quand l'on void que l'on ne peut pas
Saigner ny du pié, ny du bras.

La ſaignée eſt ſi neceſſaire,
Qu'elle repouſſe la colere
Du plus implacable tyran,
Et le rend ſouple comme un gan,
Si l'on fait une ample ouverture
Au deſſous de la ligature,
Pour tirer le ſang noir du corps,
Qui cauſe de rudes efforts,
Ainſi que la bile jaunaſtre:
Que ſi le ſang paroiſt rougeaſtre,
Et qu'il ſoit clair, vermeil & beau,
Il faut refermer le vaiſſeau,
Ou bien que l'on n'en tire guere,
C'eſt comme un Medecin doit faire.

Ce remede auſſi nuit & jour
Reprime la fureur d'amour,

Qui rend un homme qu'elle attaque
Méchant comme un demoniaque,
aſle, languiſſant, vagabond,
Melancholique & furibond,
ar une humeur acre & rebelle,
Qui ſeiche & trouble ſa cervelle,
ans pouvoir quitter le ſouhait
Qu'il a de poſſeder l'objet,
Qui le geſne & qui l'inquiette
ans tout ce que ſon cœur projette:
Mais s'il eſt ſaigné pluſieurs fois,
Quand il ne le ſeroit que trois,
'eſt pour lorſqu'il n'eſt plus ſi miévre,
t qu'il eſt moins triſte qu'un liévre;
Mais plus diſpos ſoir & matin,
t plus gay qu'un petit lutin.

De la grandeur de l'ouverture de la veine.

Chap. CXXVI.

Fac plagam largam, mediocriter ut citò fumus,
Exeat uberius, liberiuſque cruor.

Quand on ſaigne une creature,
Qu'on faſſe moyenne ouverture,
ongue d'un grain d'orge à peu prés,
e ſang en coule mieux aprés,

Et la vapeur, ou la fumée,
Qui dans la veine eſt enfermée
Sort auſſi plus abondamment,
Et s'exhale plus librement :
Au contraire quand l'on eſſaye
A faire une petite playe,
Le gros ſang & le plus mauvais
Demeure dans le corps aprés,
Et l'humeur ſubtile & tenuë
A pour lors une libre iſſuë,
D'où le Chirurgien doit ſçavoir,
Pour mieux exercer ſon devoir
Que pour trois raiſons l'on eſſaye
De faire une plus large playe.
Lorſque le ſang eſt trop épais,
Et trop noiraſtre & trop mauvais
L'on fait une grande ouverture;
Le meſme pendant la froidure
Doit s'exercer en temps & lieu;
Car le froid eſt contraire au feu,
Il rend épaiſſe & plus groſſiere
Le ſang, cette humeur nourriciere:
Quand donc l'on en veut tirer prou,
Il faut faire un plus large trou,
Afin de purger plus à l'aiſe
La groſſe humeur & la mauvaiſe,
Et le ſang le plus épaiſſi;
L'on fait la meſme choſe auſſi
Lorſque l'on voit quelque apparence
Que les humeurs en abondance

Dominent dans un pauvre corps:
Car un Barbier taſche pour lors
Par une ouverture plus large
De faire plus ample décharge.
Mais s'il arrive par hazard
Que le jeune, ou bien le vieillard
Soit d'une nature debile,
Je trouve qu'il eſt plus utile
De ne faire qu'un petit trou,
Par où le ſang ſortira prou;
Car ſi l'ouverture eſt trop grande;
Il faut qu'un Barbier apprehende
En évacuant trop d'eſprits,
Qu'un malade ne ſoit ſurpris,
Et qu'il ne tombe en défaillance;
Ou bien faute de vigilance
Pour affoiblir trop ſa chaleur,
Qu'il ne ſoit long-temps en langueur:
Enfin il faut qu'on ſe propoſe
De faire encor pareille choſe
Pendant la chaleur de l'Eſté;
Car en ce temps en verité,
Il faut croire qu'on évacuë
L'humeur ſubtile & plus tenuë.

Comme il ſe faut gouverner aprés la ſaignée.

Chap. CXXVII.

Sanguine detracto ſex horis eſt vigilandu
Ne ſomni fumus lædat ſenſibile corpus,
Ne nervum lædas, non ſit tibi plaga profu
da,
Sanguine purgatus, non carpas protinus eſca

Estant ſaigné veilles ſix heures
En quelque lieu que tu demeures,
Nous dit Jean de Milan icy,
Que je ne ſuis point en cecy,
Puiſque Galien nomme trois choſes,
Qui ſont les veritables cauſes,
Qui rendent l'homme ſi foiblet,
Qu'elles l'abbatent tout à fait,
Sçavoir, les douleurs & les veilles,
Qui debilitent à merveilles,
Et la continuation
De quelque évacuation :
Or ces trois choſes, ce me ſemble,
Icy ſe rencontrent enſemble,
Donc je maintiens qu'on ne doit poi
Suivre noſtre Ecole en ce point ;
Mais dans une pareille affaire
Nous bornons ce temps d'ordinaire

D'une heure à peu prés, ou bien moins,
Suivant nos conſeils, & nos ſoins,
Aprés quoy le ſaigné repoſe
Peu de temps, comme je ſuppoſe,
Ce qu'il ne doit faire qu'aprés
Un boüillon, ou bien quelqu'œuf frais,
Pourveu que le droſle s'endorme
En une poſture conforme,
Et non ſur le coſté ſaigné,
Qui pour lors doit eſtre épargné:
Mais ſur tout qu'on ſe donne garde,
Et que jamais on ne hazarde,
Soit jeune, vieux, fille, ou garçon
De dormir en nulle façon,
Auſſi-toſt aprés la ſaignée
Qu'aprés l'eſpace deſignée,
Au moins c'eſt icy mon conſeil,
Les vapeurs durant le ſommeil
En ce temps offenſent la teſte,
Et luy font une pauvre feſte,
Puis retombant aprés à plomb
Dans l'eſtomach, ou le poulmon,
Un malade lorſqu'il ſommeille,
Eſt plus geſné que quand il veille;
Outre qu'il ne manqueroit pas
Peut-eſtre de bleſſer ſon bras,
Et le delier auſſi meſme,
D'oû ſuivroit un danger extréme,
De laiſſer écouler le ſang,
Et mourir aprés à ſon rang.

Ne fais la picqueure profonde,
Mais devant que de ſaigner ſonde
Avec le doigt pour voir exprés,
Si la veine eſt ou loin, ou prés,
Afin que ta main ſe modere,
De crainte de picquer l'artere,
Le nerf & le tendon auſſi,
Et ſur tout prens garde à cecy,
L'une de ces choſes bleſſée
Te geſneroit bien la penſée,
Et mettroit ton homme en danger.

Ne luy donne rien à manger
Aprés avoir ouvert la veine,
Mais ſi tu veux prendre la peine
Attens qu'en ſon corps indiſpos
Les humeurs ſoient plus en repos;
La nature eſtant accablée,
La coction ſeroit troublée,
Et le ſang avec l'aliment
Sans eſtre cuit aucunement,
Afin de luy donner de l'aide
Dans la douleur qui le poſſede
Iroient droit au membre bleſſé,
Dont il deviendroit offenſé:
Ainſi juſqu'au terme d'une heure,
Fais que ſans manger il demeure,
Puis ſoit ſujet, Monarque, ou Duc
Donne-luy viande d'un bon ſuc,
Et de nourriture legere,
Afin que mieux il la digere,

Comme un boüillon, un œuf mollet,
Ou quelque cuiſſe d'un poulet.

Ce qu'il faut éviter aprés la ſaignée.

Chap. CXXVIII.

Omnia de lacte vitabis ritè minute,
Et vitet potum phlebotomatus homo,
Frigida vitabis, quia ſunt inimica minutis,
Interdictus erit minutis nubilus aër,
Spiritus exultat minutis luce per auras:
Omnibus apta quies & motus ſæpè nocivus.

Qui veut paſſer pour homme ſage,
Qu'il ne mange laict, ny fromage,
S'il ne veut eſtre mal ſoigné
Aprés qu'un Barbier l'a ſaigné:
Car le laict dans le ventricule
S'épaiſſit & ſe coagule,
Ou ſe meſle avec quelqu'humeur,
Puis à raiſon de ſa douceur
Auparavant que d'eſtre en chile
Avec la pituite, ou la bile,
Par tout le corps il eſt porté
Ce qui nuit bien à la ſanté.
Qu'auſſi de pareille maniere
L'on ne boive ny vin, ny biere,
Ou bien tres-peu pendant ce temps,
Contre l'advis des Allemans,

Qui veulent qu'aprés la ſaignée
La boiſſon ne ſoit épargnée,
Mais qu'on churluppe du meilleur
Pour ſe fortifier le cœur:
Ainſi ces gens pleins de folie,
Qui font au Barbier chere lie,
Crainte de langueur & d'ennuy
Boivent tout le jour avec luy.
   Arriere auſſi l'Apothicaire,
Qui pour decevoir le vulgaire,
Et pour engraiſſer ſon journal
Aux dépens du pauvre animal
Veut qu'incontinent la ſaignée
Du julep ſoit accompagnée,
Qui n'eſt pas ſi toſt dans un corps
Que l'eſtomach le met dehors:
Car les veines de ſang vuidées,
Qui ſe ſentent incommodées
Attirent devant la cuiſſon
Cette gracieuſe boiſſon,
Qui peut geſner un perſonnage,
Qui n'en fait pas un bon uſage,
   Le bain, l'eau, les alimens froids,
Dont l'on uſe en pluſieurs endroits,
Marcher pieds nuds dans une chambre
En un temps froid comme en Decembre,
Eſtre habillé legerement,
Quand il fait froid extrémement,
S'aſſeoir à nu ſur une pierre,
Ou quelquefois à platte terre,

Avoir froid à piés, teſte & mains,
Cecy nuit aux corps les plus ſains,
Et leur porte tant de dommage
Qu'ils ſont refroidis davantage:
Ce qu'on void dans beaucoup de gens
Qui ſont un peu trop negligens,
Quand aprés la phlebotomie
Par leur mauvaiſe œconomie,
Soit en un temps froid, ou bien chaud
Ils n'ont pas ſoin d'eux comme il faut.
Que les hommes ſaignez bien ſages
Evitent l'air plein de nuages,
Epais & tellement obſcur
Qu'il ſemble n'avoir rien de pur:
Car tel air les rendra plus mornes
Que ne ſont des beſtes à cornes,
Mais qu'en un air pur & ſerain,
Qui ſoit & tres-clair & tres-ſain,
Et de bonne temperature,
Où ne regne point de froidure,
Ils ſe divertiſſent un temps,
Afin de ſe rendre contens;
Ainſi leurs eſprits peu lucides
Deviendront purs & plus ſplendides.
Enfin j'eſtime le repos
Aprés la ſaignée à propos;
Par là les humeurs agitées
Sont en peu de temps arreſtées,
Et les eſprits, quoy qu'épandus,
Sont amaſſez & retenus;

C'eſt pourquoy le grand exercice,
Pour lors fait bien du prejudice,
Emeut le ſang & les eſprits,
Qu'il rend encore plus aigris,
Et debilite davantage:
Ainſi je croy qu'un perſonnage
Fait les choſes bien à propos,
S'il prend en ce temps du repos;
Ou deſſus tout s'il ne repoſe,
Qu'il ne faſſe que peu de choſe,
Afin de diſſiper l'humeur
Qui luy pourroit faire douleur:
Mais ſoit dehors, ou dans la chambre
Qu'il ne travaille point le membre,
Dont on l'a ſaigné ce jour-là,
Et fera bien s'il fait cela.

Obſervations ſur la ſaignée, ſelon les maladies, l'âge & les ſaiſons.

CHAP. CXXIX.

Principio minuas in acutis, & peracutis.
Ætatis mediæ multum de ſanguine tolle;
Sed puer atque ſenex tollet uterque parum,
Ver tollat duplum, reliquum tempus tibi ſimplum.

AUx maux aigus & tres-aigus,
Il faut ſaigner ſans tarder plus,

Si-toſt qu'on void que les malades
Ont de fiévreuſes accolades ;
Car comme ces maux ſont tres-courts
Et s'augmentent en peu de jours,
Ils donnent la derniere geine,
Qui fait qu'un Medecin à peine
Peut avoir temps de ſecourir
Un malade qu'il void mourir :
C'eſt pourquoy jamais la ſaignée
Ne doit pour lors eſtre épargnée,
Au commencement de ces maux,
Qui par leurs extrémes travaux
Montrent qu'ils viennent file à file
Du ſang qui ſe meſle à la bile,
Qui de l'eſtomach, teſte, ou flanc
Demandent qu'on tire du ſang.

Pour faire encor en homme ſage,
Saigne pendant le moyen âge,
Que l'on compte depuis le temps
De vingt-cinq juſqu'à quarante ans,
Meſme juſqu'à cinquante années
Tu peux ordonner des ſaignées ;
Car le corps ferme en chair, en os,
En cét âge entierement gros,
Et dans ſa parfaite ſtature
A moins beſoin de nourriture :
Ainſi le ſang dans les vaiſſeaux
Des raiſonnables animaux
Abonde pluſqu'à l'ordinaire,
Qu'on leur peut tirer ſans mal faire :

Que l'on ſaigne peu les vieillards,
S'ils ne ſont gros, frais & gaillards,
Et forts pour porter les ſaignées;
Mais ſi leurs dos courbez d'années
Te les montrent ſi decrepits,
Que ſans ceſſe ils ſoient accroupis,
Laiſſe ces vieux en patience,
Qu'ils penſent à leur conſcience,
Et leur preſcrit ſoir & matin
Bon pain, bonne viande & bon vin,
Avec un regime de vivre,
Qu'ils ſeront bien-aiſes de ſuivre.
Qu'on ſaigne auſſi peu les enfans,
Euſſent-ils meſme quatorze ans,
Leur âge delicat & tendre
Te le doit faire aſſez comprendre,
Outre qu'ils croiſſent tous les jours,
Et qu'ils ſe nourriſſent toûjours,
D'où le ſang en pareille affaire
Leur eſt tellement neceſſaire,
Qu'en leur en tirant trop d'abord
On leur cauſe beaucoup de tort:
Toutefois quand leur âge avance
On ſaigne en plus grande abondance,
Ce qu'on ne fait pas largement,
Mais beaucoup plus briévement.
Enfin au Printemps quand tu ſaignes,
Il ne faut jamais que tu craignes
De tirer du ſang à foiſon,
Pluſque dans une autre ſaiſon,

Ou pour le moins je t'encourage
A ſaigner deux fois davantage :
Car le ſang abonde pour lors
Pluſqu'en autre temps dans nos corps ;
Mais tout le reſte de l'année
Tu dois épargner la ſaignée,
Et regarder ſoigneuſement
Age, force & temperament.

Quelles parties il faut décharger pendant chaque ſaiſon de l'année.

Chap. CXXX.

Æſtas, ver dextras ; Autumnus, Hyemſque ſiniſtras :
Quatuor hæc membra hepar, pes, cepha, cor vacuanda :
Æſtas hepar habet, ver cor ; ſicque ordo ſequetur.

DUrant le Printemps, & l'Eſté,
Soit pour maladie, ou ſanté,
Lorſque l'on traite une perſonne,
Il faut qu'un Medecin ordonne
Qu'on la ſaigne du coſté droit,
Si Jean de Milan on en croit ;
Car aſſûrément on ſoulage
Pendant ce temps un perſonnage,
Que l'on ſaigne, ſoit haut, ou bas,
Du pied, de la main, ou du bras ;

Dans le Printemps le ſang s'augmente,
L'Eſté la bile ſe fermente,
Et ſe rend chaud extrémement,
D'où je conclus ſolidement
Qu'en ces deux ſaiſons de l'année
Il faut obſerver la ſaignée,
Que l'on doit faire en tout endroit
Directement du coſté droit:
En ce lieu-là la bile ondoye,
Et c'eſt auſſi là que le foye
Poſé juſtement vers le flanc,
Eſt le grand ouvrier du ſang
Qu'on évacuë en la plethore,
Et que l'on doit tirer encore,
Tant dans l'Eſté que le Printemps
Du corps de quantité de gens.
Mais pendant l'Hyver & l'Autonne
Il faut ſaigner une perſonne,
Du coſté gauche, & non du droit,
En ce temps regne ſec & froid,
D'où s'engendre la noire lie,
Qui ſe nomme melancholie,
Que l'on doit tirer à foiſon,
Pendant l'une & l'autre ſaiſon
Par les veines du coſté-gauche:
Car un homme enfin ſe débauche,
Quand de ce coſté cette humeur
Dans la ratte luy fait douleur.
Pour bien faire enfin qu'on me croye,
Qu'on purge cœur, cerveau, pieds, foye:

Le foye eſt purgé par raiſon
Pendant l'Eſtivalle ſaiſon,
Pour rendre le ſang plus utile,
Et pour diminuer la bile,
Crainte que l'une & l'autre humeur
Ne ſuffoque noſtre chaleur.
Mais pendant la ſaiſon nouvelle
Que dans le cœur le ſang excelle,
Qu'on le purge autant qu'il le faut,
Afin d'éviter qu'un ſang chaud
Ne luy cauſe une fiévre forte,
Qui bien ſouvent un homme emporte,
Et l'envoye en certain canton
Dans le Royaume de Pluton.
Purge les pieds d'une perſonne,
Principalement en Autonne,
L'humeur obſcure en un amas
Par ſon propre poids tend en bas,
Qui coule aprés ſans nulle peine
Par l'ouverture de la veine.
Au temps froid purge le cerveau
De l'homme groſſier comme un veau;
L'Hyver la pituite rebelle
Geſne longuement la cervelle,
Dont s'enſuit un nombre de maux,
Qui donnent de rudes aſſauts
Par catharres, paralyſies,
Douleurs de teſte & pleureſies,
Qui font pendant ce mauvais temps
Un grand nombre de mécontens.

De l'ouverture de la Salvatelle.

CHAP. CXXXI.

Salvatella tibi dat plurima dona minuta,
Purgat ſplenem, hepar, renes, præcordia, vocem,
Innaturalem tollit de corde dolorem.

POur guerir du mal de ratelle
Il faut ouvrir la Salvatelle,
Rameau de veine que l'on voit
Vers l'annulaire & petit doigt,
Qu'un Arabe, quoy qu'on luy die,
Saigne pour cette maladie,
Bien que ce ſoit le commun bruit
Qu'il en tire tres-peu de fruit,
Couſtume qu'on n'obſerve guere,
Mais que ſeulement on tolere,
Encor que le docte Galien
Dans ſon livre l'eſtime bien,
Et diſe que telle pratique
Chaſſe l'humeur melancholique.
Par elle le foye & les reins,
Qui de cét excrement ſont pleins,
Reçoivent gueriſon entiere,
Et purgez de cette matiere,
Ils ſont aprés cette action
Moins ſujets à l'obſtruction,

Et le ſchirrhe par cette voye
Ne s'engendre point dans le foye.
Le cœur chargé de ce fardeau,
Lorſque l'on ouvre ce rameau,
Reçoit une prompte allegeance,
Et ſe trouve aprés ſans ſouffrance,
Que luy cauſoit par ſa rigueur
Cette melancholique humeur.
L'ouverture de cette veine
Eſt encore tout à fait ſaine,
Alorſqu'on l'a fait pluſieurs fois
Pour le poulmon & pour la voix:
Car elle purge l'humeur noire,
Qui ſur nous ayant la victoire,
Fait un ravage de demon,
Dans la ſubſtance du poulmon.

Des quatre ſaiſons de l'année.

CHAP. CXXXII.

Temporis æſtivi jejunia corpora ſiccant;
Quolibet in mente confert vomitus, quoque purgat
Humores nocuos, ſtomachus quos continet intus.
Ver, Autumnus, Hyems, Æſtas dominantur in anno.
Tempore Vernali, calidusque aër, madidusque,
Et nullum tempus melius fit phlebotomiæ;
Vſus tunc homini confert Veneris moderatus:
Corporis & motus, ventriſque ſolutio, ſudor,
Balnea, purgentur tunc corpora cum Medicinis.
Æſtas more calet, ſicca eſt, noſcatur in illa
Tunc quoque præcipuè choleram rubram dominari,
Humida, frigida fercula dentur, ſit Venus extra,
Balnea non proſunt, ſint raræ phlebotomiæ,
Vtilis eſt requies, ſit cum moderamine potus.

LEs jeuſnes qu'on ſouffre l'Eſté
Nuiſent ſi fort à la ſanté,
Que rien ne luy fait plus d'outrage,
Et deſſeiche un corps davantage:
Car l'Eſté de luy-meſme chaud,
Où quelquefois le ſec prevaut,
Exerce ſur un corps qu'il bleſſe
La chaleur & la ſeichereſſe;
La chaleur dans un jouvenceau
Ouvre les pores de la peau,

D'où la ſueur en abondance
Coulant ſans nulle reſiſtance,
Le met tellement aux abbois,
Qu'il devient ſec comme du bois;
Puis en ce temps ſi-toſt qu'il jeuſne,
Quoy que ce ſoit un homme jeune,
Sa graiſſe fait tellement flux,
Qu'enfin finale il n'en a plus.

Du vomiſſement.

Selon le divin Hippocratte,
Qui gueriſſoit du mal de ratte,
Le vomiſſement tous les mois,
Bien pratiqué deux, ou trois fois,
Quand il eſt aiſé de le faire,
Sans qu'il nous puiſſe eſtre contraire,
Remet l'eſtomach en pouvoir
D'accomplir ſon premier devoir,
Chaſſe hors l'humeur pituiteuſe,
Qui luy pourroit eſtre onereuſe,
Et la bile & toute autre humeur,
Qui nous met de mauvaiſe humeur.
Or le vomiſſement utile,
Soit de pituite, ou bien de bile
Se doit faire aprés le repas,
Et non devant; car en ce cas,
Dit en l'Eccleſiaſte le Sage,
Un pareil remede ſoulage,
Rétablit un corps maladif,
Quand il ſeroit le plus chetif,

Et fait ſi bien qu'il congedie
La plus faſcheuſe maladie:
Mais pour le bien mettre en credit,
Voicy ce qu'Avicenne en dit,
Ce remede, dit-il, arreſte
La grande peſanteur de teſte,
Fait que les yeux ſont plus aigus
Que les cent yeux du ſieur Argus,
Soulage la perſonne yvrogne,
Qui vomit ſans honte & vergogne,
Aide à l'eſtomach bilieux,
Qui reſſent un mal furieux,
Donne appetit pour toute viande,
Fait qu'on la trouve plus friande;
Guerit laſſitude du corps,
En chaſſant les humeurs dehors;
Il rend la douleur addoucie,
Et du rein & de la veſſie
En évacuant cette humeur,
Qui leur fait ulcere, ou tumeur;
Il eſt bon aux lepreux encore
Qui vomiſſent par l'hellebore:
Il donne au corps un plus beau teint
D'une mauvaiſe humeur atteint,
Chaſse jauniſse, epilepſie,
Tremblement & paralyſie,
Guerit ulcere grand & noir,
Où l'on n'a preſque point d'eſpoir;
La darte & la groſse gratelle,
Maux de cœur, de foye & ratelle,

Et de poulmon pareillement;
Mais quoy que le vomiſsement
Faſse du bien à la perſonne,
Cependant Arnauld nous eſtonne,
Il cauſe, dit-il, des travaux,
Qui nous excitent bien des maux,
Le ventricule qu'il attaque
Par ce moyen eſt la cloaque
Des plus vicieuſes humeurs,
Dont il reçoit bien des douleurs;
Il nuit à l'oüye, à la veuë,
Il la rend foible & moins aiguë,
Et peut rompre auſſi tout de bon
Les petits vaiſseaux du poulmon,
Offenſe les dents & la teſte,
Et leur fait une pauvre feſte;
Ainſi qu'un jeune Medecin
Dans un tel rencontre ſoit fin,
Qu'il voye avecque diligence,
Pour montrer ſon intelligence,
Ceux qui peuvent facilement
Supporter le vomiſsement:
Car ceux dont la poitrine eſtroite
A ce faire n'eſt point adroite,
N'y doivent point eſtre excitez,
Mais pluſtoſt en eſtre exemptez,
Et l'on doit purger par les ſelles
Les humeurs qui leur ſont rebelles.

En quel temps il faut vomir.

Quant au temps du vomiſsement,
Qu'il faut ſuivre diligemment
Pour les corps qui ſont pleins de bile
J'eſtime l'Eſté plus utile,
Et pour les hommes pituiteux
Je croy l'Hyver avantageux :
Voilà la pratique excellente,
Que pour vomir je te preſente
En beuvant de l'eau tiede exprés,
Ou de l'huile, ou du beurre frais.

Quelle ſaiſon eſt plus propre à la ſaignée, & à faire l'amour.

Eſté, Printemps, Hyver, Autonne,
Qu'on met le bon vin dans la tonne
Sont les quatre ſaiſons de l'an,
Comme dit bien Jean de Milan,
Sous qui l'on comprend les journées,
Que ſe font toutes les années;
Le Printemps eſt humide & chaud,
Et temperé, comme il le faut,
En cette ſaiſon la ſaignée
Ne doit point eſtre dedaignée,
Mais pluſieurs fois ſans les nombrer
Un Barbier la doit celebrer;

Car en ce temps l'humeur ſanguine
Montre bien qu'elle predomine,
Qu'on peut diminuer auſſi :
C'eſt lorſqu'avec peu de ſoucy,
Le vieux, ou bien le jeune drille
Se peut joüer avec la fille,
Mais moderément toutefois ;
Car retiens bien qui que tu ſois,
Qu'amour par ſes douces amorces
Debilite ſouvent les forces.
L'exercice & le mouvement,
Sueurs & bains pareillement,
Et la purgation encore
Qui ſervent contre la plethore
Sont bons auſſi pendant ce temps,
Pour les corps de beaucoup de gens,
Qui ſont ſi replets d'ordinaire,
Qu'ils ne ſçauroient preſque rien faire :
Ainſi les jeunes & les vieux
Par ce moyen ſe portent mieux.

Du regime de l'Eſté.

L'Eſté chaud & ſec de couſtume
Comble noſtre corps d'amertume,
Car la bile jaune pour lors
Domine dans beaucoup de corps,
Qui les geſne de ſeichereſſe,
Et les échauffe avec detreſſe :
Mais pour la moderer dans eux,
Que pendant ce temps chaleureux

Ils uſent d'une nourriture,
Humide & froide de nature,
Et qu'ils ſe tiennent en repos,
Sans faire la beſte à deux dos,
J'entens que Venus ſoit bannie
En eſté de leur compagnie.

Du bain durant l'Eſté.

Le bain pendant le chaud du jour
Leur joüe encor un mauvais tour,
Car ſans chaſser l'humeur qui peche,
Au lieu d'humecter il deſseiche,
Provoquant les ſueurs pour lors
Par les pores ouverts du corps,
Ce qui leur eſt fort dommageable;
Mais le bain plus recommandable
Pour le malade, ou pour le ſain
Se prend le ſoir & le matin,
Il rend les humeurs moins fluides,
Et les corps beaucoup plus humides,
Fermant les pores de la peau
Par le froid de l'air & de l'eau:
Donc en ce temps-là ſans qu'on craigne,
Je trouve bon que l'on ſe baigne;
Mais ſur tout qu'on ne manque pas
A ſe baigner loin du repas,
C'eſt de la façon qu'il faut faire,
Et non comme on fait d'ordinaire
Incontinent aprés ſoupper;
Car, afin de ne point tromper,

Un pareil bain ne fait que nuire,
Empeſche l'eſtomach de cuire,
Et peut cauſer d'autre tourment.
  Que l'on ſaigne auſſi rarement,
A moins qu'il ne ſoit neceſſaire,
Autrement on n'en a que faire,
Ou bien quiconque le fera,
Je dis qu'il s'en repentira,
Prodiguant par ſon imprudence
Le meilleur ſuc de ſa ſubſtance,
Mais qu'il ſe repoſe joyeux,
Sans eſtre triſte & ſoucieux :
Le repos rafraiſchit, humecte
Alorſqu'un homme ſe delecte,
Et l'exercice & mouvement
Deſſeichent ſon corps puiſſamment.
  Enfin il faut, s'il me veut croire,
Qu'il ſe modere dans le boire,
Sur tout s'il uſe de boiſſon,
Qui ſoit froide comme un glaçon:
Car cette boiſſon ſuperfluë
Pendant cette ſaiſon qu'il ſuë,
Lorſque les pores ſont ouverts
Luy cauſeroient un tel revers,
Que ſans quitter la meſme place,
Il deviendroit froid comme glace,
Ou ſubitement tout de bon
Il iroit voir le dieu Pluton,

Ou deviendroit paralytique,
Ou du moins je luy prognoſtique
Qu'aprés avoir beu de cette eau,
Il n'auroit qu'une laſche peau.

FIN.

PREFACE.

LEcteur, je vous preſente en Vers François les opinions les plus curieuſes & les plus controverſées, ſur le ſujet de la Sanguification, Circulation, Transfuſion & poudre de Sympathie, que j'aurois pû mettre en Proſe, ſi ce n'eſt que les deſirant joindre à mon Commentaire de l'Ecole de Salerne en vers, j'ay crû qu'elles auroient meilleure grâce de cette maniere; C'eſtoit auſſi mon deſſein pour voſtre ſatisfaction de vous donner le pour & le contre de la Circulation, Transfuſion & poudre de Sympathie, comme j'ay fait de la Sanguification: Mais afin de vous recréer l'eſprit

par la diverſité des ſujets, j'ay trouve plus à propos d'y adjoûter en Vers un petit abregé du Thé, du Caphé, du Chocolate, & de la pierre Philoſophalle, qui à mon avis ne ſera pas deſagreable aux curieux, avec un traitt de l'Ouromantie, Scatomantie & Hydromantie, que j'aurois auſſi mis en Vers, ſi ce n'eſt que l'ayant tradui depuis long-temps en Proſe, j'ay cr eſtre obligé, pour le rendre plus intelligible, de vous l'offrir de cett façon.

DE LA SANGUIFICATION, ET DE LA DIVERSE OPINION DES MEDECINS ſur ce ſujet.

LEs Medecins les plus fameux
Sont en grande diſcorde entr'eux
Sur le ſujet de l'Hæmatoſe,
Pour eſtre en doute de ſa cauſe.
Averroës homme ſçavant,
Dans ſon Livre met en avant,
Que le ſang ſe prepare au foye,
Et qu'aprés au cœur il l'envoye,
Mais qu'il ne peut aucunement
Donner à nos corps d'aliment,
S'il n'a receu quelque puiſſance,
Ou quelque benigne influence,

Et des arteres & du cœur,
Sentence qu'à toute rigueur
L'on pourroit juſtement défendre,
Qui la voudroit bien entreprendre.
 Joubert, Docteur de Montpelier,
Homme d'un ſçavoir ſingulier,
Veut abſolument qu'on octroye
A toutes les veines du foye
La vertu de faire le ſang:
Là, dit-il, ces vaiſſeaux en rang
Contiennent cette humeur ſanguine,
Dont ils ſont la vraye origine,
Et les reſervoirs merveilleux,
Qui de ce viſcere gibbeux,
Comme Eſtangs & comme Fontaines
Le verſent aprés dans les veines,
Puis cette humeur s'en va partout
Nourrir le corps de bout en bout:
Ainſi cét ample parenchyme,
Suivant que cét Autheur exprime,
Eſt le nourriſſon des vaiſſeaux,
Et le ſoûtien de leurs rameaux,
Qui ſert à remplir leurs eſpaces,
Et les maintenir dans leurs places,
Afin qu'ils ne ſe touchent pas,
Et ne ſoient point en un amas.
 Thomas Avega ſemble ſuivre
Cette ſentence dans ſon Livre,
Car il ſoûtient que dans le flanc
Les veines fabriquent le ſang,

Qu'elles

Qu'elles le cuiſent & l'alterent,
Et le changent & le temperent,
Et que le foye à cette humeur
Donne aprés la rouge couleur.
  Bartholin nous dit que du chile
La portion la plus ſubtile
Par le foye eſt tournée en ſang,
Et que la ratte en l'autre flanc
Change de pareille maniere
En un ſang noir la plus groſſiere:
Ce qu'il prouve par des raiſons,
Et des argumens qu'il croit bons;
Sçavoir eſt par les caracteres,
Qui ſe trouvent dans ces viſceres,
Que la nature a faits exprés
Semblables entr'eux à peu prés.
  En ſecond lieu, par tant de veines,
Et tant d'arteres de ſang pleines,
Qui font pluſieurs plis & replis,
Et ſont dans la ratte eſtablis,
Et répandus dans ſa ſubſtance,
Ainſi que ce Medecin penſe
Pour faire quelque coction.
  De plus la ſituation
Du rameau qu'on nomme ſplenique,
Qui s'abouche au meſenterique
Fait encor bien pour ce Docteur:
Car ce vaiſſeau ſucce l'humeur
La plus noire & la plus ingrate,
Pour la cuire dedans la ratte,

Afin de nourrir haut & bas,
Coiffe, inteſtins & pancreas,
Et ventricule & meſentere,
Dont il eſt nourricier & pere.
En outre on void, dit-il, aſſez
Que ces viſceres offenſez
Nuiſent beaucoup à l'hæmatoſe,
Marque qu'ils font la meſme choſe;
Et que dans l'un & l'autre flanc
Ils produiſent tous deux le ſang,
Meſme preſqu'un pareil remede
Dans leurs maux leur donne de l'aide.
Enfin quand le foye eſt gaſté,
La ratte par neceſſité
Fait l'office de ce viſcere,
Et du ſang eſt autheur & pere;
Meſme Ariſtote clairement,
Dit que ces deux enſemblement
Ont une telle convenance,
Qu'ils ſont de pareille ſubſtance:
C'eſt le ſentiment de Platon,
Qui parle auſſi d'un meſme ton,
Mais encor que cette doctrine
Soit ingenieuſe & tres-fine,
Tu te verras bien-toſt inſtruit
Du contraire par ce qui ſuit.
Quant à la plus vieille ſentence,
Tres-veritable en apparence,
Eſt attribuée à Galien,
Comme l'autheur & le ſoûtien:

Ce grand Docteur que rien n'effroye,
Dit que le ſang ſe fait au foye,
Qu'il en eſt l'unique inſtrument,
Et que les veines ſeulement
Ne ſervent que de receptacles.
  Mais voicy de nouveaux oracles
Qui ſuivent Ariſtote à pié,
Hommes cruels & ſans pitié
Pour martyriſer chien & chienne,
Et meſmement juſqu'à la mienne,
Gens qui jamais comme je tiens
N'iront au paradis des chiens
Pour eſtre trop impitoyables,
Et faire mourir leurs ſemblables;
Beſtes comme eux en quantité,
Qui reſſentent leur cruauté.
Pour donc par maintes funerailles
Avoir foüillé dans leurs entrailles,
Et découvert quelques vaiſſeaux,
Qui leurs ſemblent eſtre nouveaux,
Ils maintiennent tous avec joye
Que c'eſt le cœur & non le foye
Qui fait le ſang dans l'animal,
C'eſt leur ſentiment general :
Mais dautant qu'en ces deux ſentences
L'on trouve bien des circonſtances,
Et qu'elles ont pour ſectateurs
Les plus grands & fameux Docteurs,
Qui s'entrebattent de coûtume
A coups de bonnet & de plume,

Diſcourons-en ſuccinctement,
Et pour en parler doctement
Commençons par la Galenique,
Comme ſentence plus antique.

Preuve de l'opinion de Galien.

Le foye eſt de telle grandeur,
Dit hautement chaque Docteur,
Que je ne croy point que nature
L'ait fait d'une telle ſtructure,
Pour ſeparer dans noſtre flanc
Seulement la bile du ſang,
Comme diſent certains marouſles
Dignes des coups de nos pantouſles;
Car de bile nous avons peu,
Et ſi cette raiſon a lieu,
Ayant plus de melancholie
Dont la ratte eſt toute remplie,
Ce viſcere, comme je crois,
Doit eſtre plus grand quatre fois,
Que dedans le corps n'eſt le foye,
Ce qui n'eſtant il faut qu'on croye,
Que le foye & non pas le cœur
Du ſang eſt le parfait autheur.
En outre la rougeur vermeille
Dans ce viſcere nompareille,
Marque bien que dedans le flanc
Il donne la couleur au ſang,
Ces deux raiſons ne ſont point vaines:
Mais de plus à quoy tant de veines,

Dont ce parenchyme eſt remply,
Sinon pour le rendre accomply,
Suivant la plus ſaine doctrine
Pour faire la maſſe ſanguine,
Dont il eſt l'organe aſsûré:
Car le chile eſtant attiré
Par les veines meſenteriques,
Ou ſi tu veux meſerraïques,
Pour eſtre appreſté comme il doit,
Il eſt aprés porté tout droit
Dedans les cavitez du foye,
Qui le reçoit comme ſa proye,
Et qui corrige ſes défauts
Dans un grand nombre de vaiſſeaux,
Et rameaux de la veine porte,
Canaux minces, & faits en ſorte
Que le foye aiſément dedans
Le change en ſang ſans accidens:
Car ou que ce ſoit tant de veines,
Qui de quelques humeurs ſont pleines
Sont faites pour la coction,
Comme on void par induction;
Ainſi le laict dans les mammelles
Des Dames & des Damoiſelles,
Se cuit tous les jours de nouveau,
Le ſang pituiteux au cerveau
Se fait de meſme en abondance;
Pareille choſe à la ſemence
Arrive dedans les témoins,
Pour qui la femme a mille ſoins.

Il ne faut donc point que l'on croye
Que tant de veines dans le foye
Soient conſtruites aucunement
Pour le bilieux excrement,
Puiſque l'on ſçait que la nature
A fait dedans la creature
D'autres vaiſſeaux pour la purger,
Afin de bien l'en décharger.

Mais pour confirmer cette choſe,
A quoy bon cette anaſtomoſe
Qu'Anatomiſtes curieux
Ont obſervée en tant de lieux
Entre la veine cave & porte,
Sinon afin que le ſang ſorte
De la porte tout doucement,
Et coule en la cave aiſément,
Pour nourrir toutes les parties
Qui ſont au corps aſſujetties?

Pour montrer mieux que cette humeur
Ne ſe fait nullement au cœur,
Il faudroit que par tout le monde
L'on trouvaſt ſur la terre & l'onde
Aux animaux petits & grands,
En eſpece, ou non differens
Dans le cœur un droit ventricule:
Or cette choſe eſt ridicule,
Puiſque les poiſſons n'en ont point,
Il faut donc conclure en ce point
Que le cœur dedans la poitrine
Ne fait point la maſſe ſanguine.

Mais qui ne ſçait pas qu'au fœtus
Le cœur eſt tout à fait exclus
De cette action ſanguifique,
Malgré ces gens triquenique ?
Puiſque nous voyons ric à ric
Que la veine de l'umbilic,
Sans que jamais elle fourvoye
S'en va directement au foye,
Qui ſi-toſt qu'il eſt offenſé,
Et meſme tant ſoit peu bleſſé
Dans la moindre petite choſe,
Il bleſſe auſſi-toſt l'hæmatoſe,
Signe qu'il eſt & non le cœur
Du ſang le veritable autheur.
Arriere auſſi veines lactées
Qu'on nous a ſi ſouvent chantées,
Pour eſtre aux chiens & non dans nous,
Veines blanches, retirez-vous,
Fuſſiez vous dans mon ventre méme,
Je ne vous croy, ny ne vous aime,
Ny je ne veux jamais vous voir,
Quand je ſerois au deſeſpoir,
Malgré la nouvelle cabale,
Qui vaut pire que ma ſandale,
Et qui merite ſur le groin
De recevoir cent coups de poing.

Preuves de l'opinion des Modernes.

Voilà l'opinion antique,
Qu'on appelle la Galenique,

A quoy répondent nos Autheurs,
Qui ſont nouveaux Circulateurs,
Fondez deſſus l'Anatomie,
L'appuy de leur Academie,
Que le cœur fait le ſang dans nous,
En dépit de ces vieux hyboux,
Autheurs que le temps autoriſe,
Et non la raiſon favoriſe,
Et que malgré ces peres vieux,
Il faut s'en rapporter aux yeux,
Vrais ſcrutateurs de la nature
Quand l'on ouvre la creature;
C'eſt ce que dit bien Scaliger,
Qui de tout ſçavoit bien juger,
C'eſt, dit-il, un plaiſir extréme
De voir la choſe en elle-même,
Sans s'en rapporter aux Autheurs,
Qui le plus ſouvent ſont menteurs:
C'eſt pourquoy ce n'eſt pas merveille
Si noſtre Secte nompareille
Quitte le party de Galien,
Encor qu'il ſoit homme de bien,
Pour ſuivre le grave Ariſtote,
Qui chante tout une autre note,
Puiſque dans pluſieurs animaux
L'on a trouvé certains vaiſſeaux,
Qui ne vont nullement au foye,
Mais que mere nature envoye
Au ventricule droit du cœur,
Pour y porter une liqueur;

Car l'on ſçait que de pluſieurs choſes
Les Anciens n'ont point ſceu les cauſes,
Que les eſprits qui ſont plus lourds
Se ſubtiliſent tous les jours,
Et que l'âge qui toûjours coule,
Quoy que ſur la teſte il nous foule,
Pourtant il nous rend toſt, ou tard
Les Maiſtres dans chacun noſtre art,
Et nous donne de la ſcience
Une parfaite connoiſſance.

Des veines lactées, du receptacle du chile, & du canal thoracique.

Mais devant qu'aucun argument
Je vous propoſe clairement,
Il faut venir à l'origine,
Pour bien comprendre la doctrine
De l'hæmatoſe dans le cœur,
Et vous declarer en Docteur
La connexion, la ſtructure,
Le lieu, l'uſage & la nature
De ces admirables vaiſſeaux
Qu'on trouve dans les animaux.

L'on void donc ces petites veines,
Qui ſont de chile toutes pleines
Dans le meſentere d'un veau,
D'un chat, d'un chien & d'un agneau
Quatre heures aprés leur paſture,
Lorſque l'on en fait l'ouverture :
Ces petits vaiſſeaux en effet
Sont auſſi blancs comme lait,

Et remplis d'une liqueur blanche,
Qui du coſté du cœur s'épanche,
Ils s'abouchent aux inteſtins,
Dont ils ſont les proches voiſins:
Ces veines ne ſont point uniques,
Car on void les meſerraïques,
De rouge & de noire couleur,
Et qui font plus groſſe tumeur,
Les autres qui ſont deliées
D'un ſang noiraſtre ſpoliées,
Pleines d'une blanche liqueur,
Qui va directement au cœur
Ont leurs valvules ſi bien faites,
Qu'evidemment ces portelettes
Sont ouvertes vers les boyaux
D'hommes, de chiens, chats & chevaux,
Et vers le cœur toutes fermées,
Comme on void eſtant exprimées,
Signe que le ſang eſt porté
Directement de ſon coſté,
Suivant ſa coûtume ordinaire.
Or dans le haut du meſentere
Que l'on peut nommer ſans abus
Le Pancreas d'Azellius,
L'on apperçoit chaque venule
Qui ſe va joindre à la glandule,
Que nos modernes Medecins,
Qui ſont clairs-voyants & bien fins
Nomment receptacle du chile,
Puis de là ſort tout d'une file

Entre l'Aorte & l'Azygos
Au coſté droit deſſus le dos
Un canal nommé thoracique,
Remply d'une humeur chilifique,
Et depuis ſon commencement
Il monte en haut directement,
Juſqu'à la troiſiéme vertebre,
Où ce canal long & celebre
Retournant de l'autre coſté,
S'en va de meſme égalité
Au rameau ſouclavier de l'homme,
Qu'ainſi l'Anatomiſte nomme,
Et juſqu'à l'axillaire au chien,
Où l'on void que par le moyen
De deux valvules apparentes,
Et qui ſont tres-peu differentes,
Le cours du chile eſt arreſté:
C'eſt pourquoy ſans difficulté
Le chile & le ſang, ce me ſemble,
Se meſlent-là tous deux enſemble,
Puis vont avec plus de vigueur
Au ventricule droit du cœur;
Là dedans, ſelon leur créance,
L'humeur chilifique commence
D'acquerir bien-toſt à ſon rang
Les premiers rudimens du ſang;
Car c'eſt dans ce lieu qu'il s'ébauche,
Juſques à tant qu'au coſté gauche,
Eſtant parfait entierement
Il puiſſe ſervir d'aliment,

Ce qu'eſtant poſé, nos Modernes,
Sans nous donner de balivernes,
Argumentent avec vigueur.
  Le chile va tout droit au cœur,
Et ne va jamais dans le foye,
Il eſt donc juſte que l'on croye
Que le cœur eſt l'autheur du ſang,
Et non le foye en noſtre flanc;
Car ſi de cette humeur benigne
Quelque partie en droite ligne
Alloit dans le foye en effet,
Ce ſeroient les vaiſſeaux de laict,
Où les veines meſerraïques,
Selon nos Medecins antiques,
Qui l'y pourroient porter fort bien:
Or celles-cy n'y peuvent rien,
Donc cette preuve eſt inutile,
Puiſque l'on n'y void point de chile.
Mais peut-eſtre que la rougeur
Efface ſa blanche couleur:
Cette raiſon eſt encor vaine,
Et la preuve en eſt tres certaine;
Car le ſang eſtant rouge & noir,
Le chile blanc s'y feroit voir,
Ou le ſang devenant rougeaſtre
Seroit moins obſcur & noiraſtre.
  De plus, ſi dans les animaux
L'on couppe en travers ces vaiſſeaux,
Et que toute l'humeur en ſorte,
Jamais le chile ne s'y porte,

Quoy qu'on preſſe les inteſtins,
Et les vaiſſeaux lactez voiſins,
Et dans le temps de l'anadoſe
Ils ſont vuides de toute choſe,
Sans ſe remplir aucunement:
Mais ſi par divertiſſement
L'on couppe les veines lactées,
Quoy qu'elles ſoient dechiquetées,
Lorſque l'on preſſe les boyaux,
L'on void enfler tous ces vaiſſeaux
Par d'autre chile qui commence
A les remplir en abondance,
Ce que j'advoüe en verité
Avoir bien experimenté:
Donc puiſque les veines lactées,
Que nos Autheurs ont tant vantées
S'ouvrent du coſté des boyaux,
Où le chile entre en leurs canaux,
Et qu'aux veines meſerraïques,
Dans les ſujets anatomiques,
L'on n'y trouve trous, ny chemins,
Qui regardent les inteſtins,
Il eſt neceſſaire qu'on croye
Que rien par là ne coule au foye.
  Or que de ces vaiſſeaux de laict
Rien ne paſſe au foye en effet,
Le ſçavant Galien nous le montre,
Qui ſemble dans quelque rencontre
Avoir connu ces vaiſſeaux blancs,
Que l'on apperçoit dans les flancs;

Car dans le corps du meſentere,
Comme nous écrit ce vieux pere,
L'on trouve des vaiſſeaux certains,
Qui nourriſſent les inteſtins,
Et qui par ny chemin, ny voye
Ne peuvent aboutir au foye:
C'eſt ce qu'Herophile a jugé
Dans ce lieu qu'il a colligé;
Car il nous dit que ces venules
Se vont terminer en glandules,
Et que les autres, comme on void,
Au foye ont leur chemin tout droit.
J'adjoûte que la veine porte
Ne s'enfle point en nulle ſorte,
Quoy que l'on preſſe ces vaiſſeaux;
L'on void auſſi que ces canaux
Conſervent toûjours leur matiere,
Sont remplis de meſme maniere,
Et qu'ils retiennent leur teint blanc,
Quand la porte n'a plus de ſang:
Ainſi, puiſque par nulle voye
Ces veines ne vont point au foye,
Et quoy que pleines de liqueur
Il n'en reçoive point d'humeur,
Il faut juſtement qu'on infere
Que du ſang il n'eſt point le pere.
Or que tout le chile aille au cœur,
Qui du ſang eſt le ſeul autheur,
La ſuitte des veines lactées
Par le chile, ou non dilatées,

Qui continuë au ſouclavier,
Et par un chemin ſingulier,
De là va dans le cœur de l'homme
Fait voir que le cœur le conſomme,
Et qu'il le change en ſang parfait:
Car preſſant les vaiſſeaux de laict,
L'on apperçoit ſans nul obſtacle
Que ſe gonfle le receptacle,
Et quand ce dernier eſt preſſé,
Qu'il n'eſt pas ſi-toſt abbaiſſé,
Que le chile ſe communique
Tout droit au canal thoracique
Qui s'enfle par ſucceſſion,
Et preſſé vers l'inſertion,
Qui va rendre à la veine cave,
Où ce meſme canal s'enclave,
L'on void entrer le chile blanc
Dans le cœur qui le change en ſang.
La preuve ſuivante eſt facile;
Car au receptacle du chile
D'un homme, d'un chien, ou d'un veau
Soufflant avec un chalumeau,
Le cœur s'enfle comme une ampoule
Par l'air qui directement coule
Dedans ſon ventricule droit,
Et meſme par la ſuitte on void
Qu'en peu de temps l'air paſſe en l'autre,
Ce qu'en moins d'une patenotre
L'on fait voir aiſément aux yeux
Des ſçavans & des curieux,

D'où la Secte Ariſtotelique
Conclut contre la Galenique,
Que le ſang ſe fait dans le cœur,
Dont il eſt l'organe & l'autheur,
Puiſqu'on ne trouve point de voye
Où le chile aille droit au foye.

De la Circulation, ou mouvement du Sang.

Le grave Seneque autrefois,
Qui fut ſçavant autant que trois,
Diſoit avec grande prudence
Qu'en des choſes de conſequence
L'homme s'expoſoit en danger,
Quand il croyoit trop de leger;
Et que les ſentences des Peres,
Qu'on tenoit comme des Myſteres
Pour bien du monde avoient ſouvent
Quelque choſe de decevant;
Le cours du ſang dedans nos veines,
Qui fait aux eſprits tant de peines,
Pour eſtre mal conſideré
M'en eſt un exemple aſsûré:
Car je ſçay que gens de ſcience
Dans cette choſe d'importance,
En France principalement
Sont attachez ſi fortement
A la ſentence Galenique,
Pour eſtre ſeulement antique

Qu'ils poſtpoſent la verité
A cette vieille autorité,
Que pour cette fauſſe ſcience
Ils rejettent l'experience,
Et ne veulent aucunement
Que le ſang ait de mouvement
Dans l'homme, ny dans la pecore:
Mais, comme dit Seneque encore,
La meilleure choſe icy bas
Le plus ſouvent a moins d'appas,
Et par certaine deſtinée
Une opinion erronée
Eſt le vray tyran des eſprits,
Auſſi-toſt qu'ils en ſont ſurpris:
Mais malgré cette peſte d'hommes,
Qui nous bat non à coups de pommes,
Mais à coups de faux argumens,
Contraires à nos ſentimens,
Je veux avec l'experience,
Et la raiſon & la ſcience
Les mettre tous ſi bien à cu
Que le plus fort ſera vaincu.
Or pour bien connoiſtre la cauſe,
Et mieux juger de cette choſe,
Devant aucun raiſonnement
Nous allons expliquer comment
Le ſang circule dans les veines
Pour deſtruire leurs raiſons vaines.
  Quand dans le coſté droit du cœur
Le chile, cette blanche humeur,

En ſang eſt toute convertie,
Elle trouve libre ſortie
Par un canal dans les poulmons,
Qu'ordinairement nous nommons
Du nom de veine arterieuſe,
Et puis par l'artere veineuſe,
Cette vivifique liqueur
Dans le coſté gauche du cœur
Eſt inſenſiblement portée
Sans eſtre beaucoup agitée.
Ces deux vaiſſeaux qu'un ſeul filet
Joint enſemblement en effet
Eſt une preuve convainquante
De cette opinion charmante:
Car evidemment vers le cœur,
D'où ſort cette rouge liqueur,
S'enfle la veine artérieuſe
D'une maniere vigoureuſe,
Et s'abbaiſſe vers les poulmons:
Au contraire, nous affirmons,
Comme une verité ſincere,
Que du coſté de ce viſcere
L'artere veineuſe enfle fort,
Et l'on doit demeurer d'accord
Que vers le cœur elle s'abbaiſse,
Sans qu'on la touche, ny la preſse,
Outre que cette rouge humeur
Ne peut par le *Septum* du cœur
Avoir une libre paſsée,
Puiſque ſa chair n'eſt point percée

Dans pas aucun individu.
Or quand le ſang eſt deſcendu
Dedans le ventricule gauche,
Là non ſeulement il s'ébauche,
Mais il ſe cuit entierement,
S'acheve plus parfaitement,
Et puiſe dedans cette ſource
Devant que de faire ſa courſe
Dans les grands & petits vaiſſeaux
Un grand nombre d'eſprits vitaux,
Et prend ſelon ſon ordinaire
Ce qu'il trouve de neceſſaire
Pour la vie & pour l'aliment,
Ce qu'ayant fait fort joliment,
Par la ſyſtole il ſe tranſporte
Dedans la grande artere aorte,
Et de là pour nourrir le corps
Tout-bellement & ſans efforts
Il va dans les autres arteres,
Veritables depoſitaires,
Et diſpenſatrices du ſang,
Dont chaque partie à ſon rang
Pendant tout le cours de la vie
Eſt agreablement nourrie.
Or le reſte de l'aliment
N'eſtant plus cuit ſuffiſamment
Coule des petites arteres
Dedans les veines capillaires,
De là dans vaiſſeaux differents,
Je veux dire qui ſont plus grands,

Puis s'en va dans la veine porte,
Qui dedans la cave le porte,
Qui conduit aprés cette humeur
Au ventricule droit du cœur,
Puis dans le gauche elle retourne,
Où ſans que beaucoup il ſejourne
Ce ſang dans l'aorte eſt verſé,
Et par tout le corps diſperſé,
Pour nourrir toutes les parties
Aux arteres aſſujetties,
D'où retournant toûjours au cœur
Il y puiſe une autre vigueur,
Pour faire une troiſiéme courſe,
Quand il a quitté cette ſource.
Voilà le mouvement du ſang
Dans teſte, cœur, bras, pieds & flanc,
C'eſt ainſi, dis-je, qu'il circule,
Sans qu'il avance, ny recule,
Pour bien conſerver au dedans
Nos corps ſans aucuns accidens.
  C'eſt la ſentence Platonique,
Qu'aſſez nettement il explique,
Quand il aſsûre que le cœur,
Ce principe de la chaleur,
Dans le milieu de la poitrine
De nos veines eſt l'origine,
Et des arteres & du ſang,
Qui dans ces vaiſſeaux coule franc,
Et par tout le corps fait ſa courſe
Pour retourner à cette ſource.

Mais venons au raiſonnement ;
Sçait-on pas que le mouvement
Des eaux, des fleuves & rivieres
Les rend nettes & moins groſſieres,
Et que le ſang comme les eaux
Circulant dedans les vaiſſeaux
Eſt d'une netteté plus pure
Dans le corps d'une creature ?
Car il s'enflamme & ſe pourrit,
Et meſme la partie aigrit,
Soit pieds, jambes, bras, corps, ou teſte,
Lorſque quelque choſe l'arreſte,
Et dedans ſon corps l'interromp,
Ce qui cauſe qu'il ſe corromp,
D'où naiſſent les ereſypeles,
Les abſcez, les tumeurs rebelles,
Meſme il n'eſt preſque point de mal,
Qui n'accable un pauvre animal,
Quand le ſang arreſte ſa courſe
Dans ſon principe, ou dans ſa ſource.
Une autre raiſon d'un Autheur
Se prend du mouvement du cœur,
Qui bat toûjours tant que l'on meure ;
Car puiſqu'en l'eſpace d'une heure,
Comme on eſt d'accord entre nous
Il fait quatre, ou cinq mille poulx,
Et que le ſang qui fait ſa route
Paſſe dans le cœur goutte à goutte ;
Ou bien deux gouttes à la fois,
Ou ſi tu veux juſques à trois,

Meſme ſelon Harvée une once,
Il faut juſtement qu'on prononce
Qu'il paſſe tout au cœur des gens
En cinq, ou ſix heures de temps,
Pluſtoſt, ou plus tard il n'importe,
Il ſuffit que par là tout ſorte,
Suivant l'âge, ou bien le climat
De l'homme fort, ou delicat,
Le temperament & le reſte,
Qui fait ſon poulx lent, ou plus preſte,
Ce qui ne ſe peut nullement,
Si le ſang eſt ſans mouvement:
Donc ſans qu'il s'arreſte, ou s'accule
Je maintiens que le ſang circule
Dans tout le corps inceſſamment,
Pour luy porter ſon aliment,
Les valvules, ou portelettes
Qu'en nos veines nature a faites
De leurs tuniques ſeulement,
Pour les boucher evidemment
Du centre à la circonference
Nous montrent cette conſequence,
Car chaque valvule à ſon rang
Aide bien au retour du ſang,
Puiſqu'elle s'ouvre, afin qu'il entre,
De la circonference au centre,
Et qu'il retourne droit au cœur
Comme à ſon veritable autheur.
L'experience quotidienne
Que l'on fait deſſus chien, ou chienne.

M'eſt un témoignage certain
Que ce que je dis n'eſt pas vain :
Car liant l'artere cruralle,
Où le ſang ſans ceſſe devalle,
Et picquant au deſſus du fil,
Le ſang y vient rouge & ſubtil,
Mais au deſſous eſtant percée,
Rien n'en coule, quoy que preſſée.
La veine eſt d'un contraire effet,
Que l'on lie avec un filet :
Car le ſang avec violence
Vient au deſſous en abondance,
Et percée au deſſus du fil,
Il n'en ſort ny gros, ny ſubtil.
Le meſme en la phlebotomie
Que Medecins n'épargnent mie
S'obſerve en tout temps frequemment,
Invincible & bon argument
Que dans le corps le ſang circule,
Ce qui n'a rien de ridicule :
Car ſi cette vitale humeur
Couloit du foye, ou bien du cœur
Directement dedans les veines,
Sans ſe donner beaucoup de peines,
L'on n'auroit qu'à frotter le bras
Depuis l'épaule vers le bas,
Puis faire auſſi toſt l'ouverture
Au deſſus de la ligature,
Et non au deſſous, comme on fait,
Pour tirer du ſang à ſouhait,

La raiſon me ſemble ſi claire
Qu'il n'y faut point de Commentaire.
Enfin pour arreſter le ſang
Du pié, du bras, ou bien du flanc,
Qu'on lie au deſſous de la playe,
Je maintiens comme choſe vraye,
Que le ſang qui faiſoit trop flux
Deſormais ne coulera plus,
Signe que cette humeur retourne,
Sans qu'aux vaiſſeaux elle ſejourne
Des extremitez vers le cœur,
Et non ſuivant l'ancienne erreur
Du centre à la circonference:
D'où je tire ma conſequence
Que ce n'eſt point le ſang venal
Par qui ſe nourrit l'animal,
Et que ce m'eſt un témoignage
Que les veines n'ont que l'uſage
De rapporter dedans le cœur,
Vray principe de la chaleur,
Le reſte de la nourriture
Qu'il recuit comme on conjecture,
Repurifie & rend vital,
Et puis pour nourrir l'animal
Qu'il reverſe en la grande artere,
Voilà le ſecret du myſtere.

De la transfuſion du Sang.

QUoy que l'on eſtime abuſeurs
Nos doctiſſimes Transfuſeurs,
Qui ſont des gens de conſcience,
Et d'une grande experience,
Je veux diſcourir à mon rang
De la transfuſion du ſang,
Que pour guerir nature humaine
L'on fait tantoſt de veine à veine
Par ſecret artificiel,
Tantoſt d'un ſang arteriel,
Si l'on veut dedans une artere;
Enfin ſuivant ce qu'il veut faire
Qu'un Medecin induſtrieux,
Par un deſſein ingenieux
Pratique encor d'artere à veine;
En faiſant ſans beaucoup de peine
Paſſer du ſang par un canal
Dedans le corps d'un animal,
Soit jeune, ou bien vieux, il n'importe:
Car ce remede le conforte
Rajeunit, guerit doucement;
Et fait vivre fort longuement,
Pareil au ſecret d'Arteſie,
Qui, dit-on, prolongea ſa vie
Juſques à mille vingt-cinq ans,
Et puis mourut aprés ce temps;

Si ſoy nous fait la gaſconnade
D'un faiſeur de rodemontade.
Or que noſtre transfuſion,
Dont il eſt icy queſtion,
Soit un remede ſalutaire,
A quiconque le voudra faire,
Et pratiquer adroitement,
On le prouve, & voicy comment.
C'eſt par ce moyen que nature
Donne à l'enfant la nourriture,
Eſtant au ventre maternel
Par un envoy continuel
Qu'elle fait du ſang de la mere,
Comme une bonne ménagere
Dedans ce renommé canal,
Que l'on appelle umbilical
Pour nourrir garçon, ou fillette,
Qui de cét aliment ſe traitte,
Et s'en accroiſt, & s'en nourrit,
Tant que dans la matrice il vit,
Encor que cét enfant differe
Du temperament de la mere:
Car la ſemence de l'époux
Donne à la femme le deſſous,
L'emporte ſur la maternelle,
Et devient plus puiſſante qu'elle;
Et pourtant la mere en ſon flanc
Par transfuſion de ſon ſang,
Nourrit l'enfant & le conforte
Pendant neuf mois qu'elle le porte.

Mais l'aliment continuel
Que hors le ventre maternel
L'homme prend aprés ſa naiſſance,
Prouve encor bien cette ſentence,
Comme je le vay declarer;
Car au lieu que pour reparer
Et ſes forces & ſa ſubſtance,
Qui vont toûjours en decadence,
Il prend un impur aliment,
Que la chaleur cuit lentement,
Digere & convertit en chile,
Afin que la partie utile
Se porte au foye, ou bien au cœur;
Pour ſe tourner en autre humeur,
Le ſang qu'on verſe dans nos veines
Se fait avec bien moins de peines:
Car eſtant tout elaboré,
Le corps en eſt moins alteré,
Et ne fait pas tant de divorces
D'avec ſa ſubſtance & ſes forces.

Mais puiſqu'on a de tout temps crû
Que ce n'eſt qu'un ſang corrompu,
Ou bien remply d'intemperie,
Qui produit les maux de la vie,
Qu'on guerit dans homme & garçon
Par la ſaignée & la boiſſon,
Il eſt beſoin qu'on croye encore,
A moins de paſſer pour pecore,
Qu'en tirant la corruption,
Cauſe de quelqu'affliction,

La force auſſi ſe diminuë,
Et qu'ainſi ſi l'on continuë
Un homme tombe à ſon malheur
En hydropiſie, ou langueur,
D'où pour bien faire la ſaignée
En ce temps doit eſtre éloignée,
La boiſson que l'on prend auſſi
Nuit encor en ce cas icy:
Car paſsant par artere & veine
Dans une panſe la plus ſaine,
Elle change diverſement
Par la quantité du ferment,
Qu'elle trouve en chaque partie
Par ſon entrée & ſa ſortie,
Et meſme je ſoûtiens icy
Qu'elle l'altere & change auſſi
Par tous les fermens qu'elle y porte,
Et laiſse devant qu'elle ſorte,
D'où viennent les impuretez,
Les foibleſses & cruditez;
Or coulant du ſang dans nos veines,
Qui d'humeurs impures ſont pleines
Aprés que l'on en a tiré
Ce que l'on en a deſiré,
L'on évite toutes ces choſes,
Qui de pluſieurs maux ſont les cauſes,
Et l'on accorde en peu de temps
Les Medecins les plus prudens:
Car quiconque eſt pour la ſaignée
Ne la trouve point épargnée,

Puiſqu'avant l'operation
L'on tire la corruption,
Et celuy qui défend qu'on ſaigne,
Verra, ſuivant ce qu'il enſeigne,
Si l'on ſaigne beaucoup, ou peu
Qu'on remet d'autre ſang au lieu,
Que plus aiſément l'on ſupporte,
Et donne une vigueur plus forte.
Enfin nous voyons tous les jours
Que malgré tout humain ſecours
Beaucoup de gens perdent la vie,
Par une rude hemorragie,
Que d'autres qui ſont amaigris
Ont trop viſte les cheveux gris,
Que dans eux la vieilleſſe avance,
Et qu'ils tombent en decadence,
Faute de ſang & de chaleur,
Et d'un habile Transfuſeur:
Car qui doute qu'un ſang loüable,
Et qui leur ſeroit convenable
Coulant dans les vaiſſeaux d'aucuns
Ne prolongeaſt la vie aux uns,
Et qu'il ne rechappaſt les autres,
Sans en envoyer un aux peautres ?
Ce que dans verolles, cancers,
Lepres & d'autres maux divers,
Comme rages, ereſypelles,
Ulceres malins & rebelles,
Qui proviennent d'un ſang mauvais,
L'on peut éprouver tout exprés.

Or pour faire ce grand remede,
A qui l'on croit que le mal cede,
Il eſt bon par neceſſité,
Pour éviter la cruauté
De ne point uſer de ſang d'homme,
Quoy que ſur tout on le renomme,
Mais bien du ſang des animaux,
Comme de chevreaux & d'agneaux,
Qu'on doit nourrir quelques ſemaines,
Pour faire un bon ſang dans leurs veines
De jaunes d'œufs avec du laict,
D'où peut ſuivre un meilleur effet,
Transfuſant leur humeur ſanguine
Par nos bras, dans flanc & poitrine:
Car tel ſang dans les animaux
Contient beaucoup d'eſprits vitaux,
Et vaut mieux que celuy des veines
Pour faire des cures certaines.

Mais ſi l'on void journellement
Que certain laict heureuſement
Sert à guerir un mal eſtrange
Le beuvant long-tẽps ſans qu'on change
Et ſi la chair des animaux,
Telle que d'agneaux & de veaux,
Nous nourrit pendant noſtre vie,
Nous preſerve de maladie,
Et ſi leurs ſucs tres-ſavoureux
Nous ſont ſi fort avantageux,
Qu'à nos corps en faiſant diette,
Ils donnent gueriſon parfaite,

Pourquoy n'eſperera-t-on pas
Quand le mal nous a mis à bas,
Que leur ſang verſé dans nos veines
Terminera toutes nos peines,
Nous guerira de bout en bout,
Et remettra bien-toſt debout?
Ces raiſons ont de l'évidence,
Mais venons à l'experience;
Durant le temps de la moiſſon,
Sçait-on pas qu'un jeune garçon,
Plein de mal & d'inquietude,
Pour avoir une fiévre rude,
Qui l'oppreſſoit depuis deux mois,
Encor qu'on l'euſt ſaigné vingt fois,
Fut guery par ce grand remede,
Qui fut ſon recours & ſon aide?
Un autre homme encor plus âgé,
Sans eſtre de mal affligé,
N'en fut pourtant pas plus malade,
Puiſqu'incontinent par bravade,
Sans témoigner aucun ennuy,
Aprés qu'on eut fait deſſus luy
Ce remede ſi debonnaire,
Il ſe releve, & ſans myſtere,
Il égorge auſſi toſt l'agneau,
Et le dépoüille de ſa peau,
Enfin il le ſouffle & l'habille,
Puis incontinent comme un drille
S'en alla droit au cabaret;
Voilà la verité du fait,

Sans dangereuſes circonſtances.
  Quant aux autres experiences
Que l'on a faites ſur des chiens,
De dix-neuf qu'ils ſont, je maintiens,
Que pas-un n'eſt mort, au contraire,
Chacun d'eux à ſon ordinaire
Eſt bien mangeant & bien beuvant,
Et meſme mieux qu'auparavant,
D'où ſans façon, ny ſans myſtere,
Je dis hardiment qu'on peut faire
Ce remede ſans aucun mal
Sur le raiſonnable animal.
  Arriere donc de nos pratiques
Toutes ces raiſons chimeriques,
Dont l'on abuſe le commun,
Qui diſent que le ſang de l'un
Eſt poiſon à l'égard de l'autre,
Qui fait mourir un bon Apôtre:
Qu'Hippocrate a propheriſé
Qu'un ſang au corps extravaſé
Se corromp dedans la partie,
A moins qu'il n'ait libre ſortie;
Que le ſang qui ſort des vaiſſeaux,
Et paſſant par dans des tuyaux
Incontinent ſe coagule,
Qu'ainſi la moindre particule
Allant au cœur directement,
L'on peut mourir ſubitement:
Toutes ces raiſons ſont fineſſes,
Dont Transfuſeurs battent leurs feſſes

A qui répond l'autre party
Qui leur ſoûtient qu'ils ont menty,
Si bien que ſur cette matiere,
Tous les deux ſe donnant carriere
Ont ſur un pré de papier blanc
Verſé de l'ancre au lieu de ſang;
L'un écrit pour, l'autre écrit contre:
Ly tous les deux dans ce rencontre,
Pour moy qui me ris de ce choc,
Je laiſſe le procez au croc.

De la poudre de Sympathie, & de l'onguent ſympathetique de Paracelſe.

CUrieux qui veux tout entendre,
Tout ſçavoir & tout entreprendre,
Je veux en ce petit Livret
Te declarer le grand ſecret
De la poudre de Sympathie,
Dont l'on parle tant dans la vie,
Qu'il n'eſt homme petit, ny grand,
Soit riche, gueux, docte, ignorant,
Qui n'en ait oüy quelque choſe,
Sans ſçavoir l'effet, ny la cauſe,
Ny connaître, comme on la fait:
Pour donc pratiquer ce ſecret
Le plus admirable du monde,
Et dont la force ſans ſeconde
Produit un effet pluſqu'humain,
L'on prend du vitriol romain,

Univerſel & catholique,
Comme un ſçavant Autheur explique,
Ou bien du vitriol commun,
Que j'eſtime à peu prés tout un,
Et tres-uti'e pour la faire,
Portant le meſme caractere,
Puis ſans uſer d'autre appareil,
On l'expoſe droit au Soleil,
Pendant l'ardente Canicule,
Sans y mettre fer, ny ſpatule,
Meſme dans un lieu que le vent,
Ny l'eau ne troublent nullement:
C'eſt là que ce bel œil du monde
Par ſon influence feconde
Exalte ce grand mineral,
Luy donne un pouvoir ſans égal,
Et de ſa ſource de lumieres
Dont il éblouït nos paupieres,
Il l'arroſe ſi vivement,
Et l'altere ſi doucement
Qu'il le deſſeiche & le calcine,
Le reduit en poudre & l'affine,
Et le blanchit ſi bel & bien,
Qu'aprés il ne luy manque rien.
Voila la façon admirable
De cette poudre incomparable,
Poudre d'un pouvoir eſtonnant,
Qui de l'Orient au Ponant
Peut faire reprendre une playe,
Comme il appert, à qui l'eſſaye,

Pourveu qu'on ait un linge blanc,
Qui ſoit trempé dedans ſon ſang,
Sur qui l'on met une partie
De la poudre de Sympathie,
Qu'on poſe aprés en un endroit,
Qui ne ſoit trop chaud, ny trop froid,
Sans rien du tout faire à la playe :
Cette experience eſt ſi vraye
Qu'en peu de temps le mal guerit,
Ainſi qu'un docte Autheur écrit.
Mais comme cette poudre ſeure
Ne ſert qu'à la ſimple bleſsûre,
S'il s'y trouve des os rompus
L'on y peut adjoûter de plus
De cette gomme aſſez frequente,
Que l'on appelle Tragacanthe,
Ou bien Tragacant, c'eſt tout un,
Dont l'uſage eſt aſſez commun,
Ainſi c'eſt une choſe ſeure
Que ſe guerira la bleſsûre,
Par l'emiſſion des eſprits,
Qui ſur le linge eſtant gueris,
D'une maniere toute gaye
Retourneront droit à la playe,
Chargez du vitriol romain,
Dont l'homme au pluſtoſt ſera ſain.

Preuves de la poudre de Sympathie.

Mais afin de mieux te reſoudre
A croire cette grande poudre,

Ne voyons-nous pas des effets
Merveilleux, quoy que naturels?
Entr'autres pour te ſatisfaire,
Ne voit-on pas pour l'ordinaire
Que les maux des yeux frequemment
Se communiquent aiſément?
Que les eſprits ſans retenuë,
Sortant des yeux d'une tortuë
Peuvent faire éclorre des œufs?
Et par un effet merveilleux
Que l'Aimant tourne vers le Pole,
Comme il ſe void en la bouſſole?
Que le meſme Aimant ſur un ais,
Quoy que ſolide, & quoy qu'épais
Fait que le fer deſſous l'aix tourne,
Autant de temps qu'il y ſejourne?
Que le cep de vigne alteré,
Comme on l'a ſouvent admiré,
Bien qu'éloigné de la vandange
Fait qu'au tonneau le vin ſe change?
Que les ſangliers en porchaiſon,
Pendant la nouvelle ſaiſon,
La viande des ſangliers ſalée
Dans les ſaloirs devient troublée?
Que le feu mis ſur excremens,
Soit d'animaux, ou bien de gens,
Ils ſentent un mal au derriere,
Qui les poinct de belle maniere,
Dont on les guerit bien & beau
En les faiſant foirer dans l'eau?

Que l'arriere-faix d'une femme
Fait bien ſouffrir la bonne Dame,
Lorſque l'on en diſtile l'eau
Au feu moderé d'un fourneau,
Pour guerir marques de naiſſance?
Qu'auſſi le laict a la puiſſance,
S'il eſt verſé ſur les charbons,
D'enflammer tetes, ou tetons
De la beſte, ou bien de la femme,
De qui le laict eſt dans la flame,
Si l'on ne jette largement
Du ſel dans le feu promptement?
Qu'un nez fait de la chair d'un homme
Ne ſe gaſte, ny ſe conſomme,
Pendant qu'il vit, mais qu'eſtant mort
Un tel nez s'altere bien fort,
Et qu'un autre homme qui le porte
Eſt geſné d'une eſtrange ſorte?
Que l'ombre de l'if fait du mal,
Sur tout à l'humain animal?
Que ceſſent les hemorroïdes,
Qui ſont meſme les plus ſordides,
En portant ſur ſoy le bouton
Que l'on cueille à certain chardon?
Qu'enfin la marque naturelle
Sur un corps vivant devient telle,
Qu'elle change au temps que le fruit
Qu'elle repreſente eſt produit?
Toutes ces choſes authentiques
Se font par effets ſympathiques,

Et par des eſprits concourants
Dans tous ces ſujets differents,
Dont la preuve tres-évidente
Eſt entierement convainquante:
Car n'eſt-ce pas par les eſprits
Que des maux d'yeux nous ſommes pris,
Alors qu'en regardant les autres
Nous reſſentons du mal aux nôtres?
N'eſt-ce pas auſſi leur pouvoir,
Qui fait que la viande au ſaloir
Puiſſamment ſe gaſte & s'altere,
De meſme que le vin peut faire,
Non pas toûjours, mais quelquefois,
Quand la femme a ſes méchans mois?
N'eſt ce pas ce qui fait connaître
Au chien les veſtiges du maître?
Et ſi le Pole pour l'Aimant
A quelque choſe de charmant,
N'eſt-ce pas par une influence
De ſes eſprits en abondance,
Qu'il l'attire, quoy qu'éloigné,
Comme il eſt partout enſeigné?
Et lorſque le baſilic tuë,
C'eſt par les eſprits de ſa veuë,
Et les veneneuſes vapeurs,
Que ſon corps exhale d'ailleurs:
Enfin quand le cep de la vigne
Reſſent un changement inſigne,
Si le bon vin au renouveau
Eſt alteré dans le tonneau,

C'eſt par les eſprits ſpecifiques
De ces deux choſes ſympathiques,
Qu'il s'altere, ſe tourne & boult,
Et quelquefois ſe corrompt tout,
Quoy que d'une diſtance inſigne
Il ſoit éloigné de la vigne :
Ainſi ce ſecret important,
Dont dans le monde on parle tant,
Cette poudre myſterieuſe,
D'une force prodigieuſe,
Quoy que bien loin de ſon ſujet
Produit cependant ſon effet,
Et guerit fort bien une playe,
En quelque façon qu'on l'eſſaye :
Car les eſprits qui ſont au ſang,
Contenus dans le linge blanc,
Pendant le temps qu'on fait la cure
Le grand agent de la nature,
Qui dans ce monde eſt répandu
Aide avec un ſoin aſſidu
A les rejoindre à leur principe,
Qui ſi fortement les agripe
Avec le vitriol romain
Que le bleſſé devient tout ſain,
En ſept, ou huit jours qu'on le penſe
Avec preſque point de ſouffrance :
Mais pour le bien traiter il faut
Qu'en lieu ny trop froid, ny trop chaud
L'on mette le linge & la poudre,
C'eſt à quoy tu te dois reſoudre

Pour agir en homme aſsûré ;
Car ſi le lieu n'eſt temperé,
Le malade criant à l'aide,
Peſtera contre un tel remede,
Marque que cette poudre agit
De la façon que je l'ay dit.
Voilà la poudre merveilleuſe
Que l'on croit ſuperſtitieuſe,
Pour eſtre d'un inſigne effet,
Dont je te donne le ſecret.

L'onguent ſympathetique de Paracelſe.

Quant à l'onguent ſympathetique,
Que l'on nomme Paracelſique,
Prens du crane & ſain de pendu
Quatre onces le tout bien fondu,
Sang humain & mumie une once,
Comme Paracelſe prononce,
Et deux drachmes d'huille de lin,
Deux onces de roſe & bol fin,
Dont le mélange incomparable
Compoſe un onguent admirable,
De qui Ceſar fit grand eſtat
Lorſqu'il gouvernoit ſon Eſtat,
Pour guerir comme l'on aſsûre
De loin la plus rude bleſsûre,
Pourveu que l'on ait fer, ou bois
Trempé dans le ſang une fois,
Qu'avec ce bon onguent on frotte,
Ainſi que Paracelſe cotte ;

Sans faire à la bleſsûre rien,
Sinon que de la laver bien
Avec l'urine du malade,
Pour guerir ſon coup d'eſtocade:
Mais ſur tout que le Medecin,
Pour réüſſir dans ce deſſein,
Encor bien qu'il ſoit un bon drille
S'abſtienne de baiſer la fille,
Soit tout de bon, ou par hazard
Le jour qu'il frottera le dard,
Que s'il ſe rencontre fracture,
Pour faire une parfaite cure
Sur le corps meſme d'un brigant,
Qu'il meſle avec ce digne onguent
De la poudre de grand conſoulde,
Afin que l'os mieux ſe reſſoulde.
Mais pour ſçavoir ſi le bleſsé
En mourra, quoy que bien penſé,
Prens le fer, le bois, ou la fléche,
Mets-y de cette poudre ſeiche
De ſandal & d'hematités,
Puis l'approche du feu ſi prés
Que ta main puiſſe ſur la braize
Souffrir le fer chaud à ſon aiſe:
Que ſi tu vois que l'inſtrument
Jette du ſang, dis hautement,
Et proguoſtique deſſus l'heure
Qu'il faut que le malade meure,
Sinon, dis qu'il réchappera,
Et que l'onguent le guerira:

Mais de peur que l'on ne te berne,
Pour ſçavoir comme il ſe gouverne,
Voy s'il paroiſt evidemment
Taches de ſang ſur l'inſtrument,
S'il eſt ainſi, dis qu'il fait chere,
Sinon c'eſt une bonne affaire,
Et tu peux prononcer tout haut
Qu'il ſe gouverne comme il faut.
Dans Paracelſe vois le reſte,
Où cét onguent eſt manifeſte,
Qui peut guerir hommes, chevaux,
Et grands & petits animaux,
Encor qu'une grande diſtance
Soit entr'eux & le fer qu'on penſe,
Remede eſtonnant tout à fait
Pour eſtre d'un ſi grand effet,
Que je croy, pardeſſus l'épaule,
Comme on porte hallebarde & gaule.

De l'uſage du Thé.

MA Muſe diſcourons du Thé,
Remede en France ſi vanté,
Qu'on nous apporte de la Chine
Pour nous ſervir de Medecine;
J'ay leu dans un certain Autheur
De ce païs grand voyageur;
Que la plus excellente feüille
Qu'à ce petit arbre l'on cüeille,

Se trouve, dit ce compagnon,
Dans la Province de Kiangnon,
Où la terre eſt aſſez fertile,
Non loin d'une certaine Ville,
Que l'on appelle Hoeicheu,
Qui ne le croit, aille en ce lieu;
Cette feüille eſt, dit-il, petite,
Et ſelon qu'il nous l'a décrite
Pareille aux feüilles du ſumach,
Elle eſt bonne pour l'eſtomach,
Cét arbriſſeau porte à ſes branches
Des fleurs qui ſont jaunes & blanches,
Et qui n'ont pas beaucoup d'odeur,
Il pouſſe ſa premiere fleur
Durant la ſaiſon Eſtivale,
Elle eſt de couleur preſqu'égale,
A la fleur du ſumach, ſinon
Que la fleur du Thé de Kiangnon
Eſt d'une couleur plus jaunaſtre,
Sa baye eſtant meure eſt noiraſtre.
Or voicy comme eſt appreſté
Le breuvage qu'on nomme Thé,
L'on cherche la premiere feüille,
Que pendant le Printemps l'on cüeille,
Et qu'auſſi-toſt l'on chauffe un peu
Dedans un vaſe à petit feu,
Puis dans un matelas qu'on plie
De toille de cotton unie,
On l'enveloppe tout d'un train,
Et l'émouve-t'on de la main,

Et dedans l'enveloppe meſme
Aprés avec un ſoin extréme
On la remet auprés du feu,
Et la frotte-t'on en ce lieu
Juſqu'à tant que comme la meche,
Elle s'appelotonne & ſeiche,
Puis on la met avec la main
Dedans un bon vaiſſeau d'eſtain,
Que l'on bouche avec diligence,
Pour empeſcher que ſa ſubſtance
Ne s'évapore en ce vaiſſeau,
Où cette feüille eſt en monceau,
Qu'aprés avoir un temps gardée
Dedans l'eau boüillante eſt vuidée,
Où ſa verdure elle reprend,
Et là ſe dilate & s'eſtend,
Et s'il advient qu'elle ſoit bonne
Tout incontinent elle donne
A l'eau bon gouſt & bonne odeur
Avec une verte couleur.

On boit le Thé chaud & non tiede
Par delicateſſe, ou remede,
Sa doſe aprés qu'on a repû
Doit eſtre le poids d'un eſcu,
Avec de l'eau plein une taſſe
Qu'on avale de bonne grâce
Deux heures aprés le repas,
Ou devant, il n'importe pas,
On y meſle ſuccre & canelle,
Il eſt bon contre la gravelle,

La goutte, l'indigeſtion,
Car il aide à la coction,
Conforte l'eſtomach debile,
Contre maux de teſte eſt utile,
Il oſte l'aſſoupiſſement,
Fait qu'on veille facilement,
Donne jugement & memoire;
Il eſt bon encor aprés boire,
Alorſque dedans un feſtin
L'on a fait débauche de vin;
Car il diſſipe, & meſme arreſte
Les vapeurs qui vont à la teſte,
Et deſenyvre l'homme ſaou,
Mieux que l'amande, ny le chou;
Enfin les Chinois font eſtime
De ce breuvage legitime,
S'en entre-traittent tour à tour,
Et s'en regalent nuit & jour.
Or pour le choix & l'excellence,
J'y voy bien de la difference;
Car le Thé pour les riches gens,
La livre vaut plus de cent francs,
D'autre qu'au Marchand on delivre
Pour douze, ou dix eſcus la livre,
Et l'autre enfin ne vaut pas plus
De ſix deniers, ou deux eſcus.

Du Caphé & du Chocolate.

L'On fait un breuvage aſſez bon
De la féve qu'on nomme Bon,
Dont autrefois en Arabie
Et l'Egypte on faiſoit la vie,
Et dont maintenant nos François,
Les Allemands & les Anglois
Se plaiſent d'arroſer leur gorge
Plus volontiers que de l'eau d'orge,
Breuvage qu'on nomme Caphé,
Que l'on boit lorſqu'il eſt chauffé:
Or voicy comme on le compoſe;
L'on met ſeulement pour la doſe,
Aprés qu'on a ſeiché ce fruit,
Et qu'en pouſſiere on l'a reduit
Un bon tiers d'une cueillerée
Dedans un verre d'eau ſuccrée,
Que l'on fait boüillir tant ſoit peu
Expreſsément deſſus le feu,
Puis que l'on boit, ou que l'on hume
Peu à peu ſuivant la couſtume;
Cette boiſſon eſt bonne aux vents,
Maux humides, froids & peſants,
Hydropiſie & courte haleine,
Et le rhûme qui nous fait peine,
Bruit d'oreilles, fluxions d'yeux,
Qui font aſsez de chaſſieux,

Vers du corps, douleurs de ratelle,
Mois ſupprimez & la gratelle,
Soulage quand on a trop bû,
Guerit maux que fait le fruit cru,
Corrobore eſtomach & foye,
Et le cœur auſſi qu'il nettoye,
Et rend le ſang pur & plus net,
Capable d'un meilleur effet.

Du Chocolate.

Mais diſcourons du Chocolate,
Paſte de qui le nom éclate,
Et dont on ſe ſert à preſent,
Comme un medicament plaiſant;
Car l'on en compoſe un breuvage,
Dont à Paris l'on fait uſage,
Qui de cette paſte a le nom,
Breuvage que l'on trouve bon.
Or la baſe de cette paſte,
Qu'on n'appreſte point à la haſte
Eſt un fruit nommé Cacao,
Qui croiſt, comme on dit, à gogo
Dans chaque jardin & campagne
De Mexique & nouvelle Eſpagne:
L'arbre où vient ce fruit eſtranger
Eſt de grandeur d'un oranger,
Il a preſque la meſme feüille,
Le fruit qu'à cét arbre l'on cüeille,
De ſa nature eſt aſsez bon,
Et reſsemble bien au melon,

Il contient certaines noiſettes,
Qui ne ſont pas des plus groſsettes,
Que l'on appelle Cacaos,
Où ſont petits noyaux enclos,
Chacun plus petit qu'une amande,
Excellent à bouche friande,
Car il eſt de bonne ſaveur,
Plein de ſeichereſse & froideur
Dans ſa portion moins huilleuſe,
Chaud & humide en l'onctueuſe.

Premiere recepte du Chocolate.

Or pour faire cette boiſson,
Je te vay donner la façon,
Pour t'en ſervir pendant ta vie,
Prens du ſuccre livre & demie,
Avec ſept cens de Cacaos,
Mais des meilleurs & des plus gros,
Deux onces de bonne canelle,
Du poivre, que chile on appelle,
Quatorze gros grains ſeulement,
Qu'il faut meſſer enſemblement,
Ainſi que Marradon prononce,
Clou de giroffle demie once,
Et trois coſses de Teſacta,
Ou bien faute d'avoir cela,
Prens peſant d'anis deux reales;
Voilà les drogues principales,
De qui cette paſte ſe fait,
Avec quoy l'achiote on met,

Pour

Pour rendre par cette denrée
Cette boiſson plus colorée,
Avec des amandes auſſi,
Et noiſettes, & meſme icy
Je ne trouverois pas eſtrange
Qu'on y miſt l'eau de fleur d'orange;
Aprés que le tout eſt meſlé,
Et qu'il eſt bien grillé, pilé
Sur la pierre dite metate,
Pour compoſer le Chocolate;
Car de tout cecy ſort un jus,
Dont on fait gaſteaux & rien plus,
Ou bien une paſte admirable
Que pour rendre plus agreable
Ailleurs auſſi bien qu'à Paris
L'on met avec de l'ambre gris
Dans une boëtte bien cloſe
Comme une precieuſe choſe,
Que l'on prend pour boire, ou manger,
Ainſi qu'on le veut ménager
Avec eau commune, ou d'endive,
Suivant le mal qui nous arrive,
Ou bien ſi l'on le trouve bon
Au matin avec macaron.

Seconde compoſition du Chocolate.

Mais dautant que quelqu'un rejette
Cette maniere de recette,
Pour n'eſtre propre à toutes gens,
Fais cette ſuivante en tout temps,

Excepté dans la Canicule,
Si tu me veux eſtre credule.
A chaque cent de Cacao,
Pour faire la choſe à gogo
Tu meſleras deux grains de chile,
L'Anis encor eſtant utile
Tu peux en prendre plein ton poing,
Pour l'y meſlanger avec ſoin
Avec deux petites fleurettes,
Que l'on peut nommer oreillettes,
Et deux autres Mecaſuchil
Qu'on y met auſſi ſans peril,
Ou ſix roſes paſles en poudre,
C'eſt à quoy tu te dois reſoudre,
Si tu n'as les ſuſdites fleurs,
Qui te laſcheront ſans douleurs:
En outre mets-y verte, ou ſeiche
Une gouſſette de campeche,
Avec peſant deux eſcus d'or
D'excellente canelle encor,
Ou tu peux joindre douze amandes,
Et douze noiſettes friandes,
Demy livre de ſuccre auſſi
Pour rendre le tout addoucy,
Et la doſe de l'achiote,
Qu'il n'eſt pas beſoin que je cotte,
Puiſque ſon poids, ou ſa groſſeur
Ne ſert qu'à donner la couleur;
Puis devant que rien tu compoſes
Boye & pile toutes ces choſes,

Hors l'achiote qu'on diſtrait
Qu'avec le cacao l'on met,
Afin que ſa couleur éclate
Eſtant broyé ſur le metate,
Et que le tout enſemble mis
L'on paſſe aprés par le tamis,
Hors le cacao qu'on écorce,
Afin que tout ait plus de force,
Et ſoit plus delicat auſſi,
Puis l'on incorpore cecy
Pour en faire aprés des tablettes,
Qu'on ſerre proprement ſeulettes,
Et dont l'on ſe ſert avec ſoin,
En pluſieurs façons au beſoin,
Suivant ce que l'on pretend faire.
Aux Indes la mode ordinaire
Eſt d'en uſer comme j'ay lû
Tout chaud avec du mays moulu,
Comme un Autheur nous manifeſte;
Dans Colmenero ly le reſte,
Qui t'enſeignera les vertus
Des drogues miſes cy-deſſus.

Or la maniere plus facile,
Et que j'eſtime tres-utile,
Nous apprend cét Autheur nouveau,
Eſt cependant qu'on chauffe l'eau,
Il faut raper une tablette,
Et du ſuccre ſur une aſſiette,
Qu'aprés dans l'eau chaude l'on met,
Qu'on mouve avec le moulinet:

Voilà la plus courte coûtume,
Puis on en boit avec l'écume
Six onces l'hyver, à peu prés,
Au matin que le temps eſt frais;
Que ſi l'homme eſt chargé de bile,
Qui le rende un peu trop debile,
L'eau d'endive luy fera bien
Priſe avec un tel ingredien,
Pour déboucher par cette voye
La grande obſtruction du foye,
Et vaincre la chaleur auſſi,
Qui met un malade en ſoucy;
Mais ſi le foye eſt plein d'ordure,
Et qu'il ſoit froid de ſa nature,
Qu'il prenne cette potion
Pour en oſter l'obſtruction
Avec de bonne eau de Rhubarbe,
Dont il arroſera ſa barbe,
Juſqu'au mois de May ſeulement,
Et les gens ſains pareillement,
Qui le prennent dans l'eau commune,
De crainte de quelqu'infortune
Ne doivent point paſſer ce mois;
Que s'il arrive quelquefois
Qu'en Eſté l'on en ait affaire,
L'on en doit prendre pour bien faire,
Suivant l'advis le plus commun,
Seulement de quatre jours l'un;
L'on tient que cette drogue engraiſſe,
Femmes mettez-y donc la preſſe,

Et vos corps qui ſont delicats
En ſeront plus gros & plus gras.

Le grand ſecret de la pierre Philoſophale, ou la veritable maniere de faire de l'Or.

JE chante une Pierre feconde
La plus precieuſe du monde,
Et la plus cherie en ces lieux
Des hommes & des demy Dieux,
Et pourtant ſans nulle reſſource,
Qui bien a fait vuider la bourſe
Des foux, dont l'eſprit indiſcret
A mal pratiqué ce ſecret,
Mais qui d'or auroient abondance,
S'ils euſſent ſceu cette ſcience.
Pere commun des animaux,
Des mineraux & des metaux,
Toy qui fais meurir nos ceriſes,
Poires, pommes, melons, meriſes,
Auſſi-bien que les choux cabus,
Viens me dechiffrer ces rebus,
Dont les plus ſçavans Cabaliſtes
Cachent ce ſecret aux Artiſtes,
Qui pour ſouffler, le plus ſouvent
Ne remportent qu'un peu de vent:
Apollon dont l'eſprit m'inſpire,
Pince donc toy-meſme ma Lyre,

Et conduy mon eſprit ſi bien
Que le Lecteur n'ignore rien
De la Pierre Philoſophale,
Dont la puiſſance ſans égale
Peut enrichir en peu de temps
Les plus miſerables caymands:
Et vous, incomparables Muſes,
Dont les eſprits ne ſont pas buſes,
Venez auſſi je vous ſemond
Avec Morien, Hermes, Raymond
Pour m'apprendre cette merveille,
De qui la vertu nompareille
Aprés que l'on a bien ſoufflé
D'or fin rend le gouſſet enflé.
Cét Elixir, ou riche Pierre,
Dont on parle tant ſur la terre,
Pour le jourd'huy s'appelle encor
Proprement la ſemence d'or,
C'eſt par là, comme on peut entendre,
Que ce puiſſant metal s'engendre,
Et non du ſoulphre & vif-argent,
Comme croit une folle gent,
Mais que l'on doit ſans tricherie,
Pour éviter ſupercherie,
Chercher dans un or qui ſoit net
Pour en tirer un bon effet;
Car il n'eſt rien dans la nature,
Qui n'ait une ſemence pure,
Qu'à peine on peut extraire à part,
Selon les preceptes de l'art:

Cependant il eſt vray-ſemblable
Que de ce metal admirable,
On la ſepare quand l'actif
Eſt joint comme il faut au paſſif.
Cette ſemence d'or utile
Conſiſte en une certaine huile,
Qui ne peut jamais s'enflammer,
Ny bruſler, ny ſe conſumer,
D'où ce metal dans la fournaiſe
Parmy la plus ardente braiſe
De ſon poids ne perd jamais rien.
Donc, afin de la faire bien,
Il faut tirer cette matiere
De cette ſuivante maniere:
On prend deux onces de fin or,
Avec dix fois le double encor
De vif-argent que l'on prepare,
Pour faire cette choſe rare,
Que l'on meſle ſoigneuſement
Pour le tout reſoudre à feu lent,
Tant que l'or ſoit en poudre noire
Avec pareil poids, dit l'Hiſtoire,
Qui liquefié puiſſe encor
Reprendre ſa nature d'or;
Puis de cette poudre noiraſtre,
Tant qu'elle ſoit comme l'albaſtre,
L'on tire inceſſamment une eau
Au feu violent d'un fourneau;
On arroſe aprés cette poudre
Sept fois de l'eau qu'on fait reſoudre,

Autant de fois que cette chaux
Eſt arroſée en ſes vaiſſeaux,
Juſques à tant que la nature
De l'une & l'autre ſoit tres-pure.
Voilà la methode dont l'art
Fait ces deux principes à part,
Où les quatre elemens du monde
Sont d'une façon ſans ſeconde,
Car l'air ſe trouve dedans l'eau,
Et la chaux au fond du vaiſſeau
Dans ſon corps fortement enſerre,
Le feu joint avecque la terre,
D'où ſe fait ce myſtere aprés
Qu'on voit dans la table d'Hermés.
Il ſe guinde au plus haut du monde,
Puis revient ſur la terre & l'onde,
Et reçoit par de tels ébats
Les vertus d'en haut & d'en bas.
L'Artiſte qui parle à l'antique
D'une façon enigmatique,
Pour cacher ce ſecret ſi beau,
Appelle Mercure cette eau,
Et cette chaux incomparable,
Il nomme un ſoulphre veritable,
Qui mélangez enſemblement
Font cét ouvrage ſi charmant,
Comme d'eau pure & de farine
L'on fait un pain de bonne mine :
D'autres nomment le plus ſouvent
Cette eau du nom d'eſprit vivant,

Et la chaux, ou bien cette terre
Un levain dont ſe fait la pierre;
D'autres enfin appellent l'eau
Le maſle; & la chaux du vaiſſeau,
Ils diſent que c'eſt la femelle,
Qui ſouffre le maſle ſur elle,
D'où cét enfant ſi precieux
S'engendre à la fin dans ces lieux.
Or pour achever cét ouvrage,
Qui deſſus tout a l'avantage,
L'on met la chaux dans un vaiſſeau,
Que l'on doit boucher bien & beau,
De peur que rien ne s'en exhale,
Et du fumier chaud de cavale,
Ou de cheval, n'importe point,
On le couvre aprés bien à point,
Juſqu'à tant que ſoient terminées
Tout à fait quarante journées,
Que la chaux ſe fond en humeur,
Epaiſſe & de blanche couleur,
Et qu'à certaines intervales,
Qui pendant le jour ſont égales
L'on arroſe en ce meſme lieu,
Avecque de l'eau peu à peu,
Comme enſeignent les Cabaliſtes,
Les Moriens avec les Luliſtes,
Afin que dedans ſon vaiſſeau
Cette chaux là s'abreuvant d'eau,
En ce temps ſi bien ſe nourriſſe
Qu'en pierre elle ſe convertiſſe

Que l'eau jointe avec la chaleur
Change d'une & d'autre couleur,
Qui fait voir à l'Artiſte ſage
La perfection de l'ouvrage.
Voilà cét immenſe Threſor,
Cette riche ſemence d'or,
Que par tout le monde habitable
L'on nomme Elixir veritable,
Dont une drachme ſeulement
Peut convertir en un moment
En pur or, comme dit le Sage,
Plus de deux cens fois davantage
De plomb, ou bien d'eſtain fondu:
Enfin elle a tant de vertu,
Que ſi la vaſte mer du monde
Eſtoit en vif-argent feconde,
Cette petite pierre encor
La pourroit changer toute en or;
Ce ſont les termes du Poëte,
Dont tu peux eſtre l'interprete,
Qu'en trois Vers Latins il écrit
Pour contenter un docte eſprit.

Ipſius ut tenui projectâ parte per undas,
Æquoris, argentum ſi vivum, tum foret æquor,
Omne vel immenſum verti mare poſſet in aurum.

LE SERMENT D'HIPPOCRATE EN VERS FRANCOIS.

PAR le grand Apollon, le Dieu des Medecins,
Qui dirige leur Art, & regle leurs deſſeins,
Par le docte Eſculape, Hygie & Panacée,
Dont l'heureuſe memoire en mon cœur eſt placée,
I'aſſûre & i'en atteſte aux pieds de leurs Autels
Les Deeſſes du Ciel & les Dieux immortels,
Que tant que ie vivray ſur la terre & ſur l'onde:
Sain d'eſprit & le corps plein de force en ce mõde,
Ce qu'à preſent je jure & promets par écrit
De garder a jamais & de cœur & d'eſprit.
Sçavoir, en premier lieu, de reverer mon Maiſtre,
Ainſi que mes parens de qui j'ay receu l'eſtre,
De luy rendre reſpect & de l'aimer ſans fard,
Puiſqu'il eut la bonté de m'apprendre mon art;
Ie veux que de mes biens il ait un plein uſage,
Qu'il s'en ſerve au beſoin, & cõme un hõme ſage,

Suivant le droit humain que preſcrit la raiſon,
Il ſoit le gouverneur de ma propre maiſon:
Ie veux pour ſes enfans en faire tout de même,
Eſtre pour les ſervir plein d'une amour extrême,
Et leur donner, ainſi qu'à mes freres germains,
Des preceptes qui ſoient au delà des humains,
Ie mettray mes ſecrets pour eux en evidence,
Et s'ils veulent ſçavoir cét art avec prudence,
Ie leur enſeigneray les effets qu'il produit;
Sans en pretendre d'eux recompenſe, ny fruit.
A mes enfans auſſi j'apprendray les receptes,
Les ſecrets curieux & les plus beaux preceptes
Qu'enſeigne doctement l'art des vrais Medecins,
A qui pour l'exercer n'a que de bons deſſeins.
Ie veux encor de plus l'apprendre aux hommes ſages, [ges,
Qui le voudront ſçavoir pour leurs propres uſa-
Auſſi-bien qu'aux enfans de ce grand Medecin,
Qui m'apprit ſes ſecrets pour une bonne fin,
Pourveu qu'en exerçant l'art de la Medecine,
Ils ne pratiquent rien qui choque ſa doctrine,
Qu'ils me donnent leurs nõs& jurent devant moy
D'obſerver en tous lieux les regles de ſa loy.
Autrement je promets, ſuivant ma conſcience,
De ne point enſeigner aucun art, ny ſcience
A celuy, dont l'eſprit paroiſtra ſi brutal,
De les vouloir apprendre, afin d'en uſer mal.
Lorſqu'un pauvre malade implorera mon aide,
I'employray mon pouvoir pour luy donner remede,
Et comme il aura mis deſſus moy ſon recours,
Il y pourra trouver un notable ſecours;
Car je luy preſcriray le remede & la diete,
Qui le pourront guerir du mal qui l'inquiete:
Ainſi des médiſans j'éviteray les traits,
Qui blaſment de mon art les plus rares ſecrets,

Et leur feray connoiſtre en tout temps par leur blâme, [ame.
Qu'ils ne pourront noircir ny mon corps ny mon
Si quelque ſuborneur uſant de trahiſon
Me parle de donner à quelqu'un du poiſon,
I'en veux faire mépris avec ignominie,
Et bannir ce méchant loin de ma compagnie,
Car de cœur & d'eſprit je deteſte l'autheur
D'un crime ſi barbare & ſi remply d'horreur.
Iamais femme de moy n'obtiendra de peſſaire
Pour la faire avorter ſans cauſe neceſſaire;
Mais de tout mon pouvoir je veux heureuſement
Luy procurer un bon & doux accouchement,
Et par-là conſerver & mon âge & ma vie,
Sans qu'elle ſoit jamais d'aucun crime ſuivie.
C'eſt ainſi que je veux, par un rare bonheur,
Eſlever mon eſprit au comble de l'honneur;
Ie ne tailleray point ny ſur mer, ny ſur terre
Les pauvres languiſſans travaillez de la pierre;
Mais je les renvoiray, ſans tenter le hazard,
Aux Maiſtres qui ſeront tres-experts en cét art:
Lorſque dans un logis je ſeray neceſſaire
Pour viſiter quelqu'un, fuſt-il mon adverſaire,
Ie ne mettray jamais le pied dans ſa maiſon,
Que pour le ſoulager & pour ſa gueriſon,
Et je banniray loin le ſoupçon de l'injure
Que l'on peut eſperer d'un traiſtre & d'un parjure,
Qui ſans avoir égard au ſerment qu'il a fait,
Corrompt, quand il le peut, maiſtre, femme & valet:
Et pour mieux, de mon cœur faire voir l'innocẽce,
Ie fuiray le peché de la concupiſcence,
I'éviteray ſur tout les deſirs de Venus,
Les amours non permis, les maris ingenus,
Servantes & valets & les plus belles femmes,
Qui dans une maiſon paſſeront pour infames.

En exerçant mon art, s'il faut eſtre diſcret,
Ie promets en tous lieux de garder le ſecret,
Et de rendre au malade un fidele ſervice,
Qui m'aura dit ſon mal & declaré ſon vice,
Soit en voyant ſon corps qu'il m'aura montré nu,
Ou de quelqu'autre fait que j'auray reconnu,
Dont je ne diray mot, mais je le ſçauray taire,
Comme un rare ſecret & cõme un grand myſtere:
Voicy ce beau ſerment, ce vœu ſi ſolemnel,
Pour qui je ne veux point paſſer pour criminel;
Car je l'obſerveray ſans fraude, ny ſans feinte,
Malgré mes ennemis, comme une choſe ſainte.
Si donc un ſi beau vœu j'obſerve ſaintement,
Sans iamais le fauſſer d'un ſeul point ſeulement,
Ie fais requeſte aux Dieux d'une ardeur legitime
De m'accorder toûjours & l'honneur & l'eſtime,
La gloire & le renom d'un ſçavant Medecin,
Qui n'exerce ſon art qu'avec un bon deſſein,
Afin par ce moyen que je mene en ce monde
Vne vie en tous biens tres-heureuſe & feconde:
Mais auſſi quelque iour, s'il m'arrive iamais,
De ne maintenir pas le ſerment que ie fais,
Que tout blâme ſans ceſſe & tout malheur m'ar-
rive,
Et que le Ciel ainſi de tout bonheur me prive.

L'OUROMANTIE, OU LE JUGEMENT DES MALADIES par les Urines.

Qu'eſt-ce que ſignifie l'Vrine ?

CHAPITRE PREMIER.

L'ON tire des ſignes aſsûrez de la coction, ou de la crudité de l'humeur morbifique, par les excremens; car la coction ayant quelque choſe de ſuperflu que la nature rejette, fait voir la coction, ou la crudité de la matiere qui fait les maladies. Le flux de

ventre eſt un ſigne de la premiere coction, l'urine eſt une marque de la ſeconde; les cauſes antecedentes des maladies, comme la plethore & la cacochimie, dont premierement elles proviennent, & qui aprés les fomentent, conſiſtent dans les veines: or eſt-il que l'urine eſt la ſeroſité du ſang, c'eſt à dire, des quatre humeurs, car chacune a ſa ſeroſité; donc elle demontre aſsûrément la coction, ou la crudité de la cauſe antecedente du mal; & ainſi elle fait voir evidemment l'eſtat & les quatre temps de la maladie, qui ſont diſtinguez par la coction, ou la crudité de l'humeur morbifique. C'eſt pourquoy elle declare ouvertement les diſpoſitions du foye, des veines, des reins & de la veſſie; parce que les reins ſeparent de la maſſe du ſang, & attirent la ſeroſité, qu'aprés ils verſent dans la veſſie par les oureteres: or eſt-il qu'en paſſant à

peine il ſe peut faire qu'elle ne retienne les marques d'une méchante diſpoſition, s'il s'en rencontre quelqu'une dans la partie; ou bien ſi vous voulez, que la partie qui eſt mal diſpoſée, ne donne & n'imprime à l'urine qui paſſe quelque ſigne de ſa mauvaiſe conſtitution; doncques elle fait voir ſans doute la maladie & la cauſe du mal, principalement lorſqu'elle conſiſte dans les veines, comme il arrive dans la fiévre, Or l'on demande ſi elle demontre auſſi la cauſe de la maladie & les diſpoſitions qui ſont dans l'habitude du corps? Ie réponds avec Galien, que l'urine demontre premierement & par elle-meſme, comme une choſe qui luy eſt propre & veritable, la cauſe antecedente & les diſpoſitions des parties naturelles, qui ſont renfermées dans les bornes de la ſeconde region; mais qu'elle ne fait ſeulement voir que par accident la

cauſe conjointe, & les diſpoſitions de la troiſiéme region du poulmon & du cerveau. Car la ſeroſité par qui le ſang eſt detrempé, afin qu'il paſſe auſſi plus facilement par les veines capillaires, s'eſtant acquittée de ce devoir, retourne par les meſmes veines dans la veine cave, d'où elle eſt attirée par les reins, lorſque la ſeroſité a atteint chaque partie quoy que fort diſtante & éloignée; ainſi à peine ſe peut-il faire que par ſa couleur, ſa ſaveur & ſon odeur, ou quelqu'autre ſemblable qualité, elle ne rapporte quelque marque d'une mauvaiſe diſpoſition. En outre l'on demande de quelle matiere ſe fait l'hypoſthaſe de l'urine? & l'on conclud, que le ſediment des perſonnes ſaines eſt fait de la portion la plus cruë de la ſeconde coction: Mais que dans les malades ce n'eſt rien qu'une partie de la matiere morbifique. Or de cet-

te maniere elle fait voir la maladie, & la cauſe non ſeulement antecedente, mais auſſi la cauſe conjointe, pourveu qu'elle ſoit contenuë dans les veines comme la fiévre : ſemblablement pour predire l'evenement de la maladie, il faut en premier lieu conſiderer la force de la faculté vitale, & aprés celle de la puiſſance naturelle, comme ſi le malade a deſir de manger, s'il digere bien, ou mal les alimens; or eſt-il que vous n'en pouvez pas tirer une meilleure conjecture que des excremens : donc l'inſpection des urines ne ſert pas ſeulement pour venir à la connoiſſance de la cauſe & de la maladie; mais encore elle aide beaucoup pour predire les accidens qui peuvent arriver dans les maladies. Certes cette inſpection a eſté autrefois tant en eſtime qu'on depeignoit les Medecins, conſiderans & contemplans les urines, comme ſi la prin-

cipale prediction dans les maladi
eſtoit tirée des urines. Il y en
qui les contemplant dans un ve
re, remarquent trois regions,
haute, la baſſe & la moyenne,
qui croyent que la baſſe declar
principalement les diſpoſitions d
la premiere region, la moyenn
les affections de la ſeconde, &
haute celles de la troiſiéme.

Des differences & des cauſes des Vrin

Chap. II.

IL faut conſiderer quatre ch
ſes dans les urines; la ſubſta
ce, la quantité, la qualité, &
qui y eſt contenu: par la ſubſta
ce, j'entends la conſiſtance q
montre ſi elles ſont tenuës,
épaiſſes, ou claires, ou trouble
touchant la quantité l'on dema
de s'il y en a beaucoup, ou pe
& à la qualité appartiennent

couleur & l'odeur : car c'eſt une choſe indigne d'un Medecin de gouſter les urines, quoy que Rhaſis aſsûre que cela ait eſté fait par Galien ; mais l'odeur on la flaire malgré que l'on en ait : Les choſes contenuës ſont le ſediment, l'eneoréme qui va au fonds, qui eſt ſuſpendu, & s'arreſte au milieu, comme eſtant ſoûtenu par ſon propre poids, & ce qui demeure en haut eſt appellé couronne, ou nuée : On rapporte aux choſes contenuës, ce qui eſt de diverſe nature, comme le ſang, la greſſe, la boüe, le ſable & les petites ordures blanches ; & de toutes ces choſes ſont priſes les differences des urines, comme de leur ſource. Car de la conſiſtance l'urine eſt appellée ſubtile comme l'eau, ou épaiſſe comme l'urine des jumens ; de la quantité, l'on dit qu'il y en a peu, ou beaucoup ; de la qualité, elle eſt nommée blanche, ou noire, & de

l'une & de l'autre, comme tenant le milieu entre les deux extremitez, l'on dit qu'elle eſt de couleur de citron, paſle, rouge, verte : Semblablement elle eſt appellée d'un autre nom, ſi elle a une odeur douce, ou forte; car ayant pris de la therebentine l'urine a l'odeur de la violette pourprée. Des choſes contenuës, l'on dit que quelqu'urine à un ſediment, & que l'autre n'en a point, quelqu'une en a un loüable, l'autre n'en a point de loüable; le ſediment eſt loüable lorſqu'il eſt blanc, leger & égal, mais il n'eſt point loüable s'il eſt d'une autre couleur, ou inégal & deſuny : du meſlange des choſes eſtrangeres, l'urine eſt nommée ſanguinolente, purulente, ſablonneuſe & pleine de petites ordures blanches. Declarons les cauſes de ces differences en peu de mots; les unes ſont ſubtiles pour deux raiſons; à cauſe de la crudité comme l'eau;

car la coction ſe fait en épaiſſiſſant, ou par l'obſtruction, parce que ce qui eſt de plus ſubtil coule, & ce qui eſt de plus épais demeure. Les urines des nephritiques ſont ſubtiles par l'obſtruction; celles des hepatiques & des ſtomachiques qui ſont travaillez de l'imbecillité du foye & du ventricule qui ne cuiſent point, ſont épaiſſies par les paſſages élargis, & le mélange d'un corps eſtranger; pour ces deux raiſons les urines des femmes ſont ordinairement plus épaiſſes que celles des hommes, à cauſe qu'eſtant d'une nature plus froide elles abondent plus en cruditez, qui pour cét effet ſont meſlées dans l'urine, parce qu'elles ont le col de la veſſie plus court, & beaucoup plus large que les hommes: mais auſſi les urines épaiſſes peuvent eſtre claires & tranſparentes; car pluſieurs choſes épaiſſes, comme le verre, le blanc d'œuf & l'huile, ſont

tranſparentes. Fernel diſtingue les urines broüillées d'avec celles qui ſont troubles & confuſes, de ce qu'elles ſont troublées par le froid, & aprés elles deviennent claires eſtant expoſées au feu , mais les autres ſont broüillées par le mélange de quelque corps eſtranger, comme du ſable, de la pituite, & du pus: ces urines aprés eſtre long-temps raſſiſes deviennent claires & nettes par la chaleur qui ſepare les corps eſtrangers d'avec elles; vous les pouvez fort bien comparer au vin impur & qui n'eſt nullement ſeparé de ſes ordures. Il appelle confuſe celle qui ne devient claire ny par le feu, ny par une longue reſidence, & celle-cy eſt ſemblable au vin qui devient acide par ſa vieilleſſe, ou qui a eſté corrompu par l'éclair, ou par le tonnerre ; elle eſt renduë telle par la corruption des humeurs qui ſont contenuës dans les premieres veines. Pour cét effet

les urines ſont ordinairement confuſes dans les fiévres malignes, comme il arrive dans les peſtilentes. Il reſte que nous expliquions les cauſes de la petite, ou grande quantité d'urine ; l'on piſſe peu lorſque l'on boit peu, ou que l'humidité eſt conſumée par l'ardeur de la fiévre, ou bien lorſque la matiere de l'urine eſt portée ailleurs ; car comme la matiere de l'urine & de la ſueur eſt commune, ce n'eſt pas une merveille ſi celuy-là piſſe peu qui ſuë beaucoup. Ce n'eſt pas une choſe eſtonnante ſi à proportion de ce que l'on boit on piſſe peu, lorſque la ſeroſité eſt retenuë dans la capacité du ventre & qu'elle ne coule pas par les reins ; les nephritiques piſſent peu, à cauſe des chemins de l'urine qui ſont bouchez ; mais l'abondance de l'urine provient de la grande boiſſon, de l'uſage des diuretiques, comme du vin blanc & de la ſuppreſſion des excremens

& des autres évacuations, comme de la ſueur, du catharre deſcendant aux reins par l'épine du dos, de la colliquation de tout le corps, du diabetes, & de la perpetuelle envie d'uriner, lorſque les reins ſont travaillez d'une intemperie chaude & ſeiche, ils attirent la ſeroſité de tous coſtez, d'où vient l'écoulement exceſſif de l'urine; pluſieurs maladies ſont jugées par l'abondance des urines, la ſeroſité eſtant vuidée par ſes conduits; paſſons de la ſubſtance & de la quantité aux qualitez, je veux dire la couleur & l'odeur. Par trois cauſes les urines ſont teintes de diverſes couleurs, premierement par l'alteration, comme par la coction, la crudité & la trop grande chaleur; ſecondement, par le mélange de quelque choſe, comme du ſang & du chile; troiſiémement, par la domination de la ſeroſité: car par la trop grande abondance de la ſeroſité du ſang

l'urine devient rouge. Accommodons cecy à chaque couleur de l'urine, les urines ſont blanches ou par la crudité, ou par le mélange de quelque choſe, comme du chile, de la ſemence, de la pituite, du pus, ou par l'abondance d'une ſeroſité pituiteuſe, quelquefois par la privation de la bile comme dans la fiévre ardente, lorſqu'elle eſt portée au cerveau durant le delire ; car pour lors les urines des phrenetiques ſont blanches par l'abſence de la bile dont elles ſont ordinairement colorées : Elles deviennent noires par les cauſes contraires, à ſçavoir par la grande chaleur des humeurs, par l'humeur noire, comme par le meſlange de la melancholie & de la bile noire, ou par la domination d'une ſeroſité melancholique : Ce n'eſt pas une choſe nouvelle que les maladies melancholiques, comme les fiévres quartes, ſoient terminées par les

urines noires, l'humeur qui fait la maladie eſtant chaſſée par les urines. A la couleur blanche ſont rapportées la couleur d'eau, la couleur de laict & la couleur paſle, qui proviennent toutes de la crudité du meſlange d'une humeur blanche, ou de l'abſence de la bile; la paſle approche déja du principe de la coloration; c'eſt pourquoy elle fait voir le commencement de la coction. Les couleurs rouge, verte & livide ſont rapportées à la couleur noire, car l'urine devient rouge par le meſlange d'une humeur rouge comme du ſang, ou de la ſeroſité du ſang: ce qui ſe fait par la domination d'une bile rouge, ou au commencement d'une exceſſive chaleur; elle devient verte par une trop grande ardeur, ou par le meſlange d'une bile verte. Elle eſt livide par une chaleur plus exceſſive, ou par le meſlange d'une bile bleuë, l'urine de couleur

de citron eſt interpoſée comme le milieu aux extremitez, où l'on peut rapporter l'urine jaune, tirant ſur le jaune, la rouſſe tirant ſur le roux, & celles qui ſe font par une chaleur mediocre. Puiſque donc l'urine eſt colorée par alteration, ou par le meſlange de quelques corps eſtrangers, ou par la domination d'une ſeroſité, on ſouldra aiſément cette queſtion, ſi uſitée dans les Ecoles, ſçavoir, ſi l'urine acquiert la couleur devant la conſiſtence; car ſi elle eſt colorée par l'alteration, c'eſt à dire, par la coction, la crudité, ou l'uſtion, elle acquerra premierement la couleur, mais ſi c'eſt par le meſlange d'un corps eſtranger elle aura la conſiſtence auparavant & aprés la couleur. Il ne faut pas obmettre que les urines ont quelquefois la couleur de la nourriture, ou du medicament que l'on a pris, de peur que cela n'en impoſe au Medecin : car la

rhubarbe eſtant priſe communique ſa couleur à l'urine, & les urines des malades ſont rouges qui boivent ordinairement de la decoction d'ozeille, ou de cetrac. Les urines ont mauvaiſe odeur par la puanteur, ou la crudité; car encore que la mauvaiſe odeur provienne le plus ſouvent de l'infection, toutefois elle procede ordinairement de la crudité : car ceux-là ont l'haleine mauvaiſe qui ne cuiſent pas bien les alimens qu'ils prennent; C'eſt pourquoy Ariſtote dit que les urines des Lions ſont puantes, car comme ils ſont carnaſſiers ils abondent en cruditez, ce qui eſt cauſe que leurs urines ſont extrémement infectes. Quelquefois l'urine retenuë trop long-temps ſent mauvais, par l'uſage de certains alimens, comme des Aulx, ou de l'Anis, & parfois pour avoir pris medecine, ſoit que le medicament ait une odeur forte, ou qu'il

ait émeu les humeurs puantes & corrompuës Il eſt à propos maintenant que nous parlions des choſes qui ſont contenuës dans les urines. Fernel croit que la matiere du ſediment, tant dans les perſonnes malades que ſaines, eſt la partie la plus terreſtre de l'aliment que la nature n'a pû cuire, & qui eſt meſlée avec le ſang dans les grandes veines, d'où vient qu'elle eſt attirée par les reins avec la ſeroſité, & eſtant ſeparée par la force de la chaleur elle va au fonds: toutefois l'opinion la plus commune eſt que dans les ſains le ſediment ſe fait de la portion la plus cruë de la nourriture; par cét argument, que ceux qui ſont les plus gourmands & qui cuiſent moins ont plus de ſediment dans leurs urines, & ceux qui vivent ſobrement & digerent bien en ont peu, ou point du tout. Mais dans les malades c'eſt une portion de la matiere morbifique. Les mala-

dies qui proviennent de la bile ſont jugées ſans ſediment ; la couleur, la conſiſtence, ce qui eſt ſuſpendu, la petite nuée monſtrent ſuffiſamment la coction, & de là l'on connoiſt aſſez la ſanté; parce que la bile eſt une humeur ſubtile, & petite en quantité, en comparaiſon des autres humeurs. Toutes les autres maladies preſque ſe terminent avec beaucoup de ſediment : le meilleur doit avoir du rapport au pus, qui eſt blanc, parce que l'excrement de la troiſiéme coction doit reſſembler aux parties ſolides ; meſme il eſt cuit & blanchy par la puiſſance alterative ; s'il ſe trouve un ſediment d'une autre ſorte, il fera voir par ſa couleur l'humeur peccante, ſi telle couleur eſt rouge, c'eſt le ſang, ſi elle eſt noire, c'eſt la melancholie ; & ſi elle eſt jaune, c'eſt la bile : ſi quelqu'un s'eſtonne de ce que l'hypoſtaſe eſt blanche par la coction qui ſe

fait dans les veines ; il s'eſtonnera de la meſme maniere que le ſang ſoit converty en laict dans les mammelles, que le meſme ſoit tranſmué en ſemence dans les vaiſſeaux ſpermatiques, & qu'il ſoit changé par la coction en une boüe blanche dans les veines & les abſcez. De plus il eſt égal, c'eſt à dire, qu'il eſt perpetuellement ſemblable à ſoy-meſme, non point aujourd'huy cuit & demain cru, ou moitié cuit & moitié cru, uny & non deſuny, parce c'eſt le propre de la chaleur d'unir: les parties du ſediment ne peuvent eſtre ſeparées les unes des autres ſans un grand trouble dans le profond du corps. La matiere de ce qui eſt ſuſpendu eſt la meſme que celle du ſediment, c'eſt auſſi la meſme cauſe efficiente, ſi ce n'eſt que la matiere moins cuite de la maladie s'arreſte au milieu, & ne peut pas par une foible chaleur eſtre ſeparée & envoyée par for-

ce au fond de l'urine : la nuée ſe fait en haut par une matiere venteuſe ; la petite nuée eſt une nuée ſterile qui annonce le calme dans le petit comme dans le grand monde. Quelque choſe de gras ſemblable à l'huile nage quelquefois au haut de l'urine ; ce qui peut arriver, ou ſeulement par la graiſſe des reins qui eſt fonduë, ou par leur chaude intemperie, ou par la colliquation de tout le corps. C'eſt ce que ſur tout il faut obſerver pour faire le prognoſtic, parce que celuy-cy eſt mortel, & l'autre ne l'eſt point ; on peut conjecturer cecy des choſes antecedentes ; ſi la douleur des reins provenuë de chaleur a precedé, ou la fiévre ſynthetique, qui par une trop grande chaleur fond toute la ſubſtance du corps. Ces choſes eſtrangeres qui ſont meſlées avec l'urine ſont appellées avec plus de raiſon des corps épais que des ſedimens. Si le pus

ſort en grande quantité, & enſemblement par les conduits de l'urine, il procede de quelque abſcez rompu, dont les ſignes ont precedé; mais s'il ſort peu à peu & en petite quantité, c'eſt ſigne qu'il provient d'un ulcere. Si les écailles & les petites ordures blanches & ſeiches, ne ſortent pas d'une veſſie galleuſe, elles témoignent un ſang extrémement chaud, qui reſoût la tunique interieure des veines en petites peaux & écailles. Ie finiray le traitté des Vrines, ſi premierement j'oſte ce ſcrupule, pourquoy dans la fiévre peſtilente les urines ſont ſouvent ſemblables aux urines des perſonnes ſaines; eſt-ce parce que la puiſſance expultrice languit tellement qu'elle ne peut rien pouſſer au dehors de l'humeur qui cauſe la maladie? Eſt-ce à cauſe que les venins qui ſont engendrez, ou pris au dedans, attaquent premierement la faculté vitale qui

reſide dans le cœur, & non point le foye ny les veines ? Ou cela eſt-il eſt vray ſeulement dans une peſte particuliere comme dans la ſpirituelle, quand le venin infecte ſeulement les eſprits & non les humeurs, qui eſt la plus pernicieuſe de toutes ?

Les ſignes des maladies qui ſont tirez des Vrines.

Chap. III.

L'Vrine des hommes ſains doit eſtre la regle des autres, celles qui luy reſſembleront mieux ſeront les meilleures, les plus diſſemblables ſeront jugées les plus mauvaiſes. Mais celle-là doit avoir une mediocre conſiſtence, & la couleur de citron, c'eſt en vain qu'on y adjoûte un ſediment loüable, parce qu'il n'eſt pas neceſſaire qu'il y ait de ſediment

dans les urines des perſonnes ſaines, ou des malades qui commencent à ſe bien porter. I'enſeignerois volontiers, touchant l'inſpection des urines, ce que Plutarque enſeignoit de l'obſervation du poulx, afin qu'un homme ſain conſiderant diligemment ſon urine, connuſt avec plus de facilité lorſqu'il eſt malade, ſi elle eſt bien éloignée de cette mediocrité. Vous vous ſouviendrez qu'elle eſt changée par le ſexe, l'âge, le temperament, le genre de la vie & de la nourriture; car l'urine d'un bilieux eſt plus colorée que d'un pituiteux, d'un homme que d'une femme, d'un jeune que d'un vieux; mais l'urine d'un pituiteux eſt plus épaiſſe que l'urine d'un bilieux, d'une femme que d'un homme, parce qu'il deſcend de tous coſtez des immondices dans la veſſie, comme il en tombe de toutes parts dans la matrice, celle d'un enfant que d'un jeune

homme, & des vieillards, à cauſe de l'abondance des humeurs; l'urine eſt cruë, ſubtile & blanche, à cauſe de la foibleſſe de la nature & de la chaleur : elle doit eſtre proportionnée à l'âge, au temperament & au ſexe, & un Medecin ne doit pas tant apprehender des urines cruës d'un vieillard qui a la fiévre comme d'un jeune homme, puiſqu'elles ſont convenables à l'âge. Les urines ſubtiles & aqueuſes, afin que je commence par là, ſont des ſignes de crudité, ainſi elles montrent l'eſtat de la maladie : car auſſi long-temps que l'urine eſt ſubtile & cruë, autant de temps la maladie eſt dans ſon commencement; elle menace du delire dans les fiévres aiguës. Que ſi elle eſt déja telle lorſque le malade eſt en delire il mourra, parce qu'il n'eſt pas croyable que le cerveau, qui eſt déja ſi indiſpoſé, puiſſe ſouffrir un nouvel aſſaut de bile

qui s'éleve contre luy, ſi elle demeure aqueuſe, les autres ſignes promettant la ſanté, elle denote un abſcez, principalement dans les parties qui ſont ſous le diaphragme. Les urines épaiſſes comme celles des jumens marquent que l'on a déja, ou que l'on aura bientoſt une douleur de teſte, parce qu'elles montrent qu'il y a une agitation d'humeurs qui rempliſſent le cerveau de quantité de vapeurs. Celles qui ſont claires ſont perpetuellement les ſignes de la coction, les confuſes qui ne ſe peuvent clarifier par le feu, font voir que la maladie eſt maligne: les autres qui ſe troublent ſi-toſt qu'elles ſont ſorties du corps, & qui ſe clarifient au feu prouvent un commencement de coction, s'il n'y a point de cauſe manifeſte pourquoy l'on piſſe peu, comme la petite boiſſon, une grande ſueur, un grand flux de ventre, ou bien une chaleur violente qui conſume

la matiere de l'urine, c'eſt une conjecture que les chemins de l'urine ſont bouchez par le calcul, ou la pituite. Que ſi on la rend en petite quantité, ou qu'elle ſoit tout à fait arreſtée lorſque l'humide radical manque, ou que la puiſſance expultrice eſt debile, c'eſt un ſigne de mort, ſpecialement dans les maladies aiguës, & un ſigne de longue durée dans les longues maladies. Que s'il n'y a point de cauſe evidente d'une grande abondance d'urine, comme d'avoir beu beaucoup, les ſuppreſſions des évacuations ordinaires, comme la ſueur, un catharre, la diminution de tout le corps, il eſt probable que la maladie ſera terminée par la grande quantité des urines, principalement ſi le malade eſt ſoulagé; les dernieres couleurs, & celles qui les approchent de plus prés montrent la crudité, ou l'aduſtion des humeurs, celles qui tiennent le mi-

lieu font voir la coction, ſi elles ne ſont pas telles par le meſlange de quelque choſe eſtrangere: Mais ſur tout elles ſeront diſcernées par ce ſigne; car l'urine qui eſt colorée par une ſeule alteration contre nature, eſt d'une conſiſtence ſubtile; & celle-là eſt épaiſſe par la mixtion d'un corps eſtranger. Donc l'urine blanche & la ſubtile fait voir la crudité, ou que la bile d'ailleurs eſt portée au cerveau: la blanche & l'épaiſſe ſignifie la domination d'une humeur cruë & de la pituite, d'où l'on preſage une longue maladie. Mais les urines ſubtiles & noires ſont mortelles, parce qu'elles ſont les marques d'une exceſſive ardeur, ou de la chaleur eſteinte; car la noirceur ſe fait de l'une & l'autre cauſe, ou d'une chaleur bruſlante, par qui un charbon eſt noircy, ou d'un froid poſitif qui reſſerre, par qui une nuë eſt noire, la lumiere ſe retirant, ou par

un privatif qui eſt l'extinction de la chaleur, d'où vient la meurtriſſeure & la mortification de la partie. Les urines noires & épaiſſes ne ſont pas toûjours mortelles, parce que pluſieurs maladies melancholiques ſont terminées par les urines noires; l'urine de couleur de citron, ou d'or, rouſſe, jaune, ou tirant ſur le jaune ſont des ſignes de la coction, la rouge & la ſubtile, que l'on appelle enflammée, denote une fiévre ardente & un foye ſi extrémement chaud, que s'il perſevere, il menace de mort: mais ſi elle eſt rouge & épaiſſe tout enſemble, comme il arrive ſouvent dans la fiévre ſynoche, c'eſt une marque d'une abondance de bile rouge, ou d'un ſang bruſlé, ſi elle n'eſt devenuë telle par le meſlange du ſang, ce qui arrive lorſque les reins ſont écorchez par le calcul; mais aprés que l'urine eſt refroidie elle fait voir comme un ſediment de ſang

caillé ; la verte ſe fait par un grand embrazement ; celle de couleur de plomb par l'extinction de la chaleur naturelle : ainſi ſi de verte elle devient noire, c'eſt un ſigne d'une exceſſive chaleur; ſi de livide, ou de couleur de plomb elle ſe fait noire, c'eſt une marque de froidure, & l'une & l'autre eſt mortelle. L'urine puante eſt un ſigne d'infection, ou d'une grande crudité ; ſi ſon ſediment eſt purulent il deſigne l'ulcere des reins, ou de la veſſie: mais ſi par une longue reſidence il delaiſſe ſon humeur gluante & qu'avec douleur elle ſoit pouſſée dehors, cela demontre qu'il y a une pierre dans la veſſie. Nous avons juſques icy diſcouru de la conſiſtence, quantité & qualité de l'urine, il reſte maintenant que nous diſcourions des corps qu'elle contient : un loüable ſediment aparoiſt toûjours comme une marque de ſanté. Que s'il n'en aparoiſt

aucun il n'y a point de danger pour cela, parce que ce qui eſt ſuſpendu prouve encore une nature infirme, la nuée fait voir encore une nature plus debile : car comme la matiere de ces trois choſes eſt commune, une puiſſante chaleur la cuit, l'épaiſſit, la ſepare & la fait aller au fonds. Donc ſi la matiere du ſediment ſubſiſte au milieu, c'eſt une preuve d'une chaleur debile ; ſi elle demeure en haut, elle eſt encore plus foible, les choſes contenuës en bas ſont toûjours meilleures que celles qui ſont plus élevées. S'il n'apparoiſt aucun de ces trois ſedimens dans les urines des malades, c'eſt un ſigne tres-dangereux ; que s'il y a quelque peu de ſediment, mais qu'il ſoit ſubtil, ou d'une autre couleur, par ſa ſubtilité il demontre une crudité & une longueur de la maladie, par la couleur on connoiſt l'humeur qui peche ; par la rouge le ſang, ou

la bile rouge; par la noire le ſuc melancholic, ou l'oppreſſion de la chaleur, par leſquelles choſes ce qui eſt contenu de bon eſt bien-toſt delivré, & pouſſé dehors. Si pendant les fiévres errantes il paroiſt des nuées noires dans l'urine, la fiévre quarte viendra bien-toſt aprés. I'auray finy l'Ouromantie, quand j'auray adjoûté quelque choſe touchant l'épaiſſeur, ou les ordures qui ſont meſlées parmy l'urine. Les Caruncules nous enſeignent que les reins ſont ulcerez: l'urine pleine d'écailles, ou de petites ordures blanches, ſi elle eſt liquide & ſubtile denote un grand embrazement, ſi elle eſt épaiſſe, c'eſt ſigne que la veſſie eſt galeuſe: le menu ſablon qui eſt au fond ſignifie le calcul; que s'il eſt blanc, il vient de la veſſie; s'il eſt rouge, il vient des reins. Il faut diſcerner le pus, la pituite & la ſemence: car dans la gonorrhée la ſemence coule avec

l'urine. Mais les femmes qui ont leurs ordinaires blanches rendent la pituite en piſſant ; ſouvent auſſi la goute & la ſciatique ſont terminées par un ſediment pituiteux: or ceux-là piſſent du pus qui ont des ulceres dans les reins ; il faut, dis-je, diſtinguer exactement ces trois choſes, j'entends le pus, la pituite & la ſemence en cette maniere ; parce que la ſemence qui eſt ſubtile, legere & pleine d'eſprits, nage dans l'urine, le pus & la pituite vont au fonds. Mais le pus en remuant le pot à piſſer ſe diſſoût & s'épand, & la pituite gluante & épaiſſe s'entretient.

La Scatomantie, ou le devinement des maladies par les gros excremens.

Chap. IV.

DAns le flux de ventre comme dans l'urine, il faut conſiderer la ſubſtance, la quantité & la qualité. La ſubſtance, ſçavoir, ſi elle eſt molle, ou dure, liquide comme l'eau, & ſeiche comme la terre. La quantité, s'il y en a beaucoup, ou peu, ou combien de fois un malade va à la ſelle; la qualité, ſi elle eſt blanche, noire, jaune; ſemblablement, ſi elle a une odeur douce, ou forte: car la fiente des daims eſt de bonne odeur, & la civette fait un excrement muſqué, que l'on nomme civette; la dejection eſt appellée ſanguinolente, écumeuſe & venteuſe par le meſlange d'un

corps eſtranger, au rang duquel l'on met les vers que l'on jette par les ſelles; parcourons les cauſes de ces differences, & aprés nous parlerons des ſignes. Les dejections deviennent liquides par l'uſage trop frequent d'un aliment liquide, ou par la crudité, ou par un catharre lorſqu'il coule de tout le corps, ou d'une partie comme quand il tombe un amas d'humeurs du cerveau dans le ventre, qui eſt la cloaque de tout le corps. Le meſme arrive auſſi lorſque le meſentere eſt bouché: car le chile n'eſtant pas attiré par le foye rend le ventre liquide. Les excremens ſont endurcis par les cauſes contraires, par un aliment ſec, & pris en petite quantité, ou par une chaleur deſſeichante, ſoit qu'elle ſoit augmentée par la fiévre, ou par une inflammation interne. Mais ceux-là font beaucoup d'ordures qui man-

gent beaucoup, & principalement des viandes excrementeuſes; comme le pain de ſon, ou autre qui ne peut eſtre cuit & diſtribué facilement; les autres en font moins, qui mangent peu & qui n'uſent que d'alimens d'une facile coction, & qui n'ont que peu d'excremens: le ventre eſt libre, & provoque ſouvent d'aller à la ſelle par l'acrimonie de l'humeur, qui excite continuellement la puiſſance excretrice: les excremens ſont colorez par l'alteration, ou le meſlange de l'urine; par l'alteration, ſçavoir, par la crudité, la chaleur exceſſive, ou par une coction mediocre; par le meſlange d'un corps eſtranger, comme du chile, du ſang, de la pituite, du pus, d'où vient que les excremens ſont appellez chileux, ſanguinolens, purulens & glaireux; ils deviennent blancs par la crudité, ou le meſlange d'une

humeur blanche, comme le chile, ou la pituite, noirs par le bruſlement, ou par l'écoulement d'une humeur noire, jaunes & roux par une coction mediocre, ou par le meſlange d'une bile naturelle, que la nature décharge tous les jours de la veſſie du fiel par le meat cholidoc dans l'inteſtin *duodenum*, afin que comme un lavement elle excite la puiſſance excretrice à faire ſon devoir : les dejections ſont rouges par une bile rouge, ou par un ſang meſlé, vertes par une bile erugineuſe, ou verte; noires par une bile noire, & reſplandiſſante comme de la poix; la puanteur arrive par la crudité, ou par la putrefaction des humeurs, à moins qu'il n'y ait une cauſe manifeſte, comme l'uſage d'un aliment, ou d'une medecine infecte. Aphrodiſée demande dans ſes Problémes, pourquoy l'excrement de l'hõme ſent plus mal que

celuy des animaux ? il répond que celuy-cy depend de la crudité, & l'autre de la diverſité de la nourriture; car la grande & inſatiable gourmandiſe n'épargne aucun genre des vivans; outre que les viandes ſont aſſaiſonnées par l'art, afin que par ces ragouſts l'appetit eſtant excité le ventre en ſoit remply, veu que les autres animaux vivent contens d'un ſeul & ſimple genre de nourriture, les bœufs de veſſe noire, & les chevaux de foin. Des differences & des cauſes, allons aux ſignes, ayant comme eſtably ce fondement du ſecond des prognoſtiques, ſçavoir, que l'excrement loüable du ventre doit eſtre mol comme du miel, bien aſſemblé & s'entretenant enſemble, de couleur tirant ſur le jaune, rendu à proportion des alimens que l'on a mangez : car de-là on juge que celuy qui a une conſiſtence dure,

ou liquide, ou teint d'une couleur eſtrangere, blanche, rouge, verte, qui eſt en grande, ou petite quantité, qui eſt diviſé en pluſieurs parties, & qui ne ſont aucunement liées enſemble, eſt un excrement contre nature. Les dejections noires au commencement de la maladie ſont toûjours mauvaiſes, elles peuvent eſtre critiques dans l'eſtat, ou la vigueur du mal : les atrabilaires qui brillent comme de la poix ſont toûjours funeſtes, c'eſt de celles-là dont parle Galien, lorſqu'il écrit au Chapitre troiſiéme de l'Atre bile, qu'il n'en a jamais veu un ſeul qui ait rendu des dejections noires, & qui ne ſoit mort : celles qui ont diverſes couleurs montrent que le corps a diverſes diſpoſitions, & quantité d'humeurs mauvaiſes, qui ayant beſoin d'un long-temps pour la coction, marquent une longue maladie, ſi elles

ne ſont telles par un medicament cathartique ; car c'eſt pour lors un bon ſigne. Les dejections graſſes ſont mortelles, parce que c'eſt une marque que tout le corps ſe liquefie, pourveu que le malade n'ait rien avalé de gras, ou que la graiſſe ſeule des inteſtins ne ſe fonde pas par une exceſſive chaleur : le ventre liquide & aqueux, principalement dans les maladies aiguës, eſt une mauvaiſe choſe. Il eſt dangereux ſi le ventre coule contre la volonté du malade, car cela ſignifie que les forces ſont abbatuës. La dejection qui aura une inſigne puanteur ne vaut rien, parce qu'elle montre une grande crudité, ou pourriture, ſi l'évacuation n'eſt critique par le mouvement de la nature, qui s'eſt déchargée de l'humeur qui faiſoit la maladie. La dejection écumeuſe, & qui eſt legere & pleine de vent, à la façon de la fiente de

bœuf eſt mauvaiſe, parce qu'elle denote ou beaucoup de vent, ou une grande chaleur. Il reſte maintenant que je diſe quelque choſe des vers, qui provenant d'une matiere pourrie, comme les grenoüilles du limon, les vers de terre de la boüe, les inſectes, comme les moûches, les eſcarbots & les gueſpes des excremens des animaux, ſont les ſignes de la cauſe d'où elles proviennent, c'eſt à dire, que ces animaux font voir qu'il y a ou crudité, ou puanteur dans ces excremens; & plus leur nombre eſt grand, c'eſt un témoignage qu'il s'y rencontre une plus grande infection. Il vaut mieux qu'ils ſortent par bas que par haut, & on les jette ſans danger ſur la fin, & au fort de la maladie; au commencement ils marquent ou la mort, ou que le mal ſera long; car ils ſortent pour fuïr la corruption: que ſi pour lors

on les rend morts, il eſt croyable qu'ils ſont peris par une inſigne corruption. Dans les fiévres malignes, ils ſortent toûjours au dommage des malades. En outre Ariſtophane en ſa langue appelloit malicieuſement les Medecins σκατοφάγους. Il eſt vray qu'ils devinent par les excremens, ils regardent les dejections des malades, afin que de-là ils conjecturent l'eſpece, la cauſe & l'evenement de la maladie, parce qu'ils n'eſtiment point deshonneſte ce qui regarde le ſalut & la conſervation du genre humain. Toutefois Galien au dixiéme des Simples reprend Zenocrate de ce qu'en tous lieux il ordonnoit aux malades, non ſeulement l'application de la fiente des animaux, comme de chévre, de pigeon, de bœuf; mais auſſi il leur en faiſoit prendre par la bouche, comme l'excrement des chiens pour la

ſquinancie, la fiente de poule avec du vin blanc pour la colique, & pour le fungus, ou fic-ſaint-Fiacre avec de l'oxicrat: Il faut, dit Galien, s'abſtenir de ces choſes là quand on a des remedes plus agreables, ſi toutefois nous exercions la Medecine à la campagne faute d'autres remedes, nous pourrions nous ſervir de ceux-là; Ariſtophane eſtoit digne du Medecin Zenocrate.

L'Hydromantie, ou le jugement des maladies par les ſueurs.

CHAP. V.

COmme la fiente eſt l'excrement de la premiere coction, l'urine de la ſeconde, la ſueur auſſi eſt celuy de la troiſiéme; c'eſt pourquoy comme la fiente montre aſſûrément les maladies

de la premiere region, l'urine de la ſeconde, de meſme la ſueur repreſente les diſpoſitions de la troiſiéme. Elle eſt diſtinguée par la ſubſtance en ſubtile & épaiſſe, viſqueuſe, ou friable; par la quantité en beaucoup, ou peu; par la qualité en froide, ou chaude, ſalée, ou douce; car la naturelle doit eſtre chaude; la douce ſe fait par la colliquation du corps; elle peut eſtre auſſi diſtinguée en jaune, rouge, ou verte. Car Ariſtote au troiſiéme des Parties, & au troiſiéme de l'Hiſtoire des Animaux, ſe ſouvient d'une ſueur rouge qui ſe fait par exudation; Avicenne ſe ſouvient d'une ſueur verte: la naturelle eſt rouſſe, à cauſe de la bile, qui ſeule entre les quatre humeurs ſe reſoût en ſueurs. Ces couleurs ſont diſtinguées par la teinture du linge dont on les eſſuye. La ſueur peut eſtre auſſi diviſée en ſueur generale qui ſort

de tout le corps, ou en particuliere qui ne ſort que d'une partie: De quoy parlant Hippocrate, dit que ſuer de la teſte eſt une choſe dangereuſe ; la ſueur eſt auſſi critique, ou ſymptomatique, c'eſt à ces dernieres differences que le Medecin doit principalement avoir égard ; la critique doit eſtre generale, chaude, abondante, parce que la petite quantité d'un excrement que l'on jette ne paſſe point pour une criſe ; en outre elle doit arriver à un jour critique. Il faut auſſi que les ſignes de la coction precedent, & que le malade ſoit ſoulagé dans ſon mal ; car une telle ſueur oſte tous les ſymptômes avec la maladie, & dés ce temps-là le malade commence à ſe bien porter : la ſymptomatique eſt celle qui arrive par la grandeur de la maladie, ou de la cauſe quand il ne precede aucunes marques de coction, telle

qu'eſt ordinairement la ſueur en petite quantité, la particuliere & la froide. Nous dirons les cauſes de ces differences, & aprés nous expliquerons les ſignes. La ſueur ſubtile ſe fait d'une ſeroſité ſubtile & cruë; l'épaiſſe provient de la coction, ou du meſlange d'une humeur ſeiche; la viſqueuſe de la colliquation, ou d'une humeur viſqueuſe; la friable de l'aſſation des humeurs, ou pour ainſi dire de leur reduction en cendres; elle ſe fait en grande quantité quand on boit beaucoup, par une ſeroſité abondante, ou par une chaleur humide qui reſoût les humeurs en ſueurs, d'où vient que ceux qui ſont chauds & humides de leur nature, comme les ſanguins, les enfans & les jeunes gens ſuent beaucoup & ſouvent: Mais les perſonnes maigres, ſeiches, les vieillards & ceux qui ont la ratte, ou le foye, ou tout le corps

deſſeiché ne ſuent point. Le relaſchement de la peau aide beaucoup à la ſueur : Car ceux qui ont la peau ſeiche, dure & ſerrée ſuent rarement & peu. Pourquoy les hydropiques qui abondent en ſeroſité ne ſuent-ils pas ? Parce que la cauſe efficiente manque, à ſçavoir la chaleur humide qui faſſe fondre & reſoudre la ſeroſité en ſueurs : La ſueur chaude ſe fait par le meſlange d'une humeur chaude; la froide par le meſlange d'une humeur froide; ou la chaude par une chaleur fiévreuſe; la froide par l'extinction de la chaleur naturelle, telle qu'eſt la ſueur ſyncoptique qui accompagne la ſyncope quand les forces ſont diſſipées, comme auſſi la diaphoretique, ſueur froide qui preſage la mort. L'une & l'autre eſt plus veritablement appellée moiteur que non pas ſueur, par les principaux Medecins. La ſueur a une odeur

forte, à cauſe de la pourriture des humeurs: or elles pourriſſent, parce qu'elles n'ont point d'air; cette ſueur n'eſt pas parfaitement critique, qui finit chaque accez de la fiévre intermittente comme de la tierce, mais bien celle qui oſte tout à fait la cauſe du mal. La ſueur qui arrive au commencement ſignifie que la maladie ſera longue, parce que ſon origine vient de la repletion: car c'eſt ainſi, dit Galien dans le ſecond Cõmentaire au premier des Epidemies, que lorſque la maladie eſt encore cruë, les ſueurs qui arrivent ne peuvent pas eſtre un bon ſigne, parce que ou elles marquent la grande abondance des humeurs, ou la foibleſſe des forces. La ſueur froide dans une fiévre aiguë eſt un ſigne de mort; dans une fiévre plus douce, c'eſt une marque d'un plus long mal; une ſueur abondante qui ne ſoulage pas le mala-

de eſt mauvaiſe, parce qu'elle diminuë les forces.

I'ay mis cecy en abregé pour les Eſtudians en Medecine; ceux qui ſont Maiſtres en cét Art, peuvent marcher plus ſeurement, & ſervir d'exemple aux autres.

FIN.

2019 - B249

Titel, 3 Bll.; 714 (recte 712) S.,

—

es fehlt S. 416/433

(nicht aufgebunden)

V.: I. DUFOUR DE CRESPELIER

BRUNET II/864

Herbarium-Port

Walter 7.82